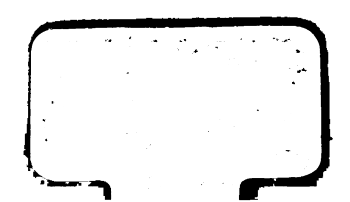




RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBÉE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS,

SYMBOLE DE LA FORCE REPRODUCTIVE DE LA NATURE,

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS GÉNÉRAUX DANS LES MYSTÈRES
D'ÉLEUSIS,
ET SOUS SES RAPPORTS PARTICULIERS DANS LES DIONYSIAQUES
ET LES TRIÉTÉRIQUES.

PAR P. N. ROLLE,

Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, Membre de la Société royale des Antiquaires de France, de la Société Philotechnique, et associé libre de l'Athénée des Arts.

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ EN 1819
PAR L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME SECOND.

PARIS,

J. S. MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

1824.

RECHERCHES
SUR
LE CULTE DE BACCHUS.

TROISIÈME SECTION.

IDENTITÉ DES DIEUX D'ÉGYPTE,

OSIRIS, ISIS, HORUS,

ET DES DIVINITÉS D'ÉLEUSIS, BACCHUS, CÉRÈS ET IACCHUS.

CHAPITRE PREMIER.

Religion primitive des Égyptiens, des Grecs et de tous les peuples anciens et modernes.

§ 1. Religion primitive des Grecs.

§ 2. Cette religion a été celle de tous les peuples anciens. Nos voyageurs modernes l'ont trouvée établie chez toutes les nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. Elle tient à la nature de l'homme.

§ I. *Religion primitive des Grecs.*

Lorsque les premières colonies orientales abordèrent sur les côtes de la Grèce, ses habitans erroient sur ce sol devenu si célèbre depuis, mais alors

sauvage et presque entièrement désert. On auroit peine à se persuader la grossièreté de ces premiers Grecs, si l'on n'en avoit pour garans leurs propres écrivains.[1]

« Ces sauvages, dit Pausanias, n'avoient pas de » cabanes pour se mettre à l'abri de la pluie, de la » chaleur, du froid, et des intempéries des saisons: » ils étoient nus; on leur apprit à se vêtir de peaux » de sangliers, comme faisoient encore de mon » temps les paysans pauvres de l'Eubée et de la Pho- » cide; ils se nourrissoient de feuilles d'arbres, » d'herbes, de racines souvent pernicieuses, sans » même prendre aucune précaution pour s'assurer » de leur salubrité. Ils ne connoissoient pas l'usage » du feu.[2] »

Leurs mœurs répondoient à cette extrême grossièreté: ils ne suivoient que la loi du plus fort, ils se livroient brutalement à tous leurs désirs.

Cependant, dit Platon, ces premiers habitans de la Grèce paroissent avoir connu des dieux[3]: comme tous les peuples sauvages, ils divinisoient les êtres inanimés qui les entouroient et desquels dépendoit leur existence.

(1) Æschyl., *Prometh. vinct.*, v. 442. = (2) Pausan., lib. I, cap. 8.—Plat., *in Protag.* — Diod. Sic., lib. I, p. 8, 21. = (3) Plat., *Cratyl.*, T. I, p. 397.

§ II. *Cette religion a été celle de tous les peuples anciens. Nos voyageurs modernes l'ont trouvée établie chez toutes les nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. Elle tient à la nature de l'homme.*

L'histoire et les monumens nous apprennent que tous les peuples anciens ont commencé par ce culte, qu'ils n'ont abandonné qu'à mesure que leurs facultés ont pris plus de développement, et que la civilisation a fait plus de progrès parmi eux. Nos voyageurs modernes ont trouvé ce même culte établi chez toutes les nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. [1]

Cette conformité, si frappante et si générale, entre des peuples habitant les points de la terre les plus éloignés entr'eux, et vivant à une si longue distance de temps, n'est pas due à de prétendues communications entre ces peuples, communications qui n'ont jamais existé, mais elle tient à la nature de l'homme.

L'homme, par ses propres besoins, est dans la dépendance de tous les objets qui conservent sa vie, et assurent son existence ; il est également dans la dépendance de tous les objets qui la menacent : partout le culte est né de ce sentiment de sa foiblesse ;

[1] Non-seulement les peuples qu'on appelle Barbares ont une religion, mais cette religion a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps de l'antiquité profane, qu'on sent d'abord à cette ressemblance, que ce sont les mêmes principes et le même fonds. (Le P. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, T. I, p. 7.)

l'adoration est donc dans sa nature, elle fait partie de son être. L'homme étant asservi par ses besoins et par son impuissance, a des sentimens de désir, d'espérance et de crainte, que lui inspirent nécessairement les objets extérieurs; il n'est aucune peuplade sauvage chez qui on n'ait trouvé la croyance d'êtres supérieurs, dont l'homme attend les mêmes bienfaits qu'il a déjà reçus, ou dont il craint les mêmes maux qu'il a déjà éprouvés: c'est pourquoi la religion actuelle des Africains, des Américains, et des autres peuples sauvages, est la même que celle des peuples anciens avant leur civilisation. Cette religion, qui appartient à l'enfance de toutes les nations, a été trouvée tellement répandue parmi les peuplades de l'Afrique et de l'Amérique, qu'on ne sauroit rapporter tous les détails qu'en donnent les voyageurs; mais tous s'accordent à ne présenter comme objets de l'adoration de ces peuples que les choses qui leur sont utiles, ou qui ont quelqu'influence sur le bonheur, soit des individus, soit de la nation en général : ce sont autant d'objets matériels dans lesquels ils voient, ou en qui ils supposent les forces virtuelles dont ils sentent continuellement l'influence, et qu'ils regardent comme les maîtres de tout ce qui leur arrive de bien ou de mal, d'utile ou de nuisible; c'est là que se bornent toutes leurs idées.

« L'homme sauvage, dit M. le président Debrosses, n'aperçoit pas la liaison qui, enchaînant les causes et les effets, montre qu'ils émanent d'un principe et d'une puissance unique. Les traditions nous appren-

nent même que l'ordre extérieur de l'univers, quelqu'admirable qu'il soit, n'a pas beaucoup d'influence sur ces premières notions religieuses : plus cet ordre est uniforme et régulier, c'est-à-dire, parfait, plus il est devenu par là même familier, moins il le frappe, et moins ce pauvre sauvage nécessiteux, pressé par une foule de besoins, est porté à examiner des objets qui n'ont sur lui aucune influence immédiate ni en bien ni en mal : c'est l'irrégularité apparente de la nature, c'est quelque événement monstrueux ou nuisible qui excite sa curiosité, qui lui inspire la terreur, et qui le tire de cette insensibilité et de cette apathie dans lesquelles vivent les sauvages. Cette apathie est due au petit nombre de leurs idées qui ne s'étendent pas au-delà de leurs besoins présens, c'est ce qui explique les objets multipliés de leur culte; dans cet état primitif de tous les peuples, on trouve un génie ou une divinité particulière pour chaque besoin ou pour chaque fonction de la vie, pour chaque production terrestre : chacun de ces génies a un culte, selon le genre de bien qu'il a procuré ou le genre de mal que l'on a à craindre de lui : leur nombre est indéterminé. Les hommes ignorans multiplient les êtres invisibles qu'ils croient maîtres de disposer de leur bonheur ou de leur malheur, et ils les multiplient assez pour qu'ils puissent répondre à leurs différens besoins, à la variété des événemens et des effets qu'ils voient se produire sous leurs yeux; les Iroquois les appellent, en leur langue, d'un nom qui signifie *esprits de toutes sortes*. Il y a plus, les

objets nouveaux qui se présentent à ces sauvages, et qui ont quelqu'influence sur eux, ils les consacrent aussitôt; c'est ainsi que les fusils et la poudre à canon devinrent pour quelques sauvages de l'Amérique des génies redoutables. [1] »

« Si quelques-uns de ces peuples, ajoute M. le président Debrosses, ont paru s'être élevés au-dessus de ces Fétiches particuliers; s'ils admettent un être supérieur à ces génies, avec lesquels ils paroissent ne pas le confondre; si on trouve chez quelques peuplades américaines *l'esprit qui commande dans le pays des ames*, il faut remarquer qu'ils l'honorent beaucoup moins que leur génie particulier, parce qu'il est plus éloigné d'eux, et qu'il a moins d'influence sur leurs besoins et sur leur existence. Les guerriers n'en portent pas moins leur Fétiche particulier dans une natte, et l'invoquent sans cesse pour obtenir la victoire; ce n'est pas moins le Fétiche particulier qui guérit les maladies au moyen des contorsions que fait le jongleur, lequel ne pense pas même à invoquer, dans cette importante circonstance, *l'esprit qui commande dans le pays des ames*, et qui semble être restreint à cet empire. » « Le polythéisme est donc la religion qui appartient à l'enfance des sociétés humaines : aux yeux des peuples sauvages, tout est animé dans l'univers, dit l'abbé Bergier [2], tout respire, tout est mu par des esprits

[1] Debrosses, *Culte des dieux Fétiches*, p. 51, 52.

[2] Bergier, *Origine des dieux du Paganisme*, T. 1, p. 5.

occupés des besoins de l'homme, et chargés d'y pourvoir. L'intérêt et la reconnoissance, la crainte et la douleur, l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans, qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée : telle est la première source du polythéisme, de cette multitude infinie de dieux que les payens ont adorés. »

Que l'on consulte les annales de tous les peuples du monde, de ceux qui ont été le plus civilisés et qui ont le plus brillé sur la terre, comme de ceux qui ne sont encore qu'imparfaitement sortis de la barbarie, ou qui y sont restés entièrement plongés, et on les trouvera tous sans exception réduits à l'état sauvage.

C'est de ce point que doit partir tout écrivain, lorsqu'il veut reconnoître les idées religieuses qui sont naturelles à l'homme, et qui appartiennent à son organisation physique et morale. Pour étudier ou pour écrire cette partie de l'histoire (car les religions anciennes ne sont pour les modernes et ne doivent être considérées par eux que comme une partie de l'histoire, leur étude est toute humaine et purement philosophique), il faut, comme pour toutes les autres branches historiques, connoître les faits et les rapporter de bonne foi. Jusqu'à présent les auteurs qui ont écrit sur les religions des anciens, se sont divisés, pour ainsi dire, en deux armées ennemies, l'une ayant pour but avoué ou secret de saper les fondemens de la religion chrétienne, l'autre croyant qu'il étoit nécessaire au maintien de cette même religion, qui n'a assurément pas besoin d'un appui

aussi futile et aussi mensonger, de trouver dans les faits mythologiques de l'antiquité, l'histoire détaillée, mais défigurée du peuple hébreu, et de présenter les anciens comme des orthodoxes, croyant avoir par là une preuve de plus contre les ennemis de la religion. Jamais ces deux partis ne se sont placés sur le terrein de la vérité, jamais ils n'ont observé les faits qu'à travers le prisme des passions qui les animoient. Eh! pourquoi deux partis? Pourquoi tant de dissidence et tant de haine? Si les uns sont de vrais philosophes, ils doivent respecter la religion, sans laquelle les sociétés humaines ne sauroient exister, et qui d'ailleurs, est inhérente à la nature de l'homme; si les autres sont vraiment religieux, ils doivent respecter la philosophie qui est l'alliée naturelle de la religion, et dont le plus bel apanage est de maintenir les idées religieuses dans toute leur pureté. Les uns et les autres doivent savoir que le bonheur des hommes est attaché à cette divine alliance, qui devroit être indissoluble: par elle la philosophie veille à la conservation de la religion, en éloignant la superstition et le hideux fanatisme qui, prenant son masque, inondent la terre de sang et de larmes; et la religion éloigne de la philosophie l'incrédulité, ses désolans sophismes, et ses affreux résultats. Le maintien de cette alliance véritablement sainte, doit être désormais le but de tous les efforts des vrais philosophes.

Quant à l'étude de l'histoire des religions des anciens, l'ami de la religion chrétienne sait que des trois chefs des générations qui repeuplèrent la terre

sortie de dessous les eaux, la famille de l'un d'eux conserva la connoissance du culte primordial et les saines idées de la divinité; mais que la postérité des deux autres, beaucoup plus nombreuse et beaucoup plus étendue, perdit le peu de connoissance qui lui en restait par sa dispersion dans des régions incultes; il sait que les descendans de ceux-ci, réduits à ne s'occuper que des soucis pressans du besoin animal, tombèrent dans la barbarie et furent réduits à un état sauvage, qui avoit sa cause forcée dans un événement unique[1]. Toutes les nations rentrèrent dans cet ordre qui leur fut commun, à ne les prendre que du renouvellement du monde, après que le courroux céleste l'eut noyé sous les eaux : ainsi le point de départ est le même pour l'écrivain qui reconnoît la sainteté de nos livres sacrés, la véracité de leurs récits dans toute leur étendue, et pour celui qui ne connoîtroit même pas ces livres sacrés, ou qui, tout en les connoissant, n'y ajouteroit pas une foi entière. Partout où l'écrivain chrétien, comme celui qui ne l'est pas, remontent aux premières traditions d'un peuple policé, ils rencontrent toujours à l'origine des peuples, l'homme dans cet état d'ignorance et et d'enfance d'esprit, où sont aujourd'hui les petites nations qui vivent isolées dans les déserts, ainsi que la plus grande partie du genre humain y vivoit dans les temps anciens [2] : il est dès lors démontré à l'un

[1] Le P. Debrosses, *Culte des dieux Fétiches*.

[2] Ce n'est pas au temps même de la formation de l'homme qu'il faut prendre les institutions et les coutumes humaines, dit

et à l'autre de ces écrivains, qu'ainsi qu'on est en bas âge avant que d'être homme fait, les nations ont leurs siècles d'enfance avant leurs siècles de raison.

Or, en prenant les choses de ce point de révolution qui a réduit tous les peuples à l'état sauvage, ou en considérant, abstraction faite de toute notion antérieure, cet état chez chaque peuple en particulier, l'on voit que les peuples n'ont pas commencé par avoir les notions d'une religion et d'une providence universelles, ce qui d'ailleurs ne seroit nullement conforme à la marche connue de l'esprit humain, qui est d'arriver aux objets intellectuels par les objets sensibles, et de remonter de la créature au créateur, et non de descendre du créateur qu'il ne voit pas, à la nature qu'il a sous les yeux. L'histoire des peuples nous les présente s'élevant peu à peu d'une croyance grossière à un meilleur culte, et plus on remonte vers l'origine de chaque peuple, plus on le trouve plongé dans l'aveuglement : la grossièreté du dogme religieux y marche d'un pas égal avec

M. le P. Desbrosses, c'est à la rénovation du genre humain après le déluge. On ne fait que rarement cette observation, qu'on devroit toujours faire, que l'homme, si on le considère dans l'état de nature, doit être pris non avant, mais après l'inondation qui dépeupla la terre, lorsque les arts furent nécessairement perdus, par le défaut même des matières premières, et que la dispersion du genre humain, loin de sa première demeure, eût effacé presque partout les anciennes connoissances acquises; alors ils redevinrent sauvages. (*Traité de la formation mécanique des langues*, T. I, p. 56.)

l'ignorance; mais le culte s'épure à mesure que la raison humaine se développe et se fortifie, et plus un peuple est voisin de la barbarie, moins il connoît la divinité; plus il acquiert d'instruction et de justesse d'esprit, plus tôt il arrive à la connoissance de cette importante vérité. Les hommes ont passé par tous les degrés de l'observation de la nature, avant que d'étendre leurs idées jusqu'à cet être parfait qui a donné l'ordre et la forme à tout.

J'ai cité, dans le commencement de cet ouvrage, le passage important de Sanchoniaton, sur ce premier culte des nations sauvages de l'orient; Sanchoniaton a non-seulement le mérite d'une haute antiquité, mais il a eu sous les yeux des écrits antérieurs aux siens, qu'il dit avoir tirés, partie des annales particulières des villes de Phénicie, partie des archives conservées dans les temples : il a surtout recherché avec soin les écrits de Thoth l'Egyptien, qu'il regarde comme le plus ancien des écrivains, c'est-à-dire, qu'il a recherché les plus anciens écrits des prêtres de l'Egypte.

La civilisation de l'Egypte remonte à une époque trop reculée pour que nous puissions avoir quelques faits précis sur son culte primitif; mais une croyance qui se trouve répandue dans tous les pays barbares, et qui tient à la nature de l'homme, appartient à tous les climats et à tous les siècles de barbarie (1) :

(1) *Adeò ista toto mundo consensere, quanquam discordi sibi et ignoto*. (Plin.)

or, l'Egypte a eu ce temps comme les autres contrées. Ce culte est prouvé par les faits les plus authentiques chez toutes les nations de l'orient, chez les anciens Arabes [1], chez les anciens rois de Damas [2], chez les Phéniciens, chez les Perses, chez les habitans d'Emesse et de Palmyre [3], chez les Indiens [4], et même chez les premiers auteurs de la nation juive, avant le temps où des lois positives proscrivirent formellement chez eux de tels usages [5]. Il ne faut pas perdre de vue la remarque d'Hérodote, qu'après l'arrivée des colonies de l'orient, la Grèce donna à ses anciens dieux Fétiches les noms des dieux étrangers, que ces objets bruts et inanimés ne pouvoient être pour les naturels de la Grèce, les divinités dont ils ont depuis porté le nom, puisque ces dieux leur étoient alors inconnus. Les Romains, plus peut-être encore qu'aucun autre peuple de l'antiquité, rapportèrent directement leurs notions religieuses à leur utilité publique ou particulière, caractère principal du fétichisme; leurs législateurs conservèrent soigneusement cette direction aux idées religieuses, ils lui imprimèrent même une plus forte impulsion, à mesure que les Romains se civilisèrent; ils sembloient n'avoir fait le ciel et les dieux que pour leur république et pour chacun de ses citoyens.

(1) Maxim. de Tyr., *Orat.* XXXVIII. = (2) 4. *Reg.* V, 18.— Selden. II, X.—Clerc, *in Reg.*= (3) Selden., *Syntag.* II, p. 149. = (4) Ezourverdam, T. I, lib. I, cap. 6, p. 217.— Abraham Roger, *Essais sur l'Indé*, p. 199. = (5) Genes. XXI, XXXI, 13, 53.—*Numer.* XIII, 52.—*Levit.* XXX, 1.—*Deuter.* IV, 16.

L'histoire ne présente pas des faits aussi positifs sur ce premier culte en Egypte ; cependant il nous en reste quelques traces. Durant le séjour que Diodore [1] fit dans leur pays, il apprit des Egyptiens que dans le commencement où ils ne vivoient que des productions spontanées de la terre, l'herbe nommée *agrostis* (*a*), étoit leur principale nourriture : cette herbe est de bon goût, et elle étoit suffisante pour la nourriture de l'homme. Les Egyptiens, ajoute Diodore de Sicile, lorsqu'ils vont au temple, portent en main cette plante qui paroît être le lotos, production de la terre fertilisée par le Nil, le lotos, si célèbre dans la mythologie égyptienne. Les premiers Egyptiens adorèrent donc les productions spontanées de la terre, la terre et le Nil qui les leur donnoient : ce premier culte fut l'origine de celui d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Je trouve sur ce culte un témoignage authentique dans le traité d'Isis et d'Osiris par Plutarque, et ce témoignage est d'autant plus remarquable, qu'il prouve que ce culte a eu la même base, et qu'il est fondé sur les mêmes principes que les religions primitives dont nous venons de parler.

« Osiris, dit Plutarque, est le Nil qui s'unit avec
» Isis ou la terre : Typhon est la mer dans laquelle
» le Nil va se perdre en se divisant, mais après
» avoir déposé dans la terre une partie de ses eaux
» qui la rendent féconde ; les Egyptiens chantent en

[1] Diod. Sic., lib. I, sect. 2, *Introd.*

» l'honneur d'Osiris une lamentation sacrée, dans
» laquelle ils disent qu'il est né à gauche et qu'il
» périt à droite. Car les Egyptiens regardent l'orient
» comme la face du monde ; le nord en est la droite
» et le midi la gauche : or le Nil qui prend sa source
» au midi, et est englouti vers le nord, est dit avec
» raison naître à la gauche et périr à la droite ; aussi
» les prêtres ont-ils la mer en horreur, *et disent-
» ils que le sel* est l'écume de Typhon. »

CHAPITRE II.

Culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus en Égypte.

§ 1. Origine du culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus en Égypte ; ce culte est fondé sur les mêmes principes que les religions primitives.—Les Egyptiens ont adoré Osiris comme symbole du principe actif universel, dont on reconnoît la présence et les effets partout.—Isis partie passive de la nature, mère commune de tous les êtres.—Horus, symbole du cosmos ou de tous les êtres qui composent l'univers, fruit de la jonction du principe actif, ou du principe mâle et producteur, Osiris, avec le principe passif ou la partie femelle et génératrice, Isis.

§ 2. Les payens avoient divisé leurs divinités en dieux mâles et en dieux femelles, d'après cette division primitive du principe actif et du principe passif que présente la nature. Les divinités subalternes n'étant que des démembremens de ces substances universelles, on avoit établi entr'elles la même division. — Les détails et le développement de ce système général ont enfanté une foule d'allégories et de fictions, qui

ont embarrassé les religions. Cette confusion a été encore augmentée chez les Égyptiens par leur écriture symbolique et leurs hiéroglyphes.

§ 3. Les religions anciennes n'étoient fondées que sur un fait d'observation, le principe de vie et d'intelligence répandu dans toutes les parties du monde. — La distinction de la nature en deux parties, l'une active, l'autre passive, se trouve au fond de tous les systèmes religieux, de tous les mystères de l'antiquité. — Système philosophique et religieux des Anciens contenu dans le *Traité de l'Ame du monde*, par Timée de Locres.

§ 4. Cette doctrine a pris naissance en Égypte, d'où elle a passé chez toutes les nations anciennes.

§ I. *Origine du culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus en Égypte.—Osiris principe actif.—Isis partie passive de la nature, mère commune de tous les êtres.—Horus symbole de tous les êtres, fruit de la jonction du principe actif ou producteur, Osiris, avec le principe passif, Isis.*

Le premier culte des Egyptiens leur fut indiqué par les phénomènes qu'ils avoient sous les yeux, un fleuve bienfaisant qui couvroit la terre, et qui laissoit après sa retraite les fruits dont les Egyptiens faisoient leur nourriture. Mais si l'habitant du Nil est resté lié à ces objets visibles par ses besoins et par ses sens; si ces objets corporels l'ont occupé longtemps avant qu'il pût s'élever à des idées plus générales, peu à peu ces idées s'étendirent, et cette force motrice qui, après la retraite des eaux du Nil, lui donnoit ce qui est nécessaire à ses besoins, il l'a-

perçut répandue dans toute la nature, et faisant partout les mêmes fonctions: Osiris devint dès lors l'expression poétique et mystagogique de l'action de ce principe universel, principe unique, nécessaire, dont on est forcé de reconnoître la présence et les effets partout, et qui donne l'existence à tous les êtres; il devint encore l'expression du mode que ce principe employoit pour cette production, des lois établies pour leur conservation et avec lesquelles il maintient l'ordre parmi eux.

Ce principe d'action universelle avoit différens noms suivant les divers rapports sous lesquels il étoit considéré chez les Egyptiens: ils l'appeloient Ammon en tant qu'il manifestoit au-dehors le germe caché dans son sein et sa force inconnue, par la production et par la génération des êtres.

En tant que principe de l'ordre et cause artiste de l'univers, ils l'appeloient Phta, mot qui, dans la langue copte, signifie *celui qui fait, qui ordonne, qui dirige.*

Comme principe qui pénètre et vivifie le monde, qui maintient la vie et l'activité aux êtres créés, ils l'appeloient Kneph.

En tant qu'il étoit le principe bienfaisant, et la source du plaisir par lequel les êtres se perpétuent, ils l'appeloient Osiris, et sous ce rapport il finit par réunir toutes les idées qui appartenoient au principe universel.

Les Egyptiens entendoient par *Isis* la partie pas-

sive de la nature, la mère commune à tous les êtres ; le sujet de toutes les formes ; le *substratum* dans lequel elles sont reçues. Considérée seulement comme le partie féminine de la nature, comme le *receptaculum*, elle contenoit en son sein la faculté, pour ainsi dire, génitrice et nutritive, c'est-à-dire, celle de la conception et de l'enfantement. Pour réaliser cette faculté, elle étoit toujours accompagnée d'Osiris, c'est-à-dire, de la force, de l'esprit, *pneuma*, du principe actif de la production, sans la jonction, la coopération, le concours duquel elle n'auroit pu engendrer les êtres; c'est de cette jonction du principe mâle, du principe producteur avec le principe passif, avec la partie femelle et génitrice, qu'est sorti le *cosmos*, c'est-à-dire, les êtres qui composent l'univers, l'ordre et l'arrangement qui le maintiennent : les Egyptiens l'avoient divinisé sous le nom d'Horus. Jamais les philosophes religieux de l'Egypte, ni d'aucune des nations de l'Orient, n'ont eu une idée complète du souverain être; jamais ils n'ont compris une substance indépendante de toute autre, comme cause. S'ils avoient eu une idée plus digne du principe actif, ils lui auroient accordé l'action qui produit la seconde substance, aussi bien que celle qui l'arrange; mais jamais ils n'ont présenté l'action de l'Être-suprême dans la production de l'univers: ils n'avoient aucune notion de la création (*b*), idée philosophique sur laquelle l'imagination ne peut avoir aucune prise; mais ils présentoient la production de l'univers

comme une génération, c'est-à-dire, comme une chose analogue à cette espèce de production, dont nous sommes tous les jours les témoins.

Lorsque les philosophes chrétiens attaquèrent l'ancienne religion, les philosophes Pythagoriciens et Platoniciens créèrent de nouvelles idées métaphysiques, croyant faire disparoître par là les absurdités des fables mythologiques. L'abrégé de toute la nouvelle théologie mystique, qu'ils attribuoient aux anciens Egyptiens, est contenu dans l'ouvrage d'Hermès, intitulé *Asclepius*, qui a été traduit par Apulée, et dans l'ouvrage écrit par Jamblique, sur les mystères des Egyptiens, pour répondre aux questions de Porphyre, adressées à Annebon; mais cette doctrine qui se rapprochoit des principes de la religion chrétienne, s'éloignoit entièrement des idées religieuses des anciens, qui reconnoissoient simplement un principe fécondant, ayant donné la vie à tous les êtres, ayant engendré l'univers par son union avec le principe passif.

§ II. *Les payens avoient divisé leurs divinités en dieux mâles et en dieux femelles, d'après la division primitive du principe actif et du principe passif que présente la nature.*

D'après la division primitive du principe actif et du principe passif que présente la nature, les payens regardoient toutes leurs divinités comme les causes productrices et conservatrices de la géné-

ration, et ils les avoient divisées en dieux mâles et en dieux femelles; le premier caractère de chacun de ces dieux mâles étoit de représenter le principe fécondant, comme le premier caractère de chacune de ces divinités femelles, étoit de représenter le principe passif. Il y a plus, ce grand nombre de divinités subalternes qui remplissoient les temples des anciens, n'étoient que des démembremens de ces substances universelles; il y avoit entre ces divinités subalternes la même division qui est établie entre les grandes divinités, représentant la partie active et la partie passive de l'univers. Toutes les parties de la nature, l'air, l'eau, la terre avoient leurs intelligences qui se lioient dans l'action universelle du monde, et qui avoient entr'elles les rapports qui existoient entre le principe actif et le principe passif. Cette chaîne de dieux de nature et de puissance différentes, unissoit toutes les parties de l'univers, depuis le sommet des cieux jusqu'aux abymes de la terre : c'est de cette théorie que Varron déduit la théologie des puissances subalternes et celle des génies placés dans les divers élémens. [1]

Dans l'Orient et dans la Grèce, les prêtres qui ont toujours parlé de la production du monde comme d'une espèce de génération (*c*), ayant personnifié et partagé en diverses parties le principe de cette production qu'ils regardoient comme le Dieu suprême, la suite nécessaire de cette doctrine et de ces idées

[1] Saint Augustin, *de Civ. Dei*, lib. VII, cap. 6.

de génération, fut de croire le monde animé : aussi étoit-ce la croyance presque générale des anciens. Suivant ce système, toutes les parties de l'univers dans lesquelles les anciens découvroient des principes de vie et d'action, ou qu'ils imaginoient comme autant de causes de la génération et de la formation des êtres particuliers, formoient autant de dieux différents subordonnés les uns aux autres, et plus ou moins puissans, selon l'étendue de leur département, mais soumis tous à l'intelligence universelle (*d*) : ils en faisoient des divinités distribuées en diverses classes et attachées par la nécessité de leur nature aux diverses parties de l'univers matériel dont elles étoient cependant distinguées par leur essence ; car l'idée de la divinité renferme nécessairement les attributs d'intelligence, de volonté, de force et d'action. Les anciens représentoient ces divinités particulières ou ces différents attributs de la puissance universelle, comme autant de générations descendant des attributs les plus généraux à ceux qui l'étoient le moins, par des degrés semblables à ceux de l'arbre de Porphyre. On conçoit aisément combien les détails et les développemens du système général enfantèrent d'allégories, et de quelles fictions le langage figuré de la poésie dut embarrasser les religions.

A cette raison commune à toutes les nations anciennes, il en faut joindre une particulière aux Egyptiens et aux Orientaux, qui est tirée de la nature de leur écriture symbolique ; les caractères

de cette écriture n'étoient que des peintures des êtres corporels, qui servirent d'abord pour représenter directement et indépendamment de la parole, les choses dont ils étoient les images: dans la suite on les employa pour exprimer d'une manière figurée les idées les plus abstraites et les plus incorporelles. Cette écriture accoutumoit les hommes à tout personnifier : les livres égyptiens étoient un tissu continuel d'images et de tableaux. Ces images présentoient en même temps deux objets à l'esprit, la chose même qui étoit représentée, et la chose qui étoit exprimée allégoriquement; mais l'ignorance et et l'irréflexion les confondoient le plus souvent, elles s'arrêtoient aux images qui les frappoient et n'alloient pas au-delà. Les prêtres augmentèrent cette confusion par leurs hiéroglyphes ou caractères sacrés, dans lesquels ils n'exprimoient pas même les choses corporelles sous leur véritable type, mais ils employoient l'image d'autres objets qui avoient avec elles quelque rapport symbolique. Dans l'écriture commune un cercle entouré de rayons représentoit le soleil: dans l'écriture sacrée on représentoit cet astre par un scarabée, à cause de certaine propriété attribuée à cet animal. [1] (*e*)

On conçoit sans peine que la cosmogonie et la théogonie les plus simples, les plus naturelles et les plus raisonnables, devenoient les plus extravagantes dès qu'elles étoient écrites dans ces caractères sacrés

[1] Diod. Sic., lib. III.

égyptiens : cette poésie remplissoit toutes les têtes de fictions que le vulgaire prenoit au sens littéral malgré leur absurdité. (*f*)

Les Grecs sensés de l'antiquité ne pouvoient croire ni adopter une religion fondée sur des fictions extravagantes (*g*) qui attribuoient à la divinité des actes aussi contradictoires avec l'idée qu'en donne la raison (1). Il y avoit donc chez les anciens, la religion vulgaire et poétique, qui étoit rejetée par les hommes raisonnables et éclairés, par les philosophes de l'antiquité qu'on a souvent accusés d'être athées sous ce prétexte, religion qui étoit souvent bafouée sur le théâtre par les poètes eux-mêmes (2) ;

(1) Pythagore assuroit que les ames d'Homère et d'Hésiode étoient sévèrement punies dans les enfers, pour avoir parlé des dieux d'une manière si peu convenable à leur majesté. (*Bibl. des Philosoph.*, T. I, p. 147, *Vie de Pythagore.*)— On sait la manière dont Platon les traite dans sa *République*.

(2) Tout le monde connoît les nombreuses railleries qu'Aristophane lançoit contre les dieux vulgaires des payens. Les poètes tragiques en parloient plus sérieusement sans doute, mais ils rejetoient cette singulière mythologie avec plus d'indignation encore. Dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, Thésée console ce héros de l'assassinat de sa femme et de ses enfans, et il tâche de l'excuser par les exemples des crimes des dieux : « Les exemples des dieux que vous me citez, répond Hercule, ne » signifient rien : je ne saurois les croire coupables des crimes » qu'on leur impute..... Je ne puis comprendre qu'un dieu soit » le souverain d'un autre dieu..... Un véritable dieu n'a besoin » de personne. Rejetons donc les fables ridicules que les poètes » nous en racontent. »

et la véritable religion théologique, reconnue par les sages du paganisme, qui avoient approché de l'idée de la divinité, autant qu'il est peut-être donné à l'homme, abandonné à lui-même, de le faire, en contemplant la nature, ses lois et ses phénomènes.

§ III. *Les religions anciennes n'étoient fondées que sur un fait d'observation, le principe de vie et d'intelligence répandu dans toutes les parties du monde. — La distinction de la nature en deux parties, l'une active et l'autre passive, se trouve au fonds de tous les systèmes religieux, de tous les mystères de l'antiquité.—Système philosophique et religieux des Anciens, contenu dans le* Traité de l'Ame du monde, *par Timée de Locres.*

Tout dans l'univers parle des deux causes dont l'une agit sur l'autre: les sens nous les indiquent d'abord, et le raisonnement nous les fait apercevoir jusque dans les premières opérations de la nature. C'est donc un fait de pure observation que celui du principe de vie et d'intelligence répandu dans toutes les parties du monde: les anciens n'ont vu que ce fait. Il ne s'agissoit pas chez eux de rechercher quelle étoit l'essence de ce premier principe, quelle étoit sa manière d'être, et sa manière d'influer, comme l'ont fait les philosophes et surtout les modernes: ils admettoient seulement les faits que leur présentoit la nature, et leurs conséquences les plus immédiates; ils n'ont pas eu l'idée de la création, parce que les sens ne l'indiquent pas, qu'elle est hors de ce qui se passe sous les yeux de l'homme, et qu'elle est incompréhensible pour

lui ; mais ils ont eu l'idée de la génération, parce que tout ce qui frappe nos sens, présente une force, mêlée d'intelligence, qui produit tous les êtres, et à qui, par une conséquence immédiate, est due la combinaison actuelle de ces mêmes êtres. « Le Nil » chez les Egyptiens, et le ciel chez les autres » peuples, dit Plutarque, par les pluies qu'il verse » dans le sein de la terre, parut faire les fonc- » tions de père, et la terre celles de mère en » recevant la semence qui la féconde [1]. Toutes les » nations, dit Batteux [2], les Chaldéens, les Perses, » les Egyptiens, les Grecs, sont partis delà, un » principe qui agit, un autre qui reçoit l'action et » qui la modifie en la recevant ; ces idées entrant » dans l'esprit par tous les sens, ont dû y être dans » tous les temps et dans tous les pays. »

Aussi la distinction de la nature en deux parties, l'une active et l'autre passive, est un des plus anciens dogmes et un des plus répandus (*h*). Il se trouve au fonds de tous les systèmes religieux, de tous les mystères des anciens qui se sont arrêtés où les effets sembloient finir, et où l'être prend un caractère différent de celui qu'ont tous les êtres qui lui sont subordonnés ; on aura des idées justes et même une connoissance exacte de la croyance religieuse de l'antiquité en général, et particulièrement de celle des Grecs depuis l'arrivée des colonies orientales, si on ne perd pas de vue qu'ils adoroient la nature

[1] Plut., *de Placitis philosophor.*, lib. I, cap. 6. = [2] Batteux, *Causes premières*, T. II, p. 97.

renfermant le principe intelligent uni au principe matériel, c'est-à-dire, une masse comme sujet primitif, un principe actif qui l'anime, la vivifie, donne l'être à toutes les parties du monde, forme et organise tous les corps, qui maintient tous ces êtres dans leur état et qui les gouverne. Ce principe étoit le dieu fort, parce qu'il avoit triomphé de tous les obstacles; c'étoit le dieu artiste, parce qu'il avoit tout organisé, le dieu bon, le dieu juste qui récompensoit le bien et punissoit le mal. Toutes les autres questions auxquelles la métaphysique a donné un corps et tant d'importance, ils ne s'en occupoient pas : en général les religions anciennes, comme toutes les religions, n'admettent dans leur pureté que les grandes masses, qui se défendent par elles-mêmes contre l'imagination des hommes. Les anciens avoient dans leur religion les deux points fondamentaux qui servent de base à la morale et aux lois : un dieu puissant, bon, juste, régnant surtout par lui et ses ministres ; la croyance d'une autre vie où les méchans étoient punis et les bons récompensés : voilà leur véritable religion, leur religion nationale, la seule qui imprimât ce respect universel que la religion vulgaire ou poétique étoit bien éloignée d'obtenir.

Les anciens ont vu dans l'univers, comme ils ont vu dans l'homme un être unique; sans nuire à cette unité ils distinguoient dans l'univers, comme dans l'homme, le principe d'intelligence, de vie et de mouvement de sa partie matérielle, ce qui n'em-

pêche pas l'homme d'être un, quoique son intelligence ne soit pas sa matière, et que l'une et l'autre soient les parties constitutives de son unité d'être animé. [1]

« Représente-toi le monde, dit Marc-Aurèle, » comme composé d'une seule matière et d'une » seule ame. Vois comme tout ce qui s'y passe est » rapporté à un seul principe, comme une seule » impulsion y fait tout mouvoir, comme toutes ses » productions y sont l'effet d'un concours de » causes, admire leur liaison et leur enchaînement. » La lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie » dispersée sur mille objets ; il n'y a qu'une matière » commune, quoiqu'elle soit divisée et diversement » modifiée en des milliers de corps particuliers; il » n'y a qu'une ame, quoiqu'elle soit divisée en une » infinité de corps organisés qui ont des limites » propres. Nous sommes tous unis par une participation commune à la même intelligence, quoi» qu'elle semble elle-même se partager. Tu as oublié » que chacun de nous est un être émané du dieu » suprême. [2] »

Cette théorie de la raison universelle, du Logos qui pénètre toutes les substances (*j*), source de la vie et de l'intelligence de tous les êtres, et qui régit le grand tout, a été admise par toute l'antiquité, et fai-

[1] Saint Augustin, *de Civ. Dei*, lib. IV, cap. 31. — Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 9.—Macrob., lib. III, cap. 12. *som. Scip.*= [2] Marc-Aur., *de Rebus suis*, lib. IV, cap. 26, 28, 34.

soit partie de la théologie secrète des mystères. Tous les anciens ont cru l'univers régi par l'intelligence, dit Plutarque [1]; l'opinion contraire exclut nécessairement tout culte religieux : on n'adresse pas des offrandes et des prières à des êtres sourds et muets, à des corps qui, quelque brillants qu'ils soient comme le soleil, ne sont qu'une matière morte qu'inutilement on invoqueroit. Partout où l'on trouve un culte, on doit admettre des dieux intelligents qui sont sensibles aux hommages de leurs adorateurs, et qui peuvent exaucer leurs prières : aussi le système des philosophes matérialistes n'a jamais été admis dans aucune doctrine religieuse.

Timée de Locres [2] nous a laissé un petit ouvrage intitulé *De l'ame du Monde*, où il nous donne une idée claire et succincte du système philosophique et religieux des anciens. La conformité de la doctrine de Timée avec la religion des Egyptiens, fait facilement reconnoître l'origine des principes du disciple de Pythagore. Platon l'a commenté dans un dialogue auquel il a donné le nom de Timée, mais il n'a fait que corrompre sa simplicité et obscurcir sa clarté (*k*).

[1] Plut., *de Placitis philosoph.*, lib. II, cap. 3.

[2] Timée de Locres naquit environ 500 ans avant J.-C.; il vivoit donc dans le temps où Amasis régnoit en Egypte, Phalaris à Agrigente, Pisistrate à Athènes, Polycrate à Samos, Tarquin-le-Superbe à Rome. Il étoit du même siècle que Thalès, Solon et les autres sept sages, qu'Anaximandre, Anacréon, Ocellus, Parménide, Philolaüs, Héraclite, Démocrite, et en général tous les philosophes qui ont précédé Socrate.

On peut voir ce qu'en disent avec plus d'autorité que moi Thomas Gale [1], Denys d'Halicarnasse [2] et l'abbé Batteux [3]. Proclus qui en a jugé de même a cru devoir présenter l'original de Timée, lorsqu'il a voulu commenter Platon : c'est à cette heureuse précaution que nous devons le morceau précieux de Timée.

« Tout ce qui est, dit Timée, est ou l'idée ou » la matière, ou l'être sensible produit des deux » autres. La première de ces trois choses est impro- » duite, immuable, permanente, toujours la même, » intelligente, modèle de tous les êtres engendrés su- » jets au changement : on la nomme idée et on la con- » çoit comme telle. La seconde est la pâte, la mère, » la nourrice, ce qui engendre la troisième na- » ture ; car recevant et confondant en elle-même *des* » *germes homogènes*, (ὁμοιώματα), elle forme de » leur mélange les êtres produits. Elle est éternelle » et non pas immuable ; elle reçoit en elle toutes les » figures et toutes les formes ; elle devient divisible » en devenant corps ; enfin c'est l'être toujours autre » ou changeant : on l'appelle matière, lieu, capacité. » Il y a donc ces deux causes : l'idée qui tient lieu » de mâle et de père, et la matière qui tient lieu de » femelle et de mère, et le troisième être qui est » l'ensemble des choses produites par ces deux » causes. [4] »

[1] Thom. Gal., *Argum. in Tim. Locr.* = [2] Denys d'Halicar., *de l'Excellence de l'élocution de Démosthènes.* = [3] Batteux, *Avant-Propos du Timée de Locres*, T. II. *Hist. des Causes prem.*

[4] Vossius a très bien saisi le système théologique des Anciens : *Unum quidem numen, vim naturæ occultam coluere ; sed in*

Telle est la base fondamentale de la philosophie de Timée au cinquième siècle, dans toute sa simplicité, philosophie qui fut généralement répandue, mais qui ne lui appartient pas particulièrement, puisqu'elle étoit le fondement de toutes les religions des peuples Orientaux bien antérieurement, et qu'elle n'étoit autre chose que la doctrine religieuse des Grecs et surtout des mystères d'Eleusis ; ce que Timée appelle l'idée est l'Osiris des Egyptiens, le Jupiter ou le Bacchus générateur d'Eleusis ; ce qu'il appelle la mère ou la pâte, est Isis ou Cérès ; la troisième nature de Timée produit des deux, est l'Horus des Egyptiens, l'Iacchus des Grecs. La cause active, la cause passive, le produit des deux, c'est-à-dire, les élémens ou les corps dont se compose l'univers, voilà les grandes divinités que l'on proposoit au culte des initiés. « Ce sont les dieux » que l'on honore à Samothrace, dit Varron, et ceux » dont les noms sont consacrés dans les livres de

quo tamen distinctè considerarent principium agendi et patiendi ; ut sic quoque ad duos deveniretur deos. Imo agendi quidem principio, tùm naturam universè, quatenus activa est, tùm speciatim naturam cœli, ac specialius solem complectabantur, quæ tria Beli sive domini, et Molochi sive regis nomine vocitabant ; sub patiendi autem principio comprehendebant naturam quatenus principium est passivum, inque ea lunam ac prætereà aera sive Junonem, quæ sic sociata, Baaltidem sive Beltim, hoc est dominam ; item reginam cœli nominabant. Cœli domino tribuerunt calorem nativum, tanquam viro : cœli reginæ adscripsere humorem, tanquam feminæ : nimirum quia duobus illis rerum constaret generatio. (Vossius, *de Origine et progressu idolatriæ*, lib. II, cap. 21, p. 151.)

» nos augures; l'une de ces divinités est mâle et » l'autre femelle, c'est dans les mêmes rapports que » l'ame est avec le corps. [1] »

§ IV. *Cette doctrine a pris naissance en Egypte, d'où elle a passé chez toutes les nations anciennes.*

Cette doctrine a été consacrée dans les mystères d'Osiris et d'Isis qui sont, en matière de religion, ce qu'il y a de plus ancien dans l'antiquité profane: nous en avons déjà fait remarquer la source, d'après Plutarque, leur fleuve bienfaisant, le Nil couvrant la terre et la fécondant: c'est cette idée première qu'ils ont ensuite généralisée. Les Égyptiens se regardoient comme les premiers auteurs du culte des dieux [2], et c'est peut-être avec raison, car l'origine de l'initiation et des mystères remonte à l'époque où les hommes appliquèrent la religion au maintien de l'ordre social: on n'a pu dans chaque pays, faire cette application qu'après les premiers pas vers la civilisation; or les Egyptiens ont dû être le premier peuple qui ait passé de l'état sauvage à l'état social. Le pays réunit toutes les circonstances physiques qui ont hâté cette civilisation première que les traditions unanimes lui attribuent: un climat salubre également éloigné des pluies de l'équateur et des brumes du Nord, un fleuve immense et cependant docile, apportant la fécondité sans cette vicissitude des intempéries de l'air et des saisons qui affligent

(1) Varro, *de ling. latin.*, lib. IV, cap. 10. = (2) Herod., lib. II, § 50.

les autres climats; une terre fertile sans art, sans fatigue, inondée sans exhalaisons morbifiques, placée entre deux mers qui touchent aux plus belles contrées du monde: aussi l'Egypte est le seul pays où l'on voie un corps complet de doctrine formé dès la plus haute antiquité [1]. C'est de l'Egypte que ces mystères ont passé chez toutes les nations anciennes, et particulièrement dans la Grèce, au moins revêtus de la forme, sous laquelle ils nous ont été transmis par les écrits et les monumens anciens de l'antiquité. Les mystères d'Atys et de Cybèle en Phrygie, de Vénus et d'Adonis en Syrie, de Cérès à Eleusis, ne sont qu'une copie des mystères d'Isis et d'Osiris; il est naturel de penser que les colonies égyptiennes, en quittant l'Egypte, ont emporté avec elles leurs dieux et leur culte. Cette filiation de culte est attestée par Hérodote, Plutarque, Diodore de Sicile, et une foule d'autres écrivains [2]: « Tous les Egyptiens, » dit Hérodote [3], n'adorent pas également les » mêmes dieux, ils ne rendent tous le même culte » qu'à Isis et à Osiris, qui est le même que Bacchus. » Horus, dit-il ailleurs [4], étoit fils d'Osiris que nous » appelons Bacchus. »

[1] On peut voir le détail curieux que S. Clément d'Alexandrie nous a transmis de quarante-deux volumes que l'on portoit dans la procession d'Isis. (S. Clém. Alexandr., *Strom.*, lib. VI. = [2] Plut., *de Is. et Osir.* — Diod. Sic., lib. I, § 16. — Lib. III, § 69. — Lactant., p. 119. = [3] Herod., lib. II, § 42. = [4] *Ibid.*, § 144.

CHAPITRE III.

Identité d'Osiris et de Bacchus.

§ 1. Bacchus et Osiris étant l'un et l'autre le principe fécondant, le dieu bienfaisant, le symbole de la fécondité et de la force étoit commun à ces deux divinités.—Toutes les fêtes Phalliques tirent leur origine des Pamylies, qui étoient célébrées en l'honneur d'Osiris, principe fécondant.

§ 2. Osiris et Bacchus étoient les symboles de la puissance active, universelle, conséquemment de l'Être-Suprême, d'après les idées religieuses des Anciens. Ils avoient les mêmes attributs : chacun de ces attributs avoit un culte particulier, mais les Anciens n'ont pas regardé chaque attribut comme la puissance universelle ; cette erreur grave n'appartient qu'à quelques modernes.

§ 3. Osiris et Bacchus considérés comme maîtres de la substance humide, source de toutes productions : ce culte étoit le plus ancien, le plus solennel, et le plus important chez les Egyptiens, en raison des grands avantages qu'ils devoient au Nil.—Typhon, la cause de la sécheresse et de la stérilité est l'ennemi d'Osiris.

§ 4. Bacchus et Osiris symboles de la puissance du soleil.—L'adoration du soleil est entrée dans toutes les religions anciennes, comme celle de tous les autres agens ou de tous les autres attributs de la divinité; mais le culte du soleil n'a jamais été la religion universelle et exclusive des Anciens, ainsi que l'ont prétendu quelques modernes : il en est de même de l'adoration des autres corps célestes.

§ 5. Identité de Bacchus et d'Osiris comme divinités infernales (Troisième attribut.)

§ 6. Autres rapports qui prouvent la vérité de l'assertion d'Hérodote, qu'Osiris étoit le même que Bacchus. Il faut distinguer entre ces faits ceux qui sont conformes à l'ancienne religion des Egyptiens, et ceux qui ont été introduits en Egypte depuis les Ptolémées.

§ I. *Bacchus et Osiris étant le principe fécondant, le dieu bienfaisant, le symbole de la fécondité et de la force étoit commun à ces deux divinités.*

Tous les caractères d'Osiris appartiennent à Bacchus. Etant l'un et l'autre le principe fécondant, le dieu bienfaisant, source du plaisir par lequel les êtres se perpétuent, le symbole de la fécondité est leur emblême commun. Les Phallophories célébrées chez les Grecs en l'honneur de Bacchus, étoient les mêmes fêtes que les Pamylies, qui étoient célébrées, tous les ans, par les Egyptiens en l'honneur d'Osiris, *festum inventi et renati Osiridis.* L'une et l'autre avoient pour objet de prouver qu'Osiris ou Bacchus est le grand principe de la fécondité : on portoit dans ces pompes et on exposoit à la vue du public une statue d'Osiris avec le triple Phalle, simulacre du membre viril (*l*); dans les fêtes de Bacchus, le Phallus paroissoit sous la même forme (le triple Phalle) que dans les Pamylies, donnant par là à entendre, dit Plutarque, que ce principe, par le moyen de la vertu génératrice, multiplie tout ce qui provient de lui [1]. Hésychius définit le mot Pamylès,

[1] Suivant Plutarque, le nombre trois exprime la pluralité indéfinie.

Numen aliquod Ægyptiorum priapeium vel phallicum: cette divinité, ajoute-t-il, présidoit aux fruits et les conduisoit à la maturité. Jablonski tire l'étymologie du mot Pamylies, de deux mots égyptiens qui signifient *accelerare* et *fructus* : ce qui ne peut convenir qu'à Osiris principe de la fécondité, dieu de la végétation, et au soleil son agent; sous ce rapport le Phallus étoit adoré comme le signe de la fertilité de l'année, et il étoit l'emblême de l'agriculture [1] : Pamylès est donc un surnom ou une épithète d'Osiris que les Egyptiens lui donnoient dans les hymnes sacrés, comme Stace l'appelle *frugiferum* [2]. Ariston de Chio, dans son histoire des Colonies égyptiennes, rapportoit une lettre d'Alexarque, suivant laquelle *Bacchus fils d'Isis* étoit appelé par les Egyptiens Arsaphès. Arsaphès étoit aussi un surnom d'Osiris : il signifioit [3] le principe de la génération, et il se rapportoit au Phallus que l'on portoit dans les fêtes d'Osiris, et que l'on adoroit comme le principe de la fécondité de la terre. Herméas confirme cette étymologie dans son premier livre sur les Egyptiens.

Du Phallus d'Osiris et des Pamylies instituées

(1) Suivant Jablonski, le mot Pamylies signifioit encore l'annonce d'une bonne nouvelle (Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. V, cap. 7.) Aussi Plutarque dit-il que la fête des Pamylies fut établie le jour de la naissance d'Osiris, lorsqu'une voix annonça que le maître de toutes choses, Osiris le grand roi, le bienfaiteur de l'univers venoit de naître.

(2) Stat., *Théb.*, lib. I, *in fine*. = (3) Jablonski, lib. II, cap. 7.

pour célébrer ce signe de la force génératrice, ont découlé toutes les fêtes célébrées en son honneur, les Phallophories; les initiations de Vénus, où l'on donnoit un phalle pour une petite pièce de monnoie [1]; les fêtes de Pan, des satyres, des faunes, des sylvains; les fêtes de Priape; les solennités d'Eleusis; le culte de Mercure à Cyllène; les Neurospastes de Lucien; les amulettes de Pline (*m*). Saint-Denys l'Aréopagite parle d'une fête semblable à celle des Pamylies qui étoit célébrée en l'honneur de Mithra chez les Perses, où les fêtes de cette divinité étoient Phalliques, c'est-à-dire, qu'on y adoroit le Phallus comme emblême de la force fécondante, prolifique et génitale de Mithra. Le Béelphegor des Moabites et des Madianites étoit la même divivinité qu'Osiris, Mithra, Bacchus, Priape; c'étoit le dieu protecteur avec les attributs de la fécondité [2]. Saint-Jérôme [3] nous représente Béelphegor portant le Phallus à la bouche, comme Kneph chez les Egyptiens y avoit l'œuf symbolique. L'auteur des Recognitions clémentines fait sortir une figure

(1) Tristan, *Com. hist.*, T. I, p. 421.

(2) *Ipsi autem educti de Ægypto fornicati sunt cum Madianitis, et ingressi ad Beelphegor idolum Moabitarum quem nos Priapum possumus appellare.* (*Os.* Proph., cap. 9, *Com.* S. Hieronym. Isid., *Origin.*) — *Beelphegor figuram Priapi dixerunt tenere.* (Rufin., *in* lib. III, *ad Os.*) = (3) *Denique interpretatur Beelphegor idolum tintiginis habens in ore, id est, in summitate pellem, ut turpitudinem membri virilis ostenderet.* (S. Hieronym., *Com. in Os.*, cap. 9.)

hermaphrodite de l'œuf et du dieu Kneph [1]. Dans tous les lieux où le culte d'Adonis étoit en honneur, on voyoit des figures de Phallus; sous le vestibule du temple d'Hiérapolis en Syrie, il y avoit deux énormes Phalles sur lesquels on lisoit cette inscription : *Bacchus a élevé ces phalles à Junon sa belle-mère.* Lucien qui rapporte cette inscription et la tradition du voyage de Bacchus en Syrie, par le chemin qui l'a conduit en Ethiopie, ajoute que les Grecs élevoient à Bacchus des Phalles sur lesquels ils représentoient des hommes sculptés en bois qui étoient armés de gros Priapes appelés *Neurospasta* (*E nervis tracta*): ces Phalles se voyoient de son temps dans le temple d'Hiérapolis, et à leur droite étoit un petit homme d'airain qui portoit un Priape monstrueux [2]. On voyoit des figures du Phallus surtout dans le temple de Byblos en Phénicie : on lit dans le fragment de Sanchoniaton auteur Phénicien, que Saturne en avoit privé son père Uranus et que Vénus en étoit née, allégorie que les Grecs avoient adoptée. Chez les Assyriens, les membres de la génération étoient sacrés [3] : en Phrygie le culte du Phallus étoit associé au culte de Cybèle et d'Atys, et fondé sur une fable pareille à celle d'Adonis. Le culte du Phallus fut porté avec celui des dieux Cabires dont il faisoit partie, chez les Etrusques d'où il passa à Rome [4];

[1] *Coteleriii patres apostolici*, T. I, p. 589, lib. X. = [2] Lucianus, *de Dea Syria.* = [3] Ptolem., lib. I, tetr. — Alexandr. Polyb., *Hist. in Chald.*, *apud Sync.*, p. 29. = [4] S. Clem. Alex., *Protrept.*

on le promenoit triomphalement dans les fêtes de Bacchus appelées *Liberalia:* les Romains nommèrent cet emblême de la virilité *Mutinus* (1). Pendant la fête de Vénus qui se célébroit les derniers jours de mars, les dames (2) romaines montoient en cérémonie au mont Quirinal, où étoit le sanctuaire du Phallus, s'emparoient de cet objet sacré, le portoient en procession jusqu'au temple de Vénus Erycine, situé hors de la porte Colline, et là elles plaçoient elles-mêmes le Phallus dans le sein de la déesse. Cette cérémonie terminée, les dames romaines reconduisoient religieusement le Phallus dans son sanctuaire; dans les mystères de la bonne déesse, ses ministres buvoient dans un phallus de verre (3). Tant que les mœurs romaines conservèrent leur antique simplicité, le culte du phallus fut respecté; mais les progrès de la corruption l'avilirent et le dégradèrent, et ce culte ne fut bientôt plus que le prétexte du libertinage: le phallus cessa d'être cet objet sacré de la vénération des peuples de l'Orient, ce symbole adoré du dieu de la nature entière, du producteur et du régénérateur de tous les êtres. Mais en Egypte, comme dans la Grèce, on ne perdit jamais de vue

(1) On peut voir sur le culte que les Romains rendoient particulièrement au dieu Mutinus, et à tous les autres dieux de cette espèce, Meursius, *de Puerperio*. T. V. — Beyer, *Addimenta ad Selden.*, cap. 16.—S. Augustin, *Civ. Dei*, lib. IV, cap. 11; lib. VI, cap. 9; lib. VII, cap. 24.—Lactant., *de falsa religione*, lib. I. — Arnob., lib. IV. = (2) S. August., *Civ. Dei*, lib. VII, cap. 24. = (3) Juvénal., *Satyr.* II, v. 111.

l'objet signifié par ce signe, et ce culte conserva sa pureté primitive. « Les Egyptiens, dit Hérodote, » célèbrent la fête de Bacchus, à peu près de la » même manière que les Grecs ; mais au lieu de » phallus ils ont inventé des figures d'une coudée » de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une » corde. Les femmes portent dans les bourgs et les » villages, ces figures dont le membre viril n'est pas » moins grand que le reste du corps, et qu'elles » font remuer. Un joueur de flûte marche à la tête, » elles le suivent en chantant les louanges de Bac- » chus ; mais pourquoi ces figures ont-elles le » membre viril d'une grandeur si peu proportionnée, » et pourquoi ne remuent-elles que cette partie ? On » en donne une raison sainte [1]. Il me semble, ajoute » Hérodote, que Mélampus fils d'Amythaon, avoit » dès lors même une grande connoissance de cette » cérémonie sacrée : c'est lui en effet qui a instruit » les Grecs du nom de Bacchus, des cérémonies de » son culte, et qui a introduit parmi eux la pro- » cession du Phalle. Il est vrai qu'il ne leur avoit » pas découvert le fonds de ces mystères ; mais les » sages qui sont venus après lui, en ont donné une » plus ample explication [2] (*n*). »

Les Egyptiens attachoient à ce signe et à son culte toute la fécondité et tout ce qu'il y avoit de félicité humaine sur la terre ; pour eux il n'y avoit rien de si honteux que la stérilité, ils regardoient même le

[1] Herod., lib. XI, § 48. = [2] Herod., *Ibid.*, § 49.

Phallus comme le symbole de la vie à venir [1] : c'est pourquoi ils les plaçoient dans les tombeaux. M. Denon donne [2] la gravure d'un membre viril embaumé et enveloppé de bandelettes, qu'il a trouvé à Thèbes dans le tombeau d'une femme et qui étoit placé sur la partie correspondante de cette momie : à l'imitation des Egyptiens, les Grecs et les Romains plaçoient aussi des figures de Phallus dans leurs sepultures [3]. Il paroît même que dans les mystères on le considéra comme l'emblême de l'immortalité. [4]

Non-seulement on adora le Phalle isolé, mais on l'ajouta à tout ce que les Egyptiens regardoient comme symbole de la divinité. M. Knight a publié une figure représentant la tête seule du bœuf Apis, ornée du disque du soleil; des deux côtés de sa bouche sortent deux phalles de même proportion et qui s'étendent horizontalement sur une même ligne [5] ; c'est pour exprimer l'action fécondante d'Osiris qu'Apis eut des testicules d'une grosseur extraordinaire, et sur son corps une foule

[1] Socrates et Sozomenes, lib. V, cap. 17. = [2] Denon, *Voyage en Egypte*, T. III, Atlas p. cxiv, nº 47 et 54. = [3] Dulaure, *Divinités génératrices*, p. 36.

[4] Creuzer (*Dionysius*, p. 235.) rappelle qu'on voit souvent des phalles sur les tombeaux, dans les monumens antiques, et il en donne ce motif : *Ut et cogitaretur naturæ fœconditas, nunc exstincta, nunc vero excitata rursus adeoque vita per vices oppressa ressuscitataque.* Et il ajoute : *Quod quidem deindè in mysteriis traductum videtur esse ad ipsam immortalitatis expectationem.*

[5] Knight, *Account of the remains, of the Worship of Priapus.*

de marques différentes, qui caractérisent la faculté génératrice.[1]

Lorsque les Egyptiens eurent adopté l'usage de donner à leurs divinités des figures humaines, ils représentèrent Osiris avec un phalle dans l'état propre à la fécondation : la plupart des monumens antiques nous le montrent tenant son phalle à la main (*o*)[2]. Douze prêtres portoient, dans les pompes religieuses d'Osiris, sur leurs épaules, un riche brancard couvert d'un tapis parsemé de fleurs de lotos épanouies, sur lequel s'élevoit la statue du dieu coiffé d'une mitre, tenant en main le fouet, et ayant un phallus très saillant.[3]

Ce culte subsista en Egypte jusqu'à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Lorsqu'en 389, l'évêque Théophile obtint de l'empereur Théodose la permission de détruire l'idolâtrie égyptienne, il mit en fuite les prêtres, brisa les idoles, démolit les temples ou y établit des monastères. Le temple d'Osiris tombant en ruines fut converti en temple chrétien, et on trouva dans les souterrains un grand nombre de phallus que l'évêque Théophile fit apporter au milieu de la place publique, afin, dit Socrates, de couvrir d'ignominie les mystères des payens.

(1) Plut., *de Isid. et Osirid.* = (2) Caylus, *Antiquités*, T. III, pl. 2 et 5, T. VI, pl. 1 et 2. = (3) Denon, *Voyage en Egypte*, pl. 51, 121, 126, 127, 133, 134. Partout où l'image d'Osiris est sous la forme humaine, il est représenté nud, comme Priape, pour représenter sa vertu d'engendrer et de nour-

Quelques-uns des phallus étoient doubles, d'autres triples, d'autres avoient des ailes : suivant Kircker, les ailes signifioient la prompte puissance de la faculté génératrice (*p*). Dans la table Isiaque, Osiris est représenté avec des ailes.

Pour bien juger du culte du Phallus, il ne faut pas apporter les idées de ses contemporains, ni faire la comparaison des mœurs anciennes avec celles de son siècle; les Orientaux, loin de couvrir des mœurs peu décentes par des termes équivoques, exprimoient des idées très honnêtes, très naturelles et très élevées, par des termes et des symboles qui nous paroissent indécens. Ils n'attachoient pas les mêmes idées que nous à tout ce qui est relatif à la génération et à la reproduction : cette manière de penser est encore aujourd'hui la même chez tous les peuples de l'Asie Occidentale, chez les Assyriens, chez les Syriens et même chez les Arabes; c'est pourquoi Mahomet, dans son Alcoran, fait consister la suprême félicité dont les bienheureux doivent jouir, dans le plaisir qu'ils goûtent avec les houris. M. de Guignes [1] dit qu'en hébreu, comme en arabe, le mot *Rackham* désigne dans son sens propre, *uterus*, *matrix*, et par métaphore *misertus*, *propitius*. Ainsi, dans le temps que l'écriture hiéroglyphique étoit en usage, la représentation du *Rackham*, *uterus*, *matrix*, désignoit la miséricorde

rir; mais ces figures étoient rares : il nous en reste peu de cette espèce.

[1] *Academ. Inscr. belles Lettr.*, T. IV, p. 423.

de Dieu : toutes les métaphores orientales sont prises des besoins les plus simples de la nature, ou des différentes parties du corps, et de plus elles sont toujours hyperboliques; c'est un des caractères distinctifs de ces langues et du génie de ces peuples. Sésostris faisoit graver le ctéis sur des monumens publics dans le pays des peuples vaincus, pour faire voir qu'ils s'étoient défendus lâchement, et il faisoit graver un phallus pour les peuples qui lui avoient résisté avec courage. [1]

Les membres de l'Institut d'Egypte ont remarqué que le phallus, cet emblême énergique de la puissance reproductive des êtres, est fort multiplié parmi les bas-reliefs des temples égyptiens, surtout à Thèbes dans le grand édifice de Karnak. Il y existe disent-ils, une enceinte qui, d'après son caractère mystérieux, a été voué à l'exercice des choses sacrées: c'est un sanctuaire, elle contient deux chambres construites avec une grande recherche. L'emblême de la génération est répété avec profusion, dans toute cette enceinte; deux cippes carrés, placés à l'entrée du sanctuaire, sont ornés de bas-reliefs représentant des hommes et des femmes qui se livrent à l'acte de la génération; de soixante-quatre tableaux qui sont encore visibles dans l'intérieur de la première pièce, le phallus est dans trente-un. Il est prodigieusement multiplié dans le Propylée: on l'y voit sur les murs d'enceinte et sur

(1) Herod., lib. II.

toutes les colonnes. Ils sont encore très nombreux sur la porte de granit située au sud du palais, vers l'avenue du sphinx à tête de bélier et à corps de lion. Partout cette figure est adorée avec la démonstration de la crainte et du respect : on se prosterne devant elle, attitude extrêmement rare en Egypte. Les anciens Egyptiens avoient donc sur la pudeur des idées différentes des nôtres (*q*). Suivant nos voyageurs, les Egyptiens modernes et en général tous les Orientaux semblent avoir conservé à cet égard les habitudes antiques : ils attachent peu d'importance à la nudité des organes de la génération ; lorsqu'ils le nomment, ils le font sans détour et avec une naïveté de langage qui rappelle la simplicité de celui de la Bible. [1]

Dans le tableau gravé [2] (pl. 86. fig. première.) la figure principale est un homme dont le corps est ployé à la hauteur des hanches et renversé en arrière ; l'organe génital lance un jet de semence qui produit un petit homme. La ligne que décrit la liqueur séminale est figurée par une suite de globules rouges ; des globules semblables partent de la patte d'un scarabée et vont se rendre dans la bouche de la figure humaine. Comme la naissance du petit homme rouge est le dernier résultat de toute cette opération, il est constant qu'elle a son commencement dans le scarabée. Ce tableau exprime donc que le scarabée est la source première de l'existence de

[1] *Descript. d'Egypt.*, *Antiquités*, *Mémoire sur Thèbes.* = [2] *Ibid.*, p. 413.

l'embryon, et que la grande figure à laquelle cet embryon paroît devoir la vie, n'est qu'un intermédiaire par le moyen duquel elle lui a été transmise. On sait que le scarabée est l'emblême de la vie et de la régénération, et ce tableau le confirme. Sur la table isiaque, on remarque plusieurs phallus dans la guirlande qui pend des ailes des scarabées, placés au-dessus des deux figures du bœuf Apis. Dans cette même table, les trente-six Decani sont représentés la plupart avec un phallus dans la main gauche. [1]

Le culte du phalle passa de l'Egypte dans les différentes contrées de la Grèce par des voies diverses : Cadmus de Tyr l'apporta à Thèbes ; Mélampus qui avoit appris ces cérémonies des descendans de ce prince [2], le régularisa chez les Argiens : il faisoit partie des mystères d'Eleusis qui furent établis à Athènes par Eumolpe sous le règne d'Erechthée. Le phallus et le ctéis étoient mis en spectacle dans le sanctuaire d'Eleusis [3] (*r*). Les Pélasges qui habitoient l'île de Samothrace et qui vinrent s'établir dans l'Attique, y apportèrent le culte de Mercure *erectis pudendis*: les Athéniens ont pris les premiers cet usage des Pélasges de donner aux statues de Mercure une attitude que nous trouvons indécente,

[1] Les Décani sont les dieux tutélaires qui président aux jours de l'année ; il y en a trois dans chaque mois.

[2] Herod., lib. II, cap. 49. = [3] Meursius, *Eleusin.* — S. Clem. Alexandr., *Protrept.*—Théodoret, *Therapaut.*, lib. VII, *Serm.* 12, 7, 4.

le reste de la Grèce a suivi leur exemple [1]. Pegase d'Eleuthère apporta à Athènes le culte de Bacchus Thébain, et les fêtes des Dionysiaques dont les Phallophories formoient la partie la plus importante, furent établies ; outre ces cultes, les Grecs adoptèrent des Thraces le culte de Sabazius, des Phrygiens le culte d'Atys et de Cybèle, des Syriens celui d'Adonis et de Vénus, qui tous étoient Phalliques. Chez eux, comme chez les Egyptiens et chez tous ces peuples, le phallus fut toujours uni au culte du premier principe, du Demiourgos, du dieu régénérateur, quelque fussent les noms qu'il portât. Suivant le scholiaste d'Aristophane, les jeunes gens portoient dans les Thargilies qui étoient célébrées en l'honneur d'Apollon et de Diane, des branches d'olivier d'où pendoient des phalles, divers fruits et autres productions de la terre : Jamblique nous apprend que chez les Grecs on consacroit plusieurs figures du phallus au printemps, pour montrer que les dieux ont donné au monde la puissance génératrice [2]. Le Lingam de l'Inde qui représentoit le principe actif et le principe passif de la génération de tous les êtres, avoit les deux sexes : ces représentations n'étoient donc qu'allégoriques ; lorsqu'elles furent apportées dans la Grèce, la grossièreté et la simplicité du peuple ne les rendoient nullement dangereuses pour lui : il regardoit les expressions symboliques des deux puissances de la nature comme toutes natu-

[1] Herod., lib. I, cap. 52. = [2] Jamblic., *de myster. Egypt.*, § 1, cap. 11.

relles. Lorsque cette simplicité de mœurs disparut, ces rites, quelque bizarres ou quelqu'indécens qu'ils nous paroissent, n'inspiroient d'autre sentiment que celui du respect, parce qu'ils étoient consacrés par la religion, et que l'imagination ne pouvoit être émue par des objets qu'on étoit accoutumé de bonne heure à n'envisager que comme des choses saintes. Mais ces rites ont eu les plus grands dangers lorsqu'on les introduisit chez les peuples déjà corrompus, surtout lorsque ces rites ne faisoient pas partie de l'ancien culte public, et lorsqu'ils n'avoient pas, comme chez les Grecs et chez les Orientaux, le respect des âges, dû à une longue habitude de bienséance et de sainteté. Au surplus l'exagération des philosophes éclectiques qui ont voulu représenter ces cérémonies comme l'école par excellence de la philosophie et du spiritualisme, est tout aussi ridicule que celle des écrivains ecclésiastiques qui ont voulu transformer un culte public, objet de la vénération d'un peuple éclairé et des hommes les plus recommandables par leurs vertus et leurs lumières, en un objet de débauches et de prostitutions.

§ II. *Osiris et Bacchus étoient les symboles de la puissance active universelle, conséquemment de l'Être-Suprême, d'après les idées religieuses des Anciens. Ils avoient les mêmes attributs. Chacun de ces attributs avoit un culte particulier, mais il n'étoit pas adoré comme une puissance universelle.*

Théon de Smyrne rapporte une inscription d'un monument égyptien de la plus haute antiquité, sui-

vant laquelle Osiris étoit seul chez les Egyptiens l'être suprême, d'après les idées que les anciens avoient de la divinité [1]. Osiris étoit représenté sur un trône de forme et de couleurs diverses, avec la tête d'épervier emblème de la suprême intelligence, ayant sur la tête le calathus emblème de la fécondité, sa tête étoit enveloppée d'un voile noir, pour indiquer le secret dont la nature couvre ses opérations; il avoit la main étendue pour indiquer l'empire qu'il exerce sur tout ce qui existe sur la terre; le sceptre qu'il portoit et qui étoit souvent courbé, étoit encore l'emblème de la puissance universelle, surtout de celle qu'il exerce sur les choses célestes [2]. Plutarque dit que le nom d'Osiris est susceptible de plusieurs significations, et il lui donne celle de force active, bienfaisante : Jablonski a adopté cette signification [3]. La bienfaisance et la force ou la puissance, sont les deux qualités par lesquelles les anciens, comme les modernes, ont toujours défini la divinité; les hommes n'ont pu donner d'autre idée de la nature de Dieu; notre foiblesse ne nous permet de la concevoir que d'après les notions que nous avons des vertus : or, ces notions nous font connoître, nous font juger que le principe de ce qui existe, de ce qu'il y a de meilleur, doit être

[1] Theo., *Smy. mathem.*, cap. 47, p. 164.= [2] Plutar., *de Isid. et Osir.* = [3] Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. I, cap. 1, p. 147, *Magnâ vi præditum, vel multa facientem, aut multum operantem.*—Iamblique a dit : *Quatenus vero bona efficit, Osiris vocatur.* (*Myst.*, sect. VIII, cap. 3.)

souverainement bon, souverainement fort ou puissant.

Optimus propter beneficia, maximus propter vim.

Osiris a donc eu tous les caractères de la force et de la bienfaisance : il en est de même de Bacchus qui, comme dieu fort, étoit adoré chez les Grecs sous les noms de Zagrée, Æsymnétès, Isodétès. Osiris ou Bacchus étoit le dieu puissant qui appelle tous les êtres à la génération, le dieu fécond et bienfaisant qui répand dans le monde tous ses bienfaits [1]; c'étoit la divinité source de tous les biens dont nous jouissons ici-bas, parmi lesquels on mit au premier rang, et on adora surtout celui de la reproduction et de la végétation universelles.

Osiris et Bacchus, étant la même divinité, ont eu les mêmes attributs, et leurs noms varient à raison de leurs diverses opérations. Les anciens ont considéré ces actes ou attributs isolément; mais ils n'ont pas regardé chaque acte ou attribut exclusivement

[1] Nous connoissons Dieu par sa puissance, dit S. Bazile, nous croyons donc à lui sans connoître sa nature (D. Cæsar. Basil., *Epist.* CCCC.). Quoique nous ne puissions pas connoître Dieu par sa nature, disent S. Athanase et S. Clément d'Alexandrie, nous le connoissons cependant par ses ouvrages. Il est nécessaire que la bonté et la puissance divine fassent le bien, puisque c'est dans leur essence, ainsi qu'il est dans celle du feu d'échauffer, et dans celle de la lumière d'éclairer. (Athanas., *Oratio contrà Gentes*, T. I, p. 35.—Clem. Alex., *Strom.*, T. I, p. 312.)

[1] Osiris portoit encore le nom d'*Onuphis*, qu'Hécatée traduit par le mot *bienfaisant*.

comme la divinité, comme le dieu universel, comme le premier principe; c'est une erreur grave qui n'appartient qu'à quelques écrivains modernes. Si les Egyptiens et les Grecs ont adoré dans Osiris ou Bacchus le soleil ou la force solaire et son action, ils l'adoroient également comme souverain de la substance humide, comme divinité des enfers. Ils l'adoroient de même sous ses autres attributs; mais le soleil n'étoit pas exclusivement Osiris, ou la divinité unique.

Sans doute, dans le système des anciens, la divinité toute entière étoit dans chacun de ses actes ou attributs; car où la divinité une n'étoit pas, il n'y avoit pas de dieu, et où il y avoit un dieu, là se trouvoit nécessairement la divinité une avec son caractère entier. Mais le premier principe ou la divinité, considéré sous le rapport universel, ne peut pas être restreint à l'un de ses attributs ou à l'un de ses actes. C'est ainsi que l'une des qualités de l'homme ou l'un de ses actes ne le constitue pas en entier, quoique l'homme tout entier possède cette qualité ou ait produit cet acte; ce qui le constitue d'une manière générale, c'est la réunion de toutes ses qualités ou de ses facultés: et, quoique chacune d'elles ait un certain caractère qui les distingue, c'est leur ensemble seul qui fait l'essence humaine.

Les anciens reconnoissoient de même la divinité une: ils savoient que ses attributs sont inséparables, indivisibles, quoiqu'ils adorassent isolément chacun de ses actes et de ses attributs, à qui ils conser-

voient l'empreinte du caractère de la divinité; chaque peuple payen donnoit même la préférence à l'un d'eux. Ceci rappelle une judicieuse réflexion de Julius Firmicus [1], qui établit cette raison de préférence sur le plus ou moins d'utilité que chaque peuple de l'antiquité retiroit de l'objet plus particulier de son adoration. C'est ainsi que les Perses donnoient la préférence au feu sur toutes les autres parties de la nature [2]; c'est ainsi que les Phrygiens adoroient plus particulièrement la terre, et que les Egyptiens, qui devoient à leur fleuve de si grands avantages, rendoient à l'eau le culte le plus religieux (5).

§ III. *Culte d'Osiris et de Bacchus, considérés comme maîtres de la substance humide.*

En adorant les autres attributs d'Osiris, le culte que les Egyptiens rendoient à Osiris comme maître de la substance humide, étoit le plus solennel et le plus important [3] : les Egyptiens disoient que leurs dieux étoient nés du Nil [4]. C'est une locution sym-

(1) Firmicus, *de errore prof. relig.*

(2) Les Perses, quoiqu'adorateurs du feu, avoient pour l'eau la plus grande vénération (Agathias, lib. II.); l'office des Mages, étoit de veiller à ce qu'on ne souillât pas la pureté de ces deux élémens (Hyde, *Rel. Pers.* p. 137.)

(3) *Ægyptii, aquam præcipue venerati, deosque appellant* (Athanas., *orat. contrà gentes*). *Ægyptii incolæ, aquarum beneficia percipientes, aquam colunt, aquis supplicant, aquas superstitiosa continuatione venerantur* (Julius Firmicus, *de errore prof. relig.*).

(4) Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III, cap. 22.

bolique et allégorique qui ne signifioit rien autre chose, si ce n'est que le Nil avoit été, comme nous l'avons dit, leur premier dieu et leur plus ancien, et que les autres dieux avoient succédé à celui-là, comme les fils succèdent à leur père; c'est-à-dire que leur culte avoit succédé à celui du Nil (t). Mais lorsque les Egyptiens eurent généralisé leurs idées, et qu'ils furent parvenus jusqu'à la connoissance de la cause première, qu'ils personnifièrent sous le nom d'Osiris, ils dirent que le Nil étoit un écoulement du dieu Osiris. C'est de lui que venoit l'humide fécondant qui renfermoit la semence et les germes de toutes les générations [1]; il étoit le grand Demiourgos agissant sur le principe humide qui compose la sève des plantes et la semence des animaux; c'est par cet agent que s'opère le grand ouvrage de la génération. Les prêtres les plus habiles de l'Egypte, dit Plutarque [2], regardoient Osiris comme la substance spermatique; et, par une conséquence naturelle, plusieurs d'entr'eux assuroient que l'inhumation de ce dieu n'étoit autre chose que l'emblême de la semence cachée dans le sein de la terre.

Les Romains, dit S. Augustin [3], font présider *Liber* non-seulement à la liqueur des fruits, parmi lesquels le raisin tient le premier rang, mais aussi aux semences des animaux.

Osiris étant en général le principe de toute humi-

(1) Plut., *de Isid. et Osir.* = (2) *Ibid.* = (3) S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. VII, cap. 21.

dité, la source de toute production, la substance de tous les germes, Typhon étoit au contraire la cause de la sécheresse, l'ennemi de l'humidité [1]; il avoit pour femme Nephtys, c'est-à-dire, la stérilité. Les Egyptiens disoient que Nephtys, après avoir épousé Typhon, restá toujours stérile, et qu'elle ne fut fécondée que par Osiris. Le Nil ne couvre pas toute l'Egypte; il ne s'étend pas dans les parties voisines de la Mer Rouge, qui, par cette raison, sont toujours arides et stériles. Lorsque le Nil dans ses débordemens extraordinaires, s'approchoit des extrémités de l'Egypte, les habitans disoient qu'Osiris s'unissoit avec Nephtys; et ils donnoient, pour preuve de cette union, les végétaux qui y croissent, et particulièrement le mélilot dont la couronne, tombée de la tête d'Osiris et restée dans le lieu même, selon la fable, apprit à Typhon l'adultère de sa femme [2]. La fable suppose une méprise de la part d'Osiris dans son union avec Nephtys, parce que, dans ces inondations extraordinaires, les eaux du Nil avoient, pour ainsi dire, l'air de s'égarer et de se méprendre; mais Nephtys désiroit et recherchoit cette union, parce qu'elle devenoit le principe d'une fécondité qu'Osiris seul pouvoit lui procurer [3]. C'est pourquoi les Egyptiens, dans leur système religieux,

[1] Plut., *Traité d'Isis et d'Osiris*. = [2] On voit dans la table Isiaque, la fleur du mélilot, produit d'Osiris et de Nephtys, c'est-à-dire, des terres éloignées du Nil, lorsqu'elles sont inondées par ce fleuve. Cette fleur y est couronnée des testicules d'Osiris. = [3] Plut., *de Isid. et Osir.*

regardoient les eaux de la mer comme pernicieuses, en ce qu'elles rendent incultes les terres qu'elles avoisinent : elles étoient pour eux Typhon (*u*).

La fable des parties sexuelles d'Osiris jetées dans le Nil, et de leur simulacre qu'Isis présenta à la vénération publique, signifie que la vertu productive du dieu a eu pour matière première la substance humide [1]. Ce n'étoit pas seulement le Nil, mais toute espèce d'humidité, que les Egyptiens regardoient comme une émanation ou un écoulement d'Osiris; dans les cérémonies publiques, ils portoient toujours en pompe un vase plein en l'honneur du dieu. Sur plusieurs médailles qui représentent Osiris, Isis et Horus, les deux premiers portent un vase rempli d'eau. Les embûches que Typhon tend à Osiris, et la tyrannie de son règne sont l'emblême des effets terribles de la sécheresse, lorsqu'elle domine et qu'elle absorbe l'humidité qui produit le Nil et qui cause ses débordemens. La reine d'Ethiopie, qui seconde les entreprises de Typhon, désigne énigmatiquement le vent du midi qui souffle de l'Ethiopie, lorsqu'il est plus fort que les vents Etésiens qui poussent vers cette contrée les nuées dont les eaux doivent grossir le Nil [2]: alors Typhon a l'avantage, et il dessèche

(1) Plut., *de Isid. et Osir.*

(2) Le printemps est la saison fatale à l'Egypte : c'est l'époque de l'invasion des sables, c'est encore celle des vents du midi et des exhalaisons pernicieuses. Dans plusieurs peintures égyptiennes, ces vents sont représentés par Typhon qui s'efforce de fermer le vase d'où doivent s'épancher les eaux de l'inondation,

tout par sa chaleur; il maîtrise le Nil qui, obligé par sa foiblesse de se resserrer dans son lit, est conduit à la mer par un canal presque insensible. Le corps d'Osiris [1], renfermé dans un coffre, ne désigne rien autre chose que l'affoiblissement et la disparution des eaux du Nil (*v*).

Le coffre contenant le corps d'Osiris tué par Typhon, fut déposé doucement par les flots de la mer près de la ville de Byblos, sur une bruyère qui, en peu de temps, parvint à un tel degré de grandeur et de beauté, que le roi du pays, frappé de l'élévation de cette plante, ayant fait couper la tige qui cachoit le coffre en son sein, en fit une colonne qui soutint son palais. La déesse Isis demanda cette colonne qui lui fut accordée; elle fut placée dans son temple [2]. Cette colonne est essentielle à l'allégorie d'Osiris: l'histoire des maux que lui fit souffrir Typhon est relative à l'inondation du Nil; cette colonne est celle qui sert à mesurer les divers accroissemens de ce fleuve; elle est renfermée dans un édifice appelé *mikias*, qui fut d'abord consacré à Isis et ensuite à Sérapis (*x*); aussi, sur la table Isiaque (*y*), on voit deux fois la figure de cette colonne. Elle étoit promenée sur le Nil pendant les trois mois d'inondation, et portée sur le *Baris*, vaisseau sacré de la déesse

symbole ingénieux des vents du midi qui retardent les vents du nord, et en effet il s'établit pendant le printemps une lutte entre les vents du désert et les vents du nord; ces derniers poussent vers le tropique les nuages d'où provient la crue du Nil.

[1] Plut., *de Isid. et Osir.* — [2] *Ibid.*

Isis; elle étoit ensuite renfermée dans ce temple pendant les neuf autres mois de l'année.[1]

Les Egyptiens, pour prouver que tout est nourri et mis en mouvement par l'eau, plaçoient tous les dieux en général sur des vaisseaux[2]. Osiris, le principe de l'humidité[3], avoit souvent sur la tête un grand vaisseau rond; mais cet usage religieux a eu une origine simple. Le temps de l'inondation du Nil étoit un temps de repos forcé pour toute la nation; c'est alors qu'elle se livroit à une joie générale, et qu'avoient lieu ces fêtes, ces chants, ces spectacles, dans toutes les parties du grand espace de pays qu'occupoit l'inondation du fleuve; c'est alors qu'on promenoit les divinités sur des barques, et qu'elles se rendoient des visites réciproques qui entretenoient quelque différence de culte entre les différens pays de l'Egypte, lors même qu'ils n'adorèrent plus que les mêmes divinités: de-là les barques qui accompagnent presque toutes les divinités en Egypte (*aa*).

(1) On peut voir la *Description de l'Egypte*, (p. 65,) par Maillet, qui donne la description du Mikias et de la colonne dans la petite île appelée la Rhode ou Ronda. On peut voir aussi le *Mémoire* de M. Girard, membre de l'Institut d'Egypte, sur le nilomètre d'Eléphantine.

(2) Porphyr., *de Antro nymph.*, cap. 10.

(3) Le nom d'Osiris se trouve diversement écrit dans les ouvrages des Anciens. Eusèbe (*Præp. Ev.*, lib. I.) l'appelle Isiris. L'Osiris des Egyptiens, dit M. Lacroze (*Hist. du Christianisme dans les Indes*), paroît assez marqué dans l'Isuren des Indiens, qu'ils adoroient sous la figure du phallus, qu'ils exposoient dans les temples et qu'ils portoient en procession.

Cette chose simple fut ensuite appliquée à des idées métaphysiques: pour se faire une idée juste de la religion égyptienne, comme de toutes les autres religions, il faudroit la suivre depuis son origine jusqu'à son extinction; on ne peut la supposer absolument la même du temps de Joseph que du temps de la conquête des Romains. La philosophie orientale y a introduit des allégories qui n'ont pu être connues dans les premiers temps; sans doute, lorsqu'un peuple a une fois adopté un culte, il reste le même pour le fonds, mais il s'altère dans quelques parties par une foule de circonstances et surtout par les nouvelles idées que le temps amène nécessairement. Par exemple, les théologiens philosophes se sont emparés de l'idée du vaisseau qui accompagnoit les divinités égyptiennes: ils l'ont rattachée à leur système, suivant lequel le principe humide, qu'ils faisoient le père de tous les êtres, étoit répandu principalement dans l'espace céleste qui étoit comme une mer supérieure, où les Egyptiens disoient, selon Plutarque traduit par Amyot, *que le soleil et la lune étoient voiturés non dedans des chariots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils naviguoient à l'entour du monde.* Euripide, et d'autres poètes ou philosophes de la Grèce, ont eu la même pensée, lorsqu'ils ont dit que cet éther immense, cet azur céleste que nous voyons, embrassoit tous les êtres dans son sein humide. Pausanias [1] nous apprend qu'Hercule passa en Sicile dans la coupe ou

[1] Pausan., lib. III, cap. 16.

le vaisseau que le Soleil lui avoit prêté: Apollodore nous représente aussi Hercule arrivant aux extrémités du monde dans cette même coupe. [1]

Osiris, chez les Egyptiens, peint avec les attributs du bœuf, étoit dépositaire de ce principe humide générateur, ainsi que le Bacchus des Grecs, également peint sous les traits du bœuf [2]. Le taureau si souvent invoqué par les Perses, étoit aussi dépositaire de ce principe humide [3] : c'est par l'eau, disent les livres sacrés des Perses, que moi Orsmud, je donne la force, la grandeur et l'abondance [4]. L'astre Taschter, dans leurs prières, est toujours regardé comme le dispensateur de l'eau: ils le représentent avec un corps de taureau et des cornes d'or,

(1) On voit sur une ancienne pierre gravée, Osiris conduit dans un vaisseau. Saint-Athanase dit du soleil que c'est un vaisseau admirable. Nous parlerons du vaisseau d'Isis: les anciens théologiens disoient que le soleil tiroit sa nourriture des vapeurs de la mer comme la lune de celle des fontaines, et les astres des exhalaisons de la terre; lorsque dans la suite, on donna au soleil un char et quatre chevaux, on conserva au char la forme du vaisseau. « Donc, dit Tristan (*Com. hist.* T. II, p. 174.) » pour faire un harmonieux rapport du chaud et de l'humide, » on composoit son char de cet esquif soutenu de deux roues » et traîné par quatre chevaux représentant les saisons: » La coutume d'attribuer au soleil un char à gouverner avec quatre chevaux est très ancienne, puisque nous lisons dans le quatrième livre des Rois, (chap. 3.) que Josias fit brûler les chariots du soleil, et enleva les chevaux que les rois de Juda lui avoient consacrés devant le temple de Jérusalem.

(2) Plut., *de Is. et Osir.* = (3) *Zend Avesta*, T. I, Part. II, p. 17, 18. = (4) *Ibid.*

ce qui le rapproche beaucoup de l'Osiris égyptien et du Bacchus grec. C'est également sur le fluide que nageoit l'œuf symbolique du monde dans la cosmogonie japonaise [1], lorsque le taureau vint, de concert avec la lune, le rompre et organiser l'univers (*bb*). Les Egyptiens et les Phéniciens font sortir le monde d'un limon imprégné du fluide du chaos [2]. Les Chaldéens disoient [3] qu'il y avoit eu un temps où tout n'étoit qu'eau et ténèbres, et que toute la masse de ce monde avoit été formée d'une matière humide [4].

[1] Les Japonais ont leur dieu Canoun, qui préside aux eaux et aux poissons : c'est leur Neptune ; il est le créateur du soleil et de la lune ; il paroît sortir d'un poisson jusqu'à mi corps ; il est toujours couronné de fleurs. Chez les Japonois, un gros arbre qui est appuyé sur une tortue, porte le dieu de l'univers, assis sur douze coussins à la manière des Japonais : cette tortue est sur la surface d'une eau enfermée dans un immense réservoir. L'eau est encore le principe dont tout naît dans cette théologie. (Macrob., *Saturn.* lib. I. cap. 8.)

[2] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 7, 9.=[3] *Ap. Syncel.* p. 28.

[4] Plutarque nous apprend que le fluide du chaos n'étoit point une eau pure, mais une matière humide de laquelle il prétendoit que toutes choses avoient été formées (Plut., *de Placit. philosoph.* I. 3.). C'est dans le même sens qu'il faut prendre le terme d'eau au commencement de la Genèse, où Moïse après avoir dit que la terre étoit un chaos confus et sans ordre, ajoute que l'esprit de Dieu se reposoit sur les eaux, c'est-à-dire, sur le mélange liquide de la terre et de l'eau dont le chaos étoit composé. Damascius rendant compte de la théologie des Egyptiens, d'après Asclépiade et Heraiscus, dit qu'ils donnoient pour principe du monde l'eau et la terre (Ap. Volff, *Anecd. græc.* T. III. p. 261.)

Les anciens théologiens ont enseigné que tout étoit provenu de l'eau, et que cet élément étoit ce qu'il y avoit de plus ancien dans le monde [1]; cette idée est le fondement de l'allégorie sous laquelle les Chaldéens, Thalès et d'autres philosophes ont représenté la terre, en la comparant à un vaisseau flottant sur l'eau. [2]

L'eau, dit Isidore [3] dans son livre des Origines, tempère la nature du ciel, fertilise la terre, l'imprègne de vapeurs et de rosée; cette circulation de l'eau, qui monte vers le ciel, qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air, où elle entretient une fraîcheur salutaire, et qui ensuite, se résout en pluies nécessaires à la végétation des productions terrestres, a donné lieu chez les anciens à un grand nombre d'allégories et de métamorphoses de cet élément, qu'ils ont considéré comme un agent universel. [4]

§ IV. *Bacchus et Osiris, symboles de la puissance du soleil.*

L'allégorie perce de toutes parts dans la mytholo-

(1) Arist., *Metaphys.*, lib. I, cap. 3. = (2) Diod. Sic., lib. II, cap. 5, § 6. = (3) Isidor., *Orig.*, lib. I, cap. 12.

(4) Achille, après avoir rendu les derniers devoirs à Patrocle dit à Agamemnon et aux chefs des Grecs : *Eteignez le bûcher avec du vin, dans tous les endroits où vous remarquerez des vestiges de flammes.* Madame Dacier remarque qu'on employoit à cet usage, comme aux aspersions que l'on faisoit sur les tombeaux, le vin et non pas l'eau, parce que l'eau étoit l'élément consacré à la génération, et qu'il étoit regardé comme le principe des êtres. (Homer., *Iliad.*, lib. XXIII.)

gie égyptienne; et le rapport du culte et des aventures des dieux avec les phénomènes de la nature, s'y montre si clairement, qu'il suffit d'y jeter les yeux pour en être frappé. Non-seulement Osiris étoit, comme nous l'avons vu, une divinité symbolique dans laquelle les Egyptiens révéroient la force génératrice de la nature sous l'emblême du Phalle, et le maître de la substance humide, mais ils adoroient encore en lui la force, la puissance, la beauté et les heureux effets du soleil, comme les Grecs et les Romains les adoroient dans Apollon et dans Bacchus. C'est même de là que Diodore de Sicile et Plutarque tirent l'étymologie du nom d'Osiris Πολυοφθαλμὸς, *multioculus*. *Cum radios ubique intendens universam terram et mare, quasi multis oculis collustret.* *Os* dans la langue égyptienne signifiant œil, et *Iri*, beaucoup.

Pour appuyer son opinion, Diodore de Sicile cite ce vers de l'Odyssée :

Ἠέλιος θ' ὃς πάντ' ἐφορᾷ, καὶ πάντ' ἐπακούει.

Je vous en atteste, soleil, vous qui voyez et entendez tout. (1)

Le serment renfermé dans ce beau vers d'Homère (2)

(1) Diodore de Sicile ajoute : « Quelques-uns des plus anciens mythologistes Grecs ont donné à Osiris le surnom de Sirius et de Dionysius; c'est pourquoi Eumolpe a dit dans ses Bachiques :

Sidereum Dionysum igni radiante coruscum.

Et Orphée :

Ergo vocant ipsum Dionysum, altumque Phanetem.

(2) Virgile a imité ce vers dans le quatrième livre de l'Enéide:

Sol qui terrarum flammis opera omnia lustras.

Et dans le douzième livre : — *Esto nunc sol testis.*

étoit usité chez les Grecs et les Romains. Jablonski confirme la vérité de cette étymologie du mot Osiris qui appartient à la langue copte, comme le prouvent, dit-il, six cents exemples pris dans les livres qui nous restent de cette langue [1]. Les Egyptiens désignoient Osiris par une espèce d'œil au-dessus d'un sceptre, comme étant revêtu de la souveraineté et portant partout ses regards du haut de son trône, d'où il exerçoit sa puissance sur toute la nature. On a fait l'application de ce hiéroglyphe à Osiris représentant le soleil [2]; aussi l'antiquité a-t-elle appelé le soleil l'œil de Jupiter [3]. Les Chaldéens le comparoient à l'œil droit (*cc*) [4]: Martianus Capella nomme aussi le soleil l'œil du monde; et, parmi les différens noms

(1) Jablonski, *Dissertatio de terra gosen.*—Lacroze et Abraham Roger prétendent au contraire que la langue copte qui nous a conservé les restes de l'ancien égyptien ne favorise pas la signification de *multioculus*, qui a plusieurs yeux, que Plutarque et Diodore de Sicile donnent au nom d'Osiris. Mais ils pensent que cette signification est fondée sur la forme des idoles d'Osiris qui étoit ainsi représenté. Pareillement le dieu indien, Isuren, lorsqu'il est en forme d'homme dans les temples, est représenté avec un troisième œil au milieu du front (Lacroze, *histoire du christianisme,* lib. VI. T. II. p. 229.—Abraham Roger, *Théâtre de l'idolâtrie.* p. 205.). Néanmoins Horus Apollo confirme l'interprétation de Diodore de Sicile et de Plutarque. (Hor. Apol., *hiéroglyph.* lib. I. cap. 34.)

(2) Les statues d'Osiris étoient couvertes d'un voile enflammé (Huet, *dem. Ev.*, p. 161.), mais ces statues ne sont pas venues jusqu'à nous (Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, *Sup.*, p. 146.). =(3) Plut., *de Isid. et Osir.* = (4) Sextus Empyricus, lib. V, p. 343.

qu'il lui donne, il l'appelle le puissant Osiris (1). Le trépied qui étoit consacré à Apollon, l'étoit aussi à Osiris dieu-soleil, comme il l'étoit à Ammon et à Bacchus : Suidas dit qu'il étoit le symbole du présent, du passé et du futur, emblême qui convenoit au soleil modérateur du temps ; il étoit aussi l'emblême de la modération et de la sagesse de l'être suprême. Parmi la foule de noms que l'oracle de Claros cité par Eusèbe (2) donne au soleil, on trouve celui d'Osiris, roi des astres et du feu éternel qui engendre l'année et les saisons, qui dispense les pluies et les vents, et ramène l'aurore et la nuit. Dans les chants que les Egyptiens adressoient à Osiris, ils invoquoient le dieu qui siège dans le soleil et qui s'enveloppe de ses rayons (3); ce qui prouve que la doctrine du principe universel, distincte de ses attributs (4) et de ses agens, étoit bien établie chez les Egyptiens.

Elle l'étoit également chez les Grecs. Plutarque (5) met dans la bouche d'un de ses interlocuteurs, la distinction entre le corps visible du soleil et son intelligence invisible qu'il appelle Apollon, et qui,

(1) Martianus Capella, *de Nuptiis Philol.*, lib. II, cap. 2. = (2) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 13. = (3) Plut., *de Is. et Osir.*

(4) Chez les Indiens, le soleil est adoré sous le nom Oriental d'Axur ou d'Anxur (Azur, le feu.) et Brahma est identifié avec cet astre divinisé, que les Indous représentent ordinairement avec quatre visages et avec quatre mains : les Lacédémoniens adoroient aussi Jupiter avec quatre têtes, et les deux divinités Brahma et Jupiter portent également le nom de père des dieux et des hommes. (*Monum. de l'Indostan*, T. I. p. 176.)

(5) Plut., *de Orac. Pyth.*

dans l'opinion vulgaire, se confond avec le soleil, parce que l'objet sensible et apparent détourne notre esprit de l'être intellectuel qui est le vrai Apollon. Apollon, dit ailleurs Plutarque, le père et le maître du soleil, placé au-dessus du monde visible, est pour les hommes le principe de leur existence, de leur naissance, de leur nourriture. Il fait dire à Ammonius dans le traité sur le mot *Ei :* « Quant à ceux qui » croient qu'Apollon et le soleil sont une même » chose, il faut respecter leur bonne foi, lorsqu'ils » appliquent l'idée qu'ils ont de la divinité, à l'ob- » jet qui leur paroît le plus digne de leurs hom- » mages. Mais nous, afin de nous former ici-bas une » juste idée de Dieu, élevons nos pensées au-dessus » des objets visibles ; respectons néanmoins dans le » soleil son image qui, par sa fécondité, fait briller » à nos yeux quelques traits de la bonté de l'Etre » Suprême. Ceux qui connoissent cette belle et sage » analogie de la nature entière, dit encore Plu- » tarque, et qui peuvent l'apprécier, pensent que ce » que le corps est à l'esprit, le soleil visible l'est à » la nature d'Apollon, qu'il en est l'émanation et » l'effet. » Sur un monument étrusque donné par Spon et Montfaucon, Apollon tient la foudre de Jupiter ; il a de plus, par dessus la tête, un autre soleil dans un cercle [1] : dans la religion vulgaire elle-même, Apollon et le soleil étoient regardés comme deux divinités différentes ; quelque analogie qu'il y

[1] Montfaucon, *Ant. Exp.* T. I. p. 105.

eût entre elles, chacune avoit ses temples et ses sacrifices. L'un étoit fils de Jupiter *Opifex Mundi* et de Latone [1]; l'autre étoit fils d'Hyperion (*dd*) [2]: suivant la théologie des Egyptiens, le soleil étoit fils de Phta ou Vulcain (*ee*), l'ouvrier universel, le père des dieux et des hommes. Il étoit de même fils de Neith ou Minerve, que les Egyptiens révéroient comme la divinité artiste, et comme l'emblême de la sagesse divine. Homère a toujours distingué Apollon du soleil: Lucien [3], qui fait la même distinction, dit que le soleil étoit un des Titans. Bacchus a la tête radiée lorsqu'il est le symbole du soleil, et il tient la massue lorsqu'il est le symbole de la force de cet astre [4]. On a donc désigné sous le nom d'Osiris, d'Apollon et de Bacchus, l'intelligence divine qui est dans le soleil et qui en règle les mouvemens, comme on a désigné le soleil visible lui-même (*ff*). Il y a d'autant

(1) Latone étoit le principe passif, c'étoit une des huit grandes divinités de l'Egypte : suivant Platon, le mot Latone ient de Λήθειν, *latere*, parce que la matière resta cachée pendant des siècles innombrables, jusqu'à ce que le premier principe ait donné à chaque partie de l'univers la forme qui lui convenoit. = (2) Hésiod., *Theogon.*

(3) On trouve, dit Lucien, en entrant à gauche, (dans le temple de la déesse de Syrie à Hiérapolis,) le trône du soleil, mais vuide et sans statue; car les Hiérapolitains ne donnent pas de statues au soleil ni à la lune, parce que leurs images ou plutôt leurs corps sont visibles aux cieux, au lieu que les formes des autres divinités ne sont pas également visibles à tous. (Lucian, *de dea Syria.*)

(4) Aristoph., *Ran.*, v. 47.—Millin, *Vas. antiq.*, T. II, p. 22 et 78.

moins de doutes à élever sur cette distinction, que, dans le système de l'ame universelle du monde, qui faisoit le fondement des religions égyptienne et grecque, on considéroit une portion quelconque de l'univers, ou dans sa substance matérielle, ou dans sa partie intelligente. Suivant cette croyance, toutes les parties de l'univers distinctes les unes des autres, disposées avec un ordre admirable, unies par des rapports réciproques, et ayant un mouvement uniforme, constant et réglé, sont soutenues par une vertu cachée qui en est le lien, et qui imprime à chacune d'elles en particulier, le mouvement, la vie, la manière d'être que comporte son organisation matérielle [1]. En remontant même aux traditions les plus reculées, à celles qui appartiennent

[1] Suivant plusieurs philosophes et surtout les Stoïciens, cette vertu cachée, cette ame universelle n'étoit pas distinguée du monde; dans la philosophie de Pythagore et de Platon, c'est quelque chose de distingué de ce monde, dans lequel elle entre néanmoins comme partie: « Cette ame, dit Timée de Locres, » est dans le monde et hors du monde; elle n'a point été pro- » duite après les substances corporelles, elle leur est antérieure » et plus ancienne qu'elles. » (Tim. Locr., *de anima mundi.*).

D'après Bernier (*Abrégé de la philosophie de Gassendi*, T. II. p. 90) l'opinion de l'ame du monde subsiste encore dans les Indes. Les derviches des Turcs, les sophis ou savans de Perse, croient qu'il y a une ame universelle du monde qui est incorporelle, qui est la même chose que la substance divine, qui entre comme partie dans la composition du monde, et dont les ames des hommes et des animaux sont des particules; suivant Bernier, cette opinion a pénétré jusqu'à la Chine et au Japon.

aux religions primitives, la plus ancienne de ces traditions, celle qui a été répandue chez tous les peuples de la terre, c'est que le monde étoit rempli de génies, c'est-à-dire que les peuples les plus sauvages adoroient dans leurs dieux Fétiches, non la matière dont ces objets étoient composés, mais les forces cachées dont ils les supposoient animés. C'étoient ces génies multipliés qu'ils croyoient maîtres de leur existence, et auxquels ils rendoient un culte religieux. On adoroit donc dans le soleil le génie ou la partie intelligente dont on le supposoit animé [1], opinion sans laquelle on ne peut concevoir aucun acte religieux, quel qu'il soit. Il y a plus, le culte du soleil suppose dans ses adorateurs des idées générales, puisque ses effets embrassent la nature entière; aussi, d'après toutes les traditions anciennes et modernes, il n'appartient qu'à des peuples qui ont un commencement de civilisation, et dont les idées se sont déjà élevées des objets qui les environnent, vers une cause plus éloignée et plus universelle.

[1] On retrouve les mêmes principes religieux chez les Indiens. — « Que ce soleil, (dit le Reg-Veda, le premier des quatre Vedes) qui contemple et pénètre le monde, soit notre protecteur! » = « Vénérables personnages, guidés par votre intelligence, saluez le divin soleil (Savitri) avec des offrandes et des louanges. » — « Méditons sur la lumière adorable du divin régu- » lateur (Savitri), qu'il guide notre intelligence! » — Le même Veda renferme cette profession de foi. — « Il existe un dieu » vivant et vrai, éternel et incorporel, impalpable et impassible, » tout puissant, tout savant, infiniment bon, qui fait et con- » serve toutes choses. (*Mon. de l'Indost.* T. I. p. 174.)

Ces principes théologiques ont été suivis par tous les philosophes anciens : Platon, dans sa République, appelle le soleil le fils visible de Dieu ; Euripide l'appelle la lampe de Dieu [1]. Saphô le nomme le ministre du souverain être [2] : Julien développe ces principes dans le discours qu'il a composé en l'honneur du soleil-roi et qu'il adresse à son ami Salluste. Les développemens que Julien donne à cette doctrine sur le soleil, sont très obscurs ; ils paroissent fondés non-seulement sur la théologie des Egyptiens, des Phéniciens, des Chaldéens et sur celle de Platon, mais encore sur les rêveries métaphysiques de Jamblique. Cependant, en réduisant cette doctrine à ses plus simples élémens, elle est intelligible, et elle est en harmonie avec la croyance des anciens ; la voici : L'être subsistant par lui-même, l'être souverainement bon est le premier soleil ; le second soleil est le monde intelligent, et le troisième est le soleil visible. Le premier soleil produit toutes les ames de sa propre substance ; le second soleil, le soleil intelligent, distribue à tous les êtres intelligens les mêmes bienfaits qu'il a reçus du premier, c'est-à-dire de l'être souverainement bon ; le troisième soleil, le soleil apparent, ce disque lumineux qui est, pour tous les êtres matériels, le principe de salut ou de conservation, leur distribue les bienfaits matériels de

(1) *Nuncio tibi*
Si te dei lampas videbit crastina. (Eur., *Med.*)

(2) *Diligens summi patris oh minister,*
Grande cœlorum decus, alma præbens
lumine mundo.

l'être souverainement bon, comme le soleil intelligent distribue aux êtres intelligens les bienfaits qui sont de leur essence. Ce soleil visible est dirigé par le soleil intelligent.

« Reconnoissons donc, dit Julien, la puissance fécondante et organisatrice du soleil, par les métamorphoses qu'il opère dans l'univers, sa tendance » à produire l'unité par l'accord des mouvemens » combinés qu'il produit, sa force intermédiaire, et » enfin sa royale domination sur les êtres intelligens. Nous réglerons notre opinion tant sur la » foi des prêtres cypriens, qui consacrent des autels » communs au soleil et à Jupiter, que sur le témoignage d'Apollon, qui a dit: *Il n'est qu'un Jupiter, un Pluton, un soleil, c'est le dieu Sérapis.* » Lorsqu'Apollon ne sépare point du soleil la puissance ou énergie multiple de Bacchus ; lors » même qu'il la place dans l'empire du soleil et sur » le même trône, il semble nous initier à la connoissance du dieu. » C'est pourquoi Julien donne au soleil le nom de *méristés* [1] ou de dieu dont l'action féconde et l'énergie créatrice se distribuent dans la matière. C'est Bacchus dont la force, émanée d'un principe simple, se divise, se multiplie en s'éloignant de sa source et se distribue dans la matière organisée. Julien reproduit la même théorie dans son Discours sur la mère des dieux : « Corybas, dit-il, ce » grand soleil, l'assesseur de la mère des dieux, qui

[1] Epithète qui convient surtout à Bacchus, comme auteur de la génération, dit Noel Lecomte.

» a créé tous les êtres avec elle, qui les régit et les
» gouverne tous par une providence commune, et
» qui ne fait rien sans elle. [1] »

[1] Le poète Claudien paroît avoir employé dans le même sens l'épithète du mot *corybas*, dans le deuxième chant du poëme sur le rapt de Proserpine :

Non te progenitum Cybelaius ære canoro
Lustravit Corybas, etc.

A l'occasion du fragment qui nous a été conservé de la Médée d'Ennius :

Jupiter, tuque adeò summe sol,
Quei res omneis inspicis,
Queique tuo lumine
Mare, terram ac cœlum,
Contines, inspice hoc facinus,
Prius quam fiat, prohibe scelus.

Son commentateur remarque que cet ancien poète paroît ne faire dans ce morceau qu'une seule divinité de Jupiter et du soleil, à l'imitation des Grecs. Dans la théologie d'Orphée, qui étoit conforme à la croyance des Egyptiens et des Grecs, Jupiter et le soleil étoient le même dieu, et Orphée appelle le soleil, *ardens impollutus temporis præcursor, immortalis Jupiter*. Chez les Egyptiens, le lotos étoit non-seulement le symbole du premier principe, du principe fécondant, mais il étoit encore celui du soleil (La Chausse, *Museum romanum*, p. 84. — Proclus, lib. *de Sacrificiis et magia.*). Il en étoit de même du scarabée (Euseb., lib. III, cap. 2.) et de l'épervier (S. Clem. Alex., *Strom.*). Dans Homère, Agamemnon invoque Jupiter et le soleil comme une divinité unique. Platon développe la même doctrine dans le Phèdre : *Magnus in cœlo dux est Jupiter, qui primus incedit alatum impellens currum, omnia exornans, et providentiâ suâ gubernans* (Plat., *in Phædr.*). Les Assyriens avoient ces principes théologiques ; ils faisoient du soleil et de Bélus la

Beausobre a rassemblé une foule d'autorités pour prouver l'universalité de l'opinion qui place une ame, une intelligence dans le ciel, dans le soleil, dans la lune et dans tous les corps célestes [1]. Suivant M. Hyde, les Perses ont leur génie conducteur du soleil qu'ils appellent *Chur* [2] : c'est l'Osiris ou l'Horus Egyptien, c'est l'Apollon et le Bacchus des Grecs, c'est l'intelligence divine qui siège dans le soleil (*gg*). Le roi Phraorte répond à Apollonius de Thyane qui lui demande la permission d'adresser ses prières au soleil: « Je sais qu'il les exaucera, car il » aime tous ceux qui s'occupent de l'étude de la » sagesse [3]. Si l'on en croit tous les historiens qui ont parlé de Mithra, la nature essentielle de ce dieu

même divinité, et Spartien (*in Heliogab.*) dit qu'Héliogabale apporta d'Emesse à Rome la statue du soleil. Il lui fit construire un temple magnifique ; ayant fait venir de Carthage l'idole de Vénus Uranie, il fit célébrer le mariage de ces deux divinités à Rome et dans toute l'Italie, et il obligea tous les sujets de l'empire à leur faire des présens (*Academ. des Inscript.*, Tom. XXXVIII, p. 15.). — Héliogabale éleva un temple à Jupiter Syrien ou au soleil : Spartien ajoute qu'Héliogabale étoit prêtre du soleil ou de Jupiter (*Apud Assyrios autem Bel dicitur quadam sacrorum ratione, et Saturnus et Sol* (Servius, *in Æneid.*). Dans une ancienne inscription romaine, les dieux *Patroi* des Palmyriens sont appelés *Malach Bel*, c'est-à-dire *Bélus roi et Aglibolos*. Ils donnoient les mêmes noms au soleil et au dieu Lunus ou à la lune (Salmas, in Flav. Vopiscum, *Notæ Hist. Aug.*, p. 370.).

(1) Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, T. II, p. 604. = (2) Hyde, *de Veter. Pers. religion.*, p. 26. = (3) Philostr., *Vit. Apol. Thyan.*

suprême des anciens Persans étoit le feu, le feu animé, le feu intelligent, dont l'action et la substance se répandoient dans tout l'univers et dont le soleil étoit le siége principal et le centre [1]; c'étoit le feu essentiel supérieur au soleil même; c'étoit le Demiourgos, le dieu suprême, le principe actif, le dieu conciliateur qui unissoit les parties du monde, qui les mettoit en harmonie et qui les soumettoit à l'ordre, le dieu médiateur entre le bon et le mauvais principe.

Omnipotenti deo Mithræ. [2]

C'est par ce dieu que juroit Cyrus [3]; c'est lui qu'indiquoit le même Cyrus en le distinguant du soleil, Ζεῦ πατρῷε καὶ Ἥλιε [4]; c'est lui qui étoit appelé le grand dieu par excellence [5]. Les Guèbres d'aujourd'hui ont absolument les mêmes dogmes que les anciens Perses: interrogés sur leur culte, ils ont répondu qu'ils rendoient hommage au soleil comme à la créature de Dieu la plus parfaite [6]. Les Chaldéens représentoient le principe actif, le Demiourgos, sous l'image d'un feu infiniment pur; c'étoit le feu principe, le feu intelligent (*hh*) [7]. Ils croyoient que les astres possédoient la principale partie du principe actif et de son influence sur les choses terrestres [8]. C'est sur cette opinion qu'est fondée

(1) *Oracul. Zoroastr.* = (2) Gruter, *Inscript*, p. 34, n° 6. = (3) Xénoph., *Œconom.*, p. 830. = (4) Xénoph., *de Instit. Cyr.*, lib. I. = (5) Xénoph., *de Exped. Cyr.*, lib. I. = (6) Hyde, *Rel. Vet. Pers.*, p. 108. = (7) Porphyr., *Vit. Pyt.* = (8) Diod., Sic., lib. II.—Sex. Empyr., *adv. Math.*, lib. V.—Plut., *de Is. et Osir.*

la magie chaldéenne différente de celle des Grecs, qui n'avoit pour objet que l'évocation des mânes et des fantômes. Le feu a été le symbole le plus universel de la divinité: chez les anciens on l'entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'assemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée sensible de la puissance, de la beauté, de la pureté et de l'éternité de l'Etre qu'ils venoient adorer. Ce symbole a été en usage dans tout l'Orient, les Prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel; la Vesta des Etrusques, des Sabins et des Romains, présentoit la même image : on a retrouvé le même usage au Pérou et dans d'autres parties de l'Amérique ; Moïse conserva la pratique du feu perpétuel dans le lieu saint, parmi les cérémonies dont il fixa le choix et qu'il prescrivit aux Israélites : le même symbole subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples. Le soleil surtout a été adoré comme une image vive et brillante des perfections de la divinité, comme un instrument perpétuel de ses bienfaits, comme un temple magnifique de Dieu. Le peuple hébreu luimême adoroit dans ce bel astre, Dieu qui, selon l'expression de l'Écriture, y a placé son tabernacle [1] : ce même peuple se tournoit vers le soleil levant pour adresser ses prières au Très-Haut, coutume qui fut imitée par la primitive église [2]. Quelques sectes chrétiennes ont adoré le soleil : « Cette adoration, » dit Beausobre, n'est pas même contraire aux

[1] *Psalm.* 18, v. 5, 6. = [2] Le P. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, T. I, p. 128.

» principes des chrétiens qui ne refusent pas l'adoration aux images de la divinité, parce qu'il faut » rendre à l'image le même culte qui est dû à l'original que l'on adore en elle. Or, le soleil est une » image visible d'un dieu invisible, mais une image » vivante et immortelle, l'ouvrage de sa propre main; » c'est l'instrument vivant et perpétuel d'une infinité de bienfaits de la divinité [1]. » — « On ne peut » rien imaginer, dit Rhodigin, qui représente d'une » manière plus convenable, la majesté du Christ » qui a la souveraine puissance et la suprématie » sur tout ce qui existe, que le soleil. C'est pourquoi nous avons assigné au seigneur le jour que » les mathématiciens appellent jour du soleil, et » nous l'avons consacré tout entier à son culte, nous » l'avons regardé comme l'image du fils invisible » dont la lumière vraie éclairant tous les esprits, » ne peut pas avoir un symbole plus expressif que » le soleil dont la lumière éclaire tous les corps. [2] »

Tous les peuples ont adoré les corps célestes, ou comme contenant une portion de l'ame universelle du monde, ou comme des agents du premier principe, ou comme des symboles de ce premier être : ainsi cette adoration est entrée dans toutes les religions, mais sous ces rapports seulement; tous les peuples ont adoré les corps célestes comme ils ont adoré les autres attributs ou les autres agents de la divinité. L'universalité du culte d'un des attributs

(1) Beausobre, *Hist. du Manich.*, T. II, p. 608. = (2) Rhodigini, *Lect. antiq.*, lib. I, cap. 42, p. 351.

du premier être, étoit chez les anciens, la suite nécessaire de l'universalité de son influence sur les opérations de la nature et sur les besoins de l'homme; c'est la conviction que les corps célestes et surtout le soleil agissoient sur la terre, et qu'ils étoient les causes des effets qu'on attendoit d'eux, qui leur a mérité les hommages universels[1]. Mais si les corps célestes ont reçu l'hommage de tous les peuples anciens, ce qui ne peut être nié, il ne s'ensuit pas que ces mêmes peuples n'aient pas eu d'autres objets d'adoration. Le culte du soleil n'a donc pas été la religion universelle et exclusive, comme l'ont prétendu quelques auteurs modernes qui sont allés jusqu'à présenter la science astronomique comme l'origine de tous les cultes, et qui ont compris dans cette religion, non-seulement le culte du soleil dont les effets sont palpables, et peuvent être admirés par les hommes les plus simples, mais encore celui des planètes, des constellations et du zodiaque. Ils ont dit que cette religion étoit générale, et ils l'ont appliquée à tous les lieux et à tous les temps. Ainsi ils ont prêté à des nations ignorantes ou barbares une connoissance des causes les plus cachées de la nature, et la science des phénomènes physiques et astronomiques les plus compliqués. En supposant même que cette religion astronomique ait été adoptée exclusivement, ce qui est démenti par tous les faits historiques, les longues observations que suppose

(1) Sextus Empyr., *advers. Math.*, lib. V.

cette religion, les hautes connoissances qu'elle exige, le degré de lumière qu'il auroit fallu atteindre pour la mettre en vigueur, ne permettroient pas de fixer son établissement à une autre époque qu'à celle de la plus haute civilisation : « Le pâtre simple, le vulgaire » ignorant, dit Timée de Locres, n'est pas capable » d'entrer dans le sanctuaire de l'astronomie. »

Pour admettre même les premières notions de cette religion astronomique, il faut supposer une agriculture déjà florissante, et le besoin de régler les travaux de la campagne par la connoissance du retour annuel des saisons: encore ces premières notions sont-elles bien éloignées de la religion astronomique, telle que la présentent nos écrivains modernes.

Cette religion astronomique, et même l'adoration simple du soleil et des astres, ne se trouve exclusivement chez aucune nation. Les Chaldéens eux-mêmes célèbres dans toute l'antiquité par leur culte des corps célestes et par leur science astrologique, ne les adoroient que comme des agents du premier principe. « En observant le monde, dit Philon, les » Chaldéens crurent voir en lui la divinité elle- » même toute entière, qui exerçoit sa puissance par » l'action de ses parties, le soleil, la lune, les pla- » nètes et les étoiles fixes, et par l'action combinée » du ciel et de la terre. [1]

Ce que nous venons de dire des Chaldéens est bien

[1] Phil., liber *de Abrah.*, p. 282.

plus appliquable encore aux autres peuples anciens : les Egyptiens, par exemple, donnoient à leurs mois les noms des principales divinités qu'ils adoroient, ou des principaux attributs de la divinité. Le nom de ces mois n'a aucun rapport avec le culte des astres; le neuvième mois seulement, le mois de pachon, étoit dédié au soleil qu'ils adoroient comme attribut d'Osiris, et le septième mois, celui de phamenoth, étoit celui de la lune qu'ils adoroient comme attribut d'Isis. Jablonski pense de même que le culte des corps célestes proprement dit, n'a jamais existé chez les Egyptiens: il n'y en avoit aucune trace à l'époque où les Grecs commencèrent à fréquenter l'Egypte. Hérodote, exact investigateur des choses sacrées égyptiennes, et les autres écrivains qui l'ont suivi, non-seulement ne font aucune mention de ce culte, mais ils ne rapportent rien qui puisse faire conjecturer qu'il ait existé ; il y a plus, les noms donnés aux planètes par les anciens Egyptiens, ne subsistent plus : ils sont ensevelis dans un entier et éternel oubli, si on en excepte peut-être une seule, *artès* ou *Ertosi*, que nous nommons *planète de Mars*. Encore peut-on justement douter que ce nom appartienne à la haute antiquité, et qu'il ne soit pas de l'époque très récente où les prêtres égyptiens appliquèrent la science sur les planètes à l'art de la divination [1] : le culte des constellations n'a pas plus de fondement.

[1] Jablonski, *Panth. Ægypt.*

Les partisans du système de la religion astronomique présentent les figures d'animaux sous le nom desquels on avoit groupé un certain nombre d'étoiles, comme ayant donné naissance à cette foule de divinités qu'on adore en Egypte sous le symbole des animaux, mais ce sont les propriétés qui ont été observées dans les habitudes et le caractère des animaux, qui ont formé la base de leur signification hiéroglyphique : tous les auteurs anciens qui en ont donné des explications plus ou moins satisfaisantes, s'accordent sur ce point que ces animaux n'étoient honorés que comme signe de telle ou telle opération de la divinité, comme la concevoient les anciens, c'est-à-dire, du principe actif et passif, de la nature et de ses agents. Il est certain qu'un grand nombre d'animaux sacrés n'ont jamais eu leur image dans les cieux, et que cependant ils ont été adorés par les Egyptiens : tels sont le chat, le scarabée, l'ichneumon, la musaraigne, l'hippopotame, l'ibis et beaucoup d'autres [1]. Il est également certain qu'il n'y a aucune distinction à faire pour le culte, entre les animaux sous le nom desquels on a groupé un certain nombre d'étoiles, et ceux dont on n'a pas employé les noms dans l'astrologie ni l'astronomie. Il y a plus, chaque province d'Egypte adoroit des animaux particuliers : le chat étoit une divinité à Bubaste, le bouc à Mendès, la chèvre sauvage à Coptos, le taureau à Héliopolis, l'hippopotame à

[1] Strab., lib. XVII, p. 812, 813.—Herod., lib. II, cap. 65.

Paprémis, la brebis à Saïs, le serpent et l'épervier à Thèbes et à Philes, le cynocéphale à Arsinoé, le crocodile à Ombos et sur le lac Mœris, l'ichneumon dans la préfecture héracléotique, l'ibis dans celle voisine de l'Arabie, la musaraigne [1] à Athribis; dans plusieurs provinces le chien, le loup, le lion; les poissons à Eléphantine, à Syène, dans les nomes de Léontopolis, Lycopolis, etc., [2]. Si ces animaux n'eussent été adorés que comme emblêmes des constellations, le culte se seroit borné à ceux qui formoient ces emblêmes, et qui dans ce cas auroient été également adorés dans toute l'Egypte sans distinction. Loin de là, les animaux qui ne représentoient aucune constellation étoient souvent plus respectés que les autres: ainsi le meurtre involontaire d'un animal sacré étoit puni à l'arbitrage du prêtre; mais si c'étoit un chat, un ichneumon, un ibis ou un épervier (*ii*), le peuple se jetoit sur le coupable, et le massacroit après lui avoir fait souffrir mille maux. Le respect pour le nom des Romains, l'intérêt actuel que l'Egypte avoit à le ménager et toute l'autorité du roi Ptolémée, ne purent empêcher le peuple d'expier le meurtre d'un chat par celui du Romain qui l'avoit tué: Diodore de Sicile fut témoin de ce fait. Le même animal divinisé dans un lieu, étoit

(1) Les Egyptiens honorèrent la musaraigne comme un animal consacré à la nuit, parce qu'ils la croyoient sans yeux. (Plut.)

(2) Strab., lib. XVII.—Ælian, *Hist. anim.* X, 32. — Athen., *Deipnos.*, VII, 13. Plin., lib. XIX.

regardé ailleurs avec indifférence, ou même il étoit tué sans scrupule s'il étoit nuisible. Les Anciens parlent souvent des guerres de religion que se faisoient les Egyptiens à cet égard.

Les partisans du culte exclusif des corps célestes, ne font commencer qu'au printemps l'exercice de la puissance du soleil; il la font cesser à l'équinoxe d'automne, et ils rapportent à ces deux époques toutes les aventures d'Osiris, ce qui ne s'accorde nullement avec la végétation de l'Égypte, qui est en sens opposé à celle de nos climats. Ils ont si bien senti la force de cette objection, qu'ils ont cherché à persuader que cette idée n'a pas pris naissance en Egypte, et qu'elle n'est applicable qu'à notre hémisphère boréal; et cependant ils veulent que ce culte ait été général, ils reconnoissent que les religions, surtout celles des Grecs, ont leur source chez les Egyptiens. D'ailleurs, ne s'agit-il pas ici d'Osiris? où le trouver ailleurs qu'en Egypte? n'est-il pas contraire à toutes les notions historiques, que les Egyptiens aient reçu des idées étrangères avant le règne des Ptolémées? Plutarque rapporte les aventures d'Osiris au Demiourgos, et c'est avec raison.

Les Grecs avoient sur ce point la même doctrine que les Egyptiens : dans les mystères d'Eleusis, l'hiérophante représentoit le grand Demiourgos; le dadouque, premier personnage après l'hiérophante, offroit l'image mystique du soleil; mais le dadouque n'étoit que le deuxième personnage des mys-

tères, le soleil n'étoit donc pas la première et unique divinité dans la doctrine d'Eleusis. [1]

La religion fondée sur les constellations et les phénomènes célestes, qu'on ne trouve chez aucun peuple de l'Orient, a encore moins existé chez les Grecs. L'antiquité ne connoît point d'astronomes ni même d'astronomie en Grèce avant Chiron [2], qui forma les constellations, leur donna les noms des héros de son siècle ou des princes dont ces héros étoient fils, Callisto, Orion, Céphée, Persée, Andromède, Cassiope, Hercule; et cependant, avant Chiron, dont on fixe la naissance vers l'an 1420,

[1] On retrouve les mêmes idées dans les religions indiennes. Voici la prière des Brahmes : « O toi, qui es le seigneur des » superbes montagnes, écarte le malheur de la race humaine, » inspire la joie à tous les hommes; je te révère dans le soleil » qui est ton image, lorsqu'il répand cent mille rayons vivifians sur l'univers, que dans sa splendeur du midi il répand » l'allégresse, et non moins quand le matin ou le soir son disque » enflammé annonce ta colère. »

[2] St. Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, lib. I, p. 460.) cite les vers d'un ancien auteur grec qui, dans son poëme de *la Guerre des Géans*, attribuoit à Chiron le partage des étoiles en diverses figures ou constellations; à quoi St. Clément d'Alexandrie ajoute qu'Hippo, fille de Chiron et femme d'Eole, avoit la première prédit l'avenir par le lever des étoiles: c'est ce qu'avoit dit Euripide dans une tragédie. Rien ne ressemble mieux aux anciens calendriers qui nous restent, que ces prédictions par le lever des astres, relatives sans doute à la fertilité ou à la stérilité, aux vents, aux orages, à la température de l'air. Ainsi il n'y a aucun doute que l'on attribua à Chiron le plus ancien calendrier rustique connu dans la Grèce.

comme on fixe l'époque du plus ancien calendrier grec, vers l'an 1468 avant J. C., les Grecs avoient les mêmes divinités qu'ils ont eues depuis. Leur mythologie avoit d'autant moins de rapport à la science astronomique, que, jusqu'au temps d'Anaxagore et de Socrate, les Grecs n'ont eu que des notions très imparfaites du système du monde et du mouvement des astres. Pline [1] expose tous les embarras et toutes les contradictions qui se trouvoient dans les calendriers rustiques, où l'on marquoit à certains jours les levers et les couchers des étoiles fixes et les autres phénomènes célestes, et dans lesquels on avoit songé seulement à se faire entendre des gens de la campagne, pour lesquels on écrivoit, et qui n'avoient pas besoin de connoître avec précision les mouvemens des corps célestes. Aristote, Plutarque, Diogène Laerce, Stobée, nous montrent quelle étoit sur ce point l'ignorance des Grecs, et combien ils avoient débité de conjectures absurdes. Les Grecs, n'ayant pas connu le mouvement des équinoxes avant Hipparque, adoptoient, sans les vérifier, les observations des levers et des couchers des étoiles, qu'ils avoient recueillies dans leurs voyages ou sur les monumens, ou dans des manuscrits anciens, ou enfin par tradition. Ils avoient reçu les anciens zodiaques sans examen, quoique tous fussent relatifs à une végétation opposée à la leur, à des climats et à des phénomènes qui leur fussent étrangers. Les constel-

[1] Plin., lib. XV, cap. 25.

lations et le zodiaque ne sont donc pas la source de la mythologie des Grecs, puisque cette mythologie est antérieure aux premières notions qu'ils aient eues d'un zodiaque et de constellations, puisque les signes du zodiaque qu'ils ont adoptés, ne sont pas tirés de la correspondance des phénomènes naturels propres au climat de la Grèce avec les aspects des étoiles, et que les Grecs n'ont jamais eu sur cet objet des idées qui leur fussent propres, ou qui fussent fondées sur des observations certaines.

Tout l'échafaudage du système de la religion astronomique repose sur la division du zodiaque en douze constellations, que l'on trouve chez les Grecs au temps d'Eudoxe, contemporain de Platon. Fréret prétend que l'ancien calendrier de Chiron a servi de base à l'ouvrage d'Eudoxe, qui n'étoit qu'une espèce de tableau du ciel et des constellations décrites d'une façon populaire. Eudoxe, dit M. Delambre[1], s'étoit procuré un globe sur lequel, d'après des levers et des couchers, on avoit placé grossièrement quelques étoiles brillantes et l'écliptique inclinée de vingt-quatre degrés ; il fait tourner ce globe, et il remarque quelles étoiles se lèvent et se couchent ensemble, quelles constellations seront visibles en différentes saisons de l'année : il fait de ces remarques faciles et inexactes, un livre pour les navigateurs. Ce livre a une vogue qui prouve l'ignorance générale ;

[1] Delambre, *Hist. de l'Astronom. ancienne*, *discours prélim.*

il est mis en vers ; il a l'honneur d'être commenté par plusieurs astronomes, au nombre desquels, très heureusement, se trouve Hipparque. Le poëme est traduit par Cicéron et par Germanicus ; l'original parvient jusqu'à nous, avec le Commentaire de Théon et celui d'Hipparque. Son importance s'accroît en raison de son antiquité ; on y voit le dépôt des connoissances les plus précieuses ; on suppose très gratuitement, et contre le témoignage formel d'Hipparque, qu'il ne peut être fondé que sur des observations très exactes ; tout ce qu'il contient d'erroné, devient article de foi ; on n'ose le révoquer en doute. Cependant la découverte de la précession des équinoxes, qui fut faite postérieurement par Hipparque, démontre que la sphère d'Eudoxe ne donne pas les positions telles qu'elles devoient être de son temps : il y a plus, le calcul fait par M. Delambre, prouve invinciblement que les étoiles placées sur un même cercle ne s'y trouvent pas réellement, que les unes ne peuvent jamais s'y trouver, et que les autres ne peuvent s'y rencontrer, en sorte qu'il faudroit autant d'époques différentes qu'il y a d'étoiles dans cette sphère ; et ce qui est surtout digne de remarque, c'est que plusieurs étoiles n'étoient point encore arrivées à la position où Eudoxe les place, qu'elles n'y sont pas même aujourd'hui, et qu'elles n'y viendront que dans trois cents ans. Que conclure de ces remarques ? une chose simple et naturelle ; les observations étoient grossières et les étoiles mal placées, parce qu'on n'avoit aucun des instrumens

nécessaires pour un pareil travail. Eudoxe a suivi la division chaldéenne du zodiaque ; or, Sextus Empyricus nous apprend que les Chaldéens avoient divisé le zodiaque en douze signes, par les levers, au moyen d'une clepsydre : ce moyen nécessitoit plus d'un demi-degré d'erreur sur le lieu vrai de chaque étoile, comme l'a démontré M. Delambre. Eudoxe ayant suivi une division qui reposoit sur des bases fausses, et sa sphère étant mal construite, on n'en peut rien tirer pour l'astronomie ni pour la chronologie, et l'on ne peut fonder sur elle aucun système raisonnable, dans quelque genre que ce soit.

Elle ne remonte pas plus haut qu'Hipparque, la véritable science astronomique, celle sur laquelle on pourroit fonder un système quelconque, c'est-à-dire la théorie qui lie tous les faits bien observés, qui en donne la mesure précise, qui fournit les moyens de calculer les phénomènes, qui sait en conclure les distances et les vitesses des corps célestes, leurs marches, leurs rencontres, et qui sait assigner les temps et la manière différente dont ces phénomènes s'offriront aux habitans des divers pays. Il n'a fallu que des yeux pour faire la simple revue du ciel étoilé, pour en faire la distribution en certains groupes auxquels on a imposé des noms arbitraires, pour faire la division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit petites maisons indiquées par le cours de la lune, ou en douze signes qui répondent aux douze mois de l'année. Il suffit de regarder le ciel

avec quelque attention pour y remarquer quelques groupes d'étoiles plus brillantes, qui conservent toujours entr'elles les mêmes distances, le même ordre et la même configuration. L'écliptique elle-même étoit indiquée par la route oblique du soleil et de la lune, et toute la partie visible du ciel a été divisée en constellations, sans aucun calcul astronomique. Voilà l'origine la plus simple des constellations et des cartes célestes; mais ces cartes manquent de proportion, elles sont grossières, fautives, et on ne peut tirer d'elles aucune conséquence. Avant les Grecs, ou plutôt avant Hipparque, aucun peuple n'avoit appliqué la géométrie au calcul des phénomènes célestes, aucun n'avoit créé la science astronomique. On ne remarque chez tous les peuples de l'antiquité, que ces notions vagues d'astronomie qui sont rapportées par les anciens historiens, c'est-à-dire quelques faits si frappans, qu'ils n'ont pu échapper à la plus légère observation, et quelques conséquences qu'il étoit si facile d'en déduire, qu'on les retrouve partout. Aucun géomètre, avant Hipparque, ne savoit résoudre un triangle, même rectangle, autrement que par des opérations graphiques, et du temps d'Archimède les Grecs n'étoient guère plus avancés que les autres peuples, desquels ils avoient pu emprunter ces connoissances vagues qui se trouvent à peu près rassemblées dans le poëme d'Aratus. Aussi les astres n'ont été placés dans un ordre convenable que du temps d'Hipparque, deux ou trois siècles avant notre ère, et

Hipparque lui-même, avec tous les instrumens qu'il dut à son génie, n'a pu parvenir qu'à une précision d'un demi-degré à peu près ; ce défaut de précision est tel que, suivant la remarque de M. Delambre, si nous n'avions que les observations d'Hipparque et de Ptolémée pour juger du temps où vivoient ces grands astronomes, nous serions fort embarrassés, et l'on voudroit fixer des époques qui se perdent dans la nuit des temps, par des moyens antérieurs à l'époque d'Hipparque, où il n'existoit ni instrumens, ni méthodes, ni calculs astronomiques [1]. Cependant les partisans de la religion astronomique, pour donner à leur système quelque vraisemblance, ont été obligés de supposer une première division du zodiaque, faite avec une exactitude aussi scrupuleuse que si elle l'eut été avec le calcul et tous les moyens propres à la science de l'astronomie. Lors de cette première division du zodiaque, disent-ils, l'écrevisse devoit répondre au solstice d'hiver, le capricorne au solstice d'été, et la balance à l'équinoxe du printemps. Ils regardent le taureau céleste comme l'indice du labourage : ils établissent que la vierge tenant un épi, n'a été placée dans le ciel que pour marquer le temps de la moisson; mais au siècle d'Hipparque, le soleil parcouroit le taureau

[1] Hipparque est le premier et le seul fondateur de l'astronomie. Le premier il donna aux Grecs une trigonométrie, fixa plus sûrement la durée du mois lunaire et de l'année solaire, sut déterminer la parallaxe de la lune et sa distance à la terre, et enfin fit la découverte de la précession des équinoxes.

pendant le mois de mai, et aucun des peuples connus de l'antiquité ne labouroit alors : cet astre étoit dans la constellation de la vierge au mois d'août, et chez tous ces peuples il y avoit déjà long-temps que les récoltes étoient faites. A cette époque de l'année, l'Egypte étoit même couverte par les eaux du Nil : ils ont alors imaginé de faire faire aux signes une demi-révolution, d'après laquelle le taureau tombe en novembre et la vierge en mars, mois qui sont pour l'Egypte la saison du labourage et celle de la moisson. Mais en admettant cette transposition des constellations reportées d'une extrémité du ciel à l'autre, pour laquelle il faut accumuler une suite énorme de siècles, et donner surtout à la tradition une durée étonnante, qui n'est pas dans la nature des choses, puisque toute existence est bornée sur la terre, et que la tradition s'altère, s'éteint et meurt comme tout le reste. En admettant, dis-je, que cette supposition fût fondée sur des faits positifs, sur des démonstrations et des preuves complètes, sur des calculs exacts, comme il faudroit qu'elle le fût pour remonter si haut dans la nuit des temps, ces signes ne câdreroient pas encore avec les autres climats, puisque chez les Grecs et chez les Romains, par exemple, le bled étoit enseveli neuf à dix mois dans la terre. Ou les noms des signes de l'écliptique et des constellations du zodiaque ont été purement arbitraires, comme le dit Delambre, ou bien, comme le croit Bailly, ramenés tous les ans dans le même ordre et à la suite les uns des autres, ils ont dû

recevoir des noms relatifs à l'année et à ses différentes époques. Dans ce dernier cas même, chaque peuple a dû leur donner les noms qui convenoient à ses intérêts et à ses besoins, et les premières dénominations zodiacales ont dû présenter des choses très différentes, suivant la diversité des climats et des peuples. Les peuples pasteurs et les peuples chasseurs ont eu, comme les peuples agriculteurs, les premières notions astronomiques, auxquelles ils appliquoient les idées que leur donnoient leurs besoins; ces idées ont pu dépendre aussi de l'état de la civilisation et même de la fantaisie de chaque peuple: c'est ainsi que les Grecs ont d'abord placé dans le ciel les héros de leur histoire. Il est même vraisemblable que les figures actuellement inscrites sur la voûte céleste ne sont pas du même temps; elles peuvent appartenir à des époques successives, avoir été inventées d'après des vues différentes, et être l'ouvrage des peuples qui sont venus, les uns après les autres, ajouter des idées nouvelles à des idées anciennes. Le sagittaire et les poissons, ajoute Bailly, ne pourroient-ils pas avoir pris naissance plutôt chez un peuple chasseur que chez un peuple agriculteur? Le bélier (*dux gregis*), le taureau (*princeps armenti*) [1], les deux chevreaux, dont on a fait les deux gémeaux, ne pourroient-ils pas être attribués à la vie pastorale? ce qu'il y a de certain, c'est

[1] La disposition du zodiaque (dit Bailly) qui établit quatre mois entre le signe du taureau et celui de la vierge, répondroit au climat de la Suède. Rien ne démontre donc que le taureau

que les constellations ont subi des changemens de la part même des astronomes : Ptolémée dit expressément qu'il s'en est permis à l'exemple de ses prédécesseurs. D'ailleurs, quoi de plus douteux que la signification particulière des signes caractéristiques du mouvement du soleil ! C'est, par exemple, une allusion bien légère et bien incertaine, que celle de l'allure de la chèvre, qui monte toujours en broutant, avec le soleil s'élevant du solstice d'hiver, ou de cette même chèvre qui se plaît sur la cime des hauteurs, comparée au soleil du solstice d'été. Ces constellations n'ont aucun rapport aux objets et aux noms qui les désignent ; dès-lors, passant d'un peuple à un autre, ces noms n'ont-ils pas pu, n'ont-ils pas dû être confondus? Tel signe qui, ayant appartenu à un peuple non civilisé, a été appliqué à ses habitudes, ne prend-il pas une autre signification, tout en conservant la même figure, lorsqu'il est appliqué aux habitudes que font naître les progrès de la civilisation? Il est donc impossible de reconnoître l'origine de ces institutions et de leur assigner à chacune leur temps : comment donc, sur des bases aussi incertaines, élever un édifice quelconque?

Nous connoissons plusieurs sphères qui diffèrent entièrement : l'ancienne sphère des Grecs n'est pas celle des Egyptiens, la sphère Indienne diffère en

céleste soit celui de la charrue, et cette disposition ne prouve rien, ni pour le lieu ni pour le temps où la division primitive a été exécutée.

tout de la sphère des Perses et de la nôtre. La première constellation de cette sphère sous le bélier est un chien. Les constellations du zodiaque de la Chine et de l'Inde ne sont pas attachées aux points équinoxiaux; cette division appartient uniquement à la lune et à son mouvement journalier. Le Gentil a remarqué avec raison que la division du zodiaque la plus facile, la plus naturelle et par conséquent la première a dû être celle en vingt-sept constellations. On voit dans de belles nuits consécutives, la lune parcourir le zodiaque et le partager par les espaces de son mouvement diurne; on remarque chaque jour, les étoiles auxquelles la lune répond: en même temps que le zodiaque est divisé en vingt-sept ou en vingt-huit parties, les étoiles qui marquent ces différentes parties, et qui en font des constellations, sont reconnues et distinguées. La véritable division du zodiaque étoilé est donc la division en raison du mouvement de la lune, et la révolution sidérale de cette planète a été la mesure primitive du temps. Aussi la division lunaire en 27 ou 28 constellations étoit-elle la plus générale de l'antiquité, et elle a été conservé non-seulement chez les Indiens et chez les Chinois, mais encore chez les Perses; Bailly soupçonne même qu'elle étoit celle des Egyptiens, puisque les Coptes leurs successeurs l'ont encore. Le cours du soleil a été connu plus tard, et a été étudié séparément; le temps où cet astre cesse de monter vers le nord, celui où il cesse de descendre vers le midi, sont deux époques remar-

quables dans l'année et présentent une division naturelle de la course solaire. L'observation de l'égalité des jours et des nuits, le moment des équinoxes a fourni une autre division, on a donc partagé le mouvement du soleil d'abord en quatre parties par les solstices et les équinoxes. Celle des douze signes n'est qu'une subdivision de celle-ci, c'est un simple partage de chaque quart du cercle en trois parties : cette hypothèse très naturelle est confirmée par toutes les traditions. Mais ces divisions n'étant que des portions d'années, on n'y a point attaché d'étoiles, parce que les étoiles étoient déjà classées et la bande du zodiaque partagée en constellations lunaires. Dans le zodiaque solaire des Chinois et des Indiens, il n'y a réellement ni étoiles ni constellations; les douze signes n'y sont que ce qu'ils sont aujourd'hui chez nous, les divisions de l'écliptique, les douzièmes parties de la course solaire [1]. Les signes n'appartenant qu'à l'écliptique, et n'étant que des membres et des fractions de la

[1] Bailly fait remarquer que les signes du zodiaque sont séparés des constellations ; et il recommande de ne pas confondre ces deux choses qui sont entièrement distinctes. Les signes sont des espaces égaux, chacun de trente degrés, formant ensemble les trois-cent-soixante-six degrés du cercle de l'écliptique, et le temps d'une année que le soleil emploie à le parcourir. Les constellations sont des portions du zodiaque, plus ou moins remplies d'étoiles et plus ou moins étendues. La nécessité de les assembler en groupes, et d'y dessiner des figures, n'a pas permis de donner à ces constellations des espaces égaux. Bailly a présenté un tableau de l'étendue de ces

révolution solaire, dépouillés de toutes relations avec les étoiles, on ne peut en tirer de conséquences en faveur d'une antiquité prodigieuse de la division du zodiaque. Quant à cette division du zodiaque elle-même, les seules traces que l'on puisse suivre pour remonter à son inventeur, s'arrêtent au temps d'Eudoxe chez les Grecs; au-delà l'on ne trouve que ténèbres, et l'on ne peut faire que des conjectures, si toutefois il étoit permis de fonder quelques conjectures, sur un ouvrage aussi grossier et aussi inexact. On présume que les Chaldéens ont les premiers, donné des étoiles aux douze signes de l'écliptique, qui auparavant n'étoient que des divisions et des nombres, on a conjecturé que la sphère d'Eudoxe appartenoit à la Chaldée, et qu'elle avoit été apportée dans la Grèce par Bérose; mais Aratus remarque que dans ce zodiaque, il y avoit seulement onze constellations; ce qui pourroit faire présumer que les Chaldéens, dans cette répartition des étoiles, n'ont pas mis autant de soins qu'on pourroit le croire, à faire accorder les constellations avec les douze signes et que, chez eux-mêmes, la division de l'écliptique en douze parties, étoit mathématique et abstraite, comme chez les autres peuples de l'Asie. Mais quels que soient les auteurs de ces institutions, on ne peut dire que des choses vagues et incertaines sur ces dénominations antiques

constellations, et leur inégalité est très remarquable; par exemple, les gémeaux n'ont que sept degrés d'étendue, tandis que les poissons en ont trente-huit.

dont les motifs sont cachés sous le voile du temps, et qui, en mettant leur grossièreté et leur inexactitude à part, doivent renfermer toutes les choses diverses que présente la tradition et qu'elle entraîne après elle dans sa marche.

Les partisans de la religion astronomique ont cru pouvoir soutenir ce système, en avançant que les théologiens de l'antiquité, qui sont les mêmes que les philosophes, avoient généralement regardé les corps célestes comme les seuls dieux; mais ils ont commis une erreur matérielle, comme il me seroit facile de le prouver par la revue de l'opinion de chacun de ces philosophes, si la réfutation de ce système étoit l'objet de mon travail. Xénocrate de Chalcédoine est le seul qui ait dit qu'il y avoit huit dieux, que les étoiles mobiles formoient cinq divinités, les étoiles fixes une, le soleil la septième, et la lune la huitième. Encore Xénocrate, qui ne s'occupoit que de la physique, dans laquelle il faisoit entrer quelques aperçus de théologie, et qui étoit de la secte de Leucippe et de Pyrrhon, ne parloit-il de ces divinités que comme d'un objet secondaire, et seulement d'après les principes de cette secte, suivant laquelle il n'y avoit rien de certain. S. Augustin attribue à Anaximandre l'opinion que les astres et les étoiles étoient les dieux, mais Cicéron lui donne une toute autre opinion [1], et S. Epiphane qui a éclairci le système d'Anaximandre, prouve qu'il regardoit l'in-

[1] Cicer., *de Nat. deor.*

fini comme le principe de toutes choses, d'où tous les êtres sortoient et où ils retournoient [1]. Je termine cette discussion, où mon seul but a été de démontrer qu'en Egypte le soleil étoit adoré comme un des attributs d'Osiris, ainsi qu'il l'étoit en Grèce comme un des attributs de Bacchus, avec cette différence néanmoins que les Egyptiens adoroient dans Osiris le soleil supérieur et le soleil inférieur, tandis que les Grecs n'adoroient dans Bacchus que le soleil inférieur; sous ce rapport, Osiris étoit, comme Bacchus, le dieu des enfers.

V. *Identité de Bacchus et d'Osiris, comme divinités infernales.*

C'est aux doctrines égyptiennes que l'on doit tout ce que les Grecs ont débité sur les enfers, et principalement la mythologie de Bacchus Chthonien ou infernal. « Cérès et Bacchus, dit Hérodote, ont, selon » les Egyptiens, la puissance souveraine dans les » enfers [2] ». « Osiris et Isis, dit Plutarque [3], ont par- » tout, et principalement sur la terre et dans les

(1) L'infini d'Anaximandre étoit le germe universel, dit Plutarque. Il tiroit de son sein immense un nombre infini d'êtres, qui s'y replongeoient successivement pour en sortir de nouveau, et former par une chaîne non interrompue d'existence, de mort ou de corruption, et de renaissance, l'éternité de l'univers (Plut., *de Placit.*, lib. I, *Philos.*, cap. 3.). Plutarque après avoir ainsi exposé la doctrine d'Anaximandre, lui reproche deux choses, 1° de n'avoir pas déterminé la nature de son infini; 2° de n'avoir pas admis d'agent dont la puissance eût suppléé au défaut d'activité qui est essentielle à la matière.

(2) Hérodote, lib. II, § 123. = (3) Plut., *de Is. et Osir.*

» enfers, le pouvoir le plus étendu. En effet, Osiris » n'est pas différent de Pluton, ni Isis de Proser» pine, comme le disent Archemachus de l'île d'Eu» bée, et Héraclide de Pont, qui croit que l'oracle » de Canope est le même que celui de Pluton. »

Dans un tableau du temple d'Isis à Thèbes, dont les membres de l'Institut d'Egypte donnent le détail, un mort est conduit par Isis devant Osiris le souverain juge; c'est dans la balance que se fait la pesée de ses bonnes et de ses mauvaises actions dont le dieu Thoth écrit le résultat en présence d'Osiris [1]. Au commencement du grand manuscrit sur Papyrus dont les auteurs de la Description de Thèbes ont donné le détail, on voit le personnage qui se prépare à une autre existence, passer dans une barque le fleuve des enfers; il y fait l'offrande du lotos à trois divinités, Osiris, Horus et Isis, ayant un scarabée sur la tête; c'est l'emblême de la vie nouvelle que la divinité donne à ce personnage; c'est l'attribut d'Isis régénératrice. A la cinquième station, un personnage est à genoux devant une barque; le centre de cette barque est occupé par une divinité dont la tête est remplacée par un scarabée qui a des ailes d'épervier ouvertes. Deux stations plus loin, une figure de femme est penchée en avant et dans l'action de s'élancer : au-dessous d'elle est un scarabée noir; les bras de la femme sont excessivement longs pour embrasser l'insecte vers lequel elle se précipite:

(1) *Descript. d'Egypt.*, *Mém. sur Thèbes*, p. 163.

c'est ainsi que l'on voit dans l'Exposition de la Métempsycose, par Socrate [1], les ames se précipiter sur les conditions diverses que le sort leur présente [2]. Les Papyrus gravés dans le voyage de M. Denon [3], présentent le scarabée servant d'enseigne à la barque où l'on fait passer la momie; on la conduit devant Isis, et la marque de la nouvelle vie que cette déesse lui accorde est un gros scarabée, placé près de cette divinité. Après la retraite du Nil et la fécondation des terres, le limon en Egypte est couvert d'une multitude de scarabées; un pareil phénomène a dû paroître aux Egyptiens le plus propre à peindre une nouvelle existence; l'apparition du scarabée paroissoit être le signal de la nouvelle vie que reprenoit la nature et des nouvelles productions dont la terre alloit se couvrir. En généralisant ensuite leurs idées, les Egyptiens ont appliqué cette image simple au changement d'existence des corps, au passage de l'ame dans un autre lieu, à la naissance et à la mort. Dans le tableau d'Hermonthis qui représente la naissance d'Horus, un scarabée plane sur le nouveau-né. [4]

Le dogme de l'immortalité de l'ame et de son existence après qu'elle est séparée du corps, a été de tout temps une opinion générale chez les Egyptiens et chez les Grecs [5]; on a retrouvé cette même

(1) Plat., *Repub.*, lib. X. = (2) *Descript. d'Egypt.*, *Mémoire sur Thèbes*, p. 378. = (3) Denon, *Voyage en Egypte*, pl. 137. = (4) *Descript. d'Egypt.*, *Mém. sur Thèbes*, p. 381. = (5) Herod., lib. II, cap. 123.

croyance chez toutes les nations même les plus barbares : il faut qu'elle soit une suite nécessaire des premières idées qui se présentent aux hommes ; et personne ne pouvant se former l'idée de l'anéantissement ou de la destruction totale des êtres, tous les hommes ont dû concevoir la mort comme le passage à une nouvelle manière d'exister. Il seroit impossible, dit Fréret [1], *de trouver des peuples chez lesquels l'opinion commune ne donnât pas une espèce d'immortalité à nos ames.* C'est ainsi que toutes les opinions sur lesquelles est fondé le bonheur des hommes, sont attachées à sa propre nature.

L'on trouve chez les Egyptiens un usage qui peut nous paroître singulier, mais qui étoit pratiqué par l'universalité du pays, et qui étoit bien en harmonie avec les idées religieuses de ce peuple, c'est l'embaumement des animaux. Emblêmes des puissances divines, les animaux consacrés étoient à-la-fois pour les Egyptiens des compagnons et des protecteurs qu'ils vouloient conserver même après la mort. Chaque maison nourrissoit l'animal sacré, et l'associoit en quelque sorte à sa famille ; à sa mort, il partageoit les mêmes soins et le même tombeau. L'embaumement de ces animaux consacrés étoit aussi parfait que celui des momies humaines : les Egyptiens se plaisoient à orner les dépouilles des animaux qu'ils avoient honorés pendant leur vie [2], et dont il sembloit que la protection dût les accompagner partout.

[1] Fréret, T. XX, p. 246. = [2] *Descript. d'Egypt.*, p. 347.

§ VI. *Autres rapports entre Osiris et Bacchus.*

Les quatre caractères principaux dans lesquels nous venons de faire voir l'identité d'Osiris et de Bacchus, 1° comme force génératrice sous l'emblême du phallus; 2° comme maître de la substance humide; 3° comme divinité du soleil et du feu; 4° comme divinité infernale, prouvent combien étoit fondée cette assertion d'Hérodote, qu'Osiris étoit le même que Bacchus; Hérodote ajoute même que le mot Osiris signifie Bacchus dans la langue grecque (1). Tous les écrivains postérieurs, et particulièrement Diodore de Sicile et Plutarque, ont répété ce qu'avoit dit Hérodote: *Osiris a été appelé Bacchus, et Isis Demeter ou Cérès*, dit Diodore de Sicile (2). Tous attribuent à Osiris les faits que les Grecs mettent sur le compte de Bacchus; mais, parmi ces faits, il y en a un grand nombre qui n'est pas conforme à l'ancienne religion des Egyptiens, et qui a été nécessairement introduit par les Ptolémées.

D'après l'esprit et le caractère des Egyptiens, leurs croyances religieuses n'ont pas plus varié que leurs institutions, du moins avant les rois grecs. Ils avoient une telle horreur pour toutes les coutumes étrangères, que les anciens voyages maritimes des Grecs et des Phéniciens, les colonies qu'ils y établirent, la domination même des Perses, ne produisirent aucun changement dans leurs mœurs, dans leurs institu-

(1) Herod., lib. II, cap. 144. = (2) Diod. Sic., lib. I.

tions et dans leur religion. Les prêtres avoient reçu de leurs pères les croyances religieuses comme un dépôt sacré qu'ils avoient scrupuleusement transmis à leurs successeurs. Il n'existoit, dans l'ancienne Egypte, ni poètes, ni mythologues, ni sectes de philosophes, ni aucun des nombreux élémens qui, en Grèce, ont apporté de si fréquens changemens dans les religions publiques; mais, sous le long empire des Ptolémées, les Grecs se répandirent en si grand nombre dans l'Egypte, que les deux peuples n'en firent bientôt qu'un : non-seulement ils confondirent leurs mœurs, leurs religions et leurs institutions, mais les Egyptiens adoptèrent la langue, les lettres et toutes les fables de leurs vainqueurs. Personne ne doutera de ces nombreux changemens, lorsqu'il comparera le récit d'Hérodote avec ceux de Diodore de Sicile et de Plutarque. C'est cette distinction entre les faits anciens et les faits nouveaux qu'il est important de faire; il est, au surplus, facile de reconnoître ces innovations, surtout dans les récits de Diodore de Sicile, où tout respire les opinions et la mythologie grecques, plutôt que les sciences et les superstitions égyptiennes.

Osiris, comme Bacchus, fut élevé à Nysa : c'est du nom de Jupiter (Dios) joint à celui de cette ville, que les Grecs ont fait Dionysius, qui est chez eux le nom d'Osiris. Il aima l'agriculture; il passoit même pour en être l'inventeur (1), comme on l'a dit de Bacchus. Osiris observa le premier la vigne

(1) *Primus aratra manu solerti fecit Osiris*,

dans le territoire de Nyse, comme Bacchus, et ils apprirent aux hommes la manière de faire le vin et de le conserver. On aperçoit facilement, dans ce dernier fait surtout, le mélange de la mythologie grecque qui, sous ce rapport, différoit entièrement de la théologie des Egyptiens. (*kk*)

Osiris, comme Bacchus, assembla une grande armée, parcourut la terre et y porta toutes ses découvertes; Triptolême, habile dans le labourage, et Maron, habile dans la culture de la vigne, l'accompagnoient, ainsi que Macédon et Anubis. Diodore de Sicile rapporte cette épitaphe d'Osiris, qui, dit-il, étoit gravée en caractères hiéroglyphiques auprès de Nyse, sur des tombeaux qu'on croyoit être ceux d'Osiris et d'Isis : « Je suis le fils aîné de Saturne; je » suis né de l'œuf brillant et magnifique, et ma » substance est de la nature de celle qui compose la » lumière; je suis le frère du Jour; je suis le roi Osi- » ris qui, suivi d'une armée nombreuse, ai parcouru » la terre entière, depuis les sables inhabités de » l'Inde jusqu'aux glaces de l'Ourse, et depuis les » sources de l'Ister jusqu'aux rives de l'Océan, » j'ai porté partout mes découvertes et mes bien- » faits. » Osiris aimoit la joie et prenoit plaisir au chant et à la danse; il avoit avec lui une troupe de musiciens, et, parmi eux, neuf filles instruites dans tous les arts qui avoient quelque rapport avec la mu-

Et terram ferro sollicitavit humum,
Primus inexpertæ commisit semina terræ. (Tibul., *Eleg.* 8, lib. I, v. 29.)

sique, et que les Grecs ont appelées les neuf Muses, ayant à leur tête Apollon, frère d'Osiris; il prit encore à sa suite les satyres qu'il trouva en Ethiopie, parce qu'ils étoient propres à chanter; il avoit amené d'Egypte, Pan, qui étoit fort respecté dans le pays. Ces traditions sont évidemment calquées sur la mythologie des Grecs, et appartiennent aux Egyptiens du temps des Ptolémées. Plutarque dit avec bien plus de simplicité, qu'Osiris retira les Egyptiens de la vie sauvage et misérable qu'ils avoient menée jusqu'alors, leur donna des lois et leur apprit à honorer les dieux; ensuite, parcourant la terre, il adoucit les mœurs des hommes, eut rarement besoin de la force des armes, les attira presque tous par les charmes de la parole et de la musique; aussi les Grecs ont-ils cru que c'étoit le même que Bacchus [1]. On trouve encore le mélange des deux mythologies dans l'histoire de Typhon, qui coupa le corps d'Osiris en quatorze parties, suivant Plutarque, ou en vingt-six, suivant Diodore de Sicile, qu'il distribua à chacun de ses complices, qui étoient les Titans : c'étoient aussi les Titans qui avoient mis Bacchus en pièces, et qui s'étoient nourris de sa chair [2]. L'histoire des Titans est encore une fable grecque appliquée à l'ancienne théologie des Egyptiens, puisque les Titans

[1] Plut., *de Isid. et Osir.*

[2] Firmicus Maternus dit que les Crétois, pour apaiser la colère d'un tyran furieux (de Typhon), célèbrent la mort de Bacchus, et représentent tous les trois ans tout ce que ce jeune enfant a souffert.

leur étoient inconnus. Homère est le premier qui en ait parlé: il en fait des dieux du Tartare dans le serment que le Tartare prête à Junon; et Onomacrite qui, depuis, emprunta cette fable d'Homère, l'appliqua au mythe de Bacchus, dans son poëme des orgies de ce dieu. (1)

Suivant Plutarque, les prêtres d'Osiris observoient les mêmes cérémonies que celles usitées aux fêtes de Bacchus chez les Grecs; ils se couvroient de peaux de faons, portoient des thyrses dans leurs mains, poussoient de grands cris, et faisoient les mêmes gestes que les Bacchantes lorsqu'elles célébroient les orgies. Plutarque donne encore cette preuve de l'identité d'Osiris et de Bacchus, que le lierre, consacré par les Grecs à Bacchus, est appelé par les Egyptiens *chenosiris*. Diodore de Sicile ajoute que les Egyptiens attribuent à Osiris la découverte du lierre, mais la consécration du lierre à Osiris ou à Bacchus n'est pas dans l'ancienne doctrine des Egyptiens; car le Bacchus des mystères, le même qu'Osiris, n'étoit pas couronné de lierre, mais de myrte: cette consécration du lierre à Osiris, et ces cérémonies semblables à celles du Bacchus Thébain, appartiennent aux Egyptiens modernes, après les Ptolémées (2). C'est par ces derniers que Diodore et Plutarque avoient été instruits. Or, à cette

(1) Pausan., lib. VIII, cap. 3.

(2) Dans les mystères d'Osiris à Rome, les thyrses et les branches de lierre étoient consacrées spécialement à Osiris. (Apul., *Metam.*, lib. XI, 243.)

époque, les Egyptiens se vantoient d'avoir envoyé des colonies par toute la terre; les prêtres égyptiens surtout tenoient à vanité de faire considérer l'Egypte comme la source unique de tout ce qu'il y avoit d'utile et de recommandable dans la Grèce: ils revendiquoient les sciences, les arts, les lettres, les grands hommes même, les institutions, les religions, les divinités. Aussi les autres ressemblances observées par Diodore de Sicile [1] et Plutarque, entre Osiris et Bacchus Thébain, me paroissent avoir la même origine. Suivant ces écrivains, Osiris, comme Bacchus Thébain, fit dans les Indes les exploits qu'on attribue à Bacchus; il y bâtit Nysa, planta le lierre aux environs de cette ville, s'y exerça à la chasse des éléphans, y fit dresser ces fameuses colonnes, monumens de son passage dans ces lieux: après avoir visité les autres nations de l'Asie, il revint en Europe, tua Lycurgue, roi des Thraces, dont il donna le royaume à Maron, qui civilisa ces peuples, et qui bâtit la ville de Maronée; il chargea Triptolême d'aller cultiver le territoire de l'Attique. Après sa mort, Isis et Mercure lui firent des sacrifices, et instituèrent des initiations et des cérémonies mystérieuses en son honneur. Maron et Triptolême étoient deux personnages grecs: suivant Homère, Maron étoit fils d'Evanthée [2], et Evanthée étoit fils de Bacchus et d'Ariadne. Suivant Euripide et Théo-

(1) Diod. Sic., lib. I, §. 8. = (2) Homer., *Odyss.*, lib. IX, v. 196.

phile [1], il étoit lui-même fils de Bacchus et d'Ariadne.

Osiris, comme Bacchus, soutint avec Jupiter la guerre contre les géans [2] : cette fable grecque du combat des géans a donc été transportée en Egypte où elle a reçu de nombreux changemens. Suivant une tradition des Egyptiens, Apophis, frère du soleil, qui ne peut être que Typhon, suivant Jablonski, ayant déclaré la guerre à Jupiter, ce dieu, secondé d'Osiris, vainquit son ennemi; en reconnoissance, Jupiter l'adopta pour son fils, et le nomma Dionysius.

Cependant, malgré les nombreuses innovations qui ont été introduites dans le culte d'Osiris par les Grecs, du temps des Ptolémées, les points de ressemblance qui existoient avant ces innovations entre Osiris et Bacchus, sont peut-être plus nombreux encore. Indépendamment des caractères principaux que nous avons déterminés, Osiris, comme Bacchus Phanès, étoit sorti de l'œuf symbolique; on montroit en Egypte des cercueils d'Osiris comme on montroit ceux de Bacchus en Grèce. Les Egyptiens consacroient à Osiris, comme les Grecs à Bacchus, le bois de figuier; c'étoit un symbole destiné à exprimer l'irrigation ou l'arrosement, et le mouvement générateur donné à tous les êtres: ils croyoient remarquer dans le figuier quelque ressemblance avec le membre viril. Le bois de figuier, chez les Grecs,

[1] Euripid., *Cycl.*, v. 100.—Théoph., *ad Autolic.*, lib. XI, p. 86. = [2] Diod. Sic., lib. I.

servoit à former les phallus de Bacchus et de Priape; dans Horace, la statue de Priape est faite d'un tronc de figuier [1]. Les Egyptiens portoient, dans les cérémonies d'Osiris, la feuille de figuier avec les autres symboles. [2]

Bacchus, chez les Grecs, étoit adoré comme protecteur des arbres sous le nom de Dendrites; il étoit défendu aux adorateurs d'Osiris de détruire aucun arbre fruitier. Ils étoient l'un et l'autre regardés comme les protecteurs des arbres et des plantes, parce qu'ils étoient le principe de la substance humide.

L'invention de l'agriculture supposant l'invention de quelques arts, a dû amener graduellement la découverte de tous ceux utiles à la vie; c'est pourquoi Osiris et Isis, comme Bacchus et Cérès, chérirent et protégèrent les auteurs de ces découvertes. C'est sous la protection d'Osiris et d'Isis qu'on fit des armes dans la Thébaïde pour exterminer les bêtes féroces, des instrumens pour travailler la terre, et que la nation se poliçant de plus en plus, on bâtit des villes, on régla le culte, et on érigea des temples dignes des dieux auxquels on les dédioit. Toutes ces traditions, rapportées par Diodore de Sicile, montrent la connexité de toutes les parties de la civilisation qui s'établirent immédiatement après les lois, et qui toutes durent leur origine à l'agriculture.

Osiris portoit la lance qui lui étoit commune avec

(1) Horat., lib. I, *Satyr.* VIII. = (2) Plut, *de Isid. et Osir.*

Bacchus; les Lacédémoniens adoroient Bacchus avec la lance et non avec le thyrse qui, du reste, n'étoit qu'une lance dont la pointe étoit cachée par le lierre.

Les Egyptiens célébroient à Saïs leurs fêtes mystérieuses au bord d'un lac, comme les Athéniens célébroient celles de Bacchus près du marais Limnæ, et les Argiens près du lac Alcyoné.

En un mot, Osiris étoit en Egypte la puissance demiourgique, considérée comme la cause et le principe actif de toutes les productions et de toutes les générations, et Isis en étoit le principe passif [1]. C'est ce qu'étoient Cérès et Bacchus dans la Grèce, et les mystiques Egyptiens et Grecs concentrèrent tout dans ces deux divinités.

Cependant en admettant les divinités étrangères,

[1] Fréret, *Academ. Inscr.*, T. XXIII, p. 256. — Plutarque donne cette signification aux noms d'Osiris et d'Isis, en quoi il est conforme aux écrits qui portent le nom d'Hermès. Dans ces écrits Osiris est nommé *Dominus omnium Conformator*, *Gubernator et Effector*: Isis est appelée *Receptaculum omniformium specierum*. Fréret observe que ces explications sont d'autant moins douteuses, qu'encore aujourd'hui, dans la langue copte, *Osiri* signifie à la lettre, *Dominus fabricator*, et *Isi*, *primum* ou *commune receptaculum*. Le nom grec d'Isis ou de Cérès étoit *Deo* ou *Dao*, et il signifioit proprement la terre : on le voit par le nom de Neptune, *poseideon*, qui signifioit simplement le mari de la terre, celui qui l'embrasse.

Apulée dit, en parlant d'Osiris : *Deus deûm magnorum potior, et majorum summus, et maximorum regnator Osiris, etc.* (Apul., *Metam.*, lib. XI; p. 245.

Le grand serment des Egyptiens se faisoit par Osiris. (*Schol. Lycophr.*)

les Grecs ne s'assujettirent pas à les conserver telles qu'elles étoient dans le pays de leur origine. Il y avoit des différences entre le culte de Cérès et de Bacchus dans la Grèce, et celui d'Isis et d'Osiris en Egypte. Chez les Grecs, Bacchus n'étoit pas le mari de Cérès; ils n'avoient pas, comme en Egypte, pour fils Diane et Apollon. Les Egyptiens ne connoissoient pas la fable des Grecs suivant laquelle Cérès avoit eu de Jupiter, Proserpine, et encore moins celle de la séduction de Proserpine par Jupiter dont le résultat fut le Bacchus Mystique. Enfin les Egyptiens ne connoissoient ni Proserpine ni l'histoire de son rapt. Isis avoit parcouru l'Egypte pour rassembler les membres dispersés d'Osiris, tandis que, suivant les Grecs, Cérès avoit parcouru toute la terre pour chercher sa fille enlevée par Pluton; malgré ces dissemblances, ces divinités n'étoient pas moins identiques. (1)

(1) *Isis vero secundum linguam Græcorum est Ceres.* (Herod., *Euterp.*), et plus bas : *Ægyptia lingua Isis est Ceres*— (*Ibid.*) Apollodore a dit de même : *Constituit autem statuam Cereri, quàm Ægyptii Isidem vocarunt.* (*Bibl. Ap.*, lib. II.) Cela est confirmé par Plutarque (*Traité d'Isis et d'Osiris.*)

CHAPITRE IV.

Identité d'Isis et de Cérès. — Le culte d'Isis a eu trois phases. — Ces changemens ont été amenés par les progrès de la civilisation : 1° elle a été adorée comme la terre d'Egypte, que le Nil, en la couvrant, rend fertile ; 2° comme principe passif qui embrassoit toutes les générations et la nature entière ; c'est l'Isis ou la Cérès des mystères ; 3° postérieurement aux Ptolémées, Isis a eu le caractère de divinité universelle.

§ 1. Isis adorée comme terre fertile. — Les étymologies données au nom d'Isis se rapportent toutes à cette idée simple et primitive. — Monumens de ce culte primitif chez les Egyptiens.

§ 2. Isis est la même divinité que Cérès. L'une et l'autre étoient la terre fertile. Elles avoient donné le bled et l'orge aux mortels. Elles étoient les déesses de l'agriculture. Rites et attributs qui leur étoient communs. Les voyages et les autres fables d'Isis ont rapport au défrichement des terres et à l'établissement de la civilisation. Il en est de même des fables de Cérès. — L'invention du labourage étoit due aux Egyptiens.

§ 3. Les Eleusiniennes et les Thesmophories, deux fêtes les plus célèbres de Cérès. La première avoit pour objet l'invention de l'agriculture, la seconde l'établissement des lois, suite nécessaire de la culture des champs. Isis fut aussi législatrice.

§ 4. Isis, principe passif qui embrasse toutes les générations et

la nature entière. C'est l'Isis ou la Cérès des mystères. — Ses différens noms.

§ 5. Les Egyptiens attribuèrent cette force génératrice non-seulement à la terre, mais à plusieurs grands corps de la nature, et principalement à la lune.—Isis étoit la lune.—Noms qu'ils donnoient à la lune, comme déesse génératrice. — Ils distinguoient ses phases.—Ils adoroient la nouvelle lune sous le nom de Bubastis, la pleine lune sous le nom de Buto. — Ils appliquoient à la lune, leur système de génération, l'enfance, la jeunesse et la vieillesse. — Ils adoroient Bubastis comme vierge, et ils donnoient à Buto la force et la puissance génératrices.—Buto étoit la nourrice d'Horus.—Elle étoit la même divinité qu'Athyr, Hécate ou Vénus Scotia.—Buto, emblême de la pleine lune, la même qu'Isis.

§ 6. Les Anciens donnèrent encore à l'étoile Sothis la faculté génératrice.—Cette idée mystique tiroit son origine du lever héliaque de cette étoile, qui concouroit exactement avec les crues du Nil. Elle étoit l'annonce de l'inondation, c'est-à-dire de la fertilité de l'Egypte, et on la regarde comme une des causes de cette fertilité.—Elle fut consacrée à Isis, ou plutôt Isis, mère des générations, étoit l'ame de cette étoile.

§ 7. La lune, dans son déclin, parcourant les signes inférieurs, étoit une divinité infernale; c'étoit Isis vengeresse des crimes : on l'adoroit sous le nom de Tithrambo; c'étoit la même divinité que Proserpine, Hécate ou Némésis chez les Grecs.—Caractère général de ces divinités.

§ 8. Les Egyptiens, postérieurement aux Ptolémées, donnèrent à Isis le caractère de divinité universelle.—Surnommée Pélasgique. — Elle étoit la déesse de la navigation. — Culte rendu au vaisseau d'Isis.—Malgré la prééminence qu'obtint son culte, elle ne fut jamais adorée seule; le système d'une divinité unique ne fut jamais introduit dans le culte des payens. Osiris et Horus n'ont jamais cessé d'en faire partie.

§ I. *Isis adorée comme terre fertile. — Les étymologies données au nom d'Isis se rapportent toutes à cette idée simple et primitive. — Monumens de ce culte chez les Egyptiens.*

Lorsqu'on examine avec attention le traité d'Isis et d'Osiris par Plutarque, on reconnoît facilement que le culte d'Isis a eu trois phases, et que ces changemens ont été amenés par les progrès de la civilisation. Isis fut d'abord, chez les Egyptiens, la partie de la terre, que le Nil, en la couvrant, rendoit fertile; Nephtys étoit la partie de l'Egypte que le Nil ne couvroit pas et qui n'étoit pas fécondée par lui (1): ainsi les Egyptiens ne voyoient dans Isis que la fertilité de la terre et l'abondance; les étymologies données par les auteurs anciens, quelques différences qu'elles présentent, se rapportent toutes à cette idée simple et primitive. Suivant Servius et Isidore (2), le nom d'Isis, dans la langue des Egyptiens, signifioit la terre; suivant Jablonski, le mot Isi signifie proprement dans la langue Copte *Abundantia permanans.* (3)

(1) Le pays intermédiaire entre la Mer Rouge et les montagnes qui sont à l'orient du Nil, depuis Syène jusqu'à Memphis, étoit appelé *Nephtys* par les Egyptiens : c'étoit une terre aride et stérile. (Jablonski, *Panth. Ægypt.* lib. V, cap. 1, § 13.

(2) Servius, *ad Æneid.*, lib. VIII, v. 696. — Isidor., *Origin.*, lib. VIII, cap. 11.

(3) Jablonski rapporte plusieurs étymologies du nom d'Isis (Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. III, cap. 1, p. 27.). Les uns croyoient qu'il signifioit en général *femme;* d'autres qu'il vou-

Les auteurs même qui n'ont pas remonté à l'étymologie du nom d'Isis ont tous reconnu qu'elle étoit la terre fécondée. [1]

Dans la table Isiaque, on remarque un nilomètre portatif, que l'on avoit coutume de porter dans les fêtes du Nil. A chaque côté de ce nilomètre on voit des figures de femme : c'est Isis représentant la terre d'Egypte sur l'une et l'autre rive du fleuve qu'il féconde par son inondation. La première figure Q. Q. représente des femmes avec des mamelles flasques, vuides et pendantes ; l'autre figure E. E. les représente avec des mamelles dures, enflées, et tendues par la grande quantité de lait qu'elles contiennent : la première figure représente la terre d'Egypte attendant la cruc et avide de recevoir la fertile imprégnation. Dans la seconde figure Isis a reçu la fécondation du Nil qui l'a fertilisée. [2]

La plupart des peintures qui nous restent encore des anciens Egyptiens, sont consacrées à ce culte primitif. Les membres de l'Institut d'Egypte nous

loit dire, *terre*, *année*, *reine*, etc. Jablonski se décide pour la signification d'une abondance qui se répand partout, parce qu'Isis étoit la mère, le récipient de l'abondance qui pénètre toutes les parties de la terre, ce qui étoit une allusion aux eaux du Nil qui portoient la fécondité dans l'Egypte.

[1] *Mysteriorum periti Isim terram*, *Osirim vero Nilum esse affirmant.*—Héliodor., *Æthiop.*, lib. IX, p. 424. — Diod. Sic., lib. I, p. 11.—Origen., *adv. Celsum*, lib. V, p. 257.—Macrobe s'exprime de même qu'Héliodore : *Nec in occulto est*, *nec Isin aliud esse quàm terram* (Macrob., lib. I, cap. 21.).

[2] *Ant. Grec. et Rom.*, par le C. de Caylus.

ont fait connoître un tableau remarquable, que l'on voit sur le mur du nord d'une des salles latérales du petit temple situé au sud du palais de Thèbes. Ce tableau représente le retour périodique de l'inondation du Nil; la figure couchée sur un lit de repos, de forme très élégante, qui paroît entièrement recouvert de la dépouille d'un lion, représente Osiris ou le Nil prêt à sortir de sa longue léthargie. La dépouille du lion paroît avoir pour objet de placer l'époque de ce phénomène sous le signe du lion. L'oiseau chimérique dont le corps est celui d'un faucon d'Ethiopie, et qui paroît accourir de tout son vol avec le signe de la fécondité, indique la crue du fleuve. Sa tête qui est celle d'un jeune homme, est l'emblême de la nature renouvelée ou rajeunie au temps de l'inondation. Les figures à tête de serpent et à tête de grenouille, appartiennent d'autant mieux au Nil que les serpents, figurés dans ce tableau, sont de ces couleuvres aquatiques que l'on trouve fréquemment dans les puits creusés sur les bords du Nil ou dans les eaux stagnantes, après la retraite du fleuve, et que les grenouilles du Nil si célèbres, se trouvent dans tous les tableaux symboliques de ce fleuve. La terre d'Egypte est représentée par la figure d'Isis : l'hiéroglyphe de l'eau et les bouquets de lotos sont souvent répétés dans toutes les inscriptions de ce tableau. [1]

[1] *Descript. d'Egypt.*, *Mémoires sur Thèbes*, p. 247.

§ II. *Isis est la même divinité que Cérès. — Rites et attributs qui leur étoient communs. — Les voyages et les autres fables d'Isis ont rapport au défrichement des terres et à l'établissement de la civilisation. Il en est de même des fables de Cérès. — Les Grecs étoient redevables de l'agriculture aux Egyptiens.*

Tous les écrivains ont interprété le nom de Cérès comme ils ont interprété le nom d'Isis [1] : aussi les auteurs Grecs ont-ils affirmé qu'Isis étoit la même divinité que les Grecs appeloient Cérès ou Demeter. [2]

La fameuse chanson des moissonneurs chez les Grecs, le Lithyersès [3], commençoit ainsi : « Oh

[1] *Cererem Græci Demetrem nominarunt quasi dicas matrem terram* (Phurnutus, *de Nat. deor.*, cap. 28.). *Ceres Græcis Demeter dicitur videlicet a Gé, quod est terra, et meter quod matrem sonat. Est enim ipsa mater terra, id est, terra quæ omnia producit, alit, nutrit.* (*Etymol. magn.* V. *Demeter.*) Cette idée est ainsi exprimée dans Lucrèce (lib. V, v. 796.) :

Linquitur ut merito maternum nomen adepta,
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata.

[2] Herod., l. c. — Diod. Sic., l. c.— Steph. Byz. V. Βούσιρις. —S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, p. 322.—Pseudo Callisth., *in Vita Alex. magni apud Fabricium.*, vol. XIV, p. 148, B. g

[3] Les mythologues disent que cette chanson tiroit son nom de Lithyersès, fils naturel de Midas, et roi des Célènes en Phrygie. Julius Pollux (lib. VI, cap. 7.) la met au rang des chansons étrangères, et il dit qu'elle étoit particulière aux Phrygiens, qui avoient reçu de Lithyersès, l'usage de l'agriculture. Le scholiaste de Théocrite assure que de son temps les moissonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lithyersès comme d'un excellent moissonneur (Schol. Theocr., *in Idyll.* X.).

» Cérès! qui multiplies les grains et les épis, fé-
» conde cette moisson, et fais qu'elle soit des plus
» abondantes.[1] »

On chantoit en l'honneur de Cérès et de Proserpine d'autres chansons que l'on appeloit Jules de Cérès et de Proserpine. Cérès elle-même s'appeloit quelquefois *Julo*, les gerbes d'orge se nommoient aussi Ules ou Jules.[2]

Isis donna aux Egyptiens, comme Cérès aux Grecs, l'usage du bled et de l'orge. Dans le temps de la moisson, à la récolte des premiers bleds, les Egyptiens mettoient debout une gerbe autour de laquelle ils se plaçoient pour invoquer Isis. Ils portoient dans les fêtes de cette déesse, des épis de bled en reconnoissance du grand bienfait dont ils lui étoient redevables; dans quelques autres parties de l'Egypte, on portoit dans ces mêmes fêtes des vases remplis de bled et d'orge. Ils offroient des gerbes d'épis mûrs à Isis[3]; Isis, comme Cérès avoit pour insignes les épis et les pavots; ils sont souvent sur ses statues[4]. On la voit avec le calathus[5], et l'arbre ou

(1) Théocr., *Idyll.* X. = (2) Athen., lib. XIV, cap. 3. — Les hymnes, en l'honneur de la déesse, qui portoient le nom de *Ules* ou *Jules*, s'appeloient encore Démétruttes et Calliules.

(3) Diod. Sic., lib. I, § 14. = (4) Spanheim, *de Usu numis. dissert.* V., T. I, p. 223.

(5) On trouve, dans quelques monumens anciens, le calathus avec les plumes d'hirondelle sur la tête d'Isis. On a vu dans cette composition, l'emblême des productions de la terre et de l'industrie de l'homme, auquel la vue de l'adresse de la

la pomme de pin ; elle portoit aussi le nom de *Frugifera*. (1)

L'histoire des voyages d'Isis n'étoit pas seulement liée aux actions allégoriques d'Osiris et de Typhon, mais elle avoit encore rapport au défrichement des terres. La fable de la décapitation d'Isis étoit expliquée par les prêtres d'une manière énigmatique ; ils en faisoient un mystère impénétrable qui, découvert aux seuls adeptes, leur rappeloit les désordres du monde moral et particulièrement les calamités que les hommes avoient essuyées avant que de quitter la vie sauvage (2). Pour conserver la mémoire d'un bienfait aussi signalé, on portoit des couronnes de branches de chêne dans les fêtes relatives à la moisson. Dans quelques monumens anciens on voit Celeus, rapportant chez lui dans un panier du gland et des mûres de buisson, nourriture ordinaire des hommes avant l'invention de l'agriculture (3) ; la fille de Celeus et la reine Métanire qui les premières reconnurent Cérès, et qui reçurent des marques de sa bienveillance, ont toutes deux des épis. Triptolème dans le char que lui a donné Cérès, quitte sa famille, pour

confection du nid de l'hirondelle a donné, dit-on, des idées de construction.

(1) S. August., *Civ. Dei*, lib. VIII, cap. 27. = (2) Plutar., *de Isid. et Osir.*, § 20. — Sainte-Croix, *Mystères du pagan.*, T. I, p. 6.

(3) *Ille domum glandes, excusaque mora rubetis*
portat. (Ovid.)

Prima Ceres ferro mortales vertere terram instituit.

aller ; suivant l'ordre de la déesse, répandre ses bienfaits dans tout l'univers : on reconnoît à son air jeune et vigoureux le nourrisson de Cérès ; le bled qu'il tient est la marque de sa mission (*ll*). Au-delà du char de Triptolème, on voit deux femmes qui portent chacune un flambeau, attribut de Cérès [1]. Dans ces monumens, on voit Eumolpe l'un des quatre personnages que Cérès se choisit elle-même pour la célébration de ses mystères, et qui fut le premier hiérophante ; Bacchus s'appuie négligemment sur l'épaule de la déesse.

Les marbres d'Oxford marquent que trois ans après l'arrivée de Cérès à Athènes [2], sous le règne d'Erechthée, Triptolème sema du bled dans un canton du territoire d'Eleusis appelé *Rharia* [3], que le champ Rharos fut le premier ensemencé de grain, et que pour en conserver le souvenir, c'étoit avec de l'orge de ce champ que l'on faisoit les gâteaux qui étoient offerts sur l'autel de Cérès.

Les écrivains les plus sensés et même les poètes, quoiqu'accoutumés à suivre la mythologie, ont reconnu que l'invention du labourage étoit due aux Egyptiens (*mm*) ; ce fait est encore prouvé par les monumens : on a des images antiques de Cérès où l'ornement de tête est la fleur du lotos qui est la marque caractéristique d'Isis [4] ; mais l'opinion qui flattoit l'amour-propre des Grecs, prévaloit

[1] *Ceres facibus accensis et serpente circumdata.*

[2] Herod., lib. II. = [3] Pausanias, *Attic.* = [4] Aristot., *ad Nicom.*, lib. VIII, cap. 11, p. 110.

toujours chez eux, et ils aimoient à dire que Cérès étoit venue elle-même en leur pays enseigner le plus utile des arts à un de leurs compatriotes, que les uns appellent Ephiménide [1] surnommé Buzigès, et les autres Triptolème. Après l'établissement de l'agri-

[1] La Crète et la Sicile se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à Cérès. Athènes s'est donné celui d'avoir le premier reçu des leçons d'agriculture et l'art de cultiver le bled; mais les Athéniens avouoient eux-mêmes que Cérès n'étoit venue dans l'Attique que sous le règne de Cranaüs ou de Pandion, suivant Apollodore, ou sous celui d'Erechthée, suivant les marbres d'Arundel, Diodore de Sicile (lib. I.), Justin (lib. II.), et suivant l'opinion la plus commune. Cécrops étoit bien antérieur à ces princes : il vivoit du temps de Moïse, et depuis long-temps l'Egypte étoit civilisée et cultivoit le bled. N'y en eût-il d'autres preuves que l'histoire d'Abraham qui, pressé par la famine dans la terre de Chanaan, se réfugia en Egypte, et l'histoire de Joseph (*Genes.* XII, 10.) : personne ne peut avoir l'idée que les Européens aient connu l'agriculture avant l'Egypte, terre si naturellement fertile ; il est au contraire hors de doute que les Crétois, les Siciliens et les Athéniens ont reçu ce bienfait des Egyptiens. C'est à leur imitation que les Grecs ont institué les fêtes de Cérès, l'Isis Egyptienne. Hérodote dit que les filles de Danaüs les enseignèrent aux femmes des Pélasges; Eumolpe les apporta à Athènes : or, Danaüs vint à Argos, lorsqu'Erichthonius régnoit à Athènes, et c'est sous le règne d'Erechthée qu'Eumolpe vint dans l'Attique. La Cérès Sicilienne est bien plus postérieure encore à Isis : Festus dit textuellement que le culte de Cérès a été apporté en Sicile. Quant à la Crète, ce fut à Gnosse que Cérès, suivant Diodore de Sicile, ou Minerve, suivant d'autres écrivains, établit l'agriculture; or, l'ancienneté de cette ville ne peut être comparée à celle de la civilisation égyptienne.

culture, on ne tarda pas à instituer des fêtes dont le principal but fut le désir de rassembler les hommes et de les unir par l'amitié, en leur faisant partager un divertissement agréable [1]. Les premières réunions, les premiers sacrifices de cette espèce eurent lieu après les récoltes, et lorsqu'on voulut offrir à la divinité les prémices des fruits de la terre. Les poëtes nous ont fait des peintures charmantes de ces premiers sacrifices qu'on offrit à Cérès et à Bacchus [2]: à la naissance des fêtes d'Eleusis les femmes s'assembloient autour du puits nommé Callichore, et y exécutoient des danses religieuses. Il n'est pas probable que dans ces temps reculés, et dans l'enfance de la civilisation, où la religion avoit pour but principal de réunir plus étroitement les citoyens et les familles, il y ait eu de ces fêtes exclusives où les initiés évitoient les regards, et où il entroit tant de mysticité: alors les fêtes étoient publiques, et se bornoient aux danses et aux chants.

§ III. *Les Eleusiniennes et les Thesmophories étoient les deux fêtes les plus célèbres de Cérès. La première avoit pour objet l'invention de l'agriculture, la seconde l'établissement des lois, suite nécessaire de la culture des champs. Isis fut aussi législatrice.*

Les deux fêtes les plus célèbres de Cérès, les Eleusiniennes et les Thesmophories, avoient pour

(1) Diod. Sic., lib. I. — Tibul., *Eleg.* 8, lib. I, v. 29.

(2) Tibul., *Eleg.* 5, lib. XI, v. 95.

objet, la première, l'invention de l'agriculture, et la seconde l'établissement des lois, suite naturelle de la culture des champs.

Ovide a eu raison de dire qu'en fécondant les terres, en procurant aux hommes une plus douce nourriture, Cérès leur avoit en même temps donné des lois [1], et que toutes les douceurs de la vie étoient un présent de cette déesse. Ainsi, suivant la remarque de Grotius, lorsque les anciens ont donné à cette divinité l'épithète de législatrice, et qu'ils ont appelé une fête célébrée en son honneur du nom de Thesmophories, ils ont fait entendre par là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit, le droit de propriété différent de celui qui résulte de la loi naturelle, et en effet la législation dut naître aussitôt que les hommes cessèrent de vivre des productions spontanées de la terre; pour ensemencer il fallut distinguer les champs, de là sont sortis le droit de propriété, les règles qui l'établissent et toute la législation qui en découle. On a donné à Cérès des balances à cause de l'invention des lois. [2]

Orphée appelle Bacchus Thesmophoros comme dieu de l'agriculture [3]. On disoit aussi qu'à son

(1) *Prima Ceres unco glebam dimovit aratro,*
Prima dedit fruges, alimentaque mitia terris,
Prima dedit leges, Cereris sunt omnia munus. (Ovid., *Metam.*, v. 342.)

(2) *Cabin. de Stosch.* ch. II, sect. 5, nº 274, 275.

(3) Le pavot étoit mis quelquefois au nombre des symboles

retour de l'expédition des Indes, il avoit tout trouvé dans le désordre et l'anarchie, qu'il avoit puni le crime et établi les lois. La déesse Isis avoit aussi donné les premières lois en Egypte, elle avoit enseigné aux hommes à se rendre la justice et à bannir la violence par la crainte du châtiment [1] : dans ses mystères un ministre portoit la main de justice. C'est comme déesse de la justice qu'elle envoya au roi Bocchoris un serpent qui, s'entortillant autour de sa tête, le couvroit de son ombre, pour l'avertir de juger avec équité, afin qu'il ne cédât pas à toutes les instances, par la crainte de s'entendre appeler un homme dur et intraitable [2]. A Hermopolis, elle étoit adorée comme déesse de la justice [3] ; elle étoit l'emblême de la justice et de la sagesse. [4]

La première loi de Cérès fut celle des limites et du droit que le cultivateur avoit aux récoltes. On lisoit dans la célébration des mystères d'Eleusis, les lois qui avoient été établies par Triptolème disciple

mystiques de Bacchus, avec les férules, les thyrses, etc., (S. Clém. Alex., *Protrept.*, p. 24.). Dans les monumens antiques qui sont relatifs aux Dionysiaques, on voit souvent la grappe entre des épis. (Montfaucon, *Supl.*, T. I, p. 103.)

(1) Diod. Sic., lib. I.

(2) Plut., *Traité de la fausse honte*, T. VII, p. 41. = (3) Plut., *Traité d'Isis et d'Osiris.—Posuisse vero dicunt etiam leges Isin, per quas sibi invicem homines dare jus et destitisse ab illegitima violentiâ et contumeliâ propter metum punitionis. Propterea etiam antiquos Græcos Cererem legiferam nominare, utpote legibus primum ab eâ positis.* (Diod. Sic., lib. I.) = (4) Plut., *Ibid.*

et favori de Cérès : la première étoit d'honorer son père et sa mère ; la seconde de n'offrir aux dieux que des fruits ; la troisième défendoit de tuer les animaux qui servoient au labourage [1]. Dans la suite ces lois furent gravées sur l'airain et conservées dans le temple de Cérès à Eleusis : elles étoient aussi consacrées à Athènes dans le Metroum [2]. C'est en mémoire de cette heureuse législation qu'on établit tous les ans, les Thesmophories dans lesquelles on portoit respectueusement en triomphe le livre des rites et des lois. Cette fête étoit donc particulièrement consacrée à Cérès législatrice, ainsi que l'indique son nom lui-même, comme les fêtes éleusiniennes furent consacrées plus spécialement à rappeler les autres bienfaits de Cérès déesse de l'agriculture. Quoique le but de l'institution de ces deux fêtes ait été reconnu dans tous les pays où elles étoient observées, cependant les cérémonies étoient absolument les mêmes dans l'une et dans l'autre, et les deux objets de reconnoissance envers la déesse n'étoient jamais séparés [3]. Le seul caractère qui pût faire distinguer les Thesmophories des fêtes d'Eleusis étoit que dans les premières, les femmes seules pouvoient en être les ministres [4] ; les Thesmophories étoient annuelles, et elles se célébroient au temps des semailles. Les cérémonies, en rappelant le rapt de

[1] Porphyr., *de Abstin.*, lib. IV, § 22. = [2] Servius, *Æneid.*, lib. IV, v. 58. = [3] Pausanias, lib. X. — Gruter, *Inscript.*, p. 309. — Cicer., *de Legibus*, lib. II, cap. 14. = [4] Salmas, *Exercit. Plinian. ad Solin.*, p. 752.

Proserpine, avoient pour but principal de faire allusion au temps que le bled alloit rester caché au sein de la terre [1]. Il paroît très vraisemblable que les femmes qui étoient employées dans les sacrifices des Thesmophories, étoient les mêmes qui avoient été initiées aux mystères d'Eleusis; les Thesmophories étoient, aussi bien que les mystères d'Eleusis, des cérémonies nocturnes qui se faisoient à la lueur des lampes et des flambeaux. Du reste cette allégorie primitive d'Isis et de Cérès, est claire; elle est uniquement relative à l'établissement de l'agriculture, à l'abondance qu'elle produit et à la législation qui en découle. Virgile décrit les instrumens nécessaires au laboureur, tels que les ordonna la déesse d'Eleusis [2] : le soc, le corps de la charrue, les chariots, les rouleaux ferrés, les traîneaux, les herses, les lourds rateaux, les ouvrages d'osier inventés par Célée, les claies d'arboisier, le van d'Iacchus. Tous les attributs, toutes les épithètes de Cérès (*nn*) étoient primitivement relatifs à l'agriculture [3] et à

(1) Phurnutus, *in Cerere*.—Arnob., lib. V.

(2) *Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra.* (Virg., *Georg.*, lib. I, v. 160.)

(3) *Nutrit rura Ceres, almaque faustitas.* (Horat., lib. IV, *Od.* V, v. 18.) *Faustitas* vient de *faustus, faventia divina*, la grâce du ciel : c'est ce qu'Horace appelle dans le Poëme Séculaire *aquæ salubres*, et *Jovis auræ*. Cette grâce du ciel n'est autre chose que des eaux saines et un air pur; les Romains en avoient fait une divinité qu'ils appeloient *Faustitas*.

la législation. On lui offroit une couronne d'épis [1]; on pendoit quelquefois cette couronne à la porte de ses temples [2], le plus souvent on la mettoit sur la tête de la déesse. On joignoit les pavots à l'épi *Cereale papaver* [3]; les Mélisses (*oo*) prêtresses de Cérès, portoient aussi une couronne d'épis, un pavot, et elles avoient une clef appendue sur leurs épaules. Cérès, déesse de l'agriculture, est souvent placée sur un bœuf [4] tenant deux flambeaux à la main. Les Grecs célébroient en l'honneur de Cérès plusieurs autres cérémonies, où on observoit à peu

(1) *Fertilis frugum pecorisque tellus*
Spicea donet Cererem corona;
Nutriant fœtus et aquæ salubres
Et Jovis auræ. (Hor., *Carmen Sæculare*, v. 29.)

Primitias frugum dant spicea serta suarum. (Ovid.)

Imposuitque suæ spicea serta comæ. (Ovid.)

(2) *Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona*
Spicea, quæ templi pendeat antè fores. (Tibul., lib. I, *Eleg.* I.)

(3) *et spicis tempora cinge, Ceres* (Tibul., lib. II, *Eleg.* I.)

Dans une épigramme, Cérès est appelée Σαχυοσέφανος, *couronnée d'épis*. Les poètes latins l'appellent *Spicifera*.

(4) *Illa jugo tauros collum præbere cogit.* (Ovid., lib. IV, v. 403.)

Callimaque donne à Cérès le surnom de *Melophoros*, *Ovifera*.

Quæ cura boum, qui cultus habendi, sit pecoris. (Sophoc., *Philoct.*, v. 396.)

Comme chargée du soin des troupeaux, Cérès étoit la même que Palès.

près les mêmes rites que les Egyptiens pratiquoient dans les fêtes d'Isis. Les Athéniens, avant que d'ensemencer les terres, faisoient un sacrifice à Cérès, pour que les fruits fussent abondans; c'étoit un jour de fête que l'on appeloit les Proérésies (*pp*)[1]. Les Athéniens y sacrifioient pour tous les Grecs: ces fêtes furent établies, dit-on, d'après les ordres de l'oracle, à l'occasion d'une famine affreuse qui désola l'Attique et toute la Grèce[2]. Après la moisson, ils lui offroient les prémices des fruits en actions de grâce de leurs récoltes. Dans la fête nommée Epachthès, les Béotiens portoient en cérémonie ce qu'ils appeloient la maison de Cérès Achaïa, et cette fête se célébroit dans le mois des semailles. Dans l'île de Cos, on célébroit en l'honneur de Cérès des fêtes appelées Thalysiennes, qui ont été chantées par Théocrite[3]; ces fêtes thalysiennes étoient publiques et particulières, comme les Dionysiaques à Athènes: Phrasidame et Antigènes, dans l'Idylle de Théocrite, les célèbrent à leur campagne. Des médailles antiques représentent Cérès *Courotrophos*[4]; deux

(1) Hesychius. — Schol. Soph., *ad OEdip.*—Schol. Aristoph., *ad Equites.* = (2) Suidas. — Plut., *in Conv.*, sap. VII. = (3) Theocrit., *Idyll.* VII.

(4) *Ita tellus, sive Ceres varias habet potestates, atque ut nutrix, constitutionem imitatur, effectricem : Juxtà quàm, Athenienses, more apud majores recepto, eam Courotrophon laudant.* Il y avoit à Athènes un temple de la terre Courotrophos (Pausanias.) : ce temple avoit été consacré à la terre nourricière des enfans, par Erichthonius, qui le premier avoit offert un sacri-

petits enfans portant la corne d'abondance sont placés sur son sein : chez les anciens, les enfans étoient le symbole de la fécondité. Les figures du Nil étoient accompagnées de deux enfans, l'un placé sur un hippopotame, l'autre joüant avec une corne d'abondance. Lorsqu'ils vouloient représenter la fertilité d'une contrée, ils le faisoient avec des enfans : Cérès est souvent représentée avec la robe de mère de famille, tenant une poignée de pavots et d'épis. Jupiter ayant promis à Cérès que Proserpine sa fille demeureroit six mois avec elle, le calme reparut sur son visage, elle entrelaça des épis dans sa chevelure, et la récolte des grains fut si abondante que les aires ne purent la contenir [(1)]. Les femmes invoquoient Cérès pour obtenir la fécondité. [(2)]

fice à cette divinité (Suidas, V. *Erichthonius.* — *Marmor. Oxon.* Epoch. 10.). Il est passé en loi, depuis cette époque, de commencer par offrir un semblable sacrifice à cette divinité, avant que de sacrifier à quelqu'autre dieu que ce fût.

(1) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 613. L'usage de représenter Cérès avec des épis de bled, lui avoit fait consacrer le signe de la Vierge, l'épi étant une belle étoile de cette constellation. Les astrologues disoient que lorsque cette étoile commençoit à paroître au dixième degré de la vierge, elle devoit inspirer aux nouveaux-nés le goût de l'agriculture :

At cum per decimam consurgens horrida partem
Spica feret præ se vallantes corpus aristas,
Arvorum ingenerat studium rurisque colendi. (Manilius, lib. V, v. 271, 273.)

(2) *Enneæ Cererem nurus frequentant.*

On lit dans le même Manilius (*Astron.*, lib. II, v. 432.) :

Enfin, Isis comme Cérès, étoit la terre mère, envisagée tantôt comme la partie supérieure de la terre et nourrissant tous les êtres, tantôt comme la partie inférieure qui les reçoit et les renferme dans son sein. Le culte d'Isis ou Cérès et de Bacchus n'étoit que celui de la nature, considérée comme unique, relativement à sa fécondité et à la génération dont elle a fait une loi, mais divisée suivant ses opérations et ses présens, adorée primitivement dans le bled

Spicifera est virgo Cereris. Cette idée est confirmée par la position de ce signe aux pieds de la constellation du bouvier (Théon, *ad Arat.*, p. 15.). Non-seulement les temples de Cérès étoient ornés de gerbes de bled, ils étoient encore décorés des instrumens de la moisson (Apul., *Met.*, lib. III, p, 358.). Le pain étoit le symbole de Cérès sur plusieurs monumens. (Beger., *Thes. Brand.*, T. I, p. 6.). Virgile, Ovide, et un grand nombre de poètes, ont employé le nom de Cérès pour le bled et pour le pain. On voit sur un monument du cabinet de Stosch (Ch. II, sect. 5, nº 224.) Cérès tenant de la main droite une tête de bélier, animal qu'on lui sacrifioit. On lui offroit aussi des brebis qui ne devoient pas avoir plus de deux ans (Virg, *Æneid.*, lib. IV, v. 57, 58.—Servius, *in hoc loco.*); mais le porc étoit l'offrande la plus commune. L'instinct qu'a la fourmi de ramasser des grains de bled, l'a fait placer sur les monumens de Cérès : l'un représente ces insectes à ses pieds, l'autre les place sur son char (*Cabinet de Stosch*, sect. 5, nº 227, 252.). Les coqs plaisoient à Cérès ; on en voit sur le Modius, tenant au bec une souris, qui est regardée comme l'ennemie de la déesse des moissons. On trouve au revers des médailles qui représentent Cérès, un épi de froment, dont les feuilles sont surmontées d'un de ces animaux (Sainte-Croix, *Mystères du paganisme*, T. II, p. 224.).

sous le nom de Cérès et dans le vin sous le nom de Bacchus.

§ IV. ***Isis principe passif qui embrasse toutes les générations et la nature entière. C'est l'Isis ou la déesse des mystères. — Ses différens noms.***

Les Egyptiens généralisèrent bientôt ce culte et firent d'Isis le principe passif qui embrasse toutes les générations et la nature entière (1) : c'est cette divinité qu'adorèrent les Grecs dans les mystères, et dont il est si souvent fait mention dans leurs cérémonies sacrées, c'est à elle que sont appliquables les anciennes inscriptions qui nous ont été transmises (2). Ainsi, Isis considérée sous un point de vue plus général, devint le symbole de la puissance passive de la nature, l'emblême de sa bienfaisance; c'est sous sa protection que les Egyptiens se plaçoient immédiatement. Isis, d'après ces idées religieuses est dans la nature comme la substance femelle, comme l'épouse qui reçoit tous les germes productifs; elle est le récipient universel, la nourrice de tous les êtres : on l'appelle Myrionime, parce qu'Osiris ou le premier principe la rend capable de prendre toutes sortes de formes. Elle a un amour

(1) *Isis est ea naturæ pars, quæ, quasi feminea, omnes in se recipit ortus, tanquam nutrix quædam et commune receptaculum.*

(2) Omniformis natura (Grut., *Thes. Græc.*, sect. 24, J. 7.). Omnium mater. (Grœvius, *in lect.*—Hesiod., lib. XVII.)

inné pour ce premier être, le même que le bon principe, elle le désire, elle le recherche; au contraire elle fuit, elle repousse Typhon ou le principe du mal, et quoiqu'elle soit le récipient ou la matière des opérations de l'un et de l'autre, cependant elle a toujours une pente naturelle vers le meilleur des deux: elle s'offre à lui volontiers, afin qu'il la féconde, qu'il verse dans son sein ses influences actives, qu'il lui imprime sa ressemblance. Elle éprouve une douce joie, un vif tressaillement, lorsqu'elle sent en elle les gages certains d'une heureuse fécondité [1]: telles étoient les idées mystiques des Egyptiens. C'est d'après ces mêmes idées qu'Isis, après avoir si laborieusement cherché Osiris et avoir retrouvé son corps, élève son fils Horus l'emblême des productions terrestres, qu'elle le fortifie par les exhalaisons, par les vapeurs et les nuages dont elle le nourrit; alors elle triomphe de Typhon, mais elle ne le fait pas périr. Cette déesse, mère souveraine de la terre, n'a garde de laisser détruire l'ennemi d'Osiris et d'Horus, c'est-à-dire, la substance opposée à l'humidité; au contraire elle le relâche, elle lui rend la liberté, afin qu'il serve de tempérament à l'autre, car l'univers ne pourroit subsister, si la sécheresse ou la substance ignée étoit anéantie. [2]

Isis, comme principe passif, comme mère des générations, représenta d'abord la terre en général,

[1] Plut., *de Isid. et Osir.*, p. 129. = [2] Plut., *Trait. d'Isis et d'Osiris*, p. 101.

et sous ce rapport elle fut appelée Τιθήνη, *matrix*, *nourrice*, *et* πανδεχὴς *susceptrix*, recevant les influences du premier être. Aussi son corps étoit-il garni de mamelles. (1)

Comme principe passif, les Egyptiens lui donnoient différents noms. Ils l'appeloient *Muth*, c'est-à-dire, mère; ils l'appeloient *Athyr*, id est, *plena Ori*, parce qu'elle étoit la mère de toutes les productions divinisées sous le nom d'Horus, ou comme dit Platon, parce qu'elle étoit l'espace ou le récipient de la génération. Les Egyptiens représentoient souvent, par une femme coiffée d'une tête de vache ou de feuille de lotos, Isis nourrissant son fils Horus, c'est-à-dire, la matière première, le principe passif des générations avec le cosmos fruit de l'union des deux sexes (2). Elle étoit encore appelée *Methyer*, nom que Plutarque dit être composé de deux mots *plein* et *cause*, car la matière du monde est pleine du premier principe auquel elle est unie. Isis est donc remplie du pouvoir, de la faculté efficiente pour produire les êtres, *virtutis effectricis plena*. (3)

La terre étant le sein dans lequel tout reçoit les premiers principes de la vie, les Egyptiens ont donné tous ces noms à Isis qui la représentoit.

(1) *Isis, juncta religione celebratur, quæ est vel terra vel natura rerum subjacens cœli : hinc est, quod continuatis uberibus corpus deæ omne densetur, quia terræ, vel rerum naturæ altu nutritur universitas.* (Macrob., lib. I, *Saturn.*, cap. 20.)

(2) Sainte-Croix, *Myst. du pagan.*, T. I, p. 8. = (3) *Traité d'Isis et Osiris*, p. 136.

Le même motif a fait appeler la terre par les Grecs, *Demeter*, nom qu'ils donnoient à Cérès : [1]

Terra Ceres, cunctis mater, dans omnia large. [2]

§ V. *Les Egyptiens attribuèrent cette force génératrice non-seulement à la terre, mais à plusieurs grands corps de la nature, et particulièrement à la lune.*

Les Egyptiens ne bornèrent pas cette vertu génératrice à la terre, ils l'attribuèrent à plusieurs grands corps de la nature, et principalement à la lune, opinion sur laquelle nous sommes entrés dans de grands détails dans notre chapitre quatrième. Aussi Isis n'étoit-elle pas différente de la lune; dans ses images, les cornes qu'elle porte désignent la lune dans

(1) La terre, dit Plotin, renferme en elle cette force végétative qui agit dans l'organisation des plantes : c'est en raison de la vie dont l'a douée le principe intelligent, qu'elle fut honorée sous le nom de Cérès (Plotin, *Ennead.* 4, lib. IV, cap. 25, 26, 27.). On remarque, dans cette expression de Plotin, *la vie dont l'a douée le principe intelligent*, combien les éclectiques cherchoient à se rapprocher de la doctrine des Hébreux et des chrétiens, les seuls, comme dit Eusèbe (*Præp. Ev.*, lib. VII, c. 3.) qui regardèrent toutes les parties de l'univers, non comme autant de dieux, mais comme les ouvrages de la divinité; les seuls qui reconnurent une substance intelligente supérieure à l'univers et à toutes ses parties, qui leur donnoit la vie, qui en dirigeoit le mouvement, en régloit l'ordre et en entretenoit l'harmonie, tandis que la théologie payenne ne reconnoissoit et n'adoroit que la nature en général, et chacune de ses parties en particulier.

(2) Orph.—Diod. Sic., lib. I, § 12.

son croissant; les voiles noirs dont on la couvre marquent les éclipses de cette planète, et l'obscurité dans laquelle elle tombe en cherchant le soleil [1] : Cérès étoit aussi la lune, comme principe passif, comme ayant la force génératrice [2]. Les Egyptiens donnoient à la lune le nom de *mère du monde*, parce qu'elle répand dans l'air les principes fécondans qu'elle a reçus du soleil; c'est d'après l'opinion qu'elle influoit beaucoup sur la formation du corps humain, que J. Firmicus Maternus, dans la préface du cinquième livre de ses mathématiques, dit en s'adressant à la lune: *O toi, la mère des corps humains!* et que les anciens disoient qu'elle étoit l'auteur et le maître du corps [3]. Les phases de la lune avoient conséquemment, suivant eux, une grande influence sur le développement des germes, et sur les accouchemens: ce qui convenoit beaucoup à la déesse Buto, qui en étoit l'emblême, l'Illythie des Grecs, la Lucine des Romains. [4]

[1] Plut., *Ibid.*, p. 129.

[2] C'est pourquoi Virgile a dit (Georg. I.):

Vos ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres.

Apulée (lib. XI.) appelle la lune *regina cœli*, *Ceres alma*, *frugum parens originalis*. Les Lacédémoniens regardoient Cérès et Diane comme une même divinité; le mont Taygète étoit consacré à Cérès comme il l'étoit à Diane (Winck., *Mon. Ined.*, T. I, p. 84.).

[3] Selden., *de Diis Syr. syntag.*, cap. 1. = [4] Plut., *Sympos.*, lib. III.

Les prêtres égyptiens avoient distingué les phases de la lune; lorsqu'elle étoit nouvelle, ils l'adoroient sous le nom de Bubastis [1] : tous les ans on célébroit à Bubaste en l'honneur de cette divinité des fêtes célèbres où on affluoit de toute l'Egypte [2]. Lorsqu'elle avoit atteint la plénitude de sa lumière, ils l'adoroient sous le nom de Buto dont les Grecs ont fait leur Latone; et, lorsqu'elle décroissoit, ils l'adoroient sous d'autres noms et lui rendoient un autre culte, comme nous le verrons.

Les Egyptiens représentoient la nouvelle lune sous le symbole de Bubastis comme vierge, et la pleine lune, sous le symbole de Buto, comme mère et nourrice. Les anciens croyoient que plus cet astre approche de l'époque ou du phase que nous appelons la pleine lune, plus il a de force et de puissance; ils appliquoient à la lune comme au soleil leur système de génération, d'enfance, de jeunesse et de vieillesse. Ils divisoient le temps jusqu'à la pleine lune en trois intervalles de cinq jours chacun, les premiers cinq jours étoient regardés comme imparfaits, et la pleine lune étoit

[1] *Bubastis lingua græca dicitur Diana* (Herod., lib. I, cap. 137.). *Apollinem et Dianam Ægyptii dicunt Bacchi et Isidis liberos; Apollo vero Ægyptiacè Horus dicitur: Ceres autem Isis, Diana vero Bubastis* (*Ibid.* cap. 156.). — [2] Herod., lib. II, cap. 60.—Ovid., *Met.*, lib. IX, v. 687. Il paroît que du temps de Strabon et de Juvénal les fêtes de Bubaste n'étoient pas célébrées (Strab., lib. XVII, p. 472.—Juvenal., *Satyr.* XV, v. 8.). La description qu'en donne Thévenot, qui a vu cette fête, ne diffère point de celle qu'en fait Hérodote.

regardee comme parfaite. Ils regardoient la pleine lune comme la mère de ces rosées abondantes si utiles pour les champs de l'Egypte, surtout dans les mois de février et de mars où le besoin de l'eau du Nil commençoit à se faire sentir [1]. Aussi Buto étoit une ancienne divinité de l'Egypte : elle étoit au nombre des huit grands dieux [2]; elle étoit adorée à Buto, ville importante et célèbre de l'Egypte intérieure, dans le voisinage de l'embouchure Sebennetique [3]. On y célébroit, tous les ans, dans un temple magnifique, un des ouvrages les plus admirables de l'Egypte [4], des fêtes célèbres qui y attiroient une immense affluence de toutes les parties de ce pays; Horus, dont Buto avoit été la nourrice, étoit aussi adoré dans cette ville avec de grandes solennités. Proche le temple étoit le lac ou l'île de Chemnis que les Egyptiens disoient être flottante, légende que les Grecs ont appliquée à Apollon et à l'île de Délos [5]: aussi les interprètes Grecs des choses sacrées, établis par le roi Psamméticus, ont déclaré que cette divinité étoit Latone. Buto étoit la nourrice d'Horus et de Bubastis, les mêmes divinités qu'Apollon et Diane dont Latone étoit la mère chez les Grecs. [6]

[1] *Maxime enim plenilunio rorem jacit aer colligatus* (Plut., *Sympos.*, lib. II, *in fine.*). = [2] Herod., lib. II, cap. 156. = [3] Herod., lib. II, cap. 59, 155, 156. — Strab., p. 551. — Steph. Byz. V. Βούθος. = [4] Pomponius Mela, *de situ orbis*, lib. I, cap. 9. = [5] Herod., lib. II, cap. 156. = [6] Phurnutus, *de Nat. deor.*, cap. 2. — Hésiod., *Theogon.*

D'après cette croyance des Egyptiens sur la force génératrice de la pleine lune, dont Buto étoit le symbole, les théologiens faisoient de Buto la même divinité qu'Athyr, cette Vénus des Egyptiens dont nous avons déjà parlé, et ils adoroient cette même divinité sous le nom d'Hécate ou Vénus Scotia, comme divinité des ténèbres et de la nuit mère de tous les êtres, ou comme l'emblême du chaos primitif d'où tous les êtres ont été tirés. L'Hécate de Memphis étoit la même divinité que la déesse Buto; Hésychius confirme cette opinion par la signification qu'il donne au mot *Buto* : c'est, dit-il, les sépulcres où sont placés les cadavres des morts [1]. La musaraigne étoit le symbole des ténèbres, et l'image vivante de Buto, parce qu'elle étoit aveugle. [2]

Les théologiens Grecs ont appliqué cette doctrine à Latone : ils disoient qu'Apollon et Diane étoient nés de Jupiter, parce qu'il étoit l'architecte du monde, et de la terre, parce qu'elle est la matière universelle dont le maître du monde s'est servi pour son ouvrage, et qui a reçu le nom de Latone du verbe λήθειν, *latere*, *cacher*; car tout étoit caché dans le sein des ténèbres, avant que la lumière fût [3]; les ténèbres précédant

[1] *Buti Ægyptiacè dicuntur loca in quibus mortui reconduntur* (Hesych.). = [2] *Murem araneum, divinos honores reperisse apud Ægyptios, aiunt eo quod cœcus sit.* (Plut.)

[3] On trouve cette opinion toujours reproduite chez les anciens. *Apollinem et Dianam natos aiunt e Jove et Latona; ubi Jupiter est opifex mundi : Latona est materies universi quæ* Λητὼ, *sive Latona* ἀπὸ τοῦ λήθειν *dicta est; quoniam, antequam lux*

toujours la lumière [1], Apollon et Diane sont sortis du sein des ténèbres, comme des enfans sortent du sein de leur mère. [2]

Buto n'étoit pas une autre divinité qu'Isis elle-même : en effet Buto fut la nourrice d'Horus et de Bubastis; suivant d'autres fables égyptiennes, Isis après avoir retrouvé Osiris, nourrit Horus et Bubastis : c'est pourquoi Eschyle qui avoit adopté [3] cette doctrine, disoit que Diane étoit fille de Cérès. Isis nourrit Horus à Butos où il y avoit un lac considérable, dont les vapeurs tempéroient la sécheresse [4], et où les nuages et les pluies faisoient croître et fortifioient

foret, omnia in tenebris delituerint (Vossius, *de Origin. Idol.*, lib. II. cap. 12.). *Latona potest etiam a* λανθάνω, *quod latere significat, deduci quia e tenebris Apollo et Diana nati sunt, e confusa scilicet rerum naturâ.* (Natal. Com., *Myth.*, lib. III, cap. 17.)

(1) *Nam tenebras luce esse priores censent.* (Plut.)

(2) *Filius Latonœ dicitur Apollo, id est, noctis, videtur enim sol ex illâ, tanquam ex matre procreari.* (Eustath., *Iliad.*, lib. I, p. 22.)

(3) La déesse Bubastis, symbole de la lune nouvelle, étoit sous ce rapport la même divinité qu'Isis; cependant la théologie mystique et symbolique des Egyptiens avoit mis une différence entr'elles : Bubastis étoit la fille d'Isis, car Isis désignoit la lune considérée dans ses rapports universels, elle étoit l'emblême de sa force et de sa puissance, tandis que Bubastis étoit simplement le symbole de la lune nouvelle et de ses périodes d'accroissement jusqu'à la pleine lune.

(4) *Quia aquosa et irrigua terra, maxime educit exhalationes, quibus siccitas restinguitur atque laxatur.* (Plut., *de Isid. et Osir.*)

Horus emblême des productions terrestres [1]. Ainsi d'après les dogmes des Egyptiens, c'étoit de l'action combinée d'Osiris et d'Isis, c'est-à-dire, de l'action du soleil et de la lune, dépositaires des qualités ignées et des qualités humides de la nature [2], que se formoit la génération, et que résultoit l'heureuse harmonie dont se composoit la température de l'année si favorable aux productions terrestres.

§ VI. *Les Anciens donnoient encore la faculté génératrice à l'étoile Sothis.*

Cette faculté génératrice qui appartient à la terre, que les anciens donnoient à la lune, ils la donnèrent encore à l'étoile Sothis. Cette idée mystique tiroit son origine du lever héliaque de cette étoile qui concouroit exactement avec les crues du Nil [3] : elle

(1) *Rursus, ubi Osirim Isis recipit et Horum nutrit et educat Buti, crescentem et roboratum exhalationibus et nebulis et nubibus* (Plut., *de Isid. et Osir.*). = (2) Diod. Sic., lib. I, cap. 8, 11.

(3) Le temps écoulé depuis le premier lever de Sothis jusqu'à son premier lever de l'année suivante, avoit alors pour valeur exacte trois-cent-soixante-cinq jours un quart. Ce phénomène avançant régulièrement d'un jour tous les quatre ans dans l'année civile, il passoit successivement du premier jour du mois thoth à tous les autres jours de l'année, et il revenoit au premier de thoth après quatorze-cent-soixante-une années vagues de trois-cent-soixante-cinq jours, qui constituent la période sothique ou cynique. Elle servoit à mesurer les intervalles de temps très étendus (*Recherches sur les sciences et le gouvernement d'Egypte*, par M. Fourrier, p. 806.). Cette période s'est

étoit l'annonce de l'inondation, c'est-à-dire, de la fertilité en Egypte, et on ne tarda pas à la regarder comme une des causes de cette fertilité (*qq*). Les Egyptiens comptant les crues du Nil du lever de l'étoile Sothis, appeloient cet astre Hydragogue, et comme ils rapportoient ces crues à Isis, et qu'ils plaçoient la divinité dans chaque grand corps de la nature, l'étoile Sothis fut consacrée à Isis comme mère des générations, ou plutôt l'étoile Sothis n'étoit autre chose qu'Isis elle-même qui en étoit l'ame [1]. Etant ainsi identifiées et concourant au même effet, le nom de l'astre devint celui de la divinité à laquelle on donna le nom de Sothis et celui d'Hydragogue, et le nom de la divinité devint celui de l'astre qu'on appela l'étoile d'Isis.

Suivant Plutarque, le mot Sothis signifie dans la langue égyptienne κυεῖν, id est, *utero gestare*,

renouvelée, suivant Censorin, le douzième des calendes d'août, sous le deuxième consulat de l'empereur Antonin. (Censorinus, *de die natali*, cap. 21.)

[1] *Ægyptii Sothim Isim esse asserunt, Græci hanc ad Sirium stellam referunt, et Sirium tanquam canem Orionis venatores pingunt* (Damascius, *in Vitâ Isidori, apud Phot.*, *Bibl.*, *cod.* 242.).—*Est autem apud eos Isis sidus, quod Ægyptio quidem nomine Sothis, græco vero astrocyon dicitur* (Hor. Apoll., *Hieroglyph.*, lib. II, cap. 3.). *Canis habet in capite stellam, quam Isis suo nomine statuisse existimatur, et Sirion appelasse propter flammæ candorem, quod ejus modi sit, ut præter cæteras lucere videatur.* (Hygin, lib. I, *Poet. astron.*, lib. II, cap. 36.)

graviditas, *grossesse*, d'où avec le temps est né le mot κύων, *canis*, *chien*, ainsi le mot Sothis signifioit proprement l'union d'Isis avec Osiris, union après laquelle elle devenoit enceinte ; c'est le débordement du Nil qui couvre toute l'Egypte : Jablonski a prouvé que la langue copte confirmoit cette interprétation [(1)]. Jablonski tire encore

(1) Il remarque néanmoins que cette explication de Plutarque ne peut être considérée que comme une ingénieuse conjecture, surtout à cause des changemens qui sont arrivés dans la langue des Egyptiens à l'époque des Ptolémées. Aussi, chez les Grecs et chez les Romains, n'y a-t-il qu'incertitude sur l'étymologie des noms de leurs dieux; dès l'époque de Psamméticus, et surtout sous les Ptolémées, les lettres grecques devinrent d'un usage très commun en Egypte; elles remplacèrent les anciennes, et elles apportèrent une grande confusion, surtout dans les choses d'érudition. Cependant Hérodote (Lib. II, § 9.) assure que tous les noms des dieux sont venus d'Egypte, et il ajoute qu'il a vérifié la chose. A la vérité les noms grecs et les noms égyptiens de ces mêmes dieux ne paroissent avoir aucun rapport entr'eux; mais ces noms n'en ont pas moins une origine égyptienne, si les Grecs ont rendu par des mots propres à leur langue la signification des mots égyptiens, ou même, si sans s'arrêter à la valeur intrinsèque des noms, ils en ont inventé de nouveaux pour exprimer l'idée qu'ils s'étoient formée des divinités qu'ils adoptoient. Isis, par exemple, étoit chez les Egyptiens la terre, mère nourricière de tous les êtres, la nature passive; les Grecs, en donnant à cette déesse le nom de Déméter, rendoient parfaitement l'idée des Egyptiens. Il en est de même lorsqu'ils ont donné à Osiris le nom de Dionysios; aussi Hérodote dit-il qu'Osiris rendu en grec est *Dionysios*, et Isis *Déméter*. (Plut., *de Isid. et Osir.*—Jablonski, *Panth. Ægypt.* lib. III, cap. 11, § 10.)

l'étymologie du nom Sothis d'un mot du dialecte de la Thébaïde, qui signifie, *principium rerum*, *principe des choses*. Ce qui confirme cette étymologie, c'est que non-seulement les Egyptiens faisoient de Sothis le commencement (*principium*) ou le premier jour de l'année, des mois, la première heure du jour, mais ils en faisoient le commencement (*principium*) du monde; leurs prêtres disoient que c'étoit le jour de la naissance du monde [1]. Cette première heure ou ce principe soit des choses ou du monde, soit de l'année, soit des mois, a été appelé par plusieurs, soth ou sothis, et par d'autres, *thoth*. Cette conjecture paroît d'autant plus probable, que l'étoile Sothis se lève le premier jour du mois que les Egyptiens appeloient *thoth*, qui est lui-même le premier des mois égyptiens, et que c'est par lui que commençoit l'année de ce peuple: ainsi, dans leur langue, le mot thoth pouvoit très bien être dit le principe du temps comme le principe des choses.

Au lever de l'étoile Sothis, les Egyptiens croyoient connoître à certains signes si l'année seroit fertile ou non, et ils avoient coutume de prononcer leur jugement sur ce point [2]. Les pronostics relatifs à la fécondité de l'année pouvoient être fondés, car, au

[1] *Prima mensis dies ipsis est Sotheos ortus, qui generationis mundi ducit initium* (Porphyr., *de Antr. Nymph.*, p. 264.).— *Hoc tempus sacerdotes natalem mundi judicarunt* (Solin., cap. 2.). —*Hora prima sive diei, sive mensis, sive anni, sive totius mundi.* (Plut., *de Isid. et Osir.*)

[2] *In hujusce sideris exortu, ea signis quibusdam obser-*

lever de la canicule, les crues du Nil étoient déjà sensibles; mais les Egyptiens étendirent les pronostics et ne les bornèrent plus aux productions de la terre: de là sont nées la science des augures et ses nombreuses erreurs. Ils disoient que l'ame d'Isis, après sa mort, étoit entrée dans l'étoile Sothis [1]; et, dans une inscription que Diodore de Sicile nous a conservée, on faisoit dire à Isis qu'elle se levoit avec l'étoile de la canicule [2]. Ils croyoient également que l'ame d'Isis étoit allée résider dans le globe de la lune au sortir de cette vie.

§ VII. *La lune, dans son déclin, en parcourant les signes inférieurs, étoit une divinité des enfers; c'étoit Isis vengeresse des crimes; on l'adoroit sous le nom de Tithrambo; elle étoit la même divinité que Proserpine, Hécate ou Némésis chez les Grecs. Caractère général de ces divinités.*

Il ne faut pas perdre de vue que les anciens Egyptiens ont considéré le soleil et la lune, comme des corps d'une grandeur, d'une beauté, d'une majesté

vamus, quœ toto anno eventura sunt. (Hor. Apoll., *Hieroglyph.*, lib. I, cap. 3.)

(1) Plut., *de Isid. et Osir.*—Suivant Sanchoniaton, Astarté fut placée après sa mort dans la planète de Vénus, c'est-à-dire, qu'on crut que son ame animoit cette planète, comme on croyoit que l'ame de Cronos, son mari, avoit été transportée dans celle de Saturne. On la prit aussi pour la lune, de même que Cronos fut pris pour le soleil; c'est pourquoi Jérémie l'a désignée par reine des cieux. (Jérem. VII, 18.)

(2) *Ego sum quœ in Canis sidere oritur.*

admirables, qui ont été créés par l'esprit infini, que cet esprit pénètre, vivifie tout entiers, à qui il imprime le mouvement, qu'il dirige; de là il suit que, d'après cette ancienne doctrine, tous les effets de la lune étoient rapportés à cet esprit suprême qui se sert de ces corps comme d'instrumens par lesquels il met à exécution les décrets de sa volonté. Isis, même considérée comme la lune, étoit regardée par les Egyptiens, comme le symbole de la justice, qui est inhérent à la nature de l'Etre suprême, et suivant laquelle tous les péchés des hommes doivent subir les peines qu'ils méritent (1). La lune, sous le nom d'Isis, recevoit en Egypte, comme le soleil, sous le nom d'Osiris, différens noms des effets divers qu'elle produisoit ou qu'on lui supposoit, et en raison de ses rapports variés avec les divers corps de sa nature. Nous avons déjà vu que lorsqu'elle sortoit des rayons solaires et qu'elle paroissoit nouvelle, elle étoit adorée sous le nom de Bubastis (2); et que, lorsqu'elle donnoit la plénitude de sa lumière, on l'adoroit sous le nom de Buto : c'est dans ces deux phases que les

(1) Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. I, cap. 5.

(2) On peut voir Jablonski (*Panth. Ægypt.*, lib. III, cap. 3, § 2.) sur le culte rendu en Egypte à Bubastis, dans la ville de Bubaste. C'est surtout à Bubastis que les Egyptiens avoient consacré la chatte comme symbole de cette déesse. Bubastis y étoit adorée sous la figure de cet animal, tantôt en ayant le corps entier, tantôt n'en ayant que la tête avec un corps humain. Dans la guerre des dieux, Diane, la même divinité que Bubastis, prit la forme de la chatte.

Egyptiens en attendoient des bienfaits, et qu'elle étoit adorée comme divinité bienfaisante [1]; mais, lorsqu'elle étoit dans son déclin, ou qu'elle parcouroit les signes inférieurs [2], ils la considéroient comme vengeresse des crimes; ils l'adoroient sous le nom de Tithrambo [3], mot correspondant à celui de Brimo, qui avoit la même signification chez les Grecs, et que portoit Cérès lorsqu'elle étoit considérée comme divinité infernale [4]. Cette divinité chez les Egyptiens, étoit la même que Proserpine et Hécate

[1] Le Nil commençoit à croître au commencement du printemps, à la nouvelle lune après le solstice. C'est à cette époque que les habitans attendoient et commençoient à compter les crues : d'où est venue l'opinion superstitieuse que les crues du Nil dépendoient de cette nouvelle lune, et étoient données par elle. Ils lui attribuoient aussi la mesure et les vicissitudes de ces crues.

[2] Proserpine est la lune, lorsqu'elle est sous notre hémisphère, dit Varron (*de Lingua latin.*, lib. IV.).

[3] S. Epiphane appelle Hécate Tithrambo : *Tithrambo, si nomen hoc Græcè interpretari velis, est Hecate.* (Epiph., *adv. hæres*, lib, III, p. 1093.)

[4] Arnob., *adversus Gentes*, lib. V, p. 170. Le surnom de Brimo étoit donné chez les Grecs à Proserpine, et plus particulièrement encore à Hécate; l'on sait que ces deux déesses étoient les mêmes que Cérès, considérée comme déesse des enfers. *Brimo triformis*, dit Lycophron en parlant d'Hécate (*in Cassandr.*, v. 1176.). Tzetzès fait cette remarque dans ses Scholies sur ce passage de Lycophron : *Brimo eadem est, quæ et Hecate dicitur. Appellata est autem Brimo, id est, ira frendens. Etiam nomine eodem Proserpinam compellant. Videtur vero hæc et Hecate una eademque esse.* Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*Argon.*, lib. III, v. 860.) s'exprime ainsi : *Poeta*

chez les Grecs, une déesse nocturne et ténébreuse; c'étoit Isis elle-même, mais Isis, déesse des enfers; c'etoit Cérès infernale, c'étoit la déesse Némésis, que les Egyptiens avoient mise au rang de leurs divinités [1], et à laquelle ils avoient consacré la planète de Saturne [2]. Tithrambo, la Némésis des Egyptiens, fut comme la Némésis des Grecs, la vengeresse des crimes, le ministre de la justice divine, la déesse toujours irritée contre les méchans et surtout contre les superbes. Les Grecs et les Egyptiens avoient créé une divinité particulière pour l'exécution de la vengeance divine; ils ne l'attribuoient pas directement à l'Etre Suprême qui devoit être juste et conséquemment punir, mais qui devoit être impassible, et ne ressentir jamais le mouvement de colère: ils regardoient donc comme étant peu dignes de la majesté divine les moyens d'exécution de cette vengeance, la colère et la passion qu'ils entraînent nécessairement, et ils les rejetoient sur une divinité subalterne qu'ils créoient [3],

Hecaten Brimo appellat, quoniam formidanda est, et terrorem incutit, ac larvas quoque immittit, quas vocant Hecateas, sæpè etiam formam mutat undè Empusa nuncupata fuit. Tzetzès prétend que Brimo et Obrimo étoient des noms qui appartenoient également à Proserpine, à la terre et à la mort. (Tzetzès, *ad Hesiod.*, *Op. et dies*, v. 144.)

(1) Plin., lib. XXVI, cap. 13. = (2) *Saturni stellam, Ægyptii vocant Nemesis stellam.* (Achil. Tatius, *in Isagoge in Arat.*, *Phœnom.*, p. 136. *Uran. Petavii.*)

(3) On trouve la confirmation de cette théorie dans Timée de Locres (*De Anim. mundi in fine.*) : « La dispensation de ces

mais qu'ils pourvoyoient de l'attribut correspondant, la justice, qui est de l'essence de l'Etre Suprême; aussi ces divinités étoient-elles placées au nombre des dieux auxquels on a donné le nom d'*Averrunci* (1), c'est-à-dire qui détournoient les malheurs dont les hommes innocens étoient menacés. La déesse Isis avoit elle-même le surnom d'*Averrunca* (*rr*) : le caducée étoit alors un de ses attributs, et le caducée étoit un symbole de bonheur et de paix (2). Isis *Averrunca* étoit, comme Hécate, représentée avec trois têtes (*ss*), emblême sous lequel elle étoit considérée comme divinité céleste, terrestre et infernale. On appliquoit aussi ce symbole à la lune, dont la puissance embrassoit le ciel, la terre et les enfers (3). Toutefois, cette représentation d'Isis *Averrunca* par une statue à trois visages et à trois corps adossés les uns contre les autres (4), avec les monstrueux attributs dont elle étoit accompagnée (5), ne paroît pas appartenir aux temps anciens de la théologie égyp-

» châtimens est commise à Némésis la vengeresse, conjointe- » ment avec les furies, qui sont chargées d'inspecter les actions » humaines, et auxquelles le souverain seigneur de toutes choses » a donné ce département. »

(1) Les dieux Averrunci étoient représentés avec un bâton à la main. Le mot *averruncare* signifie détourner.

(2) Beger (*Thes. Brand.*, T. I, p. 82.) donne une médaille antique d'Isis, avec le calathus qu'elle porte ordinairement et le caducée. Dans la pompe d'Isis, décrite par Apulée, on portoit le caducée de Mercure. (Apul., *Met.*, lib. I.)

(3) Prudent, *contrà Symm.*, lib. I. = (4) Schol. Theocr. *ad Idyll.* II, v. 12. = (5) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, p. 201.

tienne et grecque; Hécate ne fut d'abord représentée, comme Isis, qu'avec un seul corps et un seul visage [1]. Alcamène, qui florissoit vers l'an 440 avant J. C., fit le premier de ces statues monstrueuses d'Hécate [2], qui furent appliquées à Isis considérée sous le même rapport. Hécate avoit le caractère général de la divinité bienfaisante, ainsi qu'Isis, mais elle avoit son département propre et spécial; autrement toutes ces divinités, sans cesse confondues, n'auroient eu ni un crédit assuré, ni une existence durable; et c'est en embrassant tous ces rapports, que l'on peut concilier les traditions variées qui nous sont restées sur Hécate. Les uns l'identifient avec Isis, les autres avec Cérès, ceux-ci avec Diane, ceux-là avec Proserpine, mais tous en font une divinité infernale [3]; c'est son caractère particulier. La lune ayant pris, chez les Grecs comme chez les Egyptiens, des noms et des attributs divers qui parurent en faire une divinité différente d'elle-même sous d'autres formes, Diane fut la lune parcourant la partie la plus élevée des cieux, et conséquemment une di-

[1] Tous les ans les Eginètes célébroient des mystères en l'honneur d'Hécate : ils disoient tenir cette initiation d'Orphée. Dans l'enceinte sacrée étoit une chapelle et une statue d'Hécate, ouvrage de Myron, où la déesse avoit une forme simple et ne présentoit point la divinité à trois corps et à trois têtes, connue sous le nom de triple Hécate, que les Athéniens appeloient Epigyrdie. (Pausan., *Corinth.*)

[2] Pausan., *Corinth.*, cap. 30. = [3] Tzetzès, *Schol. Lycophr.*, *Alex.*, v. 1176.

vinité céleste; Hécate (*tt*) fut la lune [1] parcourant la partie inférieure du ciel, c'est-à-dire, celle dont le pôle est caché éternellement sous l'horizon qu'on appeloit les enfers, dont Hécate fut la reine [2]. Isis elle-même, considérée sous ce rapport, c'est-à-dire, comme la lune dans l'hémisphère inférieur, ou comme divinité infernale souveraine de la mort et vengeresse des crimes, étoit représentée par les Egyptiens, ayant sur la tête le serpent appelé en Egypte Thermuthis [3]. C'est cet aspic qu'Isis envoyoit contre les scélérats pour s'en venger [4]; alors il étoit représenté comme le symbole de la justice, et révéré comme un animal sacré. Les Egyptiens appelèrent Isis Thermuthis, du nom de ce serpent; et, sous ce nom, ainsi que sous celui de Tithrambo [5],

[1] Porphyre, dans Eusèbe, parle des différentes dénominations de la lune, et entr'autres du nom d'Hécate qui lui fut donné. *Eamdem rursus Hecaten nominant ob formæ quam in eâ cernimus varietatem, cui vis etiam diversa respondeat, itaque sic ea vis triplici forma figuraque distinguitur.* (Euseb., lib. III, cap. 10.)

[2] Sophoc., *OEdip. Colon.*, v. 1556:

Nocturnam, reginam quæ imperat umbris. (Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. III.)

[3] *Id est, mortifera* (Ælian., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. 38.). *Invictum hujus serpentis venenum est, amplius quatuor horas, quos momorderint, vivere non possunt* (Ælian., *ibid.*, et cap. 62.). —Plut., *Vit. Antonii.*—Horapoll, *Hieroglyph.*, lib. I, cap. I.— Lucan., *Phars.*, lib. IX, v. 700.= [4] Ælian., *de anim.*, lib. X, cap. 31. = [5] Suivant Sainte-Croix, les écrivains de l'antiquité ne font aucune mention du nom de Tithrambo, d'où il conjecture

elle étoit une furie comme Hécate et comme Cérès Despoina. Hécate, qui avoit les attributs de cette Isis, avoit en effet tout l'extérieur de ces déesses vengeresses, et Virgile l'associe aux Euménides [1]. Elle portoit en main le fouet des furies; des serpens siffloient sur sa tête; on appeloit de son nom le poteau auquel étoient attachés les coupables dans les prisons [2]. Elle jouoit probablement un grand rôle dans les scènes magiques de l'initiation, où la doctrine du Tartare et de l'Elysée étoit mise en représentation. S. Epiphane dit que Tithrambo avoit ses initiés [3], ses orgies et ses mystères; comme ceux d'Hécate, ils devoient être liés à la doctrine des récompenses et des peines. On appeloit hécates ces vastes cavités sombres qu'on aperçoit dans la lune [4]: c'est-là, suivant Plutarque, qu'étoient renfermées les ames des méchans [5]. En Egypte, près le temple

que cette divinité ne fut connue en Ægypte qu'après que les Grecs eurent fréquenté ce pays. Jablonski dérive ce nom de Tithrambo des mots coptes, *ti thraembon*, *irâ furens*, *furorem indens*. (Jablonski, *Panth. ægypt.*, T. I, p. 105, 106.)

(1) *Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes*
Et diræ ultrices. (Virgil., *Æneid.*, IV, v. 609.)

Servius fait cette remarque sur ce vers: *Hecaten autem invocat causâ ultionis, undè et furias vocat.*

(2) Hesychius, V. Ἑκάτη. = (3) S. Ep. *loc. cit.* = (4) Plut., *de facie in orbe lunæ*, p. 944.

(5) Les rapports de la lune avec cette divinité ont sans doute fait naître cette idée philosophique, mais elle n'est pas passée dans les religions. (Sainte-Croix, *Myst. du pagan.*, T. I, p. 179.)

de cette divinité, étoient des portes sacrées qu'on appeloit portes du Cocyte et du Léthé; tous les spectres que Virgile place à l'entrée des enfers, sont évoqués par Hécate; les statues d'Hécate sont souvent à tête de cheval, comme celles de la fameuse Cérès Despoina des Arcadiens. Eschyle et Euripide [1] lui donnent même l'épithète de *Despoina* [2]: Cérès, mère d'Hécate, s'appeloit *Deo*; c'est aussi le nom que porte la mère de Despoina dans Pausanias[3]; cette déesse ou la lune inférieure, et Diane ou la lune supérieure, formoient le cortége de Cérès Despoina, qui se trouvoit entre ses deux filles. Près du temple de Despoina étoit une espèce de table isiaque: c'étoit une plaque où l'on avoit gravé tout ce qui étoit relatif à l'initiation; et, en effet, Hécate [4] n'étoit que Proserpine, divinité qui tenoit le second rang dans les mystères d'Eleusis, mais Proserpine considérée sous le rapport d'une puissance divine qui punit les coupables. Les Grecs placèrent les enfers au centre de la terre, et ils y placèrent aussi le lieu des châtimens après la mort; Proserpine, comme fille de la Terre, désignant en général tout ce qui est renfermé dans son sein, présidoit nécessairement à la distribution des peines dues aux crimes [5]; on

[1] Euripid., *Med.* = [2] Vénus portoit aussi le nom de *Despoina*. (Euripid., *Phæn.*, v. 633.) = [3] Pausan., *Arcad.* = [4] *Hecate est vis illa quæ occulte ad inferiora corpora agit.* = [5] On séparoit rarement les prières et les invocations à la terre mère et celles aux dieux infernaux. (Suéton., *Vit. Claud.*, cap. 33.)

lui donna l'empire des ombres; le lugubre cyprès lui fut consacré [1]; on lui sacrifia une vache noire et stérile [2]; on lui donna le nom de Junon infernale ou avernale ou stygienne, pour marquer son empire aux enfers [3]; elle annonçoit la mort [4], elle coupoit le cheveu fatal [5]; elle étoit vengeresse des crimes, comme Hécate qui, ainsi que Proserpine, portoit le nom de *Daeira*, nom qui fut donné dans les mystères d'Eleusis au ministre particulier de cette déesse, appelé l'hiérophantide de Proserpine. [6]

Lorsque les Grecs séparèrent dans le culte public Proserpine d'Hécate, ils imaginèrent plusieurs généalogies de cette dernière divinité; celle qui la fait naître de Jupiter et de Cérès paroît la plus ancienne. Le culte d'Hécate chez les Grecs ne paroît pas remonter à une époque très reculée: Homère ne dit pas un seul mot de cette divinité; il est vrai qu'on parle d'Hécate dans la théogonie, mais com-

(1) Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 681.= (2) Virgil., *Æneid.*, lib. IV, v. 251.= (3) Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 138.—Ovid., *Met.*, lib. XIV, v. 114.= (4) Tibul., *Eleg.* V, lib. III, v. 5.= (5) Virgil., *Æneid.*, lib. IV, v. 698, 699.—Stat., *Sylv.* I, lib. II, v. 147.

(6) Eschyle est le premier auteur qui ait appelé Proserpine *Daeira*, et ensuite Apollonius de Rhodes; c'est de là que vient le Daeiritès de J. Pollux. Il y avoit, dit Pollux, dans les mystères d'Eleusis, un prêtre inférieur nommé *Daeiritès*, qui paroît avoir été un ministre particulier de Proserpine (Pollux, *Onomast.*, lib. I, cap. 1, § 5.—Vandal., *Antiq.*, p. 491.). Ce prêtre ne différoit pas de celui qu'on nommoit l'hiérophante de Proserpine, dit le scholiaste de Théocrite. (*Idyll.*, n° 8, 36.)

ment fixer l'époque de cet inextricable ouvrage, qu'on nomme la Théogonie d'Hésiode, de ce chaos où l'on ne sauroit découvrir que deux morceaux raisonnables, celui-là même sur Hécate et l'ingénieuse fable de Pandore. D'ailleurs l'auteur du morceau sur Hécate la représente plutôt comme une divinité bienfaisante que comme une déesse infernale, et en lui donnant le caractère général de la divinité, cet auteur ne développe-t-il pas des idées théologiques qui semblent appartenir à des temps peu éloignés, et à une époque avancée de la civilisation. L'établissement du culte d'Hécate est nécessairement postérieur à celui de Proserpine, dont il n'est qu'un démembrement, et le culte de Proserpine lui-même est chez les Grecs beaucoup plus récent que celui de Cérès. [1]

Ces déesses étant le symbole de la lune, à laquelle les Anciens attribuoient de grandes vertus et des effets heureux et malheureux, le juste effroi qu'elles

[1] Diodore de Sicile nous dit qu'avant la naissance de Proserpine, la culture et l'usage des grains avoient été enseignés aux hommes par Cérès (Diod. Sic., lib. V, § 57.) ; c'est-à-dire qu'avant que les Grecs eussent imaginé le culte de Proserpine, les terres avoient déjà été ensemencées, et leurs produits employés aux besoins de la vie. C'est pourquoi, lorsqu'ils eurent ajouté le culte de Proserpine à celui de Cérès, ils appelèrent la mère et la fille, les déesses aux deux noms, l'ancienne et la nouvelle Deo (Euripid., *Phœn.*, v. 689, 695. — Schol., *ibid.* — *Inscrizioni greeque di E. Q. Visconti*, p. 32.). Dans une inscription rapportée par Chandler, Philoxène est qualifiée d'hiérophantide de la nouvelle déesse.

inspiroient comme divinités vengeresses, fit ajouter à cette idée nécessaire de la vengeance des crimes, toutes les superstitions que peuvent enfanter la crainte et la crédulité. Les Anciens les considérèrent comme des instrumens passifs de l'aveugle destin (1); leur colère ne fut plus redoutable seulement aux coupables, ils la craignirent non-seulement pour leur propre famille, pour tous les hommes et pour tous les animaux, mais encore pour leurs récoltes et pour toutes les choses auxquelles ils attachoient quelque prix; ils lui attribuoient les ravages causés par les élémens, les fléaux dont ils étoient affligés, quelque naturels qu'ils fussent. La fureur ou la folie (2), la cécité (3), les maladies épidémiques, et tous

(1) *Fatorum cujusque ordo ac vis est Hecate, quæ divinitus in mortalia corpora infunditur* (Hesiod., *Theog.*). —
(2) Sophoc., *Aj.*, *fur.*, v. 172.—Eustathe, *Iliad.* α, p. 87.— Nonnus, *Dionys.*, lib. XLIV.

(3) Qu'Isis, dans sa colère, dit Juvénal (*Satyr.* XIII, v. 91.) frappe mon corps, le tourmente à son gré, qu'elle frappe mes yeux de son sistre. Les anciens croyoient qu'elle privoit de la vue ceux qui se servoient de son nom pour appuyer de faux sermens : *Te omnipotens et omniparens dea cæcum reddat* (Apul., *Met.* VIII.). Cette tradition appartient à l'Egypte et à Isis vengeresse des crimes en général, et des faux sermens en particulier : les Grecs ont adopté ce genre de supplice, et l'ont appliqué à une foule de personnages, tels qu'OEdipe, Tirésias, Périnrus, Lycurgue de Thrace, Thamiris, Phynée, Anchise, Stésichore. Le commentateur de l'Anthologie (p. 214.) conjecture que cette tradition a pour origine, chez les Grecs, l'histoire du poète tragique Théodecte qui, sur la fin de sa vie,

les maux qui pèsent sur la triste humanité, ne furent plus que les effets de la colère de Tithrambo, de Némésis, de Proserpine on d'Hécate. L'imagination déréglée des Anciens s'est exercée surtout sur Hécate, que les platoniciens regardoient comme le premier d'entre les mauvais génies. Ils lui ont donné un aspect terrible, une longueur de queue énorme, que quelques-uns ont portée jusqu'à un demi-stade; ses pieds avoient la forme du serpent, elle avoit une tête de gorgone, sa chevelure se composoit de dragons et de vipères, les uns siffloient sur sa tête, d'autres embrassoient son col, quelques-uns descendoient sur ses épaules; plusieurs chiens enragés la suivoient. (1)

Elle étoit même représentée sous la forme du chien, et le plus souvent avec la tête de cet animal (2):

fut frappé de cécité, et qui avoit appliqué à quelques fables de ses tragédies, et produit sur la scène, certains faits qu'il avoit puisés dans les livres sacrés des Egyptiens.

(1) Les allégoristes ont cru que les chiens enragés, dont Hécate étoit accompagnée, étoient l'emblême des peines et des calamités que le destin impose aux mortels.

(2) Plutarque, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, donne un motif de ce symbole. Suivant lui, les rapports qu'avoit Hécate avec les ames délivrées des corps, ont fait comparer cette divinité grecque avec l'Anubis ou le Mercure des Egyptiens. Il ajoute qu'Anubis, chez les Egyptiens, avoit les mêmes pouvoirs qu'Hécate chez les Grecs. Anubis, dit-il, étoit également céleste et infernal; on le représente comme Hécate avec une tête de chien. On lui sacrifioit deux coqs de différentes couleurs, parce qu'il étoit le symbole des choses célestes et in-

Orphée dit que des trois têtes d'Hécate, la première étoit une tête de cheval, la seconde de chien, et la troisième de sanglier. On a encore représenté Hécate avec une tête d'homme, une tête de chien et une tête de cheval [1] : elle aimoit, dit-on, à être invoquée sous les noms de taureau, de cheval, de lion [2]; elle avoit quelquefois six mains qui tenoient un glaive, des poignards, des cordes, des torches, une couronne et une clef [3]. Enfin elle étoit revêtue des formes affreuses des Titans, de Typhon et des géants : ce spectre hideux avoit toujours l'air menaçant des furies [4]; il prenoit plusieurs formes, on lui donnoit alors le nom d'Empusa (*uu*); sous ces formes diverses il se présentoit aux malheureux pour les tourmenter [5], et il épouvantoit les jeunes vierges [6]. Tous les spectres effrayans, tous les fantômes destinés à jeter l'épouvante dans les ames, étoient censés être l'ouvrage d'Hécate et être envoyés par elle. On leur donnoit en général le nom d'Hécatéens : de là vint son influence sur les spectres affreux de la magie, et sa surintendance sur tous les enchantemens opérés par les puissances ténébreuses. Par la même

fernales. Anubis, comme Hécate, étoit appelé chthonien (Schol. Theoc., *Idyll.* II, v. 12.). Les Grecs donnoient à Hécate le titre de *gardienne*, que portoit aussi Anubis. (Théocr., *Idyll.*—Diod. Sic., lib. I, § 7.)

[1] Pierrius Valer., lib. IV, p. 51.= [2] Schol. Apoll., lib. III, *ad vers.* 860. = [3] Schol. Théocr., *ad Idyll.* II, v. 12. = [4] Schol. Apollod., lib. III, *ad vers* 860. = [5] Harpocration, Suidas, Hesychius. V. *Empousa.* = [6] Grég. Naz., *Carmina.*

raison, elle avoit sous sa protection les plus célèbres magiciennes qui juroient par elle, et à laquelle elles disoient être redevables de leur science [1]. Les breuvages qui contenoient un poison mortel, lui étoient consacrés [2]; non-seulement Hécate présidoit aux arts magiques, mais, après ces opérations, on lui faisoit des sacrifices particuliers dont Apollonius de Rhodes nous a donné l'horrible description [3]. On lui préparoit dans les carrefours tous les mois au renouvellement de la lune, des repas affreux; tout ce qui s'y pratiquoit étoit regardé comme une espèce d'expiation [4]. D'après ces idées superstitieuses, les Egyptiens et les Grecs faisoient une grande affaire d'apaiser ou de se rendre favorables, la lune, Tithrambo, Proserpine ou Hécate. Quels rapides et monstrueux progrès ne fait pas la superstition? Est-ce bien la même divinité dont Hésiode a parlé en ces termes : « Jupiter a accordé à Hécate les plus grands » honneurs et les faveurs les plus insignes. Elle » étend son empire sur la terre, sur la mer pro- » fonde; elle embrasse le ciel et tout ce qui existe. » Ce pouvoir lui fut accordé par Saturne; elle en » jouissoit déjà sous le règne du lumineux Cœlus, » et tous les immortels lui portoient le plus grand » respect. Jupiter ne lui ravit aucun des droits » qu'elle obtint sous Saturne et sous les Titans.

(1) Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. III, v. 529, 33. = (2) Apul., *Met.*, lib. IX. = (3) Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. III. = (4) Hemersthuis not., *ad Lucian.*, T. I, p. 330.— On appeloit ces repas *triakas*. (Harpocr., *voce* Τρία.)

» Déesse bonne, facile, bienfaisante, elle exauce les
» prières, dispense les richesses, répand l'abon-
» dance, parce qu'elles sont en son pouvoir. Ceux
» qu'elle honore, elle les fait briller dans les assem-
» blées du peuple; elle assure le triomphe des
» guerriers, les comble de gloire; quand les rois
» rendent la justice, elle prend place avec eux sur
» leur trône; elle donne le prix aux Athlètes. Le
» pilote, les navigateurs qui fendent avec peine
» l'onde écumeuse, invoquent Hécate, la déesse
» exauce leurs prières, et elle leur accorde des
» richesses qu'elle enlève à ceux qui ont encouru
» sa haine. Aidée de l'industrieux Mercure, elle
» pénètre dans les étables, accroît les troupeaux de
» bœufs, de chèvres, de moutons à l'épaisse toison.
» Le fils de Saturne lui confia l'empire sur l'en-
» fance; à peine les hommes respirent, à peine leurs
» yeux s'ouvrent à la lumière, et déjà Hécate leur
» prodigue ses tendres soins. [1] »

Hécate, outre son caractère spécial, avoit donc comme toutes les autres déesses, le caractère général de la divinité. Aussi étoit-elle mise au rang des dieux Cabires, comme Isis et Cérès [2]: l'antre de Zérinthe dans la Samothrace, étoit consacré à

[1] Hésiod., *Theog.*, v. 416, 450. — La déesse Généthyllis avoit le même emploi, et les chiens lui étoient consacrés comme à Hécate. (Hesychius. V. *Généthylis.*)

[2] Une inscription trouvée dans l'île de Délos, met Isis au nombre des Dioscures. : *Isidi, Anubidi, Harpocrati Dioscuris, etc.*

Hécate [1]; Némésis elle-même avoit ce caractère général qu'Hésiode donne à Hécate: Ammien Marcellin appelle Némésis l'arbitre de toutes choses [2]. Strabon dit qu'elle étoit une grande déesse à laquelle les dieux avoient accordé une puissance suprême [3].

Sous ce rapport général, Némésis étoit ainsi qu'Hécate, et les autres déesses, la même que la Fortune: Claudien et Nonnus lui attribuent la roue et le gouvernail [4]. Les anciens distinguoient deux Fortunes, l'une aveugle, l'autre très clairvoyante; c'est à cette dernière qu'étoient assimilées Isis et Cérès protectrices des mortels et leurs bienfaitrices. Toutes les figures d'Isis ont les attributs de la Fortune, dit Winckelmann [5]; la Fortune portoit sur sa tête les insignes d'Isis, comme on le voit sur une

(1) On rendoit à Vénus, dans l'antre de Zérinthe, les mêmes honneurs qu'à Hécate. (Suidas.—Lycophr., *Alex.*, v. 449.)

(2) Ammian. Marcel., lib. XIV. = (3) Strab., lib. XIII.

(4) Nonnus, *Dionys.*, lib. VIII.—*Sed Dea quæ nimiis obstat Rhamnusia votis ingemuit, flexitque rotam* (Claudian., *in Stilicon.*). *Credita est Nemesis, ultrix scelerum, præmiatrix bonorum, arbitra rerum, justiciæ filia, ex abdita quadam æternitate, terrena omnia despectans; pennas ei tribuerunt antiqui, item gubernaculam et rotam, ut summâ velocitate eam singulis adesse, cunctaque ejus numine regi significarent, Martianus Nemesin putat eamdem esse ac Fortunam* (Apul., *Met.*, lib. XI, p. 364, not. 8.). Némésis étoit appelée *Rhamnusia*, de Rhamnus, bourg de l'Attique, où cette déesse avoit un temple et une belle statue, ouvrage d'Agoracrite, élève de Phidias.

(5) Winckel., *Hist. de l'art.*, T. I, p. 148.

statue qui a été donnée par Beger [1] : les cornes étoient ses indices, comme elles étoient celles d'Isis ; sur quelques monumens anciens, la Fortune a le modius sur la tête, elle tient un gouvernail, une corne d'abondance et un globe, elle a un astre derrière elle, elle a sur sa tête un croissant, un soleil, quelquefois le bonnet phrygien. Enfin on lui donnoit tous les attributs d'Isis (*vv*), de la déesse Syrienne, de Junon [2] et de toutes les déesses mères [3] : la Fortune étoit la même que Cérès, dit Dion Chrysostôme [4], et en effet on voit sur quelques monumens la Fortune avec des épis de bled et d'autres attributs de Cérès. Cette identité a été imaginée pour montrer que toutes les richesses viennent de la terre.

On donnoit à Hécate, comme aux autres divi-

(1) Beger, *Thes. Brand.*, T. III, p. 295.

(2) Apulée ne distingue pas la Fortune de Junon, qu'il appelle *Fortuna videns.*

(3) C'est pourquoi le prêtre d'Isis, dit Apulée, étant sur le point d'être initié : *In tutelam receptus est Fortunæ sed videntis, quæ suæ lucis splendore cæteros etiam deos illuminat.*—Plutarque a dit : *Naturam quæ omnia gignit, alii Fortunam, alii sapientiam arbitrantur*, et ailleurs : *Cornucopiæ fortunæ non frugibus semper florentibus refertum, sed largissime omnia profundens, quæ omnis terra, omne mare, omnia flumina, metalla, portusque ferunt.* On voit souvent trois épis entre les cornes de la chèvre Amalthée. Isis a conservé le même caractère dans tous les pays où son culte a été porté ; une inscription trouvée en Hollande en 1624, porte ces mots : *Isidi. frugiferæ. cœlesti. fortunæ. bono evento.*

(4) Dion Chrys., *Orat. de Fortunâ* LXIV.

nités le surnom *d'Enodia*; on lui élevoit des statues sur les grands chemins [1]; elle étoit gardienne des maisons, et des familles [2]; on lui élevoit des autels et des statues devant le seuil de la porte, comme on le faisoit à Mercure, à Apollon, à Bacchus, aux dieux Pénates, et à tous les grands dieux: c'est avec le même caractère que Proserpine portoit le nom de *Soteira* chez les Grecs [3] et qu'on trouve plusieurs médailles romaines ayant pour exergue: *Proserpinæ servatrici* ou *salutari* [4]. Elle étoit même placée, ainsi que Cérès et Isis au rang des divinités iatriques, et on l'invoquoit pour la conservation de la santé. Les Egyptiens adoroient Isis comme inventrice d'un grand nombre de remèdes salutaires [5]: elle inventa surtout *l'athanasias phar-*

[1] Artémidor., *Oneirocritica*, lib. II, cap. 2. — On tournoit chacun des trois corps ou visages de la déesse en face d'une rue ou d'un grand chemin. (Ovid., *Fast.*, lib. I, v. 141, 142. —Walkenaer, *ad Ammon.*, lib. II, cap. 19.)

[2] Les Athéniens appeloient cette déesse, *omnium præsidem et puerorum nutricem*. Eschyle a dit: *Domina Hecate, regiarum custos œdium*; et on lit dans Aristophane:

In vestibulis exœdificet quisque vir
Sibi tribunal perquam parvulum
Velut Hecateum ubique antè januas. (Aristoph., *in Vespis*, v. 798.)

[3] Pausan., *Arcad.* = [4] Fabretti, *Inscript.*, cap. 6, p. 470. = [5] *Plurimos vero occulis captos, aut alia corporis parte laborantes, si ad deæ opem confugerint, in pristinum statum restitutos esse* (Diod. Sic., lib. I.). Isis est appelée *Salutaris*, sur une inscription donnée par Gruter.

macon avec lequel non-seulement elle rappela Horus à la vie, mais elle lui donna l'immortalité. Elle avoit eu une connoissance profonde de la médecine [1], et surtout de la médecine empyrique; on vantoit ses découvertes, et le grand nombre de guérisons qu'elle avoit opérées [2]; c'est d'elle qu'Horus apprit l'art de la médecine. Elle prenoit plaisir à apparoître, pendant le sommeil aux malades qui imploroient son secours. [3]

Tous les emblêmes d'Isis représentoient la puissance, la force, la bienfaisance de cette déesse, mère de tous les êtres, qui les anime, les nourrit, les soutient tous et à qui ils doivent l'abondance : tels sont le sistre (*xx*), la barque, le lotos (*yy*), les feuilles de palmier (*aaa*), la ciste sacrée, la robe variée, le vaisseau, l'amphore ou vase appelé hydria, le croissant, le tau, le calathus, la persea type du silence et de la vérité [4], la noix de pin (*bbb*), l'ibis (*ccc*), les abeilles type très fréquent

(1) *nam posse mederi*
Picta docet templis multa tabella tuis. (Tibul.)

(2) *Nat. Com.*, p. 359. = (3) Diod. Sic., lib. I, § 25. — Un monument ancien, cité par Tomasinus, prouve, par l'inscription qui est à la base du monument, qu'Isis est la déesse de la santé. (*Manus Eneæ Cecropii votum referentis dilucidatio*, p. 36.)

(4) Apul., *Met.* On couronnoit les vainqueurs aux Dionysiaques, des feuilles de la persea, plante qui étoit consacrée à Isis, et à laquelle l'eau du Nil peut seul convenir. (*Pignorius mens. Isiaca*, p. 69. — Callixen., *ap. Athen.*, lib. V.)

sur les médailles d'Ephèse en l'honneur de Diane, la huppe (*ddd*), la chatte, le serpent ou l'aspic, l'hirondelle, la tête et les cornes de vache, la tête de lion, la dépouille du faucon pêcheur qui lui sert d'ornement sur la tête, la poule de Numidie ou la poule Pintade (*eee*), la colombe, la grenouille du Nil, le cynocéphale (*fff*). On voyoit souvent sur la tête d'Isis les têtes des animaux révérés dans chaque nome ou canton de l'Egypte, ce qui indiquoit qu'elle étoit la divinité de tout le pays. Elle partageoit avec Osiris la puissance qu'il exerçoit sur la nature; les élémens unis par la génération leur étoient soumis (1). Ce sont les deux grandes causes qui mettent l'activité, la vie et l'ordre dans les différentes organisations que subissent les élémens; ce sont les deux puissans modérateurs, les créateurs des effets produits par l'action génératrice qui se développe dans le monde; ce sont les principes de bien et d'activité fécondes; enfin ce sont les deux grandes divinités de l'Egypte, comme les divinités d'Eleusis étoient les grands dieux de la Grèce, épithète qui leur est donnée exclusivement par Sophocle (2). Cérès avoit, comme Isis, tous les

(1) La Chausse (*Mus. Rom.*, fig. 34.) donne une médaille qui a été aussi donnée par Pierre Bellori, représentant Isis entre les quatre élémens désignés par une scamandre, un aigle, un dauphin et un lion, dont elle étoit la reine, comme mère de la nature; car, disoit Cicéron, les élémens forment tous les corps, tous sont composés de feu, d'air, d'eau et de terre.

(2) Sophoc., *OEdip. Colon.*, v. 715.

caractères de mère souveraine de la nature [1]; les Grecs lui donnoient le nom de très ancienne, que les Egyptiens donnoient à Isis [2]. Les cérémonies de ses mystères, et les préparations pour l'initiation étoient les mêmes que pour les mystères d'Isis [3]. C'étoit dans le temple même d'Isis que les habitans d'Hermione célébroient les mystères de Cérès [4]; elle avoit le timon, le sceptre et la foudre [5],

[1] *Demeter dea, omnium regina* (Euripid., *Phœnic.*, v. 691.). *Ceres omnia pascens. Quod Ceres mater videatur omnium stirpium et animalium* (Philo., *de Vitâ contemplativâ*, p. 890.). *Non terra mulierem, sed terram mulier imitatur, quam poetæ rectè omniparentem, frugiferamque nominare consueverunt, ut generationis, perpetuationisque causam, tam stirpium quam animalium* (Philo.). = [2] Diod. Sic., lib. I, § 11. — Cicer., *in Verr.* IV, cap. 40. = [3] Apul., *Met.* = [4] Pausan., *Corinth.*, lib. I, cap. 15. On voyoit aussi à Hermione les ruines d'un ancien temple consacré à la déesse de Saïs et à son fils, mais la Neith ou Minerve de Saïs étoit Isis, et son fils étoit Horus (Pausan., *Corinth.*, cap. 35.—Plut., *de Isid. et Osir.*) Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, quoique l'ancienne ville d'Hermione eût été détruite, les habitans alloient célébrer les mystères dans le temple d'Isis: la nouvelle ville étoit à environ quatre stades de l'ancienne.

Plutarque dit qu'Isis étoit regardée comme l'épouse de Bacchus. Cela est confirmé par une médaille antique donnée par Spanheim, où Bacchus et Isis sont placés sur un char traîné par deux centaures, dont le premier joue de la flûte; l'amour est placé sur le dos de l'autre centaure, qui tourne la tête pour regarder les deux amans (Spanh., *de usu Numism.*, T. I, p. 280, *dissert.* V.).

[5] Spanheim, *ad Callim.*, *hymn. in Cer.*, p. 955.—Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. I, p. 42.—*Cabin. de Stosch*, n° 249, 267.

cependant Cérès n'eut jamais le caractère de divinité unique et universelle qui fut donné dans les temps postérieurs à Isis.

§ VIII. *Les Egyptiens, postérieurement aux Ptolémées, donnèrent à Isis le caractère de la divinité universelle. — Surnommée Pélasgique. — Elle étoit la déesse de la navigation. — Culte rendu au vaisseau d'Isis. — Malgré la prééminence qu'obtint son culte, elle ne fut jamais adorée seule. — Le système d'une divinité unique ne fut jamais introduit dans le culte des payens.*

Jusqu'au temps des Ptolémées, Isis avoit été adorée d'abord comme terre fertile, et ensuite comme principe passif. Les prêtres égyptiens imbus des maximes des nouveaux philosophes grecs [1], donnèrent à Isis le caractère de divinité universelle et réunirent sur elle les attributs d'Osiris et de toutes les autres divinités [2]. Ce caractère de divinité

[1] Plutarque tire l'étymologie du mot Isis ἀπὸ τοῦ ἴεσθαι, *ab eundo.* Cette étymologie a été adoptée par S. Clément d'Alexandrie; c'est le caractère que les Anciens donnoient à la divinité universelle, caractère que Virgile a développé dans ces vers :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas. (Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 221.)

Platon tire l'étymologie du mot, θεὸς, *deus*, ἀπὸ θέειν, *ab eundo*, *currendo.*

[2] *Simplicius*, *in Aristotel. Auscultat.*, lib. IV, f. 150.

unique est très bien exprimé dans la fameuse inscription de Saïs en l'honneur de Neith, la même qu'Isis dont on avoit fait une divinité *masculo-féminine*, comme contenant en elle les principes de toute la nature. (1)

Quæ sunt, quæ erunt, quæ fuerunt, ego sum; tunicam meam nemo revelavit: fructus quem peperi, sol est. (2)

Evidemment cette inscription ne peut appartenir qu'au règne des Ptolémées, si même elle ne leur est postérieure; aucun auteur de l'antiquité n'en a fait mention avant Plutarque, du temps duquel la connoissance des hiéroglyphes étoit déjà perdue.

Les Grecs ont célébré les voyages en Egypte de Solon, de Pythagore, d'Eudoxe, et de tous leurs philosophes, les instructions qu'ils ont puisées chez les prêtres de ce pays; Platon lui-même parle beaucoup dans le Timée du voyage qu'il fit en Egypte, de la ville de Saïs, de Neith et de ses prêtres: il rapporte une longue conversation de Solon avec eux, et aucun de ces philosophes n'a fait mention

(1) *Isim dicunt esse naturam ævi, ex quâ nata sunt omnia, et per quam omnia existunt* (Athenagor., *in Supplicatione pro Christ.*). — Gruter (p. 82.) rapporte cette inscription trouvée à Capoue: *Te tibi unæ quæ es omnia, dea Isis.*

(2) *Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera; nul mortel n'a encore percé le voile qui me couvre.* C'est Proclus qui, à cette inscription rapportée par Plutarque, a ajouté celle-ci: *Le fruit que j'ai engendré est le soleil.* (Proclus, *in Tim.*, p. 40.)

de cette inscription qui n'a, du reste, aucune analogie avec le génie et le style de la théologie égyptienne. L'expression *meum peplum nemo adhuc detexit*, tient du style et de l'esprit des Athéniens : cette robe appartient manifestement à la Minerve d'Athènes, que l'on montroit tous les cinq ans à la fête des Panathénées.

La théologie des divinités *masculo-féminine* s'introduisit à la vérité dans la religion des Grecs, mais seulement après que les théories métaphysiques des Pythagoriciens et des Platoniciens, appuyées sur les dogmes orientaux, se furent établies parmi eux [1]. Horus Apollo restreint la qualité fémino-masculine à Vulcain et à Neith qui, comme grands artisans du monde, réunissoient en eux les principes, les facultés de toute la nature, soit active, soit passive. Cependant, malgré cette assertion d'Horus Apollo, son commentateur remarque avec raison, que Neith et Vulcain n'étoient pas les seuls qui fussent doués de cette faculté [2] : elle appartenoit à la plupart des

[1] Apulée appelle Isis *Deorum dearumque facies uniformis.*— Et son commentateur s'exprime ainsi sur ce passage : *Hinc manifestè apparet unicum esse deum rerum omnium conditorem, qui variis deorum dearumque nominibus appelletur, qui et prisci deos omnes masculo feminas et utrumque sexum participantes putaverunt.* (Florid., *Com. in Apul.*)

[2] Voici le passage d'Horus Apollo sur ce sujet : *Etenim Ægyptiis mundus videtur constitutus esse ex rebus tùm naturæ masculinæ, tùm femininæ. Minervæ autem appingunt scarabeum, Vulcano vero vulturem, quod hi soli ex diis, apud ipsos*

grands dieux qui avoient le caractère général de la divinité suprême, et auxquels les philosophes grecs avoit fait dans les temps postérieurs, l'application de leur doctrine sur le principe unique de toutes choses; du reste, on fait rarement mention de Neith dans les fables égyptiennes, parce que généralement, elle est comprise sous le nom d'Isis. Neith étoit la grande divinité de Saïs, ville importante, qui fut pendant quelque temps la capitale non-seulement de la préfecture Saïtique, mais de toute l'Egypte inférieure, et même la résidence de plusieurs rois égyptiens. Les habitans de Saïs ainsi que les Phéniciens [1] adorèrent Neith, comme les autres Egyptiens adoroient Isis, d'abord comme terre fertile, et ensuite comme divinité génératrice des êtres. Cécrops qui étoit de Saïs, porta le culte de la divinité de son pays dans l'Attique; jugeant que la culture de l'olivier étoit la seule qui convînt à cette terre ingrate, il n'y en introduisit pas d'autre, et Neith ou Minerve fut adorée comme inventrice de cet arbre qui faisoit la richesse de l'Attique [2]. Le

mares sint simul ac feminæ (*Hieroglyph.*, lib. I, cap. 12.). Son savant éditeur soutient qu'on doit traduire le passage d'Horus Apollo de cette manière : *Hi primarii sunt inter deos*, au lieu de *hi soli ex diis*.

[1] Julian., *Orat.* IV, p. 150.

[2] Ovide donne à Cérès, à Bacchus et à Minerve, le nom d'*Agricola* (*Met.*, lib. VIII, v. 276.). — Virgile (*Georg.*, lib. I.) met aussi Minerve au rang des divinités agricoles : on ne peut nier que Minerve ne fût la plus ancienne déesse de l'Attique. Cé-

culte de Neith ou Minerve fut donc établi chez les Athéniens bien avant celui d'Isis, qui n'y fut apporté que sous le règne d'Erechthée. La famine qui désola les Athéniens à cette époque fit introduire parmi eux la culture des plantes céréales, et c'est alors seulement que le culte d'Osiris et d'Isis déesse de l'agriculture, fut établi dans l'Attique, et qu'on fonda les mystères d'Eleusis (*ggg*). Les Grecs faisant des progrès dans la civilisation, n'adorèrent plus la Neith ou Minerve égyptienne, comme terre fer-

crops apporta son culte à Athènes et lui dressa la première statue : aussi les Athéniens la désignoient-ils sous le nom de *la déesse*; mais c'étoit la déesse de Saïs, Neith; c'étoit la fécondité de la nature, la terre adorée chez les Athéniens, comme présidant à la production des olives, la seule production que Cécrops jugea devoir favoriser dans le terrain ingrat de l'Attique, en faisant venir de l'Egypte les plantes céréales nécessaires à la nourriture de son peuple, usage qui fut suivi jusqu'à la famine d'Erechthée. C'est depuis cette époque seulement que Minerve ne fut plus le symbole de la fécondité proprement dite, mais celui de la sagesse universelle, idée qui se rattachoit toujours à la fécondité et à la bienfaisance de la divinité : *Naturam quœ omnia gignit, sapientiam arbitrantur* (Plut.).

Suivant Renaudot (*Mémoir. de l'Académ. des inscript. et belles lettres*, T. II, p. 273.) le mot *neith* signifioit, dans les langues orientales, proprement *deam, déesse*. Les Egyptiens donnèrent ce nom à la divinité de Saïs, ainsi que les Grecs appelèrent leur Minerve *déesse*, comme étant la divinité par excellence. La Croze (*Thes. Epist.*, Tom. III, p. 155.) dit que ce mot signifie bienfaisante, *misericors*, attribut constant de la divinité ; suivant Jablonski, il signifie antique, ou plutôt *decernens*, *constituens*, *ordinans*.

tile ou génératrice des êtres, rôle qu'ils dévolurent exclusivement à Isis ou Cérès; mais ils adorèrent dans Neith ou Minerve, cette sagesse, cette prudence, cette intelligence éternelle, qui règle, ordonne, dispose tout sagement dans le monde, en un mot ils en firent le symbole de la sagesse divine : Minerve étant la source de toute sagesse, les Athéniens mirent les arts sous sa protection, parce qu'ils sont dûs à la sagesse et au génie.

C'est en réunissant ces divers élémens que les nouveaux prêtres égyptiens firent de Neith ou Isis, la divinité unique, universelle, l'ame, l'intelligence éternelle qui a organisé la matière inerte, qui a tout créé avec cette matière, qui a réglé avec prudence la destination de toutes choses, qui a ordonné tout avec sagesse, et qui étend sa providence sur tout.

Les Egyptiens, pour ne pas confondre leur ancien culte, avec le nouveau qui fut introduit depuis les Ptolémées, reléguèrent d'abord hors des villes tous les cultes qui s'étoient introduits parmi eux [1]. Ils ne purent néanmoins, dans la suite, résister à la séduction de l'exemple ni à l'autorité de leurs rois. Le séjour de ces princes à Alexandrie fit donner à ces rites mélangés le nom d'Alexandrins; les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Stoïciens même répandirent cette doctrine dans la Grèce où elle passa dans les mystères et la théologie.

(1) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 7.

Elle se répandit bientôt dans tout l'empire Romain, et il est impossible de la méconnoître dans les détails qu'Apulée nous a donnés des mystères d'Isis Pélasgique (*hhh*); Corinthe surtout adopta cette doctrine et les rites Alexandrins: Isis Pélasgique y étoit expressément distinguée d'Isis égyptienne [1]. Le titre de Pélasgique qui à Rome [2], fut donné exclusivement à Isis divinité universelle, démontre que son culte y fut apporté de la Grèce et particulièrement de Corinthe; Corinthe placée au centre de la Grèce, sur le bord des deux mers qui la rendoient florissante par le commerce, devoit naturellement adopter le culte d'Isis qui passoit pour avoir inventé la navigation, dont les images étoient souvent accompagnées d'un vaisseau, et à laquelle on attribuoit l'invention des voiles et la construction du premier navire [3]. L'ancienne Isis étoit aussi considérée comme déesse de la navigation (*jjj*), l'invention de tous les arts marchait à la suite de l'établissement de l'agriculture; on attribua celui de naviguer, comme tous les autres arts, à Osiris et à Isis, mais cet attribut devint plus particulière-

(1) Les Corinthiens avoient consacré deux temples à Isis, l'un au milieu de leur ville, l'autre à l'entrée du port : ils lui en avoient encore consacré dans leur citadelle deux, qui étoient très fréquentés, l'un sous le nom d'Isis Egyptienne, l'autre sous le nom d'Isis Pélasgique.

(2) Gruter, *Inscr.*, p. 312, n° 5. = (3) Hygin, *Fab.* 277. — Fulgent., lib. I, cap. 25. — *Vela Isis rati suspendit.* (Cassiod., *Ep.* 17.)

ment celui de la nouvelle Isis, ou de l'Isis devenue la divinité universelle : Apulée lui donné le pouvoir de calmer les orages, et de faire échapper les navigateurs aux dangers [1]. On célébroit en son honneur chez les Grecs et chez les Romains une fête qui tomboit vers la fin de l'hiver ou les ides de mars, époque à laquelle la navigation s'ouvroit : on lui consacroit un vaisseau tout neuf, *rudem carinam*, comme prémices de la navigation [2] ; il n'étoit pas permis de se mettre en mer

[1] *Met.*, lib. XI.—*Erit Isis nostra ventorum domina, ut quemcumque nostrum, emittat vel prohibeat spirare* (Lucian., *Dial. Marin.*, T. I, p. 199.). Tel étoit le style de la théologie mystique des Egyptiens : *Vulturis specie, quæ Ægyptiis symbolum erat Isidis, significant lunam, vim gignendique ventos habere.* (Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12.)

Les astronomes grecs avoient la même opinion : ils croyoient qu'il dépendoit de la position ou de l'état de la lune, que tel ou tel vent soufflât, qu'il fût plus doux ou plus impétueux. Les Grecs avoient reçu cette opinion des Egyptiens.

[2] Le jour qui va suivre cette nuit, dit Isis dans Apulée (*Met.*, lib. II.) m'est de tout temps consacré ; demain mes prêtres doivent m'offrir les prémices de la navigation, en me dédiant un vaisseau tout neuf, et qui n'a point encore servi. Dans le calendrier rustique, on trouve une fête du mois de mars appelée *Isidis navigium* ; c'est cette fête qu'Apulée avoit en vue : *Certus dies habetur in festis, in quo Isidis navigium celebratur.* Tous les ans, on lançoit un vaisseau chargé de riches dons que les vents lui portoient en présent. Apulée décrit ainsi cette cérémonie, après avoir fait le tableau de la fête et de la procession d'Isis, tableau qui rappelle la description brillante de poésie, faite par Lucrèce (lib. I.) de la fête de Vénus, la même divinité qu'Isis : *Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli, etc.*

avant cette cérémonie. Les médailles anciennes nous représentent Isis voguant sur les eaux, tenant une voile qu'elle déploie tantôt pour l'essayer à un mât de vaisseau, tantôt pour le laisser voguer au gré des vents; on la représentoit aussi, tenant en main ou un gouvernail ou un vase fait en gondole.

Apulée s'exprime ainsi : « Après avoir marché quelque temps au milieu des acclamations et des vœux de tout le peuple, on arriva au bord de la mer, où l'on rangea par terre les images des dieux, suivant l'ordre accoutumé; ensuite le grand-prêtre, par d'augustes prières que sa sainte bouche prononçoit, consacra à la déesse un navire artistement construit, où l'on voyoit les merveilleux hiéroglyphes des Egyptiens peints de tous côtés...... Sur la voile blanche de cet heureux vaisseau, étoient écrits en gros caractères les vœux renouvelés pour recommencer d'heureuses navigations. On dressa le mât; c'étoit un pin fort grand et fort beau, dont la hune étoit extrêmement ornée..... Le peuple, aussi bien que les prêtres, portèrent à l'envi des corbeilles pleines d'aromates et de choses propres au sacrifice; ils versèrent aussi dans la mer un mélange fait avec du lait et d'autres matières. Quand le navire fut chargé de toutes les précieuses offrandes, on détacha l'ancre qui le tenoit arrêté, et dans le moment un vent doux et propice l'éloigna du rivage et le poussa en pleine mer. Lorsqu'on l'eut perdu de vue, les prêtres reprirent toutes les choses sacrées qu'ils avoient mises à terre, et retournèrent au temple avec allégresse dans le même ordre qu'ils étoient venus. Le grand-prêtre, ceux qui portoient les images des dieux, et ceux qui étoient initiés dans les sacrés mystères, entrèrent dans le sanctuaire de la déesse, où l'on remit par ordre tous les dieux; alors celui des prêtres qui étoit le scribe ou le secrétaire, se tenant debout à la porte, appela tous les pastophores à l'assemblée : c'est ainsi qu'on nomme cette sainte société. Ensuite, étant

Un grand nombre de villes maritimes et de ports célèbres la choisirent pour leur divinité, Byblos, Ephèse, Nicomédie, Amastrie, Byzance, Alexandrie, Ptolemaïs, Smyrne, etc.; les navigateurs lui adressoient pendant les tempêtes leurs prières les

monté dans une chaire fort élevée, il lut tout haut des prières pour la prospérité publique et pour le bonheur de la navigation, et il finit en prononçant en grec, suivant la coutume, que la cérémonie étoit achevée et qu'on pouvoit se retirer; le peuple répondit en faisant des souhaits pour le bien public, et chacun s'en retourna, la joie peinte sur le visage, après avoir jeté des rameaux d'olivier, de la verveine, des couronnes de fleurs, devant la statue d'argent de la déesse qu'on avoit posée sur l'autel et lui avoir baisé les pieds. »—Les vaisseaux, et particulièrement les trirèmes chez les Romains, portoient souvent le nom d'Isis, ainsi que des divinités auxquelles ils étoient consacrés : on voit dans les monumens anciens, des vaisseaux portant le nom d'Apollon, d'Esculape, de Minerve, de la Fortune, Neptune, Mercure, etc. Les Phrygiens portoient pour insignes sur leurs vaisseaux, des lions qui étoient consacrés à la mère des dieux. Le vaisseau d'Enée étoit sous la tutelle de cette divinité : son image étoit peinte à la pouppe, et il y avoit à la proue des lions pour insignes :

Æneia puppis
Prima tenet, rostro Phrygios subjuncta leones. (Virgil.)

Le vaisseau qui porta Ovide dans le Pont, étoit sous la tutelle de Minerve : son image y étoit peinte, et il y avoit à la próue pour insigne le bouclier de cette déesse :

Est mihi sitque precor, flavæ tutela Minervæ
Navis, et a pictâ casside nomen habet. (Ovid.)

plus ferventes [1], et échappés du naufrage, ils alloient lui en rendre des actions de grâces dans les temples et les orner de leurs vœux. Ceux qui étoient le plus dévoués à son culte consacroient des vaisseaux en son honneur : Lucien nous a laissé la description d'une de ces sortes de navires mis sous le nom d'Isis. [2]

Les Egyptiens rendoient même un culte au vaisseau d'Isis [3] (*kkk*); il est vrai qu'Isis étoit adorée sous la forme d'un vaisseau ou d'un vase, moins comme la déesse tutélaire de la navigation que comme déesse universelle et unique. « Un autre, dit Apulée, » dans la description de la fête d'Isis, portoit dans » son bienheureux sein, la vénérable image de la » suprême divinité ; ce n'étoit ni un oiseau, ni un » animal domestique, ni une bête fauve, ni une » figure humaine, mais c'étoit quelque chose de

(1) Les monumens anciens nous donnent beaucoup de vaisseaux, avec des inscriptions votives sur leurs voiles. On remarque particulièrement une médaille de l'empereur Julien, où l'on voit une Isis assise avec l'exergue *vota publica* (*ex Mus.* Havercamp, *ad oros*, lib. VII, cap. 30.). On trouve aussi que les Anciens donnoient souvent à leurs vaisseaux le nom d'Isis, *Festum Isidis navigium* (Lucian., *Dial. deor.*, lib. — *Pignorius Mensâ Isiacâ*, p. 10.) ; aussi étoit-elle adorée dans les ports, où on l'appeloit *Navisalvia*. (Vitruv., lib. I, cap. 7.)

(2) Lucian., *de Navig.* Il paroît que ces dédicaces étoient d'un usage fort ancien, car Diodore de Sicile nous apprend (lib. I.) que Sésostris consacra un vaisseau à Osiris.

(3) *Isidis navigium Ægyptus colit.* (Fulgent., *Myth.*, lib. I, cap. 2.)

» très respectable, c'étoit la marque, quoique im-
» parfaite, d'une religion sublime qu'on doit ho-
» norer par un profond silence. » Cette image étoit un petit vaisseau d'or fort brillant : telle étoit la la représentation d'Isis, de cette divinité universelle qu'Apulée fait ensuite si bien connoître par cette prière qu'il lui adresse.

« Oh ! sainte et perpétuelle conservatrice du
» genre humain, qui, toujours attentive à répandre
» libéralement vos bienfaits sur les hommes, faites
» voir une tendresse de mère à ceux qui sont tombés
» dans le malheur ; il ne se passe pas un seul jour
» ni même un seul instant que vous n'exerciez vos
» bontés, que vous ne fassiez voir aux mortels
» des effets de votre protection, tant sur la mer que
» sur la terre, et qu'après avoir écarté les orages
» dont cette vie est agitée, vous ne leur tendiez
» une main secourable...... Les dieux du ciel et des
» enfers vous révèrent ; vous réglez le mouvement
» des cieux, vous illuminez le soleil, gouvernez
» tout l'univers, les enfers vous sont soumis, les
» étoiles suivent vos volontés, vous faites la joie de
» toutes les divinités, vous réglez l'ordre des sai-
» sons, les élémens vous obéissent, c'est par votre
» ordre que les vents agitent les airs, que les nuages
» s'épaississent, que les semences développent leur
» germe et que ce même germe vient en maturité.
» Les oiseaux de l'air, les bêtes sauvages des mon-
» tagnes, les monstres qui nagent dans la mer,

» les serpents cachés dans la terre, vous adorent en » tremblant...... »

Nous avons déjà dit que le symbole du vaisseau appartenoit à l'ancien culte d'Isis chez les Egyptiens; dans le mois d'athyr ou d'août, on célébroit dans toute l'Egypte la fête des bateaux en l'honneur d'Isis : cette fête étoit célèbre surtout à Bubaste. Le vaisseau sacré de Minerve qu'on faisoit paroître avec tant d'appareil à la fête des grandes Panathénées, n'étoit qu'une représentation du navire sacré d'Isis. Les femmes appelées hydriaphores avoient des cruches d'eau à la main aux processions des Panathénées, comme les prêtres égyptiens portoient des vases d'eau aux processions Isiaques. Ainsi, bien que le culte d'Isis eût subi de grands changemens dans des temps postérieurs, on y avoit conservé les anciens usages auxquels les Egyptiens ont toujours été très attachés : la table isiaque qui appartient aux temps postérieurs de l'Egypte, en est la preuve. Suivant l'opinion la plus générale et la plus vraisemblable, cette table fabriquée en Egypte a été apportée en Italie lorsque les Romains admirent le culte d'Isis, c'est-à-dire, vers la fin de la république, et ce transport a eu pour objet de fixer les cérémonies religieuses qu'on vouloit pratiquer, et de prévenir leur altération. Isis est la divinité principale et l'objet dominant de ce précieux reste de l'antiquité, Osiris et Horus n'y jouent qu'un rôle secondaire; évidem-

ment Isis y est la divinité universelle, et on lui a donné dans cette table un grand nombre d'attributs qui appartenoient exclusivement à Osiris dans l'ancien culte égyptien. Cependant Osiris et Horus y ont été conservés, parce qu'ils appartenoient à l'ancienne religion: il y a plus, toutes les actions renfermées dans les deux dernières divisions de la table isiaque, sont composées par des groupes de trois figures; cette division a été suivie par rapport aux trois grands objets de l'adoration des Egyptiens, Osiris, Isis et Horus. La différence que l'on remarque entre les espaces qu'occupe Isis, et les ornemens dont elle est accompagnée, et ceux qui appartiennent à Osiris et à Horus, ne peut être relative qu'à l'opinion de supériorité que les Egyptiens des temps modernes attachoient à Isis sur Osiris et Horus.

Du temps d'Hérodote, et jusqu'au temps des Ptolemées où la religion des Egyptiens n'avoit pas encore été altérée, Osiris et Isis étoient adorés par tous les habitans du Nil avec des honneurs égaux [1]. Ils étoient supérieurs à tous les autres dieux; mais dans des temps récens les Egyptiens donnèrent incontestablement la supériorité à Isis sur Osiris: elle eut des temples dans toute l'Egypte. Le culte d'Osiris devint de jour en jour moins solennel, ses temples moins nombreux furent moins fréquentés par

[1] *Hi dei mundum universum gubernare statuerunt, nutrientes et augentes omnia. Horumque natura deorum confert ad generationem omnium.*

les Egyptiens qui se plaisoient à rendre à Isis un culte comme à une divinité unique. [1]

Fréret soupçonne [2] que dans la doctrine là plus secrète des mystères d'Eleusis, on donnoit aux Epoptes, ceux des initiés pour lesquels il n'y avoit rien de caché, la même idée de Cérès que celle qu'on avoit d'Isis en Egypte, où elle étoit la divinité souveraine de l'univers sensible, Osiris et Horus lui en ayant abandonné le soin, pour se retirer dans le monde des intelligences [3]. Le commun des initiés n'étoit pas admis à ce secret, parce qu'il ne pouvoit pas s'accorder avec le système commun des Grecs.

Une ode attribuée à Orphée présente l'idée que l'on se formoit de cette divinité dans ce système [4]. « Oh! nature mère féconde de l'univers, déesse » vénérable, souveraine toute puissante à qui rien » ne résiste, impérissable, immortelle qui dirigez » le monde, et brillez d'une vive splendeur, reine » universelle qui dominez toutes les puissances et » qu'adorent tous les hommes, être sans fin qui » existiez avant que rien ne fût, divinité antique et

(1) *Isis dicitur quasi sola dea. Hoc enim Ægyptiis placet.* (*Ancien Scholiaste* de Virgile, *Georg.*, lib. III, v. 153.) = (2) Fréret, T. XVII, p. 310.

(3) C'est ainsi que dans la religion des Indiens, Brahma ayant produit le monde, eut besoin d'un long repos après cette laborieuse opération. Il ne se mêla plus des affaires des hommes, dont il abandonna le soin à Vichnou (*Mon. de l'Indostan*, T. I, p. 175.). = (4) Orph., *hymn.* 9.

» révérée qui avez produit les ténèbres, les astres,
» la lumière, et qui parcourez légèrement et d'un
» pas silencieux tout ce vaste univers, guide pur
» et révéré des immortels, terme sans fin, puis-
» sance commune à tous les êtres et qui n'a rien
» de commun avec eux, puissance née de vous-
» même, sans commencement et douée d'une force
» impérissable, déesse universelle, illustre souve-
» raine qui dirigez tout, qui donnez à tout la vie
» et l'abondance, qui répandez partout la joie,
» et distribuez la justice, qui accordez aux grâces
» le don de persuader et régnez dans le ciel,
» sur la terre et sur l'onde, juge redoutable au
» méchant et favorable au juste, déesse pré-
» voyante, déesse féconde, guide et souveraine
» du monde, vous qui amenez les mortels foibles
» et chancelans jusqu'à l'âge de la force, vous êtes
» à la fois le père et la mère de tous les êtres;
» c'est vous qui leur donnez la vie et qui les nour-
» rissez, divinité heureuse et bienfaisante, mère
» de tout ce qui est, vous qui avez tout formé, tout
» produit, puissance redoutable qui imprimez à
» tout un mouvement rapide et faites suivre à l'u-
» nivers une marche régulière et éternelle, vous
» qui placée sur un trône, recevez de brillans hon-
» neurs et dictez vos lois, vous qui dominez sur
» tout et foulez aux pieds la tête des monarques,
» divinité que rien n'épouvante, qui triomphez de
» tous les obstacles, souveraine immortelle de nos
» destinées, qui répandez partout des flammes

» éclatantes, vie éternelle, providence impérissable; tout ce qui existe est à vous, car c'est » vous qui avez tout fait naître. Je vous en conjure, apportez-moi avec les heures fortunées, la » paix, la santé et l'abondance. »

Isis a toujours conservé ce caractère dans tous les pays où son culte a été porté depuis l'époque où elle fut adorée comme divinité universelle, et elle en avoit tous les attributs; on lui donna des ailes comme à Osiris, l'accipiter lui fut consacré [1]. On plaça entre ses deux cornes l'œuf symbolique et l'œil humain à côté de sa tête [2], on lui mit à la main le fouet et le fléau qui étoient en Egypte l'équivalent du foudre que les Grecs leur ont substitué. Elle fut représentée assise sur le scarabée; dans la table Isiaque elle a la main gauche étendue et élevée en signe de protection, elle soutient de la droite un sceptre. Dans tous les monumens postérieurs aux Ptolémées, elle est toujours en première ligne même avec Osiris, et c'est à elle qu'on adresse plus particulièrement des offrandes; cependant comme nous l'avons dit, quelque prééminence qu'ait eue dans les derniers temps le culte d'Isis, ce système d'une divinité unique n'a pas été complètement introduit dans le culte religieux dont Osiris et Horus n'ont jamais cessé de faire partie. Dans aucun temps Isis n'a été adorée seule, les

(1) Ælian., lib. X, cap. 22. — Cuper, *Harpocrat.*, 36. — (2) Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 159.

ruines de Pompéi nous en ont donné une preuve irrécusable et assez récente. On a trouvé le temple d'Isis dans cette ville, garni des objets nécessaires aux cérémonies, et à leur place dans le lieu même où on en faisoit usage; on y a même découvert les squelettes des prêtres qui avoient été surpris par la pluie de cendres qui les avoit submergés. On a trouvé dans ce temple des statues de Bacchus Iacchus, de Vénus ou d'Isis, et de Priape ou du dieu armé du Phalle : ces trois statues étoient réunies dans une même niche, et elles renfermoient, dit très judicieusement M. de Saint-Non, les symboles de toute cette doctrine isiaque [1]. Horus étoit la troisième personne de cette triade mystique.

CHAPITRE V.

Identité d'Horus et d'Iacchus.

§ 1. Horus, type de Bacchus Iacchus. — Il étoit, comme Bacchus Iacchus, l'emblême du monde, produit par l'action combinée du principe actif et du principe passif de la nature. —Il étoit en même temps le principe fécondant. Osiris devenoit son propre fils, sous le nom d'Horus, comme Bacchus Eleusinien devenoit son propre fils sous le nom d'Iacchus.— Horus considéré comme principe fécondant.

[1] Saint-Non, *Voyage pittoresque de Naples*, T. II, p. 115.

§ 2. Horus considéré comme emblême de toutes les productions, comme symbole du monde produit par le principe actif et par le principe passif. Harpocrate, nouvelle divinité appartenant au règne des Ptolémées, le même qu'Horus.

§ I. Horus type de Bacchus Eleusinien. — Considéré comme principe fécondant.

Horus, le type de Bacchus Eleusinien, est l'emblême du monde produit par l'action combinée du principe actif et du principe passif de la nature; c'est l'ordre, le bien, la fécondité qui naît de cette action, c'est le symbole des productions dont il représente la variété et l'abondance. Il est l'Iacchus des mystères; mais, comme le Bacchus Eleusinien, il est aussi le principe fécondant: Osiris devient alors son propre fils sous le nom d'Horus, ou plutôt Horus est en même temps le père et le fils [1]. C'est le monde qui se reproduit sans cesse: aussi dans quelques parties de l'Egypte la naissance d'Horus étoit exprimée par la renaissance d'Osiris. Sous ce rapport, les Egyptiens regardoient Horus comme le principal auteur de la fécondité de l'Egypte et de la fertilité universelle [2]; ils appuyoient le trône de ce dieu sur des figures de lion pour exprimer sa force [3]: Horus est souvent représenté tenant en main l'organe de la génération dans une forte érection.

[1] *Quoniam sibi ipsi pater est et filius.* = [2] Ælian., lib. I, cap. 101. = [3] Horapoll., *Hieroglyph.*, lib. I, cap. 17.

Il étoit la même divinité que Priape [1] : Plutarque le regarde comme la force divine qui préside au mouvement du soleil, et il le représente encore comme cette heureuse température de l'air qui nourrit et conserve tous les êtres. Les Grecs ont vu souvent en lui leur divin Apollon, et par conséquent le soleil du solstice dans sa plus grande beauté [2] : les Egyptiens lui donnoient pour symbole l'épervier qui étoit aussi le symbole d'Osiris et du soleil : plusieurs savans prétendent même que le mot Horus est un nom égyptien qui signifie la lumière [3]. Le temple de l'ancienne ville d'Edfou a

(1) Voici le passage de l'auteur anonyme, d'après lequel Suidas a donné son article de Priape : *Simulacrum Priapi quem Horum Ægyptii vocant, humana forma fingunt, dextra sceptrum tenens, propterea quod ab eo, tùm siccum tellus, tùm mare sit in lucem productum : læva vero tenens veretrum suum tintentum, propterea quod semina, quæ in terra occultabantur, educat in apertum, ac manifesta reddat ; alæ vero additæ celeritatem motus indicant. Eumdem enim ac solem esse arbitrantur* (Suidas. V. Πριάπος.). La construction de ce simulacre est très conforme au génie et aux mœurs des Egyptiens. Ils aimoient à mettre sous le voile de semblables fictions, la force de la fécondité répandue dans toute la nature, soit qu'ils l'attribuassent au soleil, à la lune, aux astres, à l'air, au Nil et à la terre.

(2) Diod. Sic., lib. I. — Macrob., *Saturn.* lib. I. cap. 21. — Ælian., *de Natur. animal.*; lib. X, cap. 14. — Plut., *de Is. et Osir.* Herod., lib. I, cap. 144, 156.

(3) Jablonski ne trouve dans la langue égyptienne, rien qui puisse fonder cette étymologie ; Saumaise dit que le mot Horus signifie dans cette langue *dominus*. Il paroît certain que ce nom signifie *roi*, et le mot Métoro *règne* : Horus est le roi de la

laquelle les Grecs avoient donné le nom d'Apollonopolis étoit consacrée à Horus [1] : Apollon avoit tué Python, comme Horus étoit le vainqueur de Typhon. Lorsqu'arrivé au plus haut de sa course, le soleil répand le plus de lumière et de chaleur, et manifeste sa puissance en faisant sortir le Nil de son lit, alors toutes les influences malfaisantes sont détruites, et Typhon emblême de la stérilité et de la contagion est anéanti, l'Egypte renaît, les campagnes sont inondées par les eaux salutaires et productrices du Nil, et ces bienfaits sont l'ouvrage d'Horus. [2]

Ce caractère d'Horus est attesté par une foule de monumens égyptiens. J'en citerai quelques-uns, que je tirerai du grand et important ouvrage de la description d'Egypte : parmi les différents sujets sculptés sous la galerie qui regarde le nord-est du temple de Medynet Abou en Egypte, on remarque un Horus emblême de la fécondité. Il a les jambes collées l'une contre l'autre; sa coiffure est une mître composée de deux lames arrondies; il est enveloppé d'une tunique collante, au travers de laquelle passe le signe de la virilité. Devant lui est un personnage remarquable par le grand bonnet dont sa tête est surmontée : il a le corps penché en

nature. Jablonski trouve dans la langue égyptienne une étymologie du mot *horus*, qui est en parfaite harmonie avec la nature de ce dieu, *causa facultatis activæ*.

(1) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 11. = (2) *Description d'Egypt.*, *Antiquités*, p. 27.

avant, et il est dans l'action de labourer la terre, avec un instrument qu'il tient par le petit côté. Cet instrument, qui n'est autre que la houe, est employé dans toutes les scènes d'agriculture sculptées ou peintes en Egypte [1]; dans un autre endroit de la galerie du temple de Medynet Abou, on voit un homme qui semble embrasser les parties de la génération d'Horus. [2]

Dans la première chambre du palais de Medynet Abou où les Français ont pénétré depuis la galerie du fond, sur la surface latérale à droite, on voit la grande divinité de Thèbes, Horus en érection; il est précédé d'une femme tenant à la main le sceptre à fleur de lotos et la croix à anse. En avant sont des végétaux et des fleurs: un sphynx à tête de femme et à corps de lion qui tient un vase surmonté d'un disque, couronne toute cette offrande. [3]

Les auteurs de la description de Thèbes ont donné le détail de la pompe religieuse et militaire dont la peinture est conservée dans le mur du fond de la

[1] Ce même instrument employé à tracer des sillons, qui avec de légères modifications représente la charrue égyptienne, est très souvent dans les mains des divinités, tant l'agriculture étoit en honneur chez les Egyptiens. Une petite idole recueillie par les Français dans les tombeaux des rois, porte, outre la houe qu'elle a dans chacune de ses mains, une poche à bretelle suspendue par des cordons, pareille à celle que tient dans les scènes d'agriculture représentées à Elithya, celui qui jette la semence dans les sillons.

[2] *Descript. d'Egypte, Antiq.*, p. 27. = [3] *Ibid.*, p. 45.

galerie latérale Nord du pérystile du palais de Medynet Abou. Le cortège est en marche pour se rendre au temple de la grande divinité de Thèbes, d'Horus, dieu de l'abondance et emblême du soleil qui vivifie et reproduit : quatre personnages viennent à la rencontre du triomphateur, pour le recevoir et l'introduire dans le temple jusqu'au lieu mystérieux où repose la châsse dans laquelle est placée l'image de la divinité; elle y est représentée sous la figure d'un homme dont le membre viril est en érection. Divers attributs la caractérisent : elle porte au-dessus de sa main un fléau, et derrière elle sont des tiges de lotos; en avant est une espèce d'autel où est un vase enveloppé de verdure et surmonté d'un bouquet de tiges de lotos avec la fleur. Sur un autre autel sont disposées diverses productions de la nature, des arbres sont figurés en masse sur les côtés de l'autel, et sont retenus par un bandeau demi-circulaire. Le sacrifice achevé, la marche continue, mais alors la statue de la divinité fait partie du cortège, quatre prêtres portent dans une caisse des arbres dont on a seulement figuré la masse, et qui se trouvent probablement représentés ici, parce qu'ils sont les plus beaux résultats de la végétation; c'est un des attributs qui indiquent l'influence puissante de la divinité sur tout ce qui végète. Les auteurs décrivent ensuite la pompe qui accompagne la statue du dieu : elle est portée sur un brancard par vingt-quatre prêtres, elle est entourée de toute la pompe des cérémonies; une des deux petites figures qui

sont aux pieds de la divinité, accroupie sur ses talons, lui fait l'offrande de deux vases où sont contenues les prémices de l'inondation. Des prêtres portent des étendards formés de la figure d'Isis et des têtes des animaux sacrés, tels que l'épervier, le bœuf, le chacal; d'autres portent des vases; une autre scène de cette procession triomphale semble avoir trait à l'agriculture [1]. S. Clément d'Alexandrie nous a transmis une description curieuse d'une de ces processions qui appartenoient au culte extérieur des Egyptiens: elle a une grande analogie avec celle qui forme le tableau donné par les membres de la commission d'Egypte. [2]

Dans plusieurs bas-reliefs du petit temple ou Typhonium de Denderah, Horus est représenté dans toute sa force avec des marques non équivoques de virilité. Sa barbe rassemblée en une seule mêche pointue, tombe de son menton jusque sur sa poitrine: c'est sous cette forme qu'on l'a adoré à Thèbes, où on l'a représenté en mille endroits sur les murs du palais et des temples. Les sculptures qui ornent le temple d'Hermonthis, ont beaucoup d'analogie avec celles du petit temple de Denderah: elles se rapportent à tous les faits naturels que les Egyptiens, dans leur mythologie ingénieuse, ont peints aux yeux, sous les personnages allégoriques d'Osiris, Isis, Horus et Typhon, la production des germes,

[1] *Descript. de Thèbes*, *Antiq. d'Egypte*, p. 46. — [2] S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. VI, p. 633.

leur fécondation par l'action bienfaisante et toujours croissante du soleil, par les inondations périodiques du Nil, la stérilité produite par les vents brûlans du midi, et par les envahissemens des sables de la mer ou du désert, sur le sol cultivable.[1]

Dans le même temple ou Typhonium de Denderah, on voit sur une architrave un ornement composé d'éperviers dont les ailes sont déployées, et qui enveloppent deux figures typhoniennes, placées de chaque côté d'Horus assis sur une fleur de lotos. C'est le triomphe d'Horus sur Typhon, c'est l'emblême du soleil victorieux de toutes les influenees malignes qui, durant une saison de l'année, assiègent le climat d'Egypte.[2]

Horus est souvent armé d'une massue pour combattre l'hippopotame emblême de Typhon. A Edfou ou Apollonopolis, il y avoit pour symbole un homme à tête d'épervier, armé d'un épieu et poursuivant Typhon représenté sous la forme d'un hippopotame.[3]

Dans cette image d'Horus on reconnoît Hercule que, pour une foule de raisons, les Egyptiens disoient être la même divinité qu'Osiris ou Horus; ils adoroient en lui la force des dieux et la puissance solaire. Ils le regardoient comme le modérateur du temps et comme le compagnon inséparable du soleil,

(1) *Descript. de Denderah, Antiq. d'Egypt.*, p. 14. = (2) *Id.* p. 10. = (3) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12. — *Descript. de l'Egypt.*, *Edfou*, *Antiq.*, p. 34.

faisant les mêmes mouvemens, parcourant les mêmes espaces et suivant les mêmes circonférences [1]. Les Egyptiens adorèrent d'abord sous ce symbole la force visible de la nature et ses principaux effets; dans la suite et les idées se généralisant, ils adorèrent dans Hercule la force invisible de la divinité qui ne peut se concevoir que par la seule intelligence [2]. Les fêtes d'Hercule se célébroient chez les Egyptiens à l'équinoxe du printemps, à l'époque où ils faisoient leurs moissons [3]: aussi à cette époque, dans les fêtes d'Hercule montroit-on le calathus rempli d'épis. C'est à cet ordre d'idées qu'il faut rapporter ce qu'Hyde observe sur Azar, le Mars des Orientaux [4]. Les Chaldéens appeloient Mars Hercule, et Nonnus a rappelé cette théologie dans ses vers. [5]

(1) *Fabulantur Ægyptii Herculem in sole positum esse, et unâ cum illo circumferri.* (Plut., *de Is. et Osir.*) — (2) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 20. — Jablonski, *Dissert. de terrâ Gosen.*, p. 219.

(3) Chez les nations de l'Occident, la moisson se fait en été à l'époque où le soleil est dans le signe de la Vierge; c'est ce qui a fait dire à Macrobe: *Virgo quæ manu aristam quid aliud est, quam δύναμις ἡλιακὴ quæ fructibus curat* (*Saturn.*, lib. I, cap. 21.)? Mais en Egypte la moisson se faisant au printemps, lorsque le soleil est dans le signe du bélier, cette époque est pour eux δύναμις ἡλιακὴ des Grecs et des nations occidentales.

(4) Hyde, *Rel. Vet. Pers.*, p. 63, 64.

(5) *Hercules astris amicte, regens virtutem ignis, princeps mundi,*
Sol, qui vitam mortalem e longinquo obumbrando pascis,
Dùm orbe fulgido vel equo vectus, circa totam terram circumvolveris

Les Tyriens et les Phéniciens avoient la même théologie : ils appeloient Hercule Melcarthus que Bochart traduit par *rex urbis*, et Selden par *rex prævalidus*[1]. Le nom d'Hercule et tous les noms différents qui ont été donnés à cette divinité, signifient *le maître, le chef, le roi, la gloire, l'ornement de l'univers, le fort, le puissant.* Chez les Grecs, comme chez les Orientaux, Hercule a été l'emblême de la force en général; c'est l'un des premiers attributs de la divinité, le dieu de la force a donc été une divinité universelle, c'étoit le principe moteur, la force de la nature elle-même. L'emblême de la force pris dans ses acceptions particulières, est appliquable à tout ce qui exige cette vertu dans l'ordre physique et dans l'ordre moral : ainsi toutes les interprétations qu'on a données de la fable d'Hercule, et qui ont eu ce principe pour base, sont également justes, tout ce qui est sorti de grand de la main des hommes, tout ce qu'il y a de grand dans la nature a donc été attribué à Hercule. Ce symbole a dû être, chez les peuples de l'antiquité qui avoient adopté le système de l'apothéose, le type même de l'héroïsme; les Grecs qui en ont fait l'application à un des héros de leur histoire, ont considéré cette puissance de la force jusque dans ses écarts : ils

Filium temporis, annum, duodecim
Mensibus constantem, circumagens
Circulum ex circulo producis. (Nonnus, *Dionys.*, lib. XL.)

[1] Bochart, *Geogr. sacr.*, Part. II, lib. II, cap. 2. — Selden, *de Diis Syriis*, lib. I, cap. 4.

ont peint ce héros avec le caractère de férocité qui distinguoit le siècle où ils l'ont choisi, et avec tous les abus qui devoient accompagner l'exercice de cette puissance. C'est l'explication toute simple des faits horribles qui se trouvent dans l'histoire du héros Grec, sans parler de ses crimes involontaires, fruit de sa surabondance de force qu'il ne pouvoit pas mesurer; cependant Hercule comme symbole de la force universelle, étant un dieu bienfaisant, ce caractère de bienfaisance entroit dans le système de l'apothéose: c'étoit le bienfaiteur des hommes et l'ami des dieux que l'on déifioit. Hercule comme symbole de la puissance et de la force invincible des dieux, étoit confondu avec Osiris, et certaines traditions sacerdotales de l'Egypte appliquables à Osiris ou à Bacchus ont été données à Hercule [1]. Nous n'en citerons qu'un exemple: dans une histoire d'Hercule rapportée par Eudoxe de Cnide cité par Athénée [2], Hercule est tué par Typhon, et rendu à la vie par l'odeur d'une caille que Iolas lui place sous le nez. On reconnoît l'histoire d'Osiris falsifiée par les Grecs.

Horus, le même qu'Osiris, mourut aussi : Isis le trouva dans l'eau, lui rendit la vie, et lui donna l'immortalité; avant que de triompher, Horus avoit été déchiré et mis en pièces comme Bacchus, mais

[1] Ce passage de Servius en est la preuve : *Liber, vel ut alii dicunt, Hercules, cùm per deserta Libya exercitum duceret, fatigatus siti, etc.* (Servius, *ad Æneid.*, lib. IV, v. 196.)

[2] Athen., *Deipnos.*, IX.

ensuite il fut rappelé à la vie par Isis comme Bacchus l'avoit été par Cérès ou Minerve. (1)

La représentation que l'on donnoit dans les mystères de cette mort et des souffrances qui la précédoient, n'étoit qu'une image mystique des phénomènes de la nature, et de l'action opposée des deux principes qui en partagent l'empire; cette idée de mort et de résurrection, étoit attribuée non-seulement à Osiris ou Horus chez les Egyptiens, à Bacchus chez les Grecs, mais encore à Adonis dans la Phénicie, à Mithra dans la Perse, à Sabazius dans la Thrace, à Atys en Phrygie, à Cadmille dans la Samothrace, à Jasion dans la Crète, et à Kelmis l'une des trois divinités des Dactyles : c'est le même personnage qui, sous des noms différents, se retrouve dans toutes les mythologies de l'antiquité; toutes les fables relatives à ces divinités, ont la même origine et le même objet. Leur mort et leur résurrection, les cérémonies pratiquées à cette occasion sont les mêmes: ils ont tous un trait caractéristique qui est rapporté par S. Clément d'Alexandrie, *ut qui sit privatus pudendis*. Adonis, divinité phénicienne, qui fut appelé *Thamuz* (2), après

(1) Diod. Sic., lib. I, p. 22.

(2) Le culte d'Adonis s'étoit introduit dans la Judée. Le prophète Ezéchiel, dans une de ses révélations, voit près de la porte du temple, du côté du septentrion, des femmes assises qui pleuroient Thammuz (Ezéch., cap. 8, v. 14.). Le mois de juin étoit appelé Thammuz chez les Hébreux; et l'abbé Banier, qui n'est pas suspect lorsqu'il s'agit d'allégories, dit qu'Adonis

qu'il eût été tué par un sanglier dans le mois de juin, est le même que Bacchus [1], *Bacchum fletum dicunt Phenices* [2]. Osiris s'appeloit Thammuz comme Adonis; les Phéniciens s'attribuoient Osiris comme étant le même qu'Adonis. Quelques habitans de Byblos assuroient même que l'Osiris Egyptien étoit enterré chez eux, et que le deuil et les orgies ne se célébroient pas en l'honneur d'Adonis, mais en mémoire d'Osiris, ce qui est conforme à la tradition rapportée dans Plutarque [3], que le coffre dans lequel le corps d'Osiris étoit renfermé, aborda sur le rivage de Byblos. La mer le porta doucement contre un tamarin qui, en peu de temps s'accrut au point qu'il couvrit et renferma le tombeau d'Osiris. Les orgies d'Atys dont nous avons déjà parlé, sont comme celles d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis, de Jasion, de Cadmille, des cérémonies commémoratives des aventures tragiques à peu près identiques, de ces personnages. Dans les mystères de Gnosse en Crète, les Titans usant de ruse et profitant de l'absence des Curètes, attirèrent Jasion

fut pris pour le soleil: le texte sacré lui a donné le nom du mois où cet astre entrant dans le cancer, porte sur notre hémisphère la chaleur et la fécondité (*Mém. Academ. des Inscript.*, T. III, p. 104.). Les astronomes Juifs nommoient l'entrée du soleil dans ce signe *tecupha Thammuz*, id est, *Periodus thammuz*.

[1] Plut., *Sympos.*, lib. IV, *Quæst.* V. = [2] Hesychius, V. *Adonis*. = [3] Plut., *de Isid. et Osir.*

par les jeux de son âge, et le mirent en pièces [1]. Cette tradition est absolument la même que celle de Bacchus : cet événement étoit représenté dans les mystères Gnossiens par les dés, la balle, la roue, la paume, le sabot, le miroir, et la toison [2], objets auxquels on a attribué un sens allégorique; enfin, ce qu'Osiris ou Horus étoient chez les Egyptiens, Bacchus chez les Grecs, Atys chez les Phrygiens, Adonis l'étoit chez les Phéniciens. Comme Bacchus ou Apollon, il brilloit de l'éclat et des grâces de la jeunesse; la déesse de la beauté, Vénus en avoit fait son amant et lui prodiguoit toutes ses faveurs. Lorsque la parque cruelle moissonna les jours d'Adonis, Vénus inconsolable arrosoit son cercueil de ses larmes, comme Isis pleuroit Osiris et Cybèle son cher Atys. Ainsi que Bacchus, Osiris et Hercule, Adonis descendit aux enfers et en ressortit glorieux et vainqueur. [3]

Les nymphes, au moment de la naissance d'Adonis, reçurent le jeune enfant, et comme Bacchus, il fut nourri par elles dans les antres de l'Arabie. [4]

C'étoit pendant la nuit qu'on pleuroit Thammuz [5]; c'étoit aussi pendant la nuit qu'on pleuroit Osiris et Bacchus.

[1] C'est à ce fait que se rapportent ces vers d'Orphée :

Pinea, nox, trochus, et qui flectunt membra moventque
Ludi, et quæ Hesperides miserunt aurea mala.

[2] S. Clem. Alex., *Protrept.*, p. 15. = [3] Apollod., *Bibl.* = [4] Ovid., *Met.*, lib. X. = [5] Rabbi Moses, *apud Selden*, cap. 11.

Adonis étoit fils de Proserpine, comme Bacchus Zagrée ou Sabazius; son front étoit orné de cornes: aussi Orphée, dans son hymne à Adonis, l'appelle-t-il le dieu à deux cornes. Il l'invite à venir, à féconder la terre, et à en faire éclore les fruits, comme les femmes argiennes invoquoient Bacchus aux pieds de bœuf [1]: dans les hymnes d'Orphée, Adonis est souvent appelé Bacchus; il lui donne aussi le surnom d'Eubule. [2]

Dans les fêtes d'Adonis, les Phéniciens avoient joint au Phallus, le *Mullos* dont on ne voit aucun vestige en Egypte; l'un et l'autre se trouvoient dans les différents pays où les Phéniciens avoient porté leurs mystères. [3]

Le culte d'Adonis Osiris étoit très ancien à Amathonte [4]. Les habitans d'Alexandrie donnoient à cette divinité le double nom d'Adonis Osiris. [5]

Héraiscus avoit découvert à Alexandrie une statue de l'éternité, représentée par un dieu que les Alexandrins adoroient sous le nom d'Osiris Adonis. [6]

(1) C'est le nom d'Adonis donné au dieu taureau, qui a fait dire à Plutarque, que Bacchus et Adonis passoient pour la même divinité, et que cette opinion étoit fondée sur une foule de pratiques absolument semblables dans les mystères de ces deux divinités.

(2) Orph., *Hymn. in Adonim*, v. 3.

(3) *Academ. Inscr.*, p. 56, 57, T. XXXVIII. = (4) Steph. Byz. V. *Amath.*

(5) Auct. anonym., *apud Suid.*, *in* Ηραισκος. *Quem Alexandrini coluerunt, Osirim simul et Adonidem existentem.*

(6) Suivant le poète Ausone, Osiris est le même que le Bac-

Les fêtes d'Adonis et d'Osiris se célébroient en même temps et avec les mêmes cérémonies, dans la Phénicie, en Assyrie et dans l'Egypte [1]. La fête d'Adonis, comme celle d'Osiris et d'Atys, étoit composée de trois parties: 1° De la perte ou disparition, ce premier jour étoit consacré au deuil et aux larmes; 2° De la recherche, ce deuxième jour on sonnoit les trompettes pour réveiller le lichnyte Atys ou Adonis, et le rappeler à la vie; 3° De la renaissance, ce troisième jour étoit celui des Hilaries ou fêtes de joie, où l'on célébroit le retour du dieu à la vie. Adonis étoit conduit à la mer comme Osiris, lorsque les Egyptiens l'avoient retrouvé [2]; dans les fêtes d'Adonis célébrées dans la Grèce comme dans celles de Bacchus, on portoit les produits de l'agriculture, du bled, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, de jeunes arbres, des plantes, des gâteaux faits avec de la farine, du miel et de l'huile, des oiseaux, des animaux, toutes les productions terrestres, et tout ce qu'on portoit dans les fêtes d'Eleusis, dans

chus des Grecs et l'Adonis des Arabes : *Ogygia me Bacchum vocat, Osirim Ægyptus putat, Arabia gens Adoneum* (*Ep.* XXIX.) —Martianus Capella donne à Osiris le nom d'Adonis.

(1) Plut., *de his qui sero à numinibus puniuntur.* — Théocrite (*Idylle* XV.) donne la description de la fête d'Adonis, et elle est entièrement la même que celle d'Osiris.

(2) Les fêtes d'Adonis ont lieu tous les ans : elles se célébroient encore à Alexandrie du temps de S. Cyrille. — Ovid., *Met.* 10.— *Art. Amandi*, lib. III.—Théocr., v. 143.—Cyrillus, *in Isaim*, lib. II, cap. 18.

les Dionysiaques et dans les fêtes d'Osiris, Horus et Isis en Egypte. [1]

§ II. *Horus considéré comme embléme de toutes les productions, comme symbole du monde produit par le principe actif et par le principe passif. Harpocrate, nouvelle divinité appartenant au règne des Ptolémées, est le même qu'Horus.*

Horus, comme emblême de ces productions, ou plutôt comme symbole du monde qui a été produit par le premier principe, est peint enfant. Il est souvent assis sur la fleur de lotos, et quelquefois il est placé sur un cube, emblême de la solidité et de la stabilité du monde; il a le doigt sur la bouehe, symbole du silence qu'exigent les opérations de la nature et du secret ineffable des mystères; il tient en main la corne d'abondance, comme emblême de la variété et de l'abondance des productions qui composent l'univers. Le triangle gravé sur le cube indique la triade mystique dont il est un des membres.

Ce cube présente un bâton surmonté de la tête d'une huppe et d'un gnomon, que les anciens regardoient comme les emblêmes de l'harmonie universelle, de l'ordre et de la variété de toutes les choses qui composent l'univers, et de leur admirable disposition. On allaitoit Horus à tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la puberté [2]: les Grecs l'appeloient

[1] Plut., *de Isid. et Osir.*—Suidas, Ἀδωνίδος.—Hesych. *Ibid.* —Théophr., *Hist. plantarum*, lib. VI, cap. 7. = [2] *Antiq. de Dendérah*, p. 49.

Caimin, mot qui signifie ce qui est vu, parce que le monde est sensible et visible. [1]

L'éducation d'Horus est fréquemment représentée sur les monumens égyptiens. Le temple de l'ouest, dans l'île de Philé, étoit consacré à Isis et à Horus: c'est en quelque sorte l'éducation d'Horus qui est peinte dans cette suite de tableaux sculptés sur les murs du temple. Tantôt on le voit à la mamelle et sur les genoux de sa mère [2], Osiris ayant une tête d'épervier est placé près d'eux; ailleurs, Horus plus grand, quoiqu'encore à la mamelle, tient d'une main un instrument ayant la forme d'un siphon, qui se voit très fréquemment parmi les signes hiéroglyphiques. [3]

Le tableau où l'on allaite Horus, est le plus répété parmi les sculptures du temple d'Hermonthis: on voit aussi Horus debout sur les genoux d'Osiris qui le tient de la main droite; ailleurs il est embrassé par Isis. Dans le tableau placé au-dessous de la porte du sanctuaire, Isis allaite Horus, soit sous une figure humaine, soit avec la tête d'une génisse; au-dessous du lit qu'on voit dans ce tableau, est une autre génisse dont un jeune enfant suce les mamelles: en face de cette scène est celle d'Isis qui accouche d'Horus, environnée de plu-

(1) Plut., *de Isid. et Osirid.*

(2) Presque toutes les Isis qui sont représentées avec Horus enfant sur leurs genoux, le soutiennent de la main gauche, et de l'autre main elles prennent leur sein pour l'allaiter.

(3) *Descript. d'Egypt.*, *Ant.*, T. I, p. 41.

sieurs femmes qui lui offrent leur secours. Un scarabée, les ailes déployées, avec un globe devant lui, paroît s'élever au-dessus de l'enfant; l'accouchement d'Isis est encore figuré dans un autre tableau qui est dans le fond du sanctuaire : le scarabée roulant sa boule qui désigne la génération, est une nouvelle preuve qu'Horus est le symbole de l'apparition ou de la naissance des productions terrestres. L'allaitement d'Horus représenté en face de l'accouchement d'Isis, est la peinture de l'accroissement de ces productions : ce tableau présente Horus d'abord extrêmement petit et allaité par des génisses, ensuite plus grand et sur les genoux d'Isis qui lui donne le sein, enfin sur les genoux de quatre femmes, déjà plus grand, ayant le doigt sur la bouche et un collier sur la poitrine, c'est-à-dire, qu'on le voit passer par les divers degrés de l'enfance. (1)

Les Egyptiens disoient qu'Horus avoit été nourri par Isis ou, ce qui est la même chose, par Buto ou Latone, dans des marais auprès de la ville de Butos; car une terre humectée produit des exhalaisons qui tempèrent l'excès de la chaleur et de la sécheresse (2), c'est ce que désigne la fable égyptienne où l'on dit que Typhon fut vaincu par Horus; mais Horus ne put le détruire, il l'enchaîna et lui ôta seulement sa force et son activité : c'est ce que

(1) *Descript. d'Egypt.*, *Antiq. d'Hermonthis*, p. 11. (2) Plut., *de Isid. et Osir.*

signifie une statue d'Horus qu'on avoit à Coptos et qui tient dans une de ses mains le phallus de Typhon. [1]

Horus enfant représentoit encore le soleil au solstice d'hiver dans l'instant de sa plus grande foiblesse, lorsqu'il commence à peine à abandonner l'hémisphère inférieur et à remonter lentement vers l'hémisphère supérieur; il avoit la foiblesse de cet âge. Il naissoit au milieu des plantes et des fleurs qui, à cette époque de l'année, commencent à éclore du sein de la terre : en effet, la végétation en Egypte se développe après la retraite des eaux du Nil, aux approches du solstice d'hiver; aussi on lui offroit les prémices des fêves qui naissoient alors [2]. Les Egyptiens représentoient le soleil levant comme un enfant nouveau-né sortant du milieu d'un lotos, plante qui naissoit dans les lieux humides fertilisés par les eaux du Nil, dans les lacs et les marais, vers le solstice d'hiver, époque de la naissance d'Horus; le lotos croissoit surtout en très grande abondance dans les marais de Butos où Horus fut nourri : les Indiens représentoient aussi Vichnou enfant, posé sur une fleur. Les Egyptiens avoient encore un autre symbole pour peindre le soleil levant qui semble naître de l'élément humide, c'étoit la grenouille qui se forme aussi dans le limon du Nil. [3]

[1] Plut., *de Isid. et Osir.* = [2] Plut., *ibid.* = [3] Plut., *de Pyth. orac.* — *De Isid. et Osir.*

Horus, représentant le soleil dans son état d'enfance, au solstice d'hiver, a tous les traits qui caractérisent l'affoiblissement; sa marche semble entravée dans les liens qui resserrent l'enfant nouveau-né [1], il est foible, débile, mal placé sur ses jambes, marchant d'un pas embarrassé et tardif [2]: on le représente imberbe, nud, ayant la bouche close avec l'index de la main droite [3]. Sa langue n'étoit pas déliée et il ne pouvoit pas articuler de sons, c'est ce qu'annonçoit le doigt qu'Horus tenoit posé sur sa bouche, et c'est dans ce sens surtout qu'il étoit regardé comme le dieu du silence; car les Egyptiens représentoient le silence par l'état de l'enfance jusqu'à trois ans, et ils le figuroient par un nombre mystique, égal à celui de trois années, évaluées en jours à raison de 365 jours par an. Ils prétendoient que l'enfant qui, dans l'espace de 1095 jours ou de trois ans ne parle pas, est censé muet [4]: ainsi l'enfance représente le silence, et réciproquement l'embarras dans les organes du langage, désigne l'en-

[1] Horus Apoll., lib. I, cap. 17.

[2] *Duo pedes ita conjuncti, tanquam non duo essent, sed unus, et sic gradum promoventes, solis cursum, in solstitio hiberno significant* (Hor. Apoll., *Hierogl.*, lib. II, cap. 13.). On en a dit autant de Jupiter Ammon, considéré comme le soleil; suivant la fable, ce fut Isis qui lui sépara les jambes et qui lui donna la faculté de marcher : c'est ainsi que doit s'expliquer la tradition du boiteux Harpocrate.

[3] Gyrald., *Deor. hist.*, T. I, p. 37. = [4] Horus Apoll., lib. I, cap. 28.

fance; les Latins ont appliqué le mot *infans* par extension à l'orateur qui s'exprime mal.

Sous le règne des Ptolémées, on créa la divinité et le culte d'Harpocrate, qui étoit le même dieu qu'Horus. Ce qu'Horus est à Osiris, Harpocrate l'est à Sérapis : le nom et la théologie d'Harpocrate, ainsi que de Sérapis, étoient entièrement inconnus aux Grecs avant le siècle des successeurs d'Alexandre, et je ne crois pas qu'il y ait un seul écrivain antérieur à cette époque qui ait prononcé le nom d'Harpocrate. Hérodote qui a recherché avec tant d'avidité en Egypte tout ce qui concernoit les dieux, leurs cultes et leurs temples, ne parle pas d'Harpocrate; et cependant il parle des lieux que l'on sait avoir été le siège de son culte, de Buto, par exemple, où saint Epiphane et Plutarque nous apprennent que l'on célébroit tous les ans des fêtes fameuses en l'honneur de ce dieu. Le premier auteur qui ait parlé d'Harpocrate est Eratosthènes bibliothécaire d'Alexandrie, qui vivoit sous le règne de Ptolémée Évergète, le troisième des Ptolémées; depuis ce temps le culte d'Harpocrate fit de grands progrès non-seulement en Egypte, mais dans plusieurs contrées de la Grèce et à Rome même où il fut reçu à la même époque que celui de Sérapis. Harpocrate semble donc appartenir à la religion des Grecs qui habitoient l'Egypte du temps des Ptolémées, et les détails que nous en donne Cuper confirment cette opinion; car ils sont plus dans le génie de la religion des Grecs, que dans l'ancienne

théologie des Egyptiens. Le culte d'Harpocrate étoit uni à celui de Sérapis, comme celui d'Horus étoit uni à celui d'Osiris [1]; Jablonski prouve [2] qu'Horus et Harpocrate sont le même dieu, que les Egyptiens les adoroient par les mêmes rites, et qu'enfin leurs cultes finirent par être réunis et confondus en un seul.

CHAPITRE VI.

Mercure, quatrième personnage des mystères, symbole de la raison, de l'intelligence et de l'activité.

§ 1. Mercure considéré comme principe du mouvement répandu dans la nature. La fécondité tenant au mouvement universel, Mercure, comme dieu du mouvement, étoit le principe fécondant. — Il avoit pour attribut l'emblême de la force génératrice.—Il étoit mis au nombre des dieux qui dispensent les richesses. — Comme dieu producteur, il étoit l'amant de Proserpine.

§ 2. Mercure considéré comme divinité infernale.—Conducteur des ames.—Ses attributs comme dieu des enfers.— Origine de cette mythologie.

§ 3. Mercure étant le dieu présent partout, les Anciens en avoient fait le gardien des maisons, des portes, du Gymnase, du Forum, des temples, des sépulcres, des chemins, des voyageurs.

(1) Tertul., *Apol.*, cap. 6. — Varro, *de ling. latin.*, lib. IV, p. 17. = (2) Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. II, cap. 4, § 7.

§ 4. Le chien lui étoit consacré comme dieu de la vigilance, de la sagacité, de l'activité et de la fidélité. — Du chien Anubis.

§ 5. Mercure considéré comme dieu de l'intelligence active. — On place sous son nom ou sous celui de Thoth, toutes les sciences et toutes les inventions. — Son histoire se rattache aux premiers pas de la civilisation, et en marque les progrès. — L'Egypte ayant été civilisée par les prêtres et par le système des initiations, tous leurs travaux étoient mis en commun sous le nom de Thoth. — De là le nombre incroyable des livres hermétiques. — Signification du mot *thoth*.

§ 6. Mercure étant inventeur de tout ce qui tient à la civilisation, les bornes qu'on établit pour distinguer les terres, furent placées tout naturellement sous la protection de ce dieu. — Les bornes qui séparoient les peuples, celles placées sur les limites, sur les chemins ou devant les habitations, furent également mises sous la sauve-garde de Thoth, Mercure ou Hermès. — Forme de ces statues ou hermès.

§ 7. Mercure étant le dieu de l'activité, de l'intelligence et de l'abondance, étoit le dieu du commerce. — Il établit les lois du commerce ainsi que les poids et mesures. — Comme dieu du commerce, il fut le dieu du vol, de l'usure et de l'imposture. — Cette extension est due au mépris que les Romains avoient pour le commerce et les commerçans. — Chez les Grecs, Mercure étoit le dieu du vol, mais seulement de ceux faits avec adresse. — Il présidoit à la recherche des effets perdus. — Il avoit sa part dans les trésors trouvés. — Il présidoit au tirage au sort. — Etant le dieu de tout ce qui est action et mouvement, Mercure présidoit aux jeux gymnastiques.

§ 8. Mercure considéré comme dieu de la raison. — Comme tel il est réuni à toutes les divinités, cette éminente qualité devant appartenir à tous les dieux.

§ 9. Mercure avoit le caractère général de la divinité. — Attributs qui lui appartenoient sous ce rapport.

§ I. *Mercure considéré comme principe du mouvement répandu dans la nature. La fécondité tenant au mouvement universel, Mercure, comme dieu du mouvement, étoit le principe fécondant de la nature. — Il avoit pour attribut l'embléme de la force génératrice. — Comme dieu producteur, il étoit l'amant de Proserpine.*

On trouve dans tous les mystères de l'antiquité un quatrième personnage qui y joue un rôle très important, c'est Mercure (*lll*), le symbole de la raison, de l'intelligence et de l'activité. Les nombreux attributs qu'on a donnés à cette divinité, se rattachent à ces trois éminentes qualités et n'en sont que les accessoires.

Sous le rapport de l'activité, Mercure est regardé comme le principe du mouvement, répandu dans toute la nature; il est l'image de la rapidité de l'agent universel et du principe fécondant: il est, dit Macrobe, le génie rapide de l'ame de l'univers. Dans les fragmens de Sanchoniaton, c'est Thoth qui donne des ailes à tous les dieux, c'est-à-dire, qui met en action tous les principes divinisés de la nature, et leur communique le mouvement. Il est représenté sur les monumens conduisant les chevaux du soleil, parce qu'il est le principe du mouvement de cet astre [1]; il fournit des coursiers à Castor et à Pollux [2]; il est le grand agent des divinités des mystères; il est le messager des dieux, leur confident, leur ministre le plus actif (*mmm*), leur précur-

[1] Winckelm., *Mon. ined.*, T. II, p. 27. = [2] Tertull., *de Spectacul.*, cap. 5.

seur; c'est lui qui va communiquer leurs ordres à tous les points de l'univers. Jupiter parle, et aussi rapide que l'éclair, Mercure est aux cieux, sur la terre et jusqu'au fond des enfers, toujours en mouvement, jamais stationnaire, les monumens même attestent que son pied ne doit pas poser un seul instant sur la terre : telle est la statue de Mercure trouvée à Herculanum où les talonnières sont attachées à une rosette qui est placée sous le pied [1], image vraie et sensible du mouvement de ce principe qui parcourt la nature, anime toutes ses parties, y circule en sens divers et va porter la vie partout. Ce dieu change aussi de forme à son gré, dit Lucien : il est en effet de l'essence de ce principe de se modifier de mille manières, de varier ses formes et ses effets, suivant que diffèrent entr'elles les diverses molécules de la matière qu'il agite et qu'il développe. Tout est soumis à cet esprit moteur de la nature, il pénètre jusque dans les enfers, c'est-à-dire, dans les entrailles de la terre, il s'y meut secrètement, développe en silence les germes de tous les êtres, il les évoque et les reproduit au grand jour. C'est par cette circulation perpétuelle, c'est par cette admirable palingénésie, qui tire sans interruption les substances du néant, et les y replonge pour les en tirer encore, que Mercure entretient un commerce éternel entre la terre et les cieux, entre les principes les plus opposés en apparence.

Comme dieu du mouvement, il étoit le principe

[1] Winckelmann, *Lettres*, T. II, p. 37.

fécondant de la nature: la fécondité tient en effet au mouvement universel, qui forme l'organisation et opère la fécondation des substances par l'action qu'il imprime à la matière [1]; Mercure étoit le père de Pan, de Priape et de Cupidon [2]. Les femmes alloient couronner de fleurs ses statues et leur demander la fécondité : on le représentoit comme Bacchus et Osiris avec l'emblême de la force, c'est-à-dire, avec les parties sexuelles en érection [3], et même à Cylène en Arcadie, il étoit adoré sous la figure d'un membre viril en érection qui étoit debout sur un piédestal [4]. Les anciens unissoient Mercure à Vénus: Epaphrodités est le surnom que donnoient à Mercure les initiés. Or, l'homme le moins éclairé ne verra-t-il pas, dit à cette occasion Julien [5], que les noms de Mercure et de Vénus rappellent de toutes parts les principes de la génération ? on les voit sur les monumens souvent ensemble et placés à côté

(1) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 19. = (2) Homer., *Hymn. in Pan.* — Hygin, *Fabl.* XXIV. — Cicer., *de nat.*, lib. III. = (3) Hérod., lib. II.

(4) Pausan., *Eliac.* II. — Philostrat., *in Vit. Apoll. Thy.*, lib. VI.—On lit dans le premier livre de l'Oneirocriticon d'Artémidore (cap. 27.), qu'étant sur le mont Cyllène, il vit une statue de Mercure : *Nihil aliud quam pudendum naturali quadam ratione confectum.* Tzetzès (*Child.* 4.) dit que le Mercure égyptien devance le Mercure arcadien de deux mille ans. Suivant la tradition des Eléens, Pélops fut le premier qui érigea un temple et fit des sacrifices à Mercure dans le Péloponnèse (Pausan., lib. V, cap. 1.).

(5) Julien, *Discours sur la mère des dieux.*

l'un de l'autre [1]. Dans Apulée Vénus ne peut rien sans la présence de Mercure [2], elle l'appelle son frère : Horace [3] place Mercure parmi les divinités qui forment le cortège de Vénus. La déesse avoit à Halycarnasse un temple, bâti par Mausole roi de Carie, qui lui étoit commun avec Mercure [4] : Macrobe dit que dans l'harmonie des sphères, la planète de Vénus et celle de Mercure produisent le même son, et confondent leur mode, ce qu'il faut moins attribuer au voisinage de ces divinités, comme planètes, qu'à leur puissance allégorique. [5]

Comme dieu de la fécondité et de l'abondance qui en est la suite, Mercure est réuni avec la Fortune ; il étoit au nombre des dieux qui dispensent les richesses. Ceux qui s'enrichissoient le remercioient par des sacrifices : dans Lucien c'est Mercure qui mène à Timon le dieu Plutus. « S'il se trouve » quelque mortel, dit Orphée [6], dont le cœur » soit assez intrépide pour entrer dans la riche » caverne où Mercure a caché l'assemblage de tous » les biens, ce mortel après avoir évité les infor» tunes, ne s'en retournera chez lui que comblé de » richesses. » Sur quelques antiques, le coq qui accompagne Mercure tient un épi de bled dans le bec ; les Egyptiens lui faisoient honneur de l'olivier que les Grecs croyoient devoir à Minerve. Dans

[1] Anacreon, *Od.* 41. = [2] Apul., *Met.*, lib. VI. = [3] Horat., *Carmin.*, lib. I, *Od.* 30. = [4] Vitruv., lib. II, cap. 8. = [5] Macrob., *Somm. Scip.*, lib. II, cap. 14. = [6] Orph., *in lapid.*

Hésiode, Hécate de concert avec Mercure répand la fécondité sur les troupeaux [1] : il étoit le dieu des bergers et des troupeaux [2], il avoit une statue sur la route de Corinthe au Léchée où il étoit accompagné d'un bélier [3]. Homère le considère comme le dieu qui présidoit aux richesses et aux troupeaux, lorsqu'il dit : « Le coup porté par le vaillant Pénélée » accable Ilionée, fils de Phorbas, possesseur de » nombreux troupeaux, aimé de Mercure plus » qu'aucun Troyen, et par lui comblé de richesses. [4] »

C'étoit encore comme dieu producteur que Mercure étoit l'amant de Proserpine; cette déesse étant le symbole des semences confiées à la terre, on conçoit son union avec le principe actif et génératif, on conçoit aussi comment Mercure se transforma en bélier pour lui plaire, puisque le bélier lui étoit consacré comme protecteur des troupeaux et dieu de la fécondité. Zoéga [5] pense que cette union de Proserpine et de Mercure, ainsi que la fable rap-

(1) Hésiod., *Theogon.*

(2) Mercure étoit appelé *Molossos*, id est, *Ovium Custos* et *Servator.*—*Nomios*, id est, *Pastoralis*,

Hac prece, te oro, pingue pecus domino facias.
(Horat., lib. II, *Satyr.* 4, v. 14.)

(3) Pausanias, qui rapporte ce fait, ajoute : *Nam Mercurius præter reliquos deos curare et opibus augere videtur pastores.* — Le scholiaste de Sophocle (*in Philoct.*) dit que les montagnes étoient appelées *mercuriales*, parce que les troupeaux y paissoient ordinairement.

(4) Homer., *Iliad.*, *Cant.* XIV, v. 300. = (5) Zoega, *de usu et origin. Obeliscor.*

portée par Cicéron et le scholiaste de Lycophron [1], ont rapport au déclin de la lune pour Proserpine, et pour Mercure à l'étoile qui portoit son nom, et que les anciens faisoient toujours compagnon de la lune [2]. Ce qui rend cette conjecture très vraisemblable, c'est que l'étoile de Mercure, la même que l'étoile Sirius, étoit le précurseur et le ministre des crues du Nil, et que son lever donnoit des présages sur la fécondité de l'année; les anciens lui avoient accordé la faculté génératrice.

§ II. *Mercure considéré comme divinité des enfers.—Conducteur des ames.—Ses attributs comme dieu des enfers.—Origine de cette mythologie.*

Mercure amant de Proserpine, divinité ithyphallique, emblême du mouvement universel et du principe fécondant, devoit être une divinité chthonienne : *chastes dieux chthoniens*, dit Eschyle dans

[1] C'est à la vue de Proserpine, que Mercure en naissant sentit des désirs : *Cujus obscenius excitata natura traditur, quod aspectu Proserpinæ commotus sit* (Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III.). Voici le passage de Tzetzès (*ad Lycophr. Alexandr.*, v. 698.) : *Brimo et Obrimo Proserpina est, indè dicta, quod Mercurio, qui in venatu eam comprimere aggressus est, cum irâ infremuit* ἐνεβριμήσατο, *quo factum ut cæpto desisteret.* Cette fable est la même que celle rapportée par Cicéron.

[2] *Mercurius in luna positus cum illa circumfertur* (Plut.). On voit quelquefois Mercure avec le croissant de la lune et une étoile sur la tête, et cinq autres étoiles autour : Mercure ainsi environné représente la planète qui porte son nom.

les *Perses*, *toi terre*, *toi Mercure*, *et toi roi des enfers*, *renvoyez cette ame à la lumière.* Aussi Orphée lui donne-t-il le nom de Bacchus dans cet hymne [1] : « Toi qui parcours le chemin qui » conduit au Cocyte et à l'empire de la mort, toi » qui fais descendre les ames des mortels dans les » profondeurs infernales de la terre, Hermès Bac- » chus, toi qui visites le palais sacré de Proserpine; » dieu du sommeil, tu assoupis tous les mortels » avec ta baguette sacrée, et tu réveilles ceux qui » sont endormis; c'est à toi que Proserpine a confié » le soin de servir de guide aux ames des mortels, » lorsqu'au jour du trépas elles descendent dans » leur demeure dernière, illustre Mercure, accorde » aux initiés la fin heureuse de leurs travaux. »

Ce Mercure conducteur des ames, cet agetor, *superum commeator ac inferum* [2], avoit sa statue dans le temple d'Eleusis. Homère le représente une verge à la main [3], conduisant les ames dans les enfers, et il paroît, dans les tableaux égyptiens, exerçant ses fonctions sous la figure du Cynocéphale.

[1] Orphée, *Hymn.* 57. — *Quia Bacchus et Mercurius unus idemque est.* Le scholiaste d'Aristophane dit, d'après Théopompe, que la fête des chytres étoit célébrée en l'honneur de Mercure Chthonien, cette même fête qu'Aristophane lui-même et son scholiaste (*in Ranis.*) disent avoir été consacrée à Bacchus.

[2] Apul., *Met.*, lib. XI. = [3] Homer., *Odyss.*, lib. XXIV — Virgil., *Æneid.*, lib. IV.

Il étoit au nombre des divinités sévères à Athènes : ces divinités étoient les dieux infernaux, les Euménides, Mercure, Pluton, la terre. [1]

Dans les monumens élevés en l'honneur des morts, les colonnes étoient faites souvent avec l'image de Mercure ; souvent aussi on y inscrivoit son nom, et on plaçoit sur les tombeaux des Hermès ou statues tronquées de ce dieu : cet usage étoit très fréquent dans l'Attique. On appeloit aussi hermès les pierres carrées que l'on plaçoit sur les tombeaux. Les moribonds l'invoquoient, et c'est en son honneur qu'on faisoit pour eux les dernières libations. Celui qui étoit livré à la mort, faisoit lui-même ces libations, comme le fit Socrate [2]. Les Grecs faisoient, après les trente jours de deuil, des sacrifices à Mercure. [3]

Dans la théologie de Mercure Chthonien, sa qualité prédominante est celle de conducteur des ames,

[1] *Est autem Plutonis signum, et Mercurii et telluris* (Pausan.). Dans l'aréopage il y avoit autrefois des statues de ces divinités, auxquelles on avoit élevé le temple qui étoit près ce tribunal, après le jugement d'Oreste, suivant la tradition populaire, mais plus probablement pour inspirer la terreur aux homicides que l'aréopage avoit à juger (Ulpian., *Com. in Midiam.*) : ce fut Epiménide qui dédia ce temple. Celui qui avoit offensé ces déesses étoit soumis à toutes les exécrations, et ceux qui échappoient à la peine de mort, leur faisoient un sacrifice.

[2] Plat. in Phæd.

[3] Plut., *Quæst. græc.* : *Existimant enim quemadmodum terram mortuorum corpora, ita animos excipere Mercurium.*—Les Argiens, aussitôt après le deuil, sacrifioient à Apollon, et le trentième jour à Mercure Chthonien.

attribut qui dérive de sa qualité primitive. Le dieu du mouvement devoit être naturellement le lien des deux mondes, l'entremetteur du commerce des ames; c'est lui qui les recevoit lorsqu'elles lui étoient rendues par la mort: cette théologie se trouvoit donc intimément liée à la théorie mystique du mouvement ou des voyages des ames, qui étoient sans doute un des grands sujets que l'on traitoit dans les initiations.

La mythologie de Mercure conducteur des ames chez les Grecs étoit fondée sur les anciens usages observés par les Egyptiens dans leurs funérailles; les cérémonies qui furent apportées dans la Grèce et qui ont été consacrées par Homère dans ses vers [1], conviennent à tout ce que les Grecs ont dit des enfers. On faisoit traverser le Nil aux corps morts, on les remettoit à un homme qui les recevoit avec un masque à trois têtes semblables à celles

(1) *Heroum animas cyllenius evocat Hermes*
In manibusque gerit baculum, qui fulgidus auro est. (Hom., *Odyss.*) Le poète dit ailleurs :

Oceani veniunt undas, et Leucada rupem,
Solis et ad portas, ... ubi somnia regnant.
Ulteriusque adeunt viridantia prata, frequentant
Quæ manes hominum vitæ simulacra carentum.

Cet océan est le Nil même, auquel les Egyptiens donnoient ce nom : par les portes du soleil ils entendoient la ville d'Héliopolis, et ces plaines heureuses, séjour des ames justes, n'étoient que les belles campagnes aux environs du lac Achérusia près Memphis.

de Cerbère, on les déposoit ensuite dans des tombeaux : le lieu le plus célèbre pour ces tombeaux étoit les belles campagnes situées aux environs du lac Achérusia près Memphis. C'est dans ces plaines heureuses, toutes couvertes de bled et de lotos, que se faisoient les funérailles de la plupart des Egyptiens ; elles étoient le séjour des ames justes. Pour y parvenir, le corps mort traversoit le lac Achérusia sur une barque, modèle de la barque qui, dans la mythologie des Grecs, transportoit les morts au-delà du lac Achéron : cette barque, la pièce de monnoie qu'il falloit donner au nocher nommé Caron en langue égyptienne, le temple de la ténébreuse Hécate, les portes du Cocyte et du Léthé, posées sur des gonds d'airain, les portes de la vérité, le simulacre de la justice qui étoit sans tête, toutes ces traditions et toutes les cérémonies funéraires des Grecs paroissent une copie exacte des funérailles, telles qu'on les faisoit en Egypte même du temps de Diodore de Sicile. [1]

Mercure avoit les mêmes fonctions chez les Etrusques, où il étoit adoré comme chez les Grecs sous le nom de receveur et dispensateur des ames [2]. Pythagore le nomme *conducteur*, *portier chthonien* [3]. On lui donnoit encore le surnom de *Redux*, parce que les ames étoient amenées et ramenées par lui.

[1] Diod. Sic., lib. I, p. 96. = [2] Gori, *Mus. Etrusc.*, T. II, p. 106, 107. = [3] Diogen. Laert.

La baguette de Mercure lui servoit à cet usage. Les anciens ont pris plaisir à décrire les vertus de cette baguette de Mercure, avec laquelle non-seulement il conduisoit les ames aux enfers, mais qui lui servoit encore à évoquer les ombres, à fermer pour jamais les yeux des mortels à la lumière, à appeler le sommeil, et à l'éloigner à son gré, à diriger les vents, et à se faire dans les airs un libre passage [1]; les ailes qu'il portoit n'étoient pas tellement le principe de son vol, que sa verge n'y concourût aussi avec une grande puissance. Pluton ordonne à Mercure de toucher Protésilas de sa baguette, aussitôt qu'il sera parvenu au séjour de la lumière, et d'en faire un beau jeune homme tel qu'il étoit en sortant de la chambre nuptiale [2]. Cette baguette est simple sur plusieurs monumens : elle est telle qu'Homère la présente dans l'Odyssée [3], elle est telle que Mercure la portoit avant d'avoir apaisé

(1) *Hac (Virga) ille evocat orco*
Pallentesque alias sub tristia Tartara mittit,
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat :
Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila. (Virg. *Æneid.*, lib. IV, v. 241.)

De tout temps, la superstition des peuples mit dans la main de certaines divinités, et même dans celle des magiciens, des baguettes à la vertu desquelles ils attribuoient les prétendus prodiges qu'ils lui voyoient opérer. Minerve avoit aussi son bâton avec lequel elle faisoit paroître les gens ou vieux ou jeunes, selon l'exigeance des cas. (Homer., *Odyss* XI.)

(2) Lucian., *Dial. mort.* XXIII. = (3) Homer., *Odyss* V.

les deux serpens qui vinrent s'y attacher (1), c'est-à-dire, avant que les poètes, postérieurs à Homère, aient fait de cette verge de Mercure un caducée, mot et fiction que n'a jamais connus Homère, et qui n'étoient pas davantage connus des anciens Egyptiens auxquels ils avoient été donnés par les Grecs depuis les Ptolémées (2). Sous le nom de caducée, cette verge eut une foule d'attributs: nous avons déjà vu que le caducée étoit l'attribut de la fécondité, et conséquemment celui des divinités bienfaisantes, les deux serpents mâle et femelle étant l'emblême des deux principes de toutes choses, le principe actif et le principe passif. On en fit l'emblême du temps, idée qui dut sa naissance sans doute aux ailes qu'on lui donna; on en fit le symbole de la concorde, à cause des deux serpents qui l'enlaçoient; le point où ils se réunissoient s'appeloit *nœud d'Hercule*, leur avant-corps formoit un cercle qui se terminoit par l'union de leurs têtes; leurs queues se réunissoient également en cercle sur le manche du caducée, tandis que des ailes naissoient de ce manche (3). Les serpents étoient aussi chez les anciens les symboles du temps: le soleil et la lune, dans le cours d'une année, parcourent l'écliptique sur lequel ils sont tantôt séparés, tantôt unis, et déterminent la durée du temps; le caducée en a bientôt été fait le symbole: le bâton du caducée est devenu l'équateur

(1) Winckelmann, *Cabin. de Stosch*, p. 87. = (2) Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. V, cap. 1, § 5. = (3) Macrob., lib. I, cap. 19.

sur lequel le soleil passe deux fois l'année aux équinoxes ; le nœud des deux serpents, formé à leur point de rencontre sur le bâton du caducée, est le moment où le soleil et la lune se rencontrent sur l'équateur, dans le point où il est coupé par l'écliptique. Les auteurs de cette allégorie ajoutent même que le cours du soleil et de la lune qui seroit tracé sur une carte, ressembleroit exactement à la figure de chacun des serpents du caducée : le caducée devint encore le symbole de l'harmonie céleste qui règne entre les astres, comme il étoit le symbole de la paix. Il fut aussi le symbole de l'éloquence : Mercure, dit Jamblique, tient en main le symbole de la dialectique [1] ; c'est comme symbole de la concorde et de l'éloquence qu'il appartenoit à Mercure grand négociateur. Mercure, dit Isidore [2], tient une verge qui sépare des serpents, c'est-à-dire, qui fait disparoître le venin de la discorde ; car les querelles sont apaisées par l'éloquence des négociateurs, delà les envoyés de paix ont été appelés *caduceatores* : Mercure lui-même portoit le nom de *Præco, caduceator*. Le troisième ministre des mystères d'Eleusis s'appeloit *Præco* où *Hiérocéryx Mercurii* [3] : ce héraut sacré représentoit Mercure

(1) *Iamblic. Epistola ad Dexippum.*—Horace a dit :

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, Virgaque levem coerces
Aurea turbam, superis deorum
Gratus et imis.

(2) Servius, *ad Æneid.*, lib. IV, v. 241.= (3) Andocide, issu

dans les mystères; il écartoit les profanes de l'assistance aux mystères, et il accompagnoit les Lampodophores dans leur marche. [1]

Mercure étant le dieu présent partout, les anciens en ont fait le gardien des maisons, des portes, du gymnase, du forum, des temples, des sépulcres, des chemins, et le protecteur des voyageurs : il étoit, comme Jupiter, Bacchus, Apollon, Pluton, et tous les grands dieux au nombre des dieux Agyæi [2]. Dans l'acception commune le mot *agyæus* signifie chemin, on faisoit des sacrifices aux dieux Agyæi pour le départ ou pour le retour d'un voyage [3]; ces sacrifices se faisoient soit par le voyageur lui-même, soit par ses amis. On appeloit Agyatides les autels qui étoient élevés dans les vestibules des maisons en l'honneur des dieux Agyæi Apollon, Bacchus ou Mercure. Ces divinités étoient adorées au-dehors de la maison où elles avoient leurs statues, comme dieux bienfaisans et repoussant le mal, *Alexicaci et*

d'une race illustre, remontoit à Mercure même, et il étoit de la famille des hérauts publics. (Plut., *Vie d'Andocide*, T. XI, p. 85.)

(1) Spon, T. II, p. 283. — Wheler., T. II, p. 516.

(2) Chaque partie du corps étoit plus particulièrement consacrée à chaque divinité : les yeux et la tête à Jupiter, la poitrine à Neptune, le front à Minerve, les sourcils à Junon, le dos à Pluton, les pieds à Mercure; Démocrite dit que c'étoit surtout comme dieu *Vialis*.

(3) Photius, *Bibl.*, p. 1142.

malorum depulsores [1]. Chez les Athéniens lorsqu'on annonçoit quelques faits extraordinaires ou monstrueux, on sacrifioit aux dieux Agyæi : on donnoit aussi le nom d'Agyæus aux colonnes élevées sur les chemins en l'honneur des dieux Agyæi, et aux lieux où l'on plaçoit une lumière pour éclairer les chemins (*nnn*) : Mercure et les autres dieux qui présidoient aux chemins étoient appelés *Enodii* [2], ils étoient aussi appelés *Semitales* [3] ; Auguste fixa à deux jours de l'année les sacrifices qui étoient offerts en public à ces dieux [4]. On dit que ce fut un certain Patroclides qui le premier plaça sur les chemins des statues de Mercure, pour les indiquer aux passans [5] : les voyageurs et chaque passant avoient coutume de jeter des pierres au pied de ces statues de Mercure. On a donné diverses raisons de cette coutume, qui toutes, sont peu satisfaisantes; néanmoins elle est très ancienne dans le paganisme : ces amas ou monceaux de pierres étoient très communs dans la Palestine et la Phénicie, où le supplice de la lapidation étoit en usage. On faisoit de semblables amas sur le corps de ceux qui avoient été lapidés, et ils n'avoient pas d'autre sépulture que les pierres qui avoient servi à leur supplice.

[1] Eustath., *Com. in Homer.*, *Iliad.*, T. I, p. 316.

[2] C'est sous le nom d'*Enodios*, *qui viam bonam parat*, que Mercure étoit adoré dans l'île de Paros. Diane avoit le surnom d'*Enodia* (Gutberleth, *de Myst. Cabir.*). = [3] Arnob. = [4] Sueton., *Vit. August.* = [5] *Etym. magn.*

Les proverbes de Salomon traitent de folie l'action de ceux qui, par un motif pieux, ajoutoient une pierre au monceau de pierres consacrées auquel on donnoit le nom de Mercure. (1)

Le petase étoit une sorte de bonnet dont se servoient les voyageurs : il étoit en usage chez les Grecs, Mercure le portoit en qualité de grand voyageur et de négociateur de la terre, du ciel et des enfers (2). Il portoit aussi la *pænula* simple casaque ou manteau de gros drap ouvert par un des côtés, vêtement ordinaire des voyageurs, et le pedum qui leur servoit de bâton. (3)

§ IV. *Le chien lui étoit consacré comme dieu de la vigilance, de la sagacité, de l'activité et de la fidélité.—Du chien Anubis.*

Comme dieu de l'activité et de la vigilance, le chien étoit consacré à Mercure : « Ce n'est pas le » chien proprement dit qui est honoré sous le nom » de Mercure, dit Plutarque (4), ce sont ses qualités, » sa vigilance, sa bonne garde, sa fidélité, son » instinct qui lui fait distinguer l'ami de l'ennemi,

(1) *Hos autem prætereuntes crebro jactu augere et acervos Mercuriales augere* (Didym., *Com. in Homer.*). Selden a consacré à ces monumens religieux un chapitre entier, intitulé *de Mercurii Acervo*. Voir Selden, *de Diis Syriis*, cap. 15, *Syntag.* 11.

(2) Le petase de Mercure étoit moitié blanc et moitié noir, et on représentoit ce dieu ayant une partie dorée et l'autre noire (Plut., *Is.*). = (3) Mariette, *Pierres gravées*, 28. = (4) Plut., *de Isid. et Osir.*

» qui a rendu cet animal, un emblême convenable » de ce dieu. »

Dans tous les lieux où le culte de Mercure étoit en vigueur, cette divinité étoit représentée par l'image vivante du chien Anubis, et le plus souvent elle étoit représentée avec le corps de l'homme et la tête du chien [1]. Anubis étoit une grande divinité chez les Egyptiens : on le donnoit toujours pour compagnon à Isis et à Osiris [2] ; il avoit sa part dans tous les honneurs qu'on leur rendoit; on portoit son simulacre dans les fêtes d'Isis; dans tous les temples consacrés à Isis et à Osiris, il y avoit le *sacellum*, la chapelle d'Anubis; il étoit le gardien de ces deux grandes divinités; il avoit le sistre à la main [3]; Isis allant à la recherche d'Osiris étoit accompagné du chien Anubis; le chien accompagnoit aussi Bacchus, suivant l'auteur du poëme des Dionysiaques; dans la pompe isiaque décrite par Ovide [4], Io est accompagnée d'Anubis; dans les processions égyptiennes les chiens précédoient toujours la pompe [5]. Le culte du chien en Egypte, remontoit à la plus haute antiquité : c'est ce qui lui donnoit sans doute une sorte de prééminence sur

[1] Ovid., *Metam.*, lib. X, v. 692.—Virg., *Æneid.*, lib. VIII, v. 698.—Athen., *Deipnos.*, lib. VII.= [2] *Per tua sistra precor, per Anubidis ora verendi.* (Ovid., lib. II, *Amor.*, *Eleg.* XIII.). = [3] Diod. Sic., lib. I. = [4] Ovid., *Metam.*, lib. IX, *Fab.* 13, v. 19 = [5] Diod. Sic., lib. I, — Ælius Lampr., cap. 9.—Spartianus, *in Pescenio*, cap. 6.—*In Caracalla*, cap. 9.

les autres animaux sacrés [1]; il avoit ses temples particuliers connus sous le nom d'Anubeia ou sanctuaires d'Anubis [2]. Les Egyptiens avoient établi des fêtes solennelles en son honneur, ils lui avoient élevé des villes et consacré des préfectures, la ville et la préfecture de Cynopolis par exemple [3], où on nourrissoit religieusement un chien qu'on disoit être Anubis [4], comme à Memphis on nourrissoit le bœuf Apis qu'on disoit être Osiris; la ville et la préfecture de Cynopolis avoient pris de là leur nom: les anciennes médailles de cette ville qui nous ont été conservées, portent l'empreinte de cet animal symbolique [5]. Il étoit spécialement honoré chez les Hermopolitains (*ooo*) qui tiroient leur nom d'Hermès ou Mercure [6]; quoiqu'il fût affecté à un nome particulier, Anubis étant uni à Isis et Osiris, divinités communes à tous les Egyptiens, étoit du petit nombre des animaux sacrés dont le culte étoit général en Egypte: ces animaux étoient parmi les quadrupèdes, le chien, le bœuf et le chat [7]. Dans les ruines du fameux labyrinthe et de tous les temples de l'Egypte, on trouve souvent des statues d'Anubis [8]: Hérodote

[1] Plut., *de Isid.*, p. 368.= [2] Lucian., *in Toxar.*= [3] Strab., *Geogr.*, lib. XVII, p. 812. — Ptolem., *Geogr.*, lib. IV, cap. 5. = [4] Steph., *de Urb.* V. *Cynopolis.*—Clem. Alexandr., *Protrept.* p. 25.—Strab., *ibid.*= [5] Vaillant, *Médailles*, p. 206.= [6] Strab., lib. XIII, p. 812.= [7] Strab., *ibid.*—Juvenal., *Satyr.* XV, v. 8. = [8] *Oppida tota canem venerantur.* (Juvenal., *Satyr.* XV, v. 8.)

nous décrit le deuil des Egyptiens lorsque le chien sacré venoit à mourir, et le soin que l'on prenoit des funérailles des chiens dans chaque maison [1]. On entreprit des guerres de ville à ville pour venger un outrage fait au chien, et Plutarque dit que les Cynopolitains de son temps, firent la guerre aux Oxyrinchites, parce qu'ils avoient tué et mangé un chien [2]. On juroit par le nom du chien, et c'étoit un des sermens les plus sacrés : lorsque Socrate juroit par le chien, c'étoit, dit Porphyre, par Mercure qu'il juroit [3]. La Sicile nourrissoit des chiens sacrés en l'honneur d'un dieu appelé Adranus ou Adrès, nom que les Arabes donnoient à Mercure. Anubis présidoit à l'étoile de la canicule nommée Sirius par les Grecs à cause de son éclat ; cette étoile étant le précurseur du débordement du Nil, elle fut présidée par le chien Anubis, emblême de l'assiduité vigilante et de la fidélité. [4]

Le chien étoit encore le symbole de Mercure à cause de sa sagacité et de son intelligence. [5]

[1] Herod., lib. II, cap. 66, 67. = [2] Plut., *de Isid. et Osir.* = [3] Porphyr., *de Abstinentiâ*, lib. III.

[4] Cette planète fut attribuée à Mercure, parce qu'elle se meut avec une extrême vitesse, *motuque celer Cyllenius.* (Lucan., lib. I, v. 663.) *Celerem vocat ob id, quod novem diebus ociore ambitu permeet suum orbem quàm sol* (*Com. in Lucan.*, nº 662.)

[5] *Ideò canino capite pingitur* (Mercurius), *quia nihil est cane sagacius.* (Servius, *ad Æneid.*, lib. VIII, v. 698.)

§ V. *Mercure considéré comme dieu de l'intelligence active. — On plaça sous son nom ou sous celui de Thoth toutes les sciences et toutes les inventions.—Son histoire se rattache aux premiers pas de la civilisation, et en marque les progrès. — L'Egypte ayant été civilisée par les prêtres et par le système des initiations, tous leurs travaux étoient mis en commun sous le nom de Thoth.—Signification du mot* thoth.

Suivant les Platoniciens, les développemens du génie et de l'esprit doivent être l'ouvrage du principe universel, qui produit et meut dans la matière les parties plus déliées qui constituent l'intelligence: sans ce grand agent, sans cet esprit principe et moteur, les hommes languiroient dans l'inertie; mais dès qu'il donne l'impulsion aux molécules organiques, l'homme prend le caractère qui le distingue, il s'élève aux connoissances intellectuelles. Julien se levoit au milieu de la nuit et sacrifioit secrètement à Mercure que la théologie payenne disoit être l'intelligence active, celle qui imprimoit le mouvement aux pensées [1]; mais ces idées métaphysiques ne peuvent appartenir qu'à une époque très avancée de la civilisation, et on ne peut attribuer aux religions primitives ni à l'enfance des peuples, la création de Mercure symbole de l'activité, de l'intelligence et de la raison, qui donna aux hommes tout ce qui peut resserrer et embellir à

[1] Amm. Marcel., lib. II, cap. 5. *Mundi velocior sensus, motum mentium suscitans.*

la fois les liens de la société, les lettres, l'écriture, les sciences, les arts, le commerce, la navigation, tout ce qui tient à l'ordre, à la discipline, aux lois. Ces utiles découvertes ne se firent que lentement et par degrés: l'homme dit Virgile, apprit à l'école du besoin, à tirer le bled du sein de la terre, et à faire jaillir l'étincelle cachée dans les veines du caillou; il ouvrit le flanc de la terre avec le fer, quand le chêne manquoit de gland et l'arboisier de fruit, quand Dodone lui refusoit l'antique nourriture. Ce fut alors que les fleuves commencèrent à sentir sur leurs ondes le poids de l'aune artistement creusé, que le pilote compta les étoiles et leur donna des noms: dès lors le fer retentit sur l'enclume, la lime aiguisa les dents de la scie; tous les arts naissent à leur tour, rien ne résiste au travail opiniâtre et à l'industrie pressée par le besoin. [1]

Ne pouvant donner une époque unique à l'invention de ces utiles découvertes, puisque ce n'est que successivement qu'elles développèrent et perfectionnèrent les facultés physiques et morales de l'homme, on créa une divinité symbolique, le dieu de l'intelligence, Thoth ou Mercure, sous le nom duquel on plaça tout ce qui avoit été inventé: ce dieu fut mis au rang des grands dieux, et chargé d'un nombre

[1] *Tùm variæ venere artes : labor omnia vicit*
Improbus et duris urgens in rebus Egestas. (*Georg.*, lib. I, v. 145.)

de fonctions diverses, d'autant plus considérable que le domaine de l'intelligence est plus étendu. Homère appelle ce dieu *Euryounios*, pour exprimer les secours et les bienfaits dont les hommes lui sont redevables [1]; son histoire se rattache aux premiers pas de la civilisation et en marque les progrès. Osiris et Isis, ou Bacchus et Cérès ayant commencé la civilisation des hommes, en leur donnant l'agriculture, c'est toujours avec ces divinités des mystères que se trouve Mercure; elles l'honorèrent, parce qu'elles le trouvèrent doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui tendoit à l'amélioration de la condition humaine. Il forma le premier un langage exact et réglé, il donna leurs noms aux choses, il inventa les premiers caractères [2], il régla l'harmonie des mots et des phrases, il ordonna le culte des dieux et les cérémonies des sacrifices, il mit en ordre toute la science sur les choses divines [3], il inventa la médecine; la chronique d'Alexandrie le présente comme ayant découvert le premier les métaux [4]. Les

[1] Homer., *Iliad.—Hymn. in Merc.*

[2] Auticlides, dans Pline, fait honneur à Ménès de l'invention de l'écriture, et Manethon dit que le roi Atothis, successeur de Ménès, avoit écrit plusieurs ouvrages. Il est possible que cette découverte, trouvée sous le règne de Ménès, n'ait été perfectionnée que sous son successeur.

[3] Martial reconnoît dans Mercure le génie de la piété: *Et pius Arcas erat.* (Martial., lib. IX, *Epigr.* 35.)

[4] La Chronique l'appelle *aureum Mercurium*. La connois-

Egyptiens lui rapportoient comme à leur véritable auteur les lois qui les régissoient [1]; parmi les livres de Mercure confiés à la garde des prêtres et dont ils faisoient l'objet de leurs études, il y avoit les livres des Lois [2]. Platon qui appelle Mercure ouvrier admirable, père des lettres, dit que Iou lui-même l'envoya sur la terre, pour donner aux hommes des lois qui les liassent par un amour mutuel [3] : le surnom de *Nomios*, qui étoit donné à Mercure étoit relatif aux lois et à la justice [4]. Il enseigna aux hommes toutes les sciences mathématiques, les nombres, les mesures, l'arpentage et la géométrie [5], sciences qui avoient une si grande importance en Egypte (*ppp*), que parmi les membres de l'ordre sacerdotal il y en avoit un qui étoit spécialement chargé de conserver le système des mesures, et qu'il falloit posséder la connoissance de la géométrie pour remplir les fonctions d'Hiérogrammate (*qqq*). Il donna les premiers principes de l'as-

sance des métaux chez les Egyptiens, et le nom de Mercure donné à celui de ces métaux qui est de la plus grande ressource dans la chimie, ont persuadé à quelques explicateurs de fables, que la mythologie entière avoit pour objet la chimie et la découverte de la pierre philosophale, la transmutation des métaux en or.

[1] Cicer., *de Naturâ deor.*, lib. III, cap. 22. — Lactant., lib. I, cap. 6. = [2] Clem. Alex., *Strom.*, lib. VI, p. 634. — Ælian., *Hist. Var.*, lib. XIV, cap. 34. — Diod. Sic., lib. I. = [3] Plat., *Protag. Phileb.* = [4] Vossius, *de Theolog. Gent.* lib. VIII, p. 753. = [5] Auticlides (Diogen. Laert., lib. VIII, seg. XI.) attribue l'invention de la géométrie au roi Mœris.

tronomie, il étoit le génie de cette science [1]; il enseigna même l'astrologie [2]; il étoit l'inventeur de la musique (*rrr*) [3], il imagina la lyre : il y avoit sur le mont Hélicon une statue d'Apollon et de Mercure se livrant un combat sur la lyre [4]. Mercure donna pour divertissemens aux hommes les exercices gymnastiques, et particulièrement la lutte et la danse, et il leur démontra quelle force, et même quelle grâce le corps humain peut tirer de ces exercices. Il étoit le même qu'Apollon Musagète, la poésie lui étoit consacrée, et Horace appelle les

(1) Manilius, lib. I, v. 34. = (2) Plat., *in Phœdr.* — Stob., *Ec. Phys.* = (3) Plut., *de Isid. et Osir.*

(4) Pausanias, lib. IX, cap. 30. — La lyre à quatre cordes, inventée par Mercure, fut augmentée jusqu'à sept cordes par Apollon (Macrob., *Saturn*, lib. I, cap. 19.) : Chorœbus avoit trouvé la cinquième, et Hyagnis le Phrygien la sixième. Suivant Diodore de Sicile, Mercure ne plaça que trois cordes à la lyre qu'il inventa chez les Egyptiens, pour imiter les trois saisons de l'année égyptienne ; on lit au contraire dans Lucien, que Mercure a trouvé sur les bords du Nil une tortue morte, dont il a fabriqué un instrument de musique, en y ajoutant des branches, un joug, des chevilles, une table sur laquelle il a tendu sept cordes. Il tire de cet instrument, dit Lucien, des sons agréables et harmonieux, au point de rendre Apollon jaloux ; la lyre de Mercure fut ensuite placée aux cieux. On lui attribua l'invention non-seulement de la lyre, mais de la flûte simple (Athen., lib. IV, cap. 25.). Amphion, qui avoit été son disciple, reçut de lui la lyre et plusieurs autres dons (Apollod., lib. III.) : il lui éleva le premier un autel. Les Grecs ont mis beaucoup de rapport entre Amphion et Mercure.

poëtes, *viros mercuriales* (1). A Mégalopolis il y avoit un temple dédié en commun aux Muses, à Apollon et à Mercure : la statue d'Apollon y étoit de forme carrée, comme les hermès (2). Il étoit le dieu de l'éloquence (3), aussi les anciens avoient placé les Grâces dans le même temple que Mercure (4) ; quelques-uns ont cru que les ailes avoient été données à Mercure, comme dieu de l'éloquence, parce qu'il n'y a rien de plus rapide que la parole (5). L'Ibis étoit consacré à Mercure comme dieu des arts, des sciences et de l'éloquence (6) ; l'Ibis vit

(1) Horat., lib. II, ode XVII. = (2) Pausan., lib. VIII, cap. 32.

(3) Mercure, dieu de l'éloquence, étoit appelé *Agoraios*, id est, *Forensis*. Il étoit adoré sous ce titre en plusieurs lieux, et particulièrement à Athènes, où son culte étoit commun avec celui d'Apollon. Eustathe pense que Mercure fut placé dans le Forum : *Quod ibi divinum quiddam sit, et consultationi sacrum destinatum*. Suidas remarque que le mot *agoraiòs* signifie un homme qui fréquente le Forum, et qu'avec un accent sur l'antépénultième, il signifie le jour où l'on prononce un discours. Il y a un Jupiter *Agoræus* et une Diane *Agóræa* : Mercure étoit aussi appelé *Diactoros*, id est, *Vocalis et disertus*.

(4) Plut., *Traité* : Comment on doit écouter. — Eunapius. — Il avoit le surnom de *Præresius*, comme dieu de l'éloquence, *ut Stator eloquentiæ et litterarum*.

(5) *Mercurium alatum fingunt, quia sermone nihil est velocius, undè Homerus verba alata vocat* (*Georg.*, *Codinus*.).

Et semel emissum volat irrevocabile verbum.

(Horat., lib. I, *Epist.* 18.)

(6) S. Clément d'Alexandrie dit que l'Ibis paroît avoir donné aux Egyptiens la première idée du nombre et de la mesure. Les Egyptiens firent de l'Ibis le symbole de la première lettre,

si long-temps que les Egyptiens regardoient cet oiseau comme immortel, et qu'ils en avoient fait le symbole de la gloire que les grands talents acquièrent et qui les immortalise [1]. L'éloquence, dit Cicéron, est la compagne de la paix et des doux loisirs, la fille d'un état bien constitué; c'est donc avec raison qu'on a fait Mercure dieu de l'éloquence, et son caducée symbole de la paix [2]: aussi Mercure fut-il appelé *Acacesius* [3]: l'éloquence mâle et énergique paroît avoir été plus particulièrement consacrée à Mercure [4]: Mercure dieu de l'éloquence étoit représenté le bras gauche élevé, dans l'atti-

mais c'étoit parce que l'ibis étoit consacré à Mercure. Le mois de thoth, ou le premier mois de l'année égyptienne, est désigné sur la table Isiaque par l'ibis (fig. 10.); il est suivi d'Isis assise sur son trône. On disoit que dans le combat contre les géans, Mercure avoit pris la forme de l'ibis. Il nous est resté un fragment d'un ancien hymne à Hermès : *Oh Hermès, ibiforme, guide de la raison, auteur des lettres et de toute espèce de mesures.*

(1) Ælian., lib. X. — Martianus Capella, lib. II. = (2) Cicer., *in Bruto.*

(3) Voici l'interprétation que Phurnutus donne au nom d'*Acacesius : Quod non ad male faciendum et nocendum, sed ad servandum potius, factus est sermo; undè et hygeia, id est, salus illi cohabitare dicitur.* Il étoit adoré sous ce nom à Mégalopolis : une statue en marbre est tout ce qui restoit de son temple du temps de Pausanias. (Pausan., lib. VIII, cap. 14.)

(4) Eustath., *Com. in Iliad.*, lib. I, p. 24. *Observa orationem illam quidem vehementem ac fortem, quæ pro vi et efficacia agendi, gravitateque, atque, ut ita dicam, virili pondere æsti-*

tude de quelqu'un qui déclame [1] : on lui sacrifioit [2] les langues des victimes, non-seulement comme dieu de l'éloquence, mais comme interprète des dieux [3] ; quelques-uns ont cru que la langue étoit consacrée à Mercure, parce qu'elle devoit être soumise à la raison et à la prudence [4] : Plutarque, dans ses préceptes du mariage, dit que les anciens avoient uni le culte de Mercure à celui de Vénus, parce que sans le secours de la parole, sans ce moyen précieux de communiquer ses sentimens, ses idées, ses peines et ses plaisirs, les liens du mariage seroient bien foibles et bien peu durables. Phurnutus explique à peu-près dans le même sens cette alliance de Mercure et de Vénus : les grâces du discours et la persuasion, dit-il, assurent le triomphe des amans. [5]

Mercure fut non-seulement l'auteur, mais le dépositaire de toutes les connoissances humaines [6] : Sanchoniaton le fait le *grammateus*, *le scribe* de Saturne ; Diodore de Sicile le fait le *grammateus*

matur, masculino nomine Mercurium appellari. — Eumdem etiam dictum volunt Hermem, videlicet ab interpretando, eo quod animi nostri sensa enunciemus et interpretemur.

(1) Cabinet du duc d'Orléans, *Pierr. grav.*, T. I, p. 95.

(2) *Linguas in ignes jecerunt*, dit Homère : c'étoit la dernière partie et la fin du sacrifice. Ce sont les Mégariens qui les premiers établirent cet usage. = (3) Schol. Aristoph., *ad Plutum*, act. V, scen. 4. — Athen., lib. I, cap. 14. = (4) Natalis Comes., lib. V, q. 448. = (5) Phurnutus, *de Nat. deor.*, p. 53. = (6) Diod. Sic., lib. I. — Lactant., lib. I, cap. 6.

d'Osiris [1]. Dans les sculptures du temple de Denderah, Thoth à tête d'ibis est souvent représenté dans l'action d'écrire, tenant dans ses mains un stylet et un bâton à crans surmonté d'une espèce de lanterne [2] : dans plusieurs monumens du temple de l'île de Philé, Thoth tient à la main une tige crénelée, il est accompagné d'Horus et d'Isis et suivi d'un prêtre qui porte un volumen [3] à la main [4]. On trouve très fréquemment sur les monumens égyptiens Thoth écrivant des hiéroglyphes, ou faisant des marques avec un stylet sur une tige crénelée. Comme auteur de toutes les découvertes dans les lettres, les arts et les sciences, comme dépositaire de toutes les connoissances humaines, et conséquemment comme symbole de l'établissement de la société, de l'origine de l'ordre, de la justice, et des biens qui en découlent [5], Mercure fut appelé *Communis*

(1) Dans le Phèdre de Platon, Mercure est appelé *Pater Grammatωn.* = (2) *Descript. d'Egypt., Antiq. de Denderah*, p. 416.

(3) Suivant Diodore de Sicile, un épervier apporta aux prêtres de Thèbes, par l'ordre d'Isis, un livre dont la couverture étoit de couleur pourpre, dans lequel étoit contenues les lois et les cérémonies de la religion; c'est pourquoi les écrivains sacrés portent sur leur tête une bande de pourpre et la figure d'un épervier (Diod. de Sic., lib. II.). = (4) *Descript. d'Egypt., Antiq.*, T. I, p. 41.

(5) Gallien (*Suasoria ad artes.*) exprime ainsi la stabilité et le bonheur que donne aux sociétés humaines l'établissement des arts. Il dit, en parlant de Mercure : *Est enim hilari vultu, acribus oculis, basi innititur, sic undique figuratæ, ut quadrantal referat : qua maximè figura res ipsa stabilis atque immobilis red-*

Mercurius. L'Egypte a été civilisée par les prêtres et par le système des initiations : tout ce qu'ils inventoient, tout ce qu'ils composoient, tout ce qu'ils ordonnoient, toutes les lois qu'ils faisoient, enfin tous leurs travaux, ils les mettoient en commun, comme *Communis Mercurius;* ces travaux n'appartenoient pas à leurs auteurs, mais au corps entier des prêtres érudits qui les approuvoient d'abord et les donnoient ensuite sous le nom de Thoth divinité qui, suivant eux, présidoit à leur collège, et qui étant la source et le perfectionnement des sciences et de toutes les connoissances humaines, l'emblême de la raison et de l'intelligence, étoit présentée par eux comme leur législateur. Tout livre, dit Jamblique, composé par les prêtres étoit consacré à ce dieu qui présidoit à toute entreprise : de là le nombre incroyable des livres hermétiques [1]; lorsqu'il paroissoit quelques productions nouvelles, elles étoient

ditur; car l'activité, le mouvement de Mercure n'ont pas une qualité opposée à ses institutions, elle leur est au contraire favorable.

[1] *Deus eloquentiæ præses, Mercurius olim rectè existimatus est, sacerdotibus omnibus esse communis, quique veræ de diis scientiæ præest,. unus est idemque in universis. Quare et nostri majores, suæ sapientiæ inventa, illi dedicabant propria sua commentaria omnia Mercurii nomine inscribentes* (Jamblic., *de Myst. Ægypt.*). Voici les observations judicieuses de Thomas Gale sur ce passage de Jamblique : *In Ægypto, quidquid in artibus fuerat inventum, probari opportuit a communi cònsessu eruditorum; tùm demum sine auctoris nomine inscribebatur columnis et in adytis sacris reponebatur. Hinc tantus librorum*

inscrites, sans noms d'auteurs, sur des colonnes ou dans les adytes secrets des temples [1]. Suivant Jablonski [2], le mot Thoth [3], dans la langue égyptienne, signifie proprement colonne sur laquelle on inscrivoit toutes les découvertes dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, dans la philosophie, toutes les lois, toutes les inventions, de quelque nature qu'elles fussent, toutes les observations et tous les faits dignes de passer à la postérité [4]. Les Egyptiens donnèrent à Phta dieu suprême le nom de Thoth, lorsqu'ils le considérèrent sous le rapport de ces inventions, qui lui appartenoient comme à l'esprit infini, générateur et conservateur de toutes choses [5]. On inscrivit sur des

Mercurio inscriptorum numerus. Imitati sunt hoc Pythagoræi: omnia sua inventa Pythagoræ nomine insigniebant, sua subtrahentes.

(1) Lactant., *de falsa religione*, lib. I. p. 113. C'est ce qu'exprime Lucain (*Pharsal.*, lib. XIII.), *Phœnices primi*, *etc.* = = (2) Jablonski, *Panth. Ægypt.* lib. V, p. 180. = (3) Moïse emploie le mot thaauth dans l'histoire de Loth, pour signifier *colonne* (*Genes.* XLVI, 25.).

(4) Proclus, *in Tim. Platonis*, lib. I.—Cet usage appartient à la plus haute antiquité. Manéthon le fait remonter aux temps voisins du déluge (*Apud Syncel.*, *in Chron.*, p. 40.) : il en est de même d'Ammien Marcellin (lib. XXII, p. 250.). Achilles Tatius et Martianus Capella, qui le font remonter à une très haute antiquité (*Per immensa spatia sæculorum.*), l'attribuent aux Egyptiens. (*Petavii Uranolog.*, p. 121.)

(5) *Tradebant Ægyptii, Vulcanum Nili filium fuisse, qui philosophiæ aperuerit principia, cujus antistites sacerdotes ac pro-*

tablettes et on plaça dans des archives les inscriptions de ces colonnes, d'où furent tirés les livres sacrés des Egyptiens, et dans lesquelles Pythagore, Platon, Eudoxe et d'autres grands hommes de la Grèce puisèrent leur science et leur philosophie. [1]

Mercure joue dans la théologie phénicienne le même rôle que dans la théologie égyptienne : Sanchoniaton qui nous a transmis la théologie des Phéniciens l'appelle Trismégiste, le secrétaire et le conseiller de Saturne ; par son conseil Saturne forge des armes et prend parti contre le ciel, il invente les caractères sacrés. Sanchoniaton termine ainsi : « Celui que les Egyptiens appellent Thoth, illustre » chez les Phéniciens par sa sagesse, donna le premier aux hommes des lois et des leçons sur la » religion et sur le culte des dieux, éclairant ainsi » le peuple qui jusqu'alors avoit été plongé dans » l'ignorance ; il jeta, il est vrai, sur la théologie » un voile allégorique qui la couvroit de son » ombre. » A ce dernier trait surtout on reconnoît le génie de l'ordre sacerdotal personnifié sous le nom de Thoth.

phetæ appellabantur (Diogen. Laert., *in Principio Hist. Philosoph.*—Euseb., *in Chron.*—Scaliger, p. 7.). L'auteur anonyme des quinze livres hermétiques qui ont paru à Athènes, introduit comme interlocuteur un prêtre, qui attribue à Hercule, le même que Phta, toutes les inventions de Mercure.

(1) Jamblic., *de Myster. Ægypt.*

§ VI. *Les bornes furent mises sous la sauvegarde de Mercure. — Ces bornes appelées* Hermès.

Mercure étant l'inventeur de tout ce qui tient à la civilisation, les bornes qu'on établit lors de la naissance de l'agriculture pour distinguer les terres, et représenter les droits qu'ont sur elles ceux à qui elles appartiennent, furent placées tout naturellement sous la protection de ce dieu; les peuples mirent même les bornes ou frontières qui les séparoient, sous la sauvegarde de Thoth ou Mercure protecteur des bornes. Les pierres placées sur les limites, sur les chemins ou devant les habitations, ayant été consacrées à Mercure comme au gardien commun de tous les lieux, lorsqu'on convertit ces pierres en statues, on crut naturellement qu'elles devoient représenter Mercure dans cette enfance de l'art. Les hommes contens d'avoir exprimé la ressemblance de la figure humaine, de la poitrine, et des parties sexuelles laissèrent le reste du tronc informe; c'est ainsi que dans l'Amérique et dans les terres australes qui sont actuellement connues, les nations barbares commencent leurs statues par la tête [1] et les

[1] Il paroît que ce fut aussi l'usage des Grecs : dans les plus beaux temps de l'art, les artistes finissoient d'abord la tête et de là passoient aux autres parties. La statue de Jupiter de Mégare, dont les guerres du Péloponnèse interrompirent l'exécution, n'eut de fini que le visage. (Pausan., *Attic.* — Winckelm., *Hist. de l'Art.*, T. I, p. 37.)

épaules, et négligent le reste [1]. Après le perfectionnement des arts, on conserva la forme antique pour les statues de Mercure placées dans les lieux publics, ou sur les limites des héritages, et on leur donna le nom d'Hermès; quoique ces statues appartinssent à la grossièreté du premier âge, on les a présentées dans la suite comme le fruit de la sagesse des anciens, et on leur a donné une foule d'interprétations plus ou moins métaphysiques, plus ou moins ingénieuses [2]. Les anciens avoient coutume de représenter ces hermès, tantôt âgés et barbus, *habentes recta pudenda*, tantôt jeunes et sans barbe, *habentes dejecta pudenda*; ceux qui étoient destinés à servir de limites aux propriétés avoient souvent deux faces, qui étoient tournées vers chacun des héritages auxquels ils servoient de bornes : ce qui paroît être l'origine du Janus des Latins, divinité qui a beaucoup de ressemblance avec le Mercure des Grecs, et dont la statue fut placée dans le forum comme l'étoit celle de Mercure dans la Grèce. Ils furent l'un et l'autre les portiers et les messagers des hommes et des dieux, ils présidoient au chemin et au forum,

(1) Théodor. de Bry, T. I, *America*, n° 18, 20.—Cook, *Troisième Voyage*, lib. IV, cap. 3, — lib. II, cap. 8.—*Voyage de Forster*, lib. I, cap. 14, — lib. II, cap. 7.—Scheffer, *Laponie*, chap. 10, p. 104, 108.

(2) On peut voir sur ces interprétations, Phurnutus (*de Natur. Deor.*, cap. 16. — Suidas, v. Ἑρμαῖ.—Plutarque, *an seni sit gerenda respublica*. — Servius, *ad Æneid.*, lib. VIII, v. 138.— Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 19.

ils créèrent les arts et les cultes. Si, comme on le dit, la statue de Janus fut placée dans le forum par Numa Pompilius, cette statue ne pouvoit être qu'un tronc de pierres, puisque Varron affirme que les anciens Romains, pendant plus de 170 ans, adorèrent les dieux sans simulacres [1]. Janus fut aussi le dieu du commerce, il avoit le bâton des voyageurs comme Mercure, et la clef comme gardien des portes; il est peint tantôt jeune, tantôt barbu, il porte quelquefois le chapeau de Mercure. Mercure a souvent deux faces : Apulée les lui donne l'une d'or et l'autre noire, comme messager des dieux célestes et infernaux [2]; mais les différences sont encore plus grandes : Mercure divinité égyptienne, emblême de l'activité, de l'intelligence et de la raison, et père de la science, étoit un dieu inconnu aux Aborigènes de l'Italie. Les Italiens ont fait comme les autres peuples qui ont admis une grande partie du culte des étrangers; en réunissant plusieurs superstitions en une, ils ont conservé beaucoup de choses qui leur étoient particulières : Janus est une ancienne divinité de l'Italie, il n'est pas Mercure, mais il a avec lui des rapports d'autant plus grands

[1] Varro, *apud* S. August., *Civ. Dei*, lib. IV. C'est ce que disent aussi Plutarque (*Vit. Num.*, cap. 8.), et S. Clem. Alex., (*Strom.*, lib. I, p. 15.). Il est en effet probable que les Romains n'élevèrent aucune statue aux dieux jusqu'à l'époque de Tarquin l'Ancien, qui mourut l'an de Rome 176, et qui le premier appela à Rome des artistes de l'Etrurie.

[2] Apul., *Metam.*, lib. I.

que les Romains accueilloient tout ce qui appartenoit à la Grèce, cherchoient à se l'approprier et à accommoder les anciennes divinités du Latium avec la mythologie grecque.

On appeloit ces statues ou Hermès ἄποδες καὶ ἄχειρες, id est, sans pieds et sans mains. Alcibiade fut accusé d'avoir mutilé ces statues qui étoient en grande vénération à Athènes [1], et de leur avoir coupé la tête, le col et les parties viriles; Juvénal fait allusion à ces statues ainsi mutilées auxquelles il compare certains personnages entichés de leur vaine noblesse, sans talents, sans vertus, à charge à la société.

At tu
Truncoque simillimus hermæ.

§ VII. *Mercure étoit le dieu du commerce. — Il établit les lois commerciales, les poids et mesures. — Comme dieu du commerce, il fut le dieu du vol, de l'usure et de l'imposture. — Cette extension est due au mépris que les Romains avoient pour le commerce et les commerçans. — Chez les Grecs il étoit le dieu du vol, mais seulement de ceux faits avec adresse. — Il présidoit à la recherche des effets perdus; il avoit sa part dans les trésors trouvés. — Il présidoit au tirage au sort.*

Mercure qui présidoit à tout ce qui est action et intelligence, avoit particulièrement le commerce dans ses attributions. Cet attribut de présider au gain

[1] Suivant Pausanias, les Athéniens donnèrent les premiers la forme carrée aux statues de Mercure, et c'est d'eux que les autres peuples ont appris à représenter ainsi les Hermès.

l'a fait appeler par Aristophane le plus utile des dieux[1] : il fut encore appelé *Strophaïos*, parce qu'il conduit bien les affaires et qu'il est le dieu de l'adresse et du commerce ; *Hegemonios*, parce qu'on a besoin dans toutes les entreprises d'être guidé par ce dieu, c'est-à-dire, d'avoir pour guide cette qualité si rare, que nous appelons esprit de conduite, et qui est le résultat d'un jugement sain, d'une grande prévoyance, et d'une rare sagacité. D'après les pierres gravées antiques[2] qui ont été des cachets de négocians, et qui représentent Mercure, tous ses attributs ont été appliqués au commerce ; la paix le fait fleurir, et un négociant doit avoir l'art de persuader : cela se trouve exprimé par le caducée qui est le symbole de l'éloquence et de la concorde. La bourse signifie que l'argent est le premier mobile, l'ame et le but du négoce ; la tortue qu'on ne doit former aucune entreprise qu'après y avoir réfléchi mûrement, et le coq qu'il faut mettre de la vigilance et l'activité dans l'exécution[3]. On

(1) Aristoph., *Ran.*, v. 1175.—Perse, *Satyr.* VI, v. 52 : *Sum tibi Mercurius, venio deus huc ego, ut ille pingitur.* Je suis pour vous le dieu des bonnes aubaines ; je viens à vous comme on représente Mercure, une bourse à la main.

(2) Mariette, *Pierres gravées*, 29.

(3) Le coq convenoit à Mercure sous trois rapports : 1° comme dieu soleil, dont le coq étoit regardé comme le précurseur ; 2° comme présidant aux jeux gymnastiques, cet oiseau fier et courageux se plaisant aux combats ; 3° à cause de la vigilance dont il est l'emblême.

voit des bustes de Mercure placés au-dessus de deux mains qui se joignent en signe de bonne foi, et d'où sortent des têtes de pavot, symbole de l'abondance. [1]

Mercure établit les lois du commerce : ainsi que les poids et les mesures dont il étoit le gardien [2], les poids des anciens représentoient souvent une tête de Mercure [3]. A Rome, comme dieu du commerce, il avoit ses temples près les marchés (*sss*) [4] : près la porte Capène à Rome étoit la fontaine de Mercure. Si l'on veut croire ceux qui en ont fait l'épreuve, dit Ovide, elle recèle la divinité. « Là vient le marchand à la tunique » ceinte, et de son urne purifiée, bien purifié lui- » même, il puise l'eau qu'il doit emporter, il » trempe dans cette eau une branche de laurier » avec laquelle il arrose tous les objets qui doivent » passer à de nouveaux maîtres. Il arrose aussi ses » cheveux avec le rameau expiatoire, et d'une voix » accoutumée à tromper, il adresse sa prière au » dieu. [5] »

Les fraudes qui se commettent souvent dans le commerce, et plus encore peut-être la mauvaise opinion que les Romains avoient des commerçans et le mépris qu'ils faisoient de cet état, ont probablement fait imaginer que Mercure étoit le dieu des

(1) *Ibid.*, *Gr.* 30. = (2) Fabretti, *Inscript.*, cap. 6, n° 171. = (3) *Mus. Florent.*, T. II, p. 153. Il y a de semblables monumens parmi ceux qu'on a découverts à Herculanum.

(4) Vitruve, *Acad.*, *Inscript. hist.*, T. I, p 200. = (5) Ovid., *Fast.*, lib. V, v. 673.

voleurs [1]. C'est aussi comme dieu du commerce et de toute sorte de lucre dont on lui offroit le dixième que Mercure à Rome fut le dieu de l'usure et de l'imposture [2]. Dans le Satyricon de Pétrone Trimalcion qui faisoit le commerce [3] et l'usure,

(1) On lit dans une épigramme latine (*Anth. lat.*, T. II, p. 288.) :

Abite hinc, pessimi fures,
Abite hinc vestro cum Mercurio
Petasato caduceatoque.

Et dans Ausone (*Edyl.* nº 347.) :

Mercurio furto probat ungues semper acutos;
Articulisque aciem non sinit imminui.

Et ailleurs (Nº 374, n. 1.):

Inter virtutes quod nomen Mercurio!....fur.

(2) Comme dieu des voleurs, il fut appelé Κλεπτῆς, *id est, doli et fraudis artifex.*

(3) La prière qu'Ovide fait adresser à ce dieu par les marchands qui vont l'invoquer à la porte Capène, prouve le mépris que les Romains avoient pour cette profession :

Ablue præteriti perjuria temporis, inquit,
Ablue præterita perfida verba die.
Sive ego te feci testem, falsoque citavi
Non audituri numina magna Jovis;
Sive deum prudens alium divamque fefelli;
Abstulerint celeres improba dicta noti.
Et pereant veniente die perjuria nobis:
Nec curent superi, si qua locutus ero.
Da modo lucra mihi, da facto gaudia lucro:
Et face ut emptori verba dedisse juvet.
Talia Mercurius poscentem ridet ab alto.
Se memor ortygias surripuisse boves. (Ovid., *Fast.*, lib. V. v. 681.)

est un ardent adorateur de Mercure [1]; mais chez les Grecs c'étoit comme dieu de l'adresse (*sss*) que Mercure étoit le dieu du vol : aussi n'étoit-il que le dieu des vols faits avec adresse, *furta jocosa* [2]. Il amusa les dieux dès sa naissance en dérobant à Neptune son trident, à Mars son épée, à Apollon son arc et ses flèches, à Vulcain ses tenailles; ayant défié l'Amour à la lutte, il le renversa sur le champ par ruse, et tandis que Vénus l'embrassoit et le félicitoit sur sa victoire, il détacha sa ceinture; il vola le sceptre de Jupiter qui rioit de tout son cœur [3]. Maïa sa mère étant à se baigner avec ses sœurs, il leur vola leurs habits, et s'amusa long-temps de leur embarras [4]. Il en est des opinions religieuses, comme de toutes les choses qui sont à la disposition de l'esprit humain, l'esprit dérive d'idées en idées: de là tant de superstitions si peu analogues à leur origine, mais partout généralement adoptées.

Comme dieu du lucre et du commerce, les anciens donnoient à Mercure sa part dans les trésors trouvés; il présidoit à la recherche des effets perdus. Eschyle dans les Suppliantes [5], appelle Mercure μαστήριος, *investigator*; et lorsqu'on vouloit avoir part à une trouvaille qu'un autre venoit de faire en votre présence, on disoit *Mercure est commun*. Dans le

(1) Pétron., *Satyric.*, p. 258. = (2) *Expertes furandi homines hac imbuit arte Mercurius* (Prudens.). = (3) Lucian., *Dialog. Deor.* VII. = (4) *Schol.* Homer., *Iliad.* XXIV.—*Acad. Inscr.*, T. V, p. 51. = (5) Eschyl., *Sup.*, act. V, scen. 2.

tirage au sort, la première opération se faisoit sous le nom et sous les auspices de Mercure; dans la division et la distribution des viandes, la première part étoit appelée Ερμου κλήρος, id est, *sors Mercurii.* [1]

Mercure présidoit aux exercices gymnastiques, non-seulement parce qu'il les avoit inventés, mais encore parce qu'il étoit le dieu de tout ce qui est action et mouvement. Pindare l'appelle *Agonios*, président ou arbitre des jeux publics [2]. Les Agonothètes ou les magistrats qui présidoient à ces jeux, avoient pris la baguette à l'exemple de Mercure. Les anciens plaçoient dans leurs jeux gymnastiques la statue de Mercure et celle d'Hercule, parce qu'ils vouloient que la raison présidât à tout, et surtout à la force.

§ VIII. *Mercure considéré comme dieu de la raison.*

Le troisième aspect sous lequel les anciens considéroient Mercure, est celui de symbole de la raison [3] : *La raison est le Mercure de tous les hommes*, dit un ancien proverbe rapporté par

[1] Pindar., *Isthm.*, I, v. 85.—J. Pollux, p. 486.= [2] Pindar., *Olymp.* VI, v. 132.

[3] *Mercurius est rationis exhibitor ac repræsentator* (Porphyr., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 11.) *Logos*, *id est*, *compositum ex ratione et oratione, est proprie Mercurius* (Ibid.). *Deus et natura vocantur Mercurius*, *quia ratio penes illum est*, *numerusque et ordo et scientia* (Senec., *de Beneficiis*, lib. IV, cap. 7.).

Simplicius. Cette éminente qualité devoit appartenir à tous les dieux, aussi Mercure est-il réuni à tous; toutes les divinités avoient des statues qui leur étoient communes avec Mercure. L'anthologie [1] fait mention de la statue qui étoit commune à Bacchus, à Apollon et à Mercure : les *Hermathènes* représentoient Hermès et Athéna, ou Mercure et Minerve (*ttt*), c'est-à-dire, la réunion de la sagesse et de la raison, de l'éloquence, de la science et de l'étude [2]. Les Hermhéraclès représentoient Mercure et Hercule, c'étoit l'emblême de la réunion de la force avec la raison, l'intelligence et l'éloquence. Les Hermérotès étoient des statues de Mercure et de l'Amour, c'est toujours la même idée : l'Amour qui doit rester uni à la raison, et qui doit toujours l'être à l'adresse et à l'éloquence; Mercure est encore représenté avec la Fortune [3]. Les Hermarpocratès étoient le symbole du silence et du secret que la raison prescrit. Les dieux avoient toujours Mercure pour conseiller; il étoit celui d'Osiris qui, partant pour la guerre, lui ordonna d'aider Isis de ses conseils et de son expérience

(1) *Anthol. Grec.*, lib. IV.

(2) Dans les médailles de Damas et de la Syrie, on voit Mercure sur le revers des médailles de Minerve : on leur rendoit un culte commun. Le Mercure des Médailles de Damas tient des prunes à la main; l'estime que l'on faisoit des prunes dans ce pays étoit tel, que l'on se servoit du prunier pour faire des couronnes aux vainqueurs dans les jeux publics. (Athen., lib. II.) = (3) Apollodor., lib. II, p. 167.

dans le gouvernement qu'il lui laissoit [1]. Hercule reçut ses armes de Mercure [2] qui le couronna après la victoire d'Antée, et auquel le héros Thébain consacra sa massue après la défaite des géans. Mercure apparut à Persée affligé de la demande de la tête de la Gorgone, qui lui avoit été faite par Polydectes, l'encouragea, lui donna une faux de diamant, et s'offrit à le conduire; dans toute cette expédition, Persée fut accompagné de Mercure et de Minerve [3]. Homère [4] dit que Mercure accompagnoit partout Autolycus l'aïeul maternel d'Ulysse, et lui donnoit des marques de sa protection en toutes rencontres: c'est ainsi que Minerve accompagnoit Ulysse et Télémaque. Homère ajoute que Mercure avoit fait don à Autolycus de deux grandes qualités, il surpassoit tous ceux de son temps: 1° en prudence et en adresse pour cacher ses desseins et surprendre ses ennemis; 2° En bonne foi pour garder religieusement sa parole. Ainsi dans Homère Mercure est déjà non-seulement le dieu des arts et du commerce [5], le conducteur des ames aux enfers [6]; mais il est encore le dieu de la raison. Mercure, dit Ulysse à Eumée [7], est le dieu qui répand sur les actions des hommes, la grâce qui les fait réussir.

(1) Diod. Sic. — Huet, *Dem. Ev.*, p. 80, 81. = (2) Beger, *Thes. Palat.*, p, 18, 19. — La Chausse, *Museum romanum*, Part. I; p. 45, 46. = (3) *Schol.* Apoll. Rhod.—Apollod., lib. II, p. 141. = (4) Homer., *Odyss.*, lib. XIX. = (5) Homer., *Odyss.*, 19.—*Iliad.*; 14. = (6) Ibid., *Odyss.*, 24. = (7) Homer., *Odyss.*, lib. XV.

Le chœur dans les Cæphores implorant Jupiter pour Oreste : *Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juste secours et féconde ses projets.* Mercure, dit Eustathe, est fils de Jupiter et de Maïa, c'est-à-dire, de la prudence, de la raison, et de l'intelligence. [1]

Cette opinion qui faisoit considérer Mercure comme dieu de la raison, étoit générale chez les anciens; quand il se faisoit un grand silence dans une assemblée on disoit que Mercure y étoit entré [2]. Sur les statues de Mercure qui étoient en si grand nombre dans la ville d'Athènes et dans toute l'Attique, on inscrivoit des préceptes de sagesse écrits en vers élégiaques [3]. Il y avoit particulièrement une rue qui, partant du portique, aboutissoit à la place publique, et qui étoit décorée d'une foule d'Hermès: les uns y avoient été placés par des particuliers, les autres par ordre des magistrats; presque tous rappeloient des faits glorieux ou des préceptes de raison. Après le souper on faisoit des libations à Mercure, parce qu'il préside au sommeil; on faisoit aussi des libations sur les langues que l'on brûloit en son honneur en sortant de table. Ceux qui font les dernières libations à Mercure

(1) Eustath., *Com. in Iliad*, lib. I.—*Mercurium Jovis et Maïæ, filium, id est, mentis et prudentiæ.* = (2) Plut., *de la Démangeaison de parler.*

(3) La plupart de ces statues avoient été élevées par Hipparque, fils de Pisistrate, qui avoit aussi fait choix des sentences. Ces Mercures s'appeloient *Hipparchii.* (Plat.)

avant que le sommeil s'empare de leurs sens, dit Plutarque [1], ne joignent-ils pas ensemble le vin et la raison? Ulysse trouva les princes et les chefs des Phéaciens qui, après le repas, faisoient des libations à Mercure [2]. Les anciens sculptoient sur les pieds de leur lit, l'image de Mercure, comme présidant au sommeil : le dieu de la raison le procuroit paisible, il chassoit les mauvais songes et les terreurs qu'ils inspirent ; il procuroit au contraire des songes agréables. [3]

§ IX. *Il avoit le caractère général de la divinité.—Attributs qui lui appartiennent sous ce rapport.*

Mercure, comme tous les grands dieux, avoit le don de la divination.

Il étoit placé au nombre des dieux des navigateurs, et des dieux conservateurs des rivages : les promontoires lui étoient consacrés [4]. On le voit souvent assis sur un rocher ou sur un promontoire, et les Samiens l'adoroient sous le nom de ἐπάκτιος, c'est-à-dire, sur le bord de la mer.

Dans la Crète, le jour des fêtes de Mercure, les maîtres servoient les esclaves qui étoient à table [5],

[1] Plut., *Sympos.*, lib. VII. = [2] Homer., *Odyss.* 7. = [3] Didym., *ad Odyss.* χ.—On voit sur quelques statues Mercure ayant des pavots dans la main gauche, et versant d'une corne qu'il tient dans la main droite, des songes sur les hommes. (*Stosch*, *Pierr. grav.*, p. 95. = [4] Strab.—Homer., *Odyss.*, lib. XVI. = [5] Athen., *Deip.*, lib. XIV, cap. 10.

comme aux Dionysiaques à Athènes et aux Saturnales à Rome [1] : dans cette île il étoit appelé *Edas*, id est, *bonorum dator* [2], nom qu'avoit aussi Bacchus. Mercure comme Bacchus, étoit représenté beau et jeune, avec une figure qui annonçoit la gaieté : le portrait qu'en fait Apulée [3] est conforme à celui qu'en ont fait tous les auteurs, et à ce qu'en ont donné les monumens [4]. Il étoit non-seulement jeune, mais il étoit le guide et l'ami de la jeunesse [5]. Enfin Mercure avoit le caractère général de la divinité : il fut appelé *Triceps*, parce qu'il étoit le dieu du ciel, de la mer, de la terre ou des enfers [6]; il eut tous les attributs du premier

[1] Athen., *Deip.* XIV. = [2] *Etym. magn.* On peut voir sur ce mot Hésychius et Julien Pollux. — Mercure avoit le surnom de Charidotès, *gratiæ Dator* (Plut., *Quæst. græc.*). Les Béotiens l'adoroient sous le titre de Φαίδρος καὶ Λευκὸς, *id est, Hilaris et Albus.*

[3] *Puer, luculentus, nudus, nisi quod Ephebi Chlamyde sinistrum tegebat humerum, flavis crinibus conspicuus : inter comas ejus aureæ pinnulæ simul conjunctæ prominebant cum caduceo et virgula.* (Apul., *Met.*, lib. X.)

[4] *Vultu hilari, acribus oculis.*

Omnia Mercurio similis, vocemque coloremque.
Et crines flavos, et membra decora juventæ. (Virgil., *Æneid.*, lib. IV, v. 558.). Le mot ὑπηνήτης (dans Lucien et dans Homère) exprime très bien la jeunesse florissante de Mercure. (Lucian., *de Sacrif.* II.—Homer., *Iliad.* ω, v. 348.)

[5] Cicéron l'appelle *Juventutis custos et præses.*

[6] *Cœlestis, maritimus et terrenus seu infernus,* dit Servius d'après Cicéron.—Les Egyptiens le regardoient comme un de

Etre. On voit sur quelques monumens anciens Mercure avec l'aigle de Jupiter et la foudre accompagnant les Hermès ; on le voit aussi avec la massue d'Hercule [1], et même, quoique rarement, avec la corne d'abondance [2] : plusieurs de ses statues portent le carquois d'Apollon, et le scorpion qui représente la vertu du soleil [3] ; elles sont chargées des attributs des dieux Pénates [4]. Il a toujours les ailes qui appartenoient originairement à tous les dieux, pour marquer non-seulement la rapidité de leur pouvoir, la vîtesse du principe fécondant dont ils étoient le symbole, mais encore leur substance aérienne et éthérée [5]. Les grands dieux d'Egypte étoient tous représentés avec des ailes ; chez les Grecs eux-mêmes, Orphée représente Jupiter avec des ailes : Homère et Eschyle représentent ainsi Pallas ; Virgile et Valère Maxime en donnent à Mars [6]. Mais elles étoient un attribut nécessaire du dieu du mouvement, et elles restèrent exclusivement celui de Mercure, non pas pour se transporter où il vouloit, suivant les idées communes, puisque les autres divinités avoient le même pouvoir, quoiqu'elles eussent cessé d'avoir des ailes, mais pour désigner d'une manière plus particulière et plus

leurs plus grands dieux : *Quem Ægyptii nefas habent nominare.* (Cicer., *de Nat. Deor.*)

[1] Lachausse, *Mus. Rom.* = [2] Boissart. = [3] Stosch, *Pierr. grav.*, p. 91. = [4] Spon. = [5] Winckelm., *Mon. Ined.*, T. II, cap. 1. = [6] Platon dit (*in Phædr.*) : *Natura alæ gravia sursum evehit, eorum maxime est particeps, quæ sunt circa corpus dei.*

caractéristique son allégorie du principe moteur de la nature [1]. Sur un grand nombre de médailles anciennes, Mercure a la tête radiée, un caducée à la main, et un trident : ces médailles lui donnent le titre de *Frugifer*. Elles le représentent comme le grand génie du monde, et par conséquent comme l'auteur de la fertilité et de la fécondité universelles : aussi portoit-il le hoyau instrument de labourage, symbole de la fécondité appliqué à la terre, et le caducée avec deux serpens mâle et femelle que les anciens disoient être le symbole de la fécondité des animaux.

Mercure est celui des dieux réunissant les attributs divers du premier Être, dont les statues sont le plus multipliées : on appeloit ces sortes d'idoles *Panthéons*. Ce ne sont pas les antiquaires des

(1) Martianus Capella, faisant délibérer la Philologie pour savoir si elle épousera Mercure, s'exprime ainsi : *Itaque priusquam conducat, ne connubium atque ætherei verticis pennata rapiditas apto sibi fœdere copuletur, conquirit.* (*de Nupt. Phil.*, lib. II, cap. 21.)

C'est de Mercure que Persée avoit reçu les talonnières ; il étoit aussi coîffé du pétase et armé de la petite faux ou harpe, ce qui leur faisoit donner la qualification de *Harpédophore*, qui leur étoit commune. Suivant Hérodote (lib. II, cap. 91.), Persée étoit, comme Mercure, le symbole et le garant de la fertilité ; aussi les Anciens donnoient-ils à Mercure le surnom de Persée :

tu separe cœtu
Elysios Perseæ pios, virgaque potenti
Nubilus Arcas agat. (Stat., *Theb.*, lib. IV, v. 481.)

derniers siècles qui leur ont donné cette dénomination : les inscriptions nous apprennent qu'on la leur donnoit dans le temps de leur dédicace, elles étoient, dans les temples, désignées sous le nom de *Signa Panthea*. Ces statues retenoient le nom de la divinité à laquelle elles étoient consacrées : ainsi on disoit *Pantheum Mercurii*, *Pantheum Jovis*, et on distinguoit dans ces statues, les attributs généraux de ces divinités de leurs attributs particuliers; les attributs étrangers à leur caractère spécial étoient appelés *Parerga*.

SECTION QUATRIÈME.

DES MYSTÈRES

EN ÉGYPTE ET Á ÉLEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Identité des mystères en Egypte et à Eleusis.—De l'objet, de l'organisation, et de la doctrine des mystères.

§ 1. Les mystères égyptiens et ceux d'Eleusis avoiênt une même origine, une même organisation et un même but. Leur premier objet fut la civilisation des peuples. Les premières fêtes furent simples, la partie mystique n'y fut introduite que postérieurement.

§ 2. Les Egyptiens qui civilisèrent les Grecs, leur apportèrent leurs fables religieuses, qu'ils n'avoient créées que pour expliquer les principaux phénomènes de la nature.

§ 3. Les phénomènes de la nature et les bienfaits que les hommes en reçoivent leur inspirant l'idée de la divinité, ce sentiment religieux, naturel à l'homme, donna aux législateurs la pensée de baser les institutions sociales sur la religion, et de contenir ainsi les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les lois.

4. Les récompenses de l'initiation étoient attachées à la pratique des vertus.

§ 5. La croyance des peines et des récompenses de la vie future étoit l'objet principal des mystères d'Eleusis. La doctrine

des mystères offroit aux hommes les moyens d'être heureux dès cette vie par l'aveu de leurs crimes, et le retour à la vertu.

§ 6. On peut ramener à trois points tout ce qui se passoit dans les mystères : 1° Les traditions sacrées et les cérémonies commémoratives du passage de la vie sauvage à la vie civilisée, de l'établissement de l'agriculture et des arts ; 2° la représentation et l'explication de la nature et de ses phénomènes ; 3° une doctrine et des cérémonies d'expiation, fondées sur le dogme de l'immortalité de l'ame et d'une vie future : de cette croyance des peines et des récompenses de la vie future découloit toute la partie morale des mystères.

§ 7. La préexistence et l'immortalité de l'ame étoient enseignées dans les mystères. — La doctrine et les idées mystiques des philosophes éclectiques sur l'ame, s'y introduisirent dans les temps postérieurs.

§ 8. Le dogme de la métempsycose a été vraisemblablement introduit dans les mystères à l'époque où une partie de la philosophie éclectique y pénétra ; mais il n'appartient pas aux mystères avant cette époque. Alors on y enseignoit la doctrine du Tartare et de l'Elysée dont on donnoit des représentations.

§ 9. Le système du bon et du mauvais principe n'a jamais fait partie de la doctrine des mystères à aucune époque.

§ 10. La fausseté du polythéisme et le dogme de l'unité de Dieu n'étoient pas enseignés dans les mystères.

§ 11. De la double doctrine, publique et secrète, trait distinctif de l'antiquité.

§ I. *La civilisation des peuples, premier objet de l'établissement des Mystères.*

La comparaison des fables d'Osiris et de Bacchus, d'Isis et de Cérès, d'Horus et d'Iacchus, met dans tout son jour la parfaite identité des deux mytho-

logies, et ne laisse aucun doute sur la filiation de la fable grecque copiée sur la fable égyptienne. Les divinités étant les mêmes, il s'ensuit que les mystères établis en l'honneur des uns et des autres sont aussi les mêmes. Ils avoient la même organisation; les cérémonies qu'on y observoit étoient semblables, ils avoient une même origine et un même but.

Le premier et le plus grand avantage qu'on ait retiré des mystères, a été de civiliser les hordes sauvages, d'adoucir leurs mœurs féroces, de les rendre sociables, et de leur procurer un genre de vie plus digne de l'homme. [1]

Les chefs des colonies égyptiennes qui ont abordé dans la Grèce, y ont trouvé une religion comme on en trouve chez toutes les nations, quelque barbares qu'elles soient. Or, ces chefs de colonies, ainsi que tous les législateurs qui ont entrepris de policer une nation, n'ont pu s'adresser aux hordes sauvages, que comme leur parlant de la part des dieux qu'ils adoroient. Convaincus que la religion d'un peuple civilisé exige une intelligence supérieure à celle du pur sauvage, ils ont commencé par préparer les esprits, par les rendre capables de recevoir les instructions de la religion, et ils n'ont pu le faire que par l'établissement de la société civile parmi eux. Ainsi l'objet primitif des fêtes et

[1] Arrian., *Com. in Epictet.*, lib. III, cap. 21.—Plut., *de Is. et Osir.*—Pausan., *in Phocid.*—Cicer., *in Leg.*, lib. II.—*Verr.* act. V.—Isocr., *Paneg. Athen.*—Aristid., *Orat. in Eleus.*

des cérémonies d'abord établies fut principalement de rapprocher les hommes sauvages, de leur faire quitter une vie précaire, en leur montrant les calamités attachées à cet Etat et les avantages de la civilisation. Ces fêtes n'eurent d'abord rien de secret ni de mystérieux, ce n'étoit point un système de doctrine que les premiers colons égyptiens portèrent aux premières peuplades de la Grèce, ce furent les bienfaits de la civilisation et de l'agriculture. La joie, la reconnoissance, le désir de perpétuer la mémoire de cet heureux événement, donnèrent naissance à des fêtes simples, dont les chants et la danse faisoient la principale partie, à des pratiques et à des rites sensibles et nullement mystiques.

Les faits historiques prouvent la vérité de ces observations. Les grains et la connoissance de l'agriculture furent importés à Athènes avec le nom et le culte de Cérès, et l'établissement des cérémonies d'Eleusis eut lieu simultanément; mais ce qui forma dans la suite la principale partie des mystères d'Eleusis, la partie mystique ou le catharmos, la représentation et l'explication des phénomènes de la nature, n'y furent introduits que dans le siècle suivant. Les marbres d'Oxford rapportent l'établissement du catharmos à Orphée [1], c'est à lui que se rapporte aussi l'introduction des idées mystiques à

[1] C'est ce qui a fait dire à Marsham : *Cæterum mysteria non uno eodemque tempore omni ex parte perfecta et expleta fuerunt. Religio paulatim solet exornari ; catharmos, harum religionum*

Eleusis. C'est le catharmos, c'est-à-dire, les lustrations, les cérémonies expiatoires, les preuves même qui, dans la croyance des mystères, garantissoient l'ame de la contagion des choses mortelles, et la rendoient plus propre à la contemplation des choses divines. [1]

Le premier objet des mystères, celui sur lequel il ne s'est élevé aucune contestation, a donc été de rappeler aux hommes les obligations qu'ils avoient aux fondateurs des colonies ou aux anciens législateurs qui les avoient tirés de la barbarie [2].

pars præcipua, initio sæculi proximi institutus est. (Marsham, *Chron. Can.*, p. 253.)

[1] *Animas enim lustrationibus a mortalium rerum contagione defæcatiores reddi, et ad divinarum rerum contemplationem magis expeditas effici credebant.* (Marsham, *ibid.*, p. 254.)

[2] « Les Pélasges, dit Hérodote (lib. II, cap. 51.), demeu-
» roient dans le même canton que les Athéniens qui, dès ce
» temps-là, étoient comptés au nombre des Hellènes, et c'est
» pour cela que les Pélasges commencèrent alors à être réputés
» Hellènes eux-mêmes. Quiconque est initié dans les mystères
» des Cabires que célèbrent les Samothraces, comprend ce que
» je dis. »

Il est évident par ce passage, qu'une partie de la doctrine des mystères des Cabires étoit relative à la vie sauvage des Grecs.

Dans les mystères Phrygiens on entretenoit les adeptes du service qu'avoient rendu à la société les Corybantes par la civilisation et l'agriculture : *Hæc sunt telluris et matris magnæ præclara mysteria, unde omnia referuntur ad mortalia semina et ad exercendam agriculturam*,

Ils ne présentèrent d'abord que les fêtes et les cérémonies commémoratives de la découverte du bled, de sa culture et de l'heureux événement qu'elles amenèrent : aussi Varron dit-il qu'on y enseignoit formellement plusieurs choses relatives à l'agriculture [1]. Les personnes qui veulent savoir les fables de la vie sauvage, dit Proclus, la confusion et le désordre des anciennes lois, enfin l'état de l'homme avant la civilisation et les mystères, n'ont qu'à consulter ce qu'on enseigne à cet égard dans les sanctuaires. Les récipiendaires aux mystères d'Eleusis se couvroient d'une peau d'animal sauvage ou de faon qu'ils quittoient pour prendre la robe olympique ; cette cérémonie faisoit allusion à l'état de l'homme, tel qu'il est par sa nature brute qui a été perfectionnée par l'agriculture, la civilisation et la religion.

Les premiers bienfaiteurs de la Grèce étoient des colons égyptiens ; or, les Egyptiens n'avoient créé leurs fables que pour expliquer les principaux phénomènes de la nature, ils n'avoient appliqué ces fables qu'aux puissances actives et passives de l'univers, et à leurs productions ; car la contemplation des ouvrages de la nature et de ses phénomènes est la voie la plus propre et la plus à portée de la capacité des hommes, pour établir et conserver la connoissance de la divinité. Ces fables et ces cérémonies devant hâter les progrès de la civilisation par le moyen de la religion, les chefs des colonies

(1) Varro, *apud* S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. VII, cap. 20.

transportèrent dans la Grèce celles qui, étant le plus à la portée des premiers Grecs, ne représentèrent d'abord que les tableaux les plus simples de l'univers, et les vicissitudes que la terre éprouve dans le cours de l'année. Ce premier pas conduisit dans la suite à ces représentations mystiques qui, n'étant autre chose que le symbole des principales opérations de la nature, entrèrent dans la religion nationale, parce qu'on regarda ces phénomènes comme des effets produits par l'action des puissances actives et passives, des principes bienfaisans, comme une émanation du dieu producteur ou du premier Être (1). Il est impossible de douter d'après la lecture des auteurs de l'antiquité, que les mystagogues d'Eleusis aient adopté cette théologie physique des

(1) On apprenoit à connoître la nature dans les grands mystères, dit S. Clément d'Alexandrie. (*Strom.*, lib. V, cap. 11, p. 689.)

La plupart des explications de Plutarque sont tirées de la nature, et dans tout son *Traité d'Isis*, il rappelle la mythologie égyptienne sur l'ordre du monde, sur la force qui le meut, sur la matière, sur la force de résistance que le Démiourgos trouve en elle.—Firmicus, en combattant les fables religieuses des Anciens, convient qu'ils en faisoient autant d'allégories sur la nature (J. Firmicus, *de errore Prof. relig.*, p. 18.). Cette opinion étoit celle de tous les philosophes anciens dont parle Cicéron dans son Traité de la nature des Dieux (Cicer., *de Nat. Deor.*, lib. I, cap. 15.). C'est à la suite de l'exposition de cette doctrine que Sanchoniaton ajoute : « Ce sont-là les leçons que le » fils de Thabion, premier hiérophante des Phéniciens, tourna » en allégories, dans lesquelles la physique et l'astronomie se

Egyptiens. C'est dans ce système que l'hiérophante représentoit la puissance productrice et conservatrice, que le Dadouque étoit l'image du soleil, etc. Les représentations des mystères mettoient en quelque sorte, sous les yeux des initiés, ce cycle de fables relatives à Jupiter et à Cérès, à Proserpine, à son enlèvement par Pluton et à toutes les suites de cet enlèvement, à Bacchus, à la naissance d'Iacchus; ces scènes recevoient des explications allégoriques qui ne nous sont pas connues par des monumens authentiques et d'une manière positive; mais suivant l'opinion la plus vraie et la plus généralement adoptée par les écrivains de l'antiquité, ces aventures n'étoient autre chose que les grandes opérations de la nature personnifiées, les rapports du ciel et de la terre, ainsi que les phénomènes qu'ils produisent, représentés sous des emblèmes pris de la naissance, de la vie et de la mort de l'homme, de ses rapports naturels et sociaux, de ses affections, de ses passions et de ses vices. Quelqu'abus que l'on ait fait de ce système religieux, il est difficile de nier qu'il ait existé, surtout lorsque l'on remonte à l'Egypte, source de la mythologie des Grecs. (1)

Le tableau imposant de l'univers fournit aux lé-

» trouvent mêlées, et qu'il enseignoit aux autres hiérophantes » chargés de présider aux orgies et aux initiations. Ceux-ci, » cherchant à exciter l'étonnement des mortels, transmirent » fidèlement ces choses à leurs successeurs et aux initiés. »

(1) Sainte-Croix, *Mystères du paganisme.*

gislateurs l'idée de scènes aussi étonnantes que variées, dont on donna le spectacle dans les sanctuaires. Le monde étoit le premier tableau qu'on offroit en masse aux regards de l'initié, sous l'emblême de l'œuf [1]. On eut aussi des emblêmes particuliers pour en retracer les différentes parties; enfin on y exposoit non-seulement des emblêmes et des symboles mystérieux, relatifs à l'ordre du monde visible, mais on y désigna aussi par des signes sensibles, la force invisible qui le meut, la puissance qui entretient l'ordre merveilleux qu'on y observe. [2]

§ III. *Les phénomènes de la nature et les bienfaits que les hommes en reçoivent, leur inspirant naturellement l'idée de la divinité, ce sentiment donna aux législateurs la pensée de contenir les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les lois, par la religion.*

L'appareil de ces tableaux, le charme du merveilleux, donnoient un nouveau poids aux vertus morales qu'on enseignoit aux initiés. Les fables mystiques présentoient encore moins les effets que les forces ou puissances de la nature; quoiqu'elles ne fussent qu'une allégorie de ses principaux phénomènes, elles n'excluoient nullement l'action d'une divinité bienfaisante, productrice et conserva-

(1) Sanchoniat., *in Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 9. = (2) Porphyr., *de Antro nymph.*, p. 108.

trice [1]. L'idée de la divinité que font naître si naturellement dans l'esprit de l'homme le spectacle de l'univers et la dépendance où le mettent ses besoins des productions de la nature, la joie et la reconnoissance que lui causent les bienfaits qu'il en reçoit, la justice qu'il y a à rendre hommage à la cause des biens avec lesquels il entretient

[1] « Elle existe, oui, sans doute, elle existe, cette force, dit Cicéron, et s'il y a dans nos corps, dans cette humanité si foible, un principe de vie et de sentiment, il est impossible qu'il n'y en ait pas un, dans le vaste et admirable mouvement de la nature entière; dira-t-on qu'il n'existe pas, parce qu'il ne paroît pas et ne se montre pas aux yeux? comme si notre ame elle-même, par qui nous pensons, par qui nous agissons, par qui nous faisons en ce moment tous ces raisonnemens et tous ces discours, nous pouvions l'apercevoir, la connoître et nous dire ce qu'elle est et ce qu'elle peut être! C'est donc cette puissance suprême, oui, c'est elle à qui Rome est redevable de tant d'événemens heureux, de tant de richesses, de tant de puissance; c'est elle qui vient d'étouffer, d'exterminer ce monstre si funeste à son pays (Clodius), en lui inspirant la hardiesse d'irriter par ses violences, et d'attaquer le fer à la main, Milon....... C'est à vous, objets révérés, c'est à vous, que Clodius a satisfait par ce châtiment, subi devant vous, châtiment tardif, il est vrai, mais trop juste et trop bien mérité, ou bien il faut dire encore que ce fut par hasard, qu'après avoir engagé le combat, il reçut la première blessure précisément devant le temple de la Bonne Déesse, bâti sur le terrain de Sextius Gallus, en sorte qu'on ne peut plus dire qu'il ait été absous, dans ce jugement inique et sacrilège, mais qu'il fut réservé dès-lors à la punition éclatante qu'il vient de subir. (Cicer., *Orat. pro Mil.*, § 31.)

son existence, ces sentimens ont inspiré aux législateurs la pensée toute simple d'appliquer la religion à la politique et à la morale, et d'étayer les institutions sociales par les opinions religieuses; les législateurs profitèrent habilement du goût universel qu'ont toutes les nations anciennes et modernes pour les pratiques mystérieuses, goût fondé sur la nature de l'homme qui veut toujours s'élancer au-delà de sa sphère, et lever le voile sous lequel sont cachées les choses dont la connoissance lui est interdite, et ils firent des initiations, la partie morale de la religion. Les mystères eurent donc un but vraiment grand, celui d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs et de contenir les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les lois. Leurs auteurs ont employé toutes les ressources que leur donnoient la contemplation et la science de la nature, pour perfectionner le sentiment religieux qui nous est naturel; ils ont cherché à faire le bonheur de l'homme en épurant son ame des passions qui pouvoient y jeter le trouble, et par une suite nécessaire porter le désordre dans les sociétés [1]; avec une connoissance profonde du cœur humain, ils ont su mettre en œuvre les moyens de se l'assujétir en faisant mou-

[1] Les pythagoriciens, les platoniciens et les péripatéticiens, reconnoissent que les passions sont utiles, qu'il n'y a que l'excès de vicieux, et que la vertu seule peut purifier l'ame en chassant l'excès des passions. (*Bibl. des philosoph.*, T. I, p. 1, 255.)

voir les deux grands ressorts des déterminations humaines, la crainte et l'espérance [1]. L'amour de l'homme pour la justice et la vertu n'est pas toujours désintéressé, la vertu ne met pas toujours dans l'aisance celui qui la pratique, et le vice ne rend pas toujours malheureux celui qui s'y abandonne: le dogme des peines et des récompenses à venir a donc fait le sujet principal des mystères; c'est en perpétuant les craintes et les espérances de l'homme au-delà du tombeau, c'est par la doctrine de l'élysée et du tartare que les anciens attachèrent l'homme par son propre intérêt à l'observation des lois, au bon ordre et au maintien du bonheur des sociétés. [2]

§ IV. *Les récompenses de l'initiation étoient attachées à la pratique des vertus sociales.*

Les récompenses de l'initiation étoient attachées à la pratique des vertus sociales, et le caractère seul d'initié, comme quelques-uns l'ont prétendu, ne suffisoit pas pour jouir du bonheur promis dans l'Elysée. Quoiqu'en ait dit le cynique Diogène [3], s'il eut été dans la croyance des mystères que la seule qualité d'initié eût suffi pour mériter la félicité dans l'autre vie, l'initiation eut directement été

[1] Sallust., *Philosoph.*, cap. 12, p. 267. — Cicer., *de Leg.*, lib. II.—*In Verr.*, act. II, lib. V.—Isocrat., *in Paneg.*—Dupuis, *Origine des cultes*. = [2] Plat., *de Rep.*, lib. II, p. 363. = [3] Diogen. Laer., lib. VI, cap. 2.

contre son but, elle eut affoibli les lois plutôt qu'elle ne les eût fortifiées, en sanctifiant, pour ainsi dire, le crime par un vain titre religieux. Dans la première région des enfers dont Virgile donne la description, on trouve Polibétès qui étoit initié, ce qui s'accorde avec ce que l'on enseignoit dans les mystères que l'initiation sans la vertu ne servoit de rien pour le bonheur de l'autre vie. Aussi Socrate dit-il [1] que, pour être admis dans l'Elysée, il y avoit deux conditions à remplir, être initié et être purifié de toute souillure : il explique cette purification, c'est celle que donnent la vertu et la vérité, et il ajoute que c'est là tout ce qu'ont voulu dire énigmatiquement, par le mot *purifié*, les auteurs des mystères qui étoient des hommes d'une sagesse plus qu'ordinaire. Nous en avons une preuve dans les conditions qu'on exigeoit de celui qui aspiroit à l'initiation. La pureté des mœurs et l'élévation de l'esprit étoient prescrites aux initiés : « Lorsque vous faites des sacrifices, dit Epictète, » ou que vous adressez des prières aux dieux, » préparez-vous-y avec pureté d'esprit et de cœur, » apportez-y les mêmes dispositions que celles qui » sont requises pour approcher des mystères [2]. » On interdisoit l'entrée des temples à tous les meurtriers, lors même que le meurtre étoit involontaire [3]; tout impie, tout scélérat en étoit

[1] Plat., *Phæd.* = [2] Arrian., *Dissert.*, lib. III, cap. 21. = [3] Meurs., cap. 19, *in Eleusin.*—Theon, *in Parad.* — Isocr., *in Paneg.* — Apollod., lib. II, cap. 5. — Diod. Sic., lib. IV.

écarté [1]. Le pieux et vertueux Antonin, pour se disculper de la mort d'Avidius Cassius, se fit initier aux mystères, parce qu'on savoit que personne n'y étoit admis qui pût être soupçonné, avec la moindre apparence de justice et de raison, de quelqu'acte odieux ou criminel [2]. Les magiciens, les charlatans, ceux qui jouoient le rôle de possédés des mauvais génies étoient exclus des sanctuaires [3]. Avant la célébration des mystères on avertissoit qu'il ne devoit y entrer que celui à qui sa conscience ne reprochoit rien, et qui étoit sûr de son innocence [4]; on exigeoit de l'initié qu'il eut le cœur et les mains pures de toute espèce de souillures [5] : Porphyre veut que notre ame à la mort soit affranchie de toute passion et aussi pure qu'elle doit l'être dans les mystères [6]; enfin l'initié ne pouvoit prétendre aux faveurs des dieux, que parce qu'il respectoit les droits de la société et ceux de l'humanité. En général tous ceux qui avoient manqué aux devoirs de l'honnête homme et du bon

[1] Philostr., *in Vit. Apoll.*, lib. IV, cap. 6. = [2] Julius Capitolinus, *Vit. Anton.* — Dio Cassius.

[3] Sous l'archontat d'Euclide, on prononça l'exclusion du temple de Cérès et de l'initiation, contre les bâtards et les esclaves (Isæ, *Orat. de Philip. hæred.*, p. 104, 193.). La même peine fut prononcée dans la suite contre les femmes de mauvaise vie.

[4] Lamprid., *in Vit. Sever.* = [5] Libanius, *Declam.* 19. = [6] Porphyr., *de Styg.*, *apud Stob.*, lib. I, p. 142.

citoyen, étoient exclus des mystères [1]; il falloit, pour y être admis, avoir vécu avec équité, et même avec assez de bonheur, pour que l'on ne pût pas être regardé comme un homme haï des dieux. [2]

Le but des épreuves souvent terribles que l'on faisoit subir dans toutes les initiations, étoit d'acquérir la preuve que l'initié avoit une ame vertueuse, hors de l'atteinte de toute passion et en quelque sorte impassible. En général, toutes les associations religieuses ont admis des épreuves; indépendamment de la nécessité du choix, on voulut encore éprouver et fortifier le désir qui s'irrite par la résistance et devient nécessairement plus ardent.

§ V. *La croyance des peines et des récompenses de la vie future étoit l'objet principal des mystères d'Eleusis; elle étoit fondée sur l'immortalité de l'ame. La doctrine mystique offroit aux hommes les moyens d'être heureux dans cette vie, par l'aveu des crimes connus et le retour à la vertu.*

On faisoit aux initiés un sermon sur la justice [3], on lioit ainsi la justice humaine à celle des dieux, récompensant les actions des hommes ou les punissant, suivant leur mérite, ce qui forme la base de l'établissement des mystères.

Cette théorie des récompenses et des peines de la vie future s'appuyoit sur le dogme de l'immortalité de l'ame; sans cette croyance de l'immortalité de

[1] Aristoph., *Ran.* v. 362, 363. = [2] Origen., *contr. Cels.*, lib. III. = [3] S. Justin., *advers. Tryphiod.*, p. 176.

l'ame, si tout eut fini avec le corps, que devenoit la belle théorie des peines et des récompenses? que devenoit le dogme de la providence des dieux, si ses effets se bornoient à la courte durée de cette vie, où le malheur des hommes vertueux et la prospérité des méchans auroient souvent accusé la divinité? Ces dogmes sont essentiellement liés les uns aux autres; sans cette liaison la théorie des mystères ne pouvoit subsister et tout l'édifice de la législation s'écrouloit. Il est humainement impossible d'établir une société civile, sans établir en même temps le dogme des peines et des récompenses d'une autre vie : l'existence d'un état, et la créance de ce dogme sont deux choses naturellement inséparables. Aussi n'y a-t-il jamais eu de nation policée dont la religion n'ait eu pour dogme fondamental cette croyance; Bayle lui-même le dit en termes exprès:

« Toutes les religions du monde, tant la vraie » que les fausses, roulent sur ce grand pivot, qu'il y » a un juge invisible qui punit et qui récompense » les actions de l'homme, tant intérieures qu'exté- » rieures. [1] »

Il croit que l'utilité de ce dogme est si grande, que dans l'hypothèse où la religion eût été une invention politique, c'est le principal motif qui eût animé ceux qui l'auroient inventée.

[1] Bayle, *Diction. Hist.*, art. Spinosa.—On trouve les mêmes principes dans Fréret, T. XX, p. 242.

Les théologiens les plus anciens qui ont donné des systèmes de religion conformes aux idées et aux opinions populaires de leur temps, ont tous établi le dogme des peines et des récompenses futures comme un article fondamental. Leurs successeurs ont suivi le même plan, tous ont rendu hommage à ce dogme fameux.

« Jetez les yeux, dit Plutarque [1], sur toute la
» surface de la terre ; vous y pourrez trouver des
» villes sans fortifications, sans lettres, sans magis-
» trats réguliers, sans habitations distinctes, sans
» professions fixes, sans propriété, sans l'usage des
» monnoies et dans l'ignorance universelle des beaux
» arts ; mais vous ne trouverez nulle part une ville
» sans la connoissance d'un dieu et d'une religion. »

Il dit dans sa consolation à Apollonius, que
« l'opinion de la récompense des hommes ver-
» tueux après leur mort, est si ancienne qu'il
» n'a jamais pu en découvrir ni l'auteur ni l'ori-
» gine. »

Dans les mystères où l'on établissoit le dogme des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort, on donnoit aux initiés la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde et dans l'autre [2]. Ainsi la doctrine mystique non-seulement donnoit aux hommes l'espoir du bonheur dans une autre vie, mais elle leur enseignoit et leur offroit les moyens

[1] Plut., *Traité contre Colotès*. = [2] Origen., *contr. Cels.*, lib. III, VIII.—Origène et Celse sont d'accord sur ce point.

d'être heureux dans celle-ci. Ce fut l'effet d'une haute sagesse dans les premiers législateurs, d'offrir aux hommes l'espérance d'effacer leurs forfaits, et de se soustraire à la vengeance divine par des pratiques faciles, mais qui supposoient toujours le regret, l'aveu des crimes commis, et le retour à la vertu; pour que ces pratiques obtinssent le succès désiré, et qu'elles ne dégénérassent pas en de simples formalités, qui n'auroient plus inspiré la crainte, apaisé les remords ni rassuré les consciences, il fallut les attacher à des rites particuliers qui, par un appareil imposant, pussent captiver l'imagination. Platon dit que ces cérémonies purgeoient et délivroient des crimes pendant la vie et après la mort [1] : ces cérémonies mystérieuses, dit Pausanias [2], servoient à expier les crimes, à purifier les coupables, et à apaiser la colère des dieux. Les mystères, dit Aristide [3], nous procurent non-seulement des consolations dans la vie présente, des moyens de nous délivrer du poids de nos maux, mais encore le précieux avantage de passer après la mort à un état plus heureux. Platon et plusieurs philosophes de l'antiquité semblent penser que les purifications étoient la fin unique des mystères; le savant Marsham remarque qu'elles étoient l'objet principal de l'initiation. Je partage l'opinion de ces hommes illustres : je pense que les purifications, et conséquemment le dogme

[1] Plat., *de Repub.*, lib. II. = [2] Pausan., *Beot.*, cap. 30. = [3] Aristid., *in Eleusin.*

des peines et des récompenses dans une vie future, étoient le but principal et peut-être unique des mystères. On assuroit que l'initiation en effaçant toutes les souillures de l'ame, disposoit les hommes à paroître sans crainte devant les juges des enfers [1]. Le dogme de l'immortalité de l'ame, des peines et des récompenses de la vie future fut toujours une opinion répandue chez les Grecs. les législateurs cherchèrent à fortifier, par l'établissement des mystères et la doctrine mystique, cette croyance fondement principal de la société, la seule propre, comme nous l'avons dit, à suppléer à l'insuffisance des lois et à justifier la providence divine.

La doctrine des mystères ne consistoit pas dans les spéculations métaphysiques des philosophes sur la nature de la divinité et sur l'ame humaine, elle écartoit surtout ces discussions et ce doute philosophiques avec lesquels cette doctrine seroit restée dans le vague de l'incertitude. Un passage de Plutarque [2] prouve même que dans l'initiation aux mystères, on prescrivoit aux adeptes ce qu'ils devoient croire, et qu'on ne cherchoit pas à le leur prouver : « Je l'ai moi-même entendu parler sur » ces objets avec simplicité, comme on fait dans » l'initiation aux mystères, sans donner aucune

[1] Mosheim, *Not. ad cudworth. System. Intell*, T. I, p. 410. = [2] Plut., *Traité*. — Pourquoi les oracles ont cessé, T. V, p. 338.

» preuve de ce qu'il avançoit, ni aucun motif pour » le faire croire. [1] »

Toutes les religions ont procédé et ont dû procéder de cette manière ; il est certain que la plupart des questions que présentent les dogmes les plus essentiels à l'existence des sociétés, sont enveloppées d'une obscurité impénétrable : les philosophes les plus respectables, Gassendi [2], Locke, Descartes [3], de graves écrivains ecclésiastiques [4], et de saints personnages [5] ont reconnu qu'il y avoit plusieurs questions trop élevées pour qu'elles pussent être comprises par notre raison. La lumière naturelle ne peut, par exemple, donner aucune preuve évidente de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame ; l'obscurité impénétrable de cette question laisseroit l'esprit dans un état de doute funeste au genre humain. Ce dogme et plusieurs autres de cette espèce étant d'une nécessité absolue pour le maintien des liens sociaux dans tous les pays, les législateurs ont appelé non-seulement le secours de la religion, mais l'intervention de la divinité pour prescrire la croyance de ces dogmes. Aussi l'autorité de cette intervention divine que l'on retrouve dans

(1) *Deum crede, atque cole, noli quærere* (Philetas.).— S. Augustin a dit de l'impénétrable nature de l'Etre-Suprême, *melius scitur nesciendo*.

(2) Gassendi, *Syntag. philosoph. Epic.* = (3) *Lettres de Descartes*, T. II, p. 173.= (4) *object. advers. Medit. Met. Renat.*, cart. 6.—Lamothe-Le-Vayer. = (5) S. Thom. Aquinat., *Summ.*, lib. I, cap. 5, p. 12, 13. — S. August. *Retrat.*

toutes les religions sous des formes différentes, qui non-seulement a donné une connoissance certaine de ces dogmes, mais qui en a fait un article de foi, doit être mise au nombre des plus grands bienfaits qu'ait pu recevoir l'espèce humaine. (1)

§ VI. *Ce qui se passoit dans les mystères peut être ramené : 1° aux cérémonies commémoratives du passage de la vie sauvage à la vie civilisée, à l'établissement de l'agriculture et des arts; 2° à la représentation et à l'explication de la nature et de ses phénomènes ; 3° à une doctrine et des cérémonies d'expiation, fondées sur la croyance d'une vie future. C'est de cette croyance que découloit toute la partie morale des mystères.*

On peut donc ramener à trois points principaux tout ce qui se passoit dans les mystères.

1° Les traditions sacrées et les cérémonies commémoratives qui rappeloient le passage de la vie sauvage à la vie civilisée, l'établissement de l'agriculture et des arts utiles apportés dans la Grèce par les propagateurs de ces nouveaux cultes, et qui se trouvoient liés avec ces cultes mêmes; le tableau des désordres antérieurs à la civilisation et des

(1) Il faut donc convenir que ces paroles de S. Thomas d'Aquin sont d'une profonde philosophie : *Salubriter ergo divina providit clementia, ut ea quæ ratio investigare non potest, fide tenenda præciperet; ut sic omnes de facili possent divinæ cognitionis participes esse, et absque dubitatione et errore.* (S. Thom. Aquinat., *Summa catholicæ fidei contra Gentiles*, lib. I, cap. 4 p. 10.)

bienfaits dont les hommes étoient redevables à l'agriculture et aux lois.

2° La représentation et l'explication de la nature et de ses phénomènes, le tableau de l'univers, les symboles, les emblèmes relatifs à ses différentes parties, à l'ordre qui y est établi, à la force qui le meut; les fables mystiques relatives aux puissances actives et passives, et à leurs productions.

3° Une doctrine et des cérémonies d'expiation, accompagnées du regret et de l'aveu de ses fautes; enfin le dogme de l'immortalité de l'ame et d'un état futur, où les gens de bien jouiroient d'une félicité durable, et où les hommes vicieux, méchans ou souillés de crimes, expieroient leurs forfaits.

De ce dernier point ou de ce troisième objet des mystères a nécessairement découlé toute la partie morale dont le double but est renfermé dans ce vers si fameux de Virgile :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos. (1)

Ce but principal des mystères étoit donc; 1° la justice, car c'est principalement sur le besoin qu'on eut d'inculquer aux hommes l'amour de la justice, base indispensable de toute institution sociale, qu'est fondée la théologie ancienne. 2° La piété et le respect envers les dieux, car la religion prescrit toutes les vertus publiques et privées; elle est la

(1) Virgil., *Æneid.*, lib. VI.

base et le plus grand appui de la législation, elle est le lien le plus sûr de l'ordre social.

On enseigna d'abord dans les mystères les premiers élémens de la morale, ces vertus dont l'effet est de calmer la fougue des passions et d'amollir la rudesse du caractère. Ce sont des vertus qui font de l'homme un bon père, un bon fils, un bon citoyen; elles furent le premier objet et le plus universel de l'ancienne législation, ce fut celui des mystères. Les progrès de la civilisation multiplièrent bientôt les rapports sociaux, créèrent de nouveaux devoirs, et conséquemment de nouvelles vertus; la philosophie et la mysticité conçurent dans la suite une perfection encore plus grande à laquelle on pouvoit élever l'homme, mais quelque métaphysiques que soient les idées adoptées dans les temps postérieurs par les théologiens, et quelque élevé qu'ait été le vol des mystagogues à travers les régions célestes jusqu'au monde intellectuel, l'origine première de toutes ces idées, la base sur laquelle elles reposoient, a été la morale fondée sur l'expiation actuelle des fautes, et le dogme des récompenses et des peines à venir. Porphyre rapporte quelques-uns des préceptes de cette morale simple dont on avoit soin de recommander la pratique dans la célébration des mystères, comme d'honorer ses parens, d'offrir aux dieux les prémices des fruits, de s'abstenir de cruauté, même envers les animaux (1). On y recommandoit également la bien-

(1) Porphyr., *de Abstinentia*, lib. IV, § 22.

faisance, l'amour de la vérité, l'amour de la patrie, les hautes vertus qu'elle exige et les services qu'elle a le droit d'attendre de tous ses citoyens; dans les temps postérieurs on chercha à perfectionner cette morale simple et primitive.

Les mystères étant un des moyens d'arriver au perfectionnement de l'homme, et, par une suite nécessaire, à celui de la morale et du bien des sociétés, la grande science que l'on y enseigna, étoit pour l'homme, la connoissance de soi-même, de la grandeur de sa destinée, et de sa supériorité sur les animaux qui ne pouvoient arriver à cette science, et auxquels l'homme ressembloit dès qu'il n'approfondissoit pas sa nature. C'étoit là cette grande leçon qu'avoit donnée l'oracle de Delphes à celui qui le consultoit sur les moyens d'être heureux [1]: *Apprends à te connoître toi-même*, sentence qui étoit gravée sur le temple et que l'on disoit descendue du ciel.

Pour parvenir à cette connoissance de soi-même, l'ancienne théologie qui avoit admis le dogme de la préexistence et de l'immortalité de l'ame, prescrivoit d'affoiblir l'action de la matière sur l'ame; car c'est la matière qui, suivant elle, est le principe des passions qui troublent sa raison, souillent sa pureté, ce sont les liens du corps qui l'enchaînent, ce sont les membres mortels qui étouffent son activité et émoussent son intelligence [2]. La

(1) Cicer., lib. I, cap. 9. = (2) Virgil., *Æneid.*, lib. VI,

religion employoit comme moyens de rendre à l'ame le libre exercice de son intelligence et d'écarter tout ce qui peut la souiller, les purifications, les lustrations, les expiations, les jeûnes et la continence. La préparation de l'ame pour les mystères consistoit non-seulement dans l'abstinence, mais dans l'éloignement de toutes pensées et de tous discours profanes, dans le silence et la méditation [1]. Toutes ces pratiques religieuses eurent, dans le principe, un but respectable; mais il fut bientôt écarté par les excès, par les superstitions ridicules, par tous les abus et toutes les erreurs de la mysticité. (a)

§ VII. *La préexistence et l'immortalité de l'ame enseignées dans les mystères. La doctrine et les idées mystiques des philosophes éclectiques s'y introduisirent dans les derniers temps.*

La préexistence et l'immortalité de l'ame que l'on enseignoit dans les mystères, étoient une conséquence des principes des anciens, qui regardoient l'ame humaine comme une portion détachée de l'ame universelle. Cependant il est certain que la doctrine philosophique et toutes les idées mystiques relatives à la nature des ames, à leur union avec la matière, aux révolutions qui doivent les purifier des souil-

v. 732, 735. — Cicer., *Somn. Scip.*, lib. I, cap. 9. — Plat., *in Gorgia*, p. 526. — Phæd., p. 114, 108. — *Rep.*, lib. VII, p. 519. — S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. III, cap. 1. — Macrob., *Somn. Scip.*, lib. XIII, p. 52.

(1) *Ad divos caste adeunto, pietatem adhibento.*

lures qu'elles contractent par cette union, à leurs transmigrations, aux épreuves, aux voyages auxquels elles étoient soumises avant que de se réunir à leur premier principe et de retourner à leur première demeure [1], ne sont pas de l'essence des mystères et qu'elles y ont été introduites très tard. Ce sont les philosophes éclectiques [2] qui parvinrent

[1] Un passage d'Hérodote (lib. II.) prouve que cette théorie des ames étoit connue dans la Grèce à une époque reculée, qu'elle y formoit une opinion philosophique, qui étoit étrangère aux mystères. « Tout le roman de l'ame, dit Hérodote, et de » ses transmigrations, a été inventé par les Egyptiens, et ré» pandu dans la Grèce par les hommes qui s'en sont prétendus » les auteurs; je sais leurs noms, mais je veux les taire (Hérod., lib. II.). » Cicéron y supplée en nous apprenant positivement que ce fut Phérécyde, maître de Pythagore (Cicer., *Tuscul.*, lib. I, § 16.). Elle se trouve dans un grand nombre de philosophes antérieurs à l'époque où elle s'est introduite dans les mystères. « Les soins qu'on prend pour sa patrie, dit Cicéron, » facilite à l'ame son retour vers les dieux et vers le ciel, sa » véritable patrie (Cicer., *Somn. Scip.*, cap. 3, 9.) ». Les philosophes ont inventé la métempsycose, suivant Hiéroclès, pour prévenir les mauvais effets qu'auroit pu produire leur dogme favori de la refusion de l'ame dans son principe.

[2] Ce qu'on appelle *éclectisme* consiste à extraire des diverses doctrines, par un choix raisonné et une sage critique, ce que chacune d'elles peut avoir d'utile. Ce qu'on appelle *syncrétisme*, consiste à assembler, à confondre en un seul tout, par un besoin excessif de tout concilier, les élémens les plus hétérogènes de ces mêmes doctrines. La seconde de ces deux désignations est celle qui convient véritablement aux philosophes

à faire passer leur théorie sur l'ame et leur spiritualisme dans l'enseignement des mystères (*b*). Toutes les idées des éclectiques sur l'ame n'étoient que le long et énigmatique développement de la doctrine sur le retour des ames à cet état de perfection d'où elles étoient originairement descendues pour s'unir à la matière. Le caractère dominant de la philosophie éclectique étoit la contemplation, l'illumination céleste, dont elle faisoit même l'origine unique des connoissances. Dans le système platonicien, l'ame ne peut obtenir la lumière qu'en remontant à la source de laquelle elle est émanée; elle doit s'affranchir des sens, concentrer ses forces en elle-même par un profond recueillement, et se mettre en communication directe avec la nature divine. Les faits, l'observation et l'expérience sont écartés comme autant de choses matérielles dont l'esprit doit se dégager; les systèmes spéculatifs et les extases mystiques, cet état qu'ils regardoient comme sublime, cet état si longuement décrit par Plotin, étoient la perfection morale de l'homme, l'origine de toutes les connoissances [1] et le but de la philosophie. Par la nature même des opinions de leur secte, les éclectiques durent chercher à concilier avec la philosophie, l'ancienne et primitive doctrine des mystères

auxquels on a donné le nom d'*Eclectiques*. (Degerando, *Hist. comparée des Systèmes de philosophie*, T. I, p. 182.)

[1] Suivant les principes de la philosophie éclectique, l'ignorance rend les ames impures. (Jambl., *de Myster.*, § 1, cap. 11. — Porphyr., *Epist. ad Annebon.*)

et les idées orientales, leur véritable source; ils appliquèrent à une doctrine toute spirituelle (*c*), l'ancienne doctrine sur les puissances actives et passives de la nature et sur ses phénomènes. Ces efforts furent agréables aux mystagogues qui adoptèrent la plus grande partie du système de ces nouveaux Platoniciens : la preuve nous en est fournie par Eunapius, qui nous apprend que l'empereur Julien désirant avoir sur le système des philosophes éclectiques, de plus grands éclaircissemens que ceux qu'il avoit puisés dans les conversations d'Edésius, de Chrysanthe et de Maxime, fut obligé de recourir à l'hiérophante d'Eleusis [(1)]. Les éloges prodigués par les mêmes philosophes aux mystères en général, et à ceux d'Eleusis en particulier, prouvent encore qu'ils avouoient les dogmes qui y étoient enseignés. « Qui pourroit s'empêcher de convenir, s'écrie » Proclus, que les mystères et les initiations ne » retirent les ames de cette vie matérielle et mor» telle pour les réunir aux dieux, et qu'ils n'effacent » ce qu'elles retenoient d'ignorance et de sottise, en » éclairant nos esprits et en dissipant chez les » adeptes les ténèbres par l'éclat de la divinité? [(2)] »

« Les initiés aux mystères d'Eleusis, dit le même » Proclus [(3)] prioient les dieux de faire finir pour » eux le cercle des générations, durant lequel leurs » ames sont errantes, et de faire en sorte qu'ils

(1) Eunapius, *Vit. Maxim.*, p. 90. = (2) Proclus, *ad Plat.*, *Politic.*, p. 369. = (3) Proclus, *in Tim.*, lib. V, p. 330.

» puissent respirer, enfin affranchis de l'atteinte » du mal. »

Un passage d'Hiéroclès est encore plus précis : « Parmi les choses qui peuvent opérer notre per» fection, les unes ont d'abord été trouvées par » les philosophes, puis l'art des mystagogues s'est » joint à l'esprit philosophique pour compléter » son ouvrage (1). » Un fragment de Pallas rapporté par Porphyre (2), dit qu'à l'époque des nouveaux Platoniciens on représenta dans les mystères plusieurs nouvelles cérémonies symboliques, et que ces représentations avoient principalement pour objet, les différentes transmigrations de l'ame et son séjour sur la terre. Suivant le système des Platoniciens, les ames qui étoient parvenues à la perfection de la vertu, étant encore unies au corps de l'homme, retournoient vers Dieu dès qu'elles étoient séparées du corps; celles qui avoient porté la méchanceté jusqu'au comble étoient livrées au feu et aux ténèbres (3), et les ames moyennes qui formoient le plus grand nombre (4), achevoient leur pu-

(1) Hiéroclès, *Com. sur Pyth.*, p. 309. = (2) Porphyr., *de Abstinent.*, lib. IV; § 6.—Ouvaroff, *Essai sur les Mystères*, p. 58.

(3) Elles errent, dit Socrate dans le Phédon (*Bibl. des philosophes*, T. IV, p. 413.), autour des tombeaux où l'on a vu des fantômes ténébreux, et dans des lieux impurs, où elles portent la peine de leur première vie. = (4) Photius, *Codex*, p. 179.)

rification. C'est sur le genre de ces purifications qu'il y a eu divers systèmes, l'un des plus célèbres a été celui de la métempsycose.

§ VIII. *Il est vraisemblable que le dogme de la métempsycose a été enseigné dans les mystères, à l'époque où une partie de la philosophie éclectique s'y introduisit; mais il n'appartient pas aux mystères avant cette époque.*

Il n'est pas sans vraisemblance que le dogme de la métempsycose ait été enseigné dans les mystères, à l'époque où une partie de la philosophie éclectique s'y introduisit. La nécessité de la purification des ames étant un sentiment que ne désapprouve pas la raison, les théologiens philosophes ont dû juger que l'équité de Dieu ne lui permettoit pas de livrer aux supplices des enfers les ames moyennes à la fin d'une seule vie et d'une seule épreuve; ils ont pu croire que la providence les renvoyoit après la mort en certains lieux, comme en de nouvelles écoles, pour y être châtiées selon leur mérite et purifiées par le châtiment [1]: telle est la conséquence que les philosophes Pythagoriciens et Platoniciens, et probablement les Mystagogues des derniers temps, ont tirée du sentiment raisonnable de la nécessité de la purification des ames. Il y a assurément de puissantes objections à faire contre le système de la métempsycose réelle, même dans les principes de la philosophie religieuse des an-

[1] Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, T. II, liv. VII, cap. 5, § 6, n° 3, p. 494, 495.

ciens ; il présente surtout des conséquences ridicules : mais ce dogme étoit une suite des principes métaphysiques de l'ancienne philosophie platonicienne, et c'étoit toujours par des principes de métaphysique que la philosophie grecque, qui étoit subtile et spéculative à l'excès, se décidoit. Quelque absurdes qu'en fussent les conséquences, elles n'étoient pas capables de vaincre l'impression que ces principes faisoient sur les esprits, ni de les tirer de l'erreur dont ils étoient préoccupés. [1]

Quoiqu'il en soit, il est certain que la métempsycose n'appartient pas aux mystères avant l'époque

[1] Cependant les philosophes pythagoriciens et platoniciens ne croyoient pas tous à la métempsycose. On lit dans Timée de Locres ce passage : « Lorsqu'on ne peut retenir les esprits par » la vérité, qu'on y joigne la terreur de ces dogmes étrangers » qui font passer les ames des hommes moux ou timides dans » des corps de femmes, que leur foiblesse expose à l'injure ; » celle des meurtriers dans des corps de bêtes féroces ; celle » des hommes lubriques dans des sangliers ou des pourceaux ; » celle des hommes légers et inconstans dans des oiseaux ; » celle des paresseux, des fainéans, des sots, dans des poissons. » (Timée de Locres, *de l'Ame du monde*, cap. 6, § 12.)

Timée, comme on le voit, ne croit point à la métempsycose ; mais Platon n'a pas voulu renfermer ce système dans les bornes d'une crainte utile pour arrêter le vulgaire : il traite cette idée comme un dogme positif, d'où il part, dans le *Timée*, pour expliquer sérieusement l'origine des autres espèces d'animaux, des femmes, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons, tous animaux qui ne sont, dit-il, que des hommes coupables, condamnés à cette dégradation, pour expier les crimes d'une vie antérieure. (Plat., *Tim.*, p. 90, 91.)

des nouveaux Platoniciens; car on y suivoit exclusivement la doctrine de l'Élysée et du Tartare de l'ancienne mythologie grecque, dont on donnoit même des représentations théâtrales. On faisoit la représentation des enfers dans un lieu souterrain pratiqué pour cela au-dessous du grand temple : un passage de Platon [1] prouve que la représentation des peines de l'enfer faisoit partie de la célébration des mystères.

« Le temple s'ébranle, la foudre annonce la » présence de la divinité, un bruit sourd se fait » entendre du fond des abymes de la terre, l'é» difice des enfans de Cécrops mugit, les serpents » de Triptolème sifflent, au loin paroît la triple » Hécate. [2] »

Après la proclamation du héraut qui ordonnoit aux profanes de s'éloigner, les aspirans étoient plongés dans les horreurs des ténèbres, que Lucien compare à celles qui enveloppent ceux qui descendent aux enfers : « je me vis, dit Apulée, aux portes de la mort, je foulai de mes pieds le seuil du palais de Proserpine [3] ». Les aspirans approchoient du

(1) Plat., *de Legibus*, lib. IX, T. II, p. 870. = (2) Claudian., *de Rap. Proserp.*, lib. I, v. 7, 15.

(3) L'initiation aux grands mystères, dit encore Apulée, est le simulacre d'une mort volontaire et du salut de l'ame. — Mourir, dit Plutarque, c'est être initié aux grands mystères. L'ame éprouve à la mort ce qu'elle ressent dans les initiations. C'est pourquoi mourir ou être initié s'exprime par des termes semblables; les mots répondent aux mots, comme les choses

sanctuaire, saisis de troubles, ne sachant où mettre le pied, ni trouver le chemin qui pouvoit les y conduire [1]. Ces ténèbres étoient interrompues par de rares éclats de lumière qui laissoient voir de temps à autre des spectres effrayans [2], des fantômes ayant des figures d'animaux et diverses formes monstrueuses : ces fantômes représentoient tous les maux, toutes les maladies de l'esprit et du corps, toutes les peines, tous les supplices dont les hommes pouvoient être affligés. Dans un des dialogues de Lucien, Mycille entrant dans la barque de Caron, tend la main à un Cynique et lui dit : « Dis-moi, » car tu t'es fait initier aux mystères d'Eleusis, ne » trouves-tu pas que tout ce qui se passe ici, y res- » semble beaucoup? »

Le Cynique répond : « Tu as bien raison ; mais » voilà une femme qui s'avance, faisant les fonc- » tions de Dadouque, c'est-à-dire, tenant un flam- » beau. Son regard est menaçant et inspire l'effroi, » c'est sans doute quelque furie [3]. » En effet on voit paroître Tisiphone, et elle conduit les morts nouvellement débarqués au tribunal de Rhadamanthe. « Fermez ces issues ténébreuses et ces chemins qui » conduisent aux enfers, dit Saint-Grégoire de

répondent aux choses. (Plut., *Fragm. sur l'immortalité de l'ame*, *ap. Stob.*, *Serm.* 324.)

(1) Themistius, *Orat. in Patr.*, p. 50. A. — (2) Dio Chrysost., *Orat.* XII, p. 202. — (3) Lucian., *Catapl.*, § 22.

» Nazianze, parlant aux initiés. Je vous guiderai » dans la voie droite et lumineuse du ciel. [1] »

On nous représente l'initié effrayé par ce spectacle des enfers, l'étonnement et la terreur saisissant son esprit, tremblant de tout son corps, une sueur froide coulant sur ses membres, jusqu'à l'instant où on lui montre la lumière; c'est la scène brillante de l'Elysée où il aperçoit des prairies délicieuses que couvre un beau ciel, où l'on respire l'air le plus pur, où il voit célébrer des fêtes et des danses, où il entend des voix harmonieuses, des chants majestueux et des discours sacrés, où il est enfin frappé des visions célestes: c'est là que l'homme devenu parfait, rendu à la liberté, affranchi de tous les maux et vraiment maître de lui-même, célèbre les plus augustes mystères, converse avec des ames justes et pures, et voit avec mépris la troupe impure des profanes, toujours plongée et s'enfonçant d'elle-même dans la boue et d'épaisses ténèbres. [2]

§ IX. *Le système du bon et du mauvais principe n'a jamais été exposé dans les mystères à aucune époque.*

De ces scènes successives de ténèbres et de lumière que l'on faisoit passer sous les yeux des initiés, quelques auteurs ont conclu qu'on leur présentoit le spectacle du bon et du mauvais principe.

(1) S. Grégoir. Nazian., *Orat. adv. Julian.* II, cap. 31. = (2) Plut., *Fragm. sur l'immortalité de l'ame*, *Stob.*, *Serm.* 274.

Rien ne prouve que ce système qui a tant occupé les philosophes, ait été exposé dans les mystères à aucune époque ; si on y réfléchit, on verra même que les fondateurs de ces mystères seroient allés contre le but qu'ils se proposoient, et qu'avec cette question insoluble par les lumières de la raison, ils auroient nui à la doctrine qu'ils vouloient établir. Le premier soin des fondateurs des mystères a été, sans doute, de combattre les horribles superstitions qui déshonorent la nature humaine dans l'état de barbarie : or, quelle est la source des affreuses pratiques religieuses que l'on retrouve à l'enfance de tous les peuples? c'est l'effroi, la terreur que leur inspirent les maux qu'ils éprouvent ; ils les attribuent à autant de dieux malfaisans qui, dans leur croyance, étant toujours prêts à leur nuire, doivent être incessamment apaisés par les sacrifices et les rites les plus barbares. Toutes les extravagances et toutes les absurdités imaginables entroient dans ce culte ; ces génies malfaisans et cruels, on ne pouvoit se les rendre favorables que par des crimes et par des meurtres : ainsi dès le principe de l'établissement des mystères ou de la religion chez les peuples sauvages, les premiers législateurs ont dû rejeter tout ce qui auroit pu perpétuer des idées aussi funestes. Ils ont dû les combattre en établissant la doctrine de la bienfaisance et de la puissance souveraine du premier Être, et cette conduite leur étoit dictée non-seulement par l'utilité particulière des peuples qu'ils vouloient civiliser, mais

par la raison même ; car quelle que soit l'hypothèse qu'on adopte sur l'origine du bien et du mal, la plus injurieuse à la divinité et la plus incompatible avec toute idée religieuse, sera toujours celle qui donne atteinte à la bonté et à la puissance de Dieu, ces deux perfections étant la base de la religion et des mœurs.

Lorsque les idées de ces peuples se sont généralisées, et à mesure qu'ils ont approché de la connoissance d'une cause unique des effets qu'ils éprouvoient, ils admettoient seulement les faits que leur présentoit la nature, sans les discuter ni vouloir les approfondir, et comme elle leur montroit d'une part l'unité du premier Être, et de l'autre les biens et les maux dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, en admettant cette dualité, ils faisoient tout sortir d'une source unique qui leur étoit également démontrée, ils ne voyoient que le premier principe et son influence générale. La question de l'origine du bien et du mal est donc étrangère à la religion qui ne discute rien, mais qui prescrit : elle appartient toute entière aux philosophes qui ont voulu percer un voile impénétrable pour eux, *véritable gigantomachie*, suivant l'expression de Platon. Et en effet les philosophes de tous les temps, païens ou chrétiens, se sont toujours occupés de la question de l'origine du mal, et toujours elle les a embarrassés. Parmi les chrétiens surtout, Origène, Saint-Augustin et Arnobe ont éloquemment montré toute la difficulté de cette question. Arnobe, après

en avoir parlé avec une louable circonspection, se fait néanmoins cette objection que rien ne peut se faire sans la volonté de Dieu, et que conséquemment, de quelque manière que ce soit, Dieu doit être la cause des maux; le principe lui paroît incontestable, et cependant il n'ose ni ne veut l'admettre, tant la conséquence lui paroît nécessaire. [1]

Ce fut pour éviter ces conséquences impies, que des philosophes païens, et après eux des philosophes chrétiens, supposèrent deux principes éternels, l'un du mal et l'autre du bien: Pythagore, Timée de Locres, et tous les autres disciples de Pythagore, ont admis ces deux principes, qu'ils appellent l'esprit et la nécessité [2]. L'esprit étoit la cause de tous les biens qui sont dans le monde et la source des natures intelligentes; la nécessité étoit au contraire la source et l'origine de tout mal. Par l'esprit, Timée entendoit Dieu, et par la nécessité, la matière dont les corps prenoient leur origine [3].

Les platoniciens, qui ne furent que des pythagoriciens réformés, et qui en prirent les principales

(1) Arnob., *advers. Gent.*, lib. II.

(2) Brucker, *Hist. crit. Philosoph.*, T. I, p. 1127.

(3) C'est la manière dont le stoïcien Balbus défend contre l'épicurien Velleius, la providence et la bonté des dieux. Il admet leur existence, ensuite il rejette ce qu'il y a de mal dans le monde sur une nécessité inviolable, et sur le vice incorrigible des matériaux dont l'intelligence, bonne et sage, étoit obligée de se servir. (Cicer., *de Natur. deor.*, lib. II, cap. 34 et 35.)

opinions, adoptèrent aussi ce dogme [1]. La philosophie d'Aristote est également fondée sur l'existence du bon principe qu'il appelle la forme, et du mauvais qu'il appelle la privation [2]; Xénocrate, Empédocle, Chrysippe, et tous les anciens philosophes, à l'exception des épicuriens, ont reconnu cette doctrine. Elle continua parmi les philosophes païens, plus de deux siècles après l'établissement du chris-

[1] Platon, dit Plutarque, couvrant et enveloppant de quelqu'obscurité son sentiment, appelle le premier de ces principes *αὐτὸς*, *le même*, et le second *ἕτερος*, *l'autre*. Mais dans le livre des lois, qu'il écrivit dans un âge plus avancé, il dit en termes exprès, que le monde n'est pas gouverné par un seul esprit ou par une seule ame, il veut que le nombre de ces ames soit au moins de deux, dont l'une est bienfaisante et l'autre méchante, en sorte qu'elles produisent des effets contraires (Plut., *de Osir. et Isid.*, T. II, p. 370.). Timée de Locres, avant Platon, avoit appelé dieu *αὐτὸς*, *le même*, et la matière *ἕτερος*, *l'autre*. Avant que de parler ainsi dans ses Livres des Lois, Platon s'étoit exprimé à peu près de même dans sa République: « Dieu étant bon, il n'est pas la cause de tout ce qui arrive, » comme plusieurs le prétendent, mais au contraire il n'a aucune » part à beaucoup d'événemens auxquels les hommes sont sujets; » et comme il y a dans l'univers plus de mal que de bien, il » faut chercher une autre cause et un autre principe du mal que » Dieu (Plat., *de Repub.*, lib. II, p. 605.). » Dans le Theétète, on retrouve la même doctrine; Platon y conclut tout naturellement de ce que la matière corrompt ceux qui s'y enfoncent, et de ce qu'elle produit tous les maux des hommes, qu'il faut l'éviter au plus vîte et avec soin, et travailler à se rapprocher du bon principe et lui ressembler autant que possible. (*Theet.*, p. 176.)

[2] Plut., *de Isid. et Osir.*

tianisme ; et Plutarque lui-même, qui a été si favorable à cette opinion, reconnoît que tous les anciens philosophes n'ont dit que le mal est la production de la matière, qu'afin qu'on ne crût pas que Dieu en fût la cause [1]. Saint Justin [2] donne la même origine à l'opinion de Platon sur ces deux principes; ce fut pour éviter les mêmes conséquences que plusieurs philosophes chrétiens supposèrent aussi ces deux principes éternels. Cette opinion trouva beaucoup de partisans parmi les chrétiens des premiers temps, et peu de temps après les apôtres, on vit plusieurs sectes admettre ce dogme comme une vérité fondamentale. Saturnin et ses sectateurs, qui vivoient dans les temps apostoliques, Cerdon et ses disciples [3], qui furent suivis de Basilide, Valentin, Marcion, Bardesanes et Manichée [4], admirent les mêmes opinions. Elles furent la source du long attachement de S. Augustin pour le manichéisme même. [5]

[1] Plut., *de proc. anim.* = [2] S. Justin, *Cohort. ad Gentes.* = = [3] Théodoret, *Hæres., Fabul.*, lib. I, cap. XVI. XXIV. — lib. 16, cap. III.

[4] S. Epiphane convient lui-même que l'unique but de Manichée étoit de ne pas mêler le mal avec la nature de Dieu (Epiph., *Hæres.*, lib. LXVI.), aveu qui est confirmé par S. Jérôme. (S. Hieronym., *in Nah.*, cap. 5.)

[5] S. Augustin fut très long-temps manichéen, et il suivit le dogme des deux principes dans un âge où il avoit déjà acquis de grandes connoissances; mais la ville de Milan ayant eu besoin d'un professeur de rhétorique, le préfet Symmaque l'envoya dans cette ville. S. Augustin ayant entendu parler S. Am-

Tous ces philosophes païens ou chrétiens définissoient la nature divine, un être infiniment parfait, infiniment heureux, infiniment puissant, l'unique cause de tous les biens, et ils définissoient le principe opposé, la souveraine imperfection, le souverain mal, la cause de tous les maux. Comment ont-ils donc pu confondre sous l'idée commune de la divinité, deux substances, dont l'une a toutes les perfections possibles, et l'autre toutes les imperfections opposées? Ce qui constitue l'essence divine n'est-il pas l'assemblage des perfections naturelles et des perfections morales? Or, le mauvais principe n'avoit ni perfections naturelles, ni perfections morales, sans lesquelles il n'y a pas de dieu. D'un autre côté, comment admettre un Dieu infiniment bon, infiniment puissant, infiniment parfait et auteur de toutes choses, et éviter la conséquence qu'il est l'auteur de tous les maux qui existent dans la nature, d'où il suivroit qu'il ne seroit ni parfait, ni bon, ni puissant, c'est-à-dire, qu'il ne seroit pas dieu? Les philosophes chrétiens qui admettent un dieu créa-

broise, commença à ne plus sentir tant d'éloignement pour les opinions des orthodoxes. Enfin convaincu par les raisons de ce saint évêque, il embrassa la religion chrétienne : il convient lui-même, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que rien ne s'opposa plus à sa conversion que les difficultés qu'il trouvoit dans l'origine du mal physique et moral. Lactance les a montrées dans toute leur force dans son ouvrage sur la colère de Dieu; mais, comme dit l'abbé d'Olivet, il les a mieux exposées que réfutées.

teur, n'ont aucun moyen de lever cette difficulté; les païens qui n'ont eu l'idée que de la génération de la matière, produit du principe actif et du principe passif, disent que le mal ne vient pas du premier Être lui-même, mais qu'il est une qualité adhérente à la matière. Cet expédient ne peut pas leur être plus utile; car, que le premier Être ait engendré la matière, suivant le système des païens, ou qu'il l'ait créée, suivant la foi chrétienne, le mal est toujours venu de lui. Il n'y a que le système de l'éternité du monde qui puisse faire disparoître cette contradiction; mais alors la puissance et la bonté de Dieu ne sont plus infinies, et l'idée de la divinité est tout aussi bien anéantie. D'ailleurs l'éternité du monde n'a jamais été que l'opinion du plus petit nombre de philosophes. Si Plutarque [1], dans l'intérêt de son système favori des deux principes, l'a attribué à Platon d'une manière affirmative, une foule de passages des ouvrages de Platon, plus clairs que celui invoqué par Plutarque, prouve qu'il partageoit l'opinion générale des philosophes, qui ont

[1] Platon savoit bien, dit Plutarque (*de Proc. anim.*, p. 1013.) que le monde est éternel et n'a point eu de commencement.— L'auteur des *Philosophumena*, ou Opinion des philosophes, ouvrage attribué à Origène, dit de même, que Platon a cru le monde éternel (*Philosoph.*, p. 111.). Cette opinion est fondée sur ce passage du sixième livre des Lois de Platon : « Tout » le monde doit savoir, dit-il, ou que le genre humain n'a pas » eu de commencement et qu'il n'aura pas de fin, qu'il a toujours » existé et qu'il existera toujours, ou que s'il a commencé » il s'est écoulé des temps infinis depuis son origine. »

pensé que le monde étoit la production du premier Être.

Il est certain que les pythagoriciens et les platoniciens qui admettoient l'éternelle durée du monde, admettoient aussi son commencement et son arrangement par l'Être-Suprême. Aristote, s'il faut l'en croire, fut le premier qui soutint l'éternité du monde, ce qui a été répété par ses plus célèbres commentateurs; cependant ils ne pouvoient ignorer, et Aristote encore moins qu'eux, l'ouvrage d'Ocellus Lucanus. Suivant le système d'Ocellus Lucanus, le monde, tel qu'il est, a toujours existé; malgré quelques changemens violens, que l'on sait être arrivés dans quelques lieux de la terre, soit par le déplacement de la mer ou par toute autre cause, jamais sa constitution ne fut entièrement détruite, et cela n'arrivera jamais. Quelques philosophes postérieurs, tels que Pline, ont adopté la doctrine d'Ocellus Lucanus et d'Aristote sur l'éternité du monde; ils se servent souvent des mêmes argumens qu'Ocellus Lucanus. Ce philosophe lui-même faisoit valoir pour le monde les preuves d'éternité que les autres philosophes faisoient valoir pour la matière [1]; mais l'éternité, soit

[1] Ocellus Lucanus a intitulé son ouvrage Περὶ τῆς τοῦ πάντος φύσεως, *de la nature du tout*. Le mot φύσις, *nature*, signifie chez les Anciens, tantôt l'action de la cause productive, tantôt l'essence de l'effet produit. Le mot πάν, *omnia*, *universum*, *totum*, signifie l'ensemble de tout ce qui est, sans exception; *simul omnia et suprà designat et subjecta*. Ainsi le titre de l'ou-

de la matière, soit du monde, n'est pas un mystère moins impénétrable pour l'esprit humain que la création du monde ou sa génération. Ainsi, que l'on discute la question du bon ou du mauvais principe, sous tous les rapports et dans toutes les hypo-

vrage d'Ocellus Lucanus annonce une explication du système de l'univers et de ses causes. Je pense, dit Ocellus Lucanus, que le tout (l'univers) est indestructible et improduit. Il faut distinguer entre l'univers et le monde : l'univers, *τὸ πάν, le tout*, est la totalité de l'Être, la somme de tout ce qui existe, le chaos même en ce sens étoit l'univers. Le monde est la totalité des êtres arrangés comme nous le voyons. Tous les anciens philosophes ont cru que l'univers étoit éternel, mais la plupart (Aristote dit tous), ont cru que le monde avoit été formé et qu'il avoit eu un commencement. Ocellus Lucanus et Aristote ont cru à son éternité.

Ocellus Lucanus a été accusé de matérialisme, mais c'est à tort; Fréret lui-même a partagé cette erreur. Un grand nombre de passages de son livre répondent victorieusement à cette accusation; indépendamment de ces preuves positives, jamais Ocellus Lucanus n'a dit que le monde fût l'ouvrage d'une nécessité aveugle ni du mécanisme. Les causes et les principes du monde étant éternels, selon tous les anciens philosophes, Ocellus pouvoit dire qu'ils avoient eu leur effet de toute éternité sans rejeter la divinité ni lui ôter son influence de conservation et de gouvernement. L'opinion du monde éternel ne suppose pas chez les anciens, que les dieux ne soient auteurs ou principes du monde. Cicéron cite un passage (*de Nat. Deor.*, II, 37.) où Aristote disoit que des hommes qui verroient tout-à-coup et pour la première fois, le monde et l'ordre admirable qui règne dans ses parties, ne pourroient s'empêcher de penser qu'il y a des dieux, et que ces merveilles sont leur ouvrage : ainsi parloit Aristote soutenant l'éternité du monde. Il faut

thèses, il est impossible de lever toutes les difficultés qu'elle présente, et de répondre à toutes les objections. On sent la fausseté de cette opinion

juger ces philosophes par leurs propres idées; or, dans leur système, la substance de Dieu même avoit été employée dans la composition du monde, ce qui ne peut s'accorder avec l'idée de matérialisme ou de pur mécanisme qu'on leur impute, ce qui entraîne au contraire la conséquence que tout est formé de Dieu, maintenu par lui et par son moyen. La coéternité des dieux et du monde n'est pas un sentiment absurde, il a été adopté par S. Thomas d'Aquin et par ses disciples (S. Thom. Aquinat., *Summa catholicæ fidei*, lib. II, cap. 32, p. 387, — cap. 38, p. 398, —cap. 61, p. 389.). « Dès que l'on admet une » cause suffisante, dit S. Thomas, il est nécessaire d'admettre » un effet: Dieu est la cause suffisante de la production des » créatures; or cette cause suffisante des créatures étant éter» nelle, il faut que les créatures, qui sont l'effet de cette cause, » soient éternelles; car Dieu ne pouvant être vacillant dans ses » résolutions, et rien ne pouvant s'opposer à sa volonté toute» puissante, il est nécessaire qu'il ait créé le monde de tous » temps, puisque l'effet suit toujours la puissance d'un agent » qui agit par sa volonté. » Mais, dira-t-on, il faut que la cause soit avant l'effet. S. Thomas répond: « Cela est vrai, lorsqu'une cause produit son effet par le mouvement, mais il n'en est pas de même d'une cause qui agit dans l'instant et sans mouvement, d'un agent qui produit son effet avec lui et sans le secours de la primauté du temps, et S. Thomas cite un exemple. Le soleil est la cause, et la lumière est l'effet produit par lui; mais la lumière, quoique l'effet, a toujours coexisté avec le soleil, et l'un n'a jamais été sans l'autre. L'opinion de la possibilité de l'éternité du monde, si telle avoit été la volonté de Dieu, a été défendue par de très grands hommes parmi les premiers chrétiens.

sans trouver, pour la détruire, des argumens dans la faible raison humaine; mais si on ne peut prouver la fausseté de ce système, pris en lui-même, on peut faire en général, à toutes les objections, une réponse qui ne sera pas moins juste. Les notions les plus distinctes, les plus évidentes et les plus certaines que nous ayons de l'ordre, nous montrent que l'Être-Suprême, qui existe par lui-même, qui est nécessairement éternel, doit être unique, infini, tout-puissant, et doué de toutes sortes de perfections. Il n'y a donc rien de si absurde que d'admettre deux dieux ou deux différens principes des choses indépendans l'un de l'autre : « Si nous trouvons en » eux les mêmes qualités, dit S. Jean Damascène, » s'ils ne diffèrent en rien, il est naturel de croire » qu'il faut plutôt qu'il y en ait un seul que plu- » sieurs. Si au contraire ils diffèrent dans leur es- » sence, où est donc la perfection de ces différens » dieux? [1] » Il n'y a aucune réponse à faire à cet argument. Le principe de la nécessité d'un premier Être est fondé sur les notions les plus simples et les plus claires, il est la base de toutes les religions et de l'existence de toutes sociétés humaines. Il exclut donc tout autre être infini; sa puissance infinie ne peut s'accorder avec une puissance égale à la sienne : « S'il y avoit plusieurs dieux, dit encore » S. Jean Damascène [2], comment seroit-il possible

[1] Damascen., *Orthod. fidei*, lib. I, cap. 5, p. 15. = [2] S. Jean Damascen., *ibid.*

» qu'ils fussent infinis et qu'ils ne fussent bornés » par rien? Là où se trouve un dieu, ou un premier » principe indépendant, l'autre n'y peut être. » Dès qu'il est évident qu'il ne peut y avoir qu'un premier Être intelligent, bon, infini, puissant, éternel, la connoissance certaine qu'on en a ne peut être détruite par l'ignorance où l'on est du mal moral et physique. Parce que j'aperçois dans le monde des choses qui me paroissent déplacées et dont j'ignore la véritable cause, des choses que ma raison ne sauroit pénétrer, je dois me plaindre de son peu d'étendue, mais je ne dois pas pour cela rejeter une chose qui m'est démontrée avec la plus grande évidence, et en conclure qu'elle soit fausse; sans cela j'agirois comme un homme qui, ayant la vue foible et ne pouvant apercevoir les objets qui sont à cinq cents pas de lui, nie que ceux qu'il voit distinctement à quatre cents pas, aient aucune réalité.

Il faut donc reconnoître que c'est là une de ces questions insolubles avec les lumières ordinaires de l'esprit humain [1], et dire avec Arnobe, « qu'il n'y » a nulle nécessité que nous répondions à cette » question, car il nous est très indifférent que nous » puissions y satisfaire ou non. C'est un mystère

[1] La raison humaine, dit Bayle, est trop foible pour cela; c'est un principe de destruction et non d'édification, elle n'est propre qu'à former des doutes et à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute. (Bayle, *Dict. Hist.*, art. Manichée, p. 1900.)

» qu'il nous importe peu de savoir ou d'ignorer.
» Nous nous contentons d'établir cette seule vérité,
» que rien de nuisible, rien de pernicieux ne peut
» être l'ouvrage du Dieu souverain ; c'est là ce que
» nous croyons et ce que nous savons. [1] »

Cette circonspection, cette prudence, cette modestie auroient dû être suivies par tous les philosophes ; je la retrouve du moins dans Maxime de Tyr [2] et surtout dans Socrate. Ce grand homme, après avoir lu, pesé et jugé tout ce qui avoit été dit sur les causes premières et l'origine des choses, déclare que la connoissance de l'art dont Dieu s'est servi pour faire ce qui existe ayant été refusé à l'homme, il doit s'abstenir de le rechercher avec trop de curiosité, que la vraie science de l'homme est la morale, que la connoissance des choses et de leur manière d'agir, quand même nous pourrions y atteindre, ne nous rendroit ni meilleurs ni plus heureux [3] : il ajoutoit que ces recherches pouvoient jeter l'homme dans des écarts et des absurdités,

(1) Arnob., *advers. Gent.*, p. 101.

(2) Maxime de Tyr, dans le beau morceau où il raille si ingénieusement Alexandre, qui étoit allé consulter l'oracle de Jupiter Ammon sur les sources du Nil, dans ce morceau où il parle avec tant de majesté des bienfaits de la providence, ce philosophe ajoute : « Mais si je me tourne du côté des maux......
» certainement ils ne viennent pas du ciel, l'envie est bannie pour
» jamais de ce séjour de félicité. C'est ici où j'ai besoin d'oracle,
» consultons les dieux. » (Maxim. Tyr., *Orat.* XXV.)

(3) Xénoph., *Mem. Sacr.*, 4, 643.—Cicer. *Acad.*, 1, 4.

qui sont la récompense ordinaire de la présomption. Socrate auroit donc voulu que, comme on part de certains points d'appuis, dans les sciences mathématiques, il y eut de même dans la théorie des sciences métaphysiques, des vérités hors de contestation, qui seroient censées démontrées, lorsqu'elles auroient pour elles le sentiment intime, leur utilité universelle et l'assentiment général de tous les hommes (*d*). Alors on auroit établi pour fondement de nos connoissances métaphysiques l'existence de la divinité; on auroit de même reconnu comme avoués les attributs inséparables de sa nature divine, sa bonté, sa puissance, son intelligence, sa providence, sa justice. Ces principes posés, Socrate vouloit qu'on étudiât la nature, mais seulement jusqu'au point où cette étude est vraiment utile à l'homme. Quel emploi de la vie, de se consumer dans des spéculations de pure curiosité qui sont au-dessus de nous et qui, quand elles n'y seroient pas, tiennent toujours la place d'un travail plus utile, quelquefois même nécessaire! [1]

Voilà le langage du bon sens, de la sagesse et

[1] *Socrates a rebus occultis et ab ipsa natura involutis, in quibus antè eum omnes philosophi occupati fuerant, avocavit philosophiam et ad vitam communem addixit: ut de virtutibus ac vitiis, de bonis ac malis rebus quæreret* (Cicer., *Tuscul.*, 1, 6.). On lit dans les Académiques (1, 4.), *res procul esse a nostra cogitatione, vel si maxime cognitæ essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre.*

de la véritable philosophie : les mêmes principes ont nécessairement servi de guide aux fondateurs des religions et aux législateurs des peuples. Ces grands hommes se proposant l'amélioration de l'espèce humaine par la civilisation et la religion, marchoient à ce noble but, avec la fermeté qui appartient à des hommes habiles doués d'un grand caractère ; ils écartoient avec soin tout ce qui pouvoit les en détourner ou retarder leur marche, et qu'y eut-il eu de plus nuisible à leur dessein que ces questions abstruses, et particulièrement celle sur l'origine du bien et du mal? Ils ne s'occupoient que des grandes masses, ils n'avoient en vue que la solidité de la base sur laquelle ils vouloient construire l'édifice social. Ils ne s'élevoient pas contre les faits qu'ils avoient sous les yeux, car il n'y a rien de plus insensé que de raisonner contre des faits ; et l'axiome *ab actu ad potentiam valet consequentia*, est un des plus clairs et un des plus incontestables de toute la métaphysique. Ils admettoient donc ce que la nature leur présentoit, l'unité du premier Être et ses perfections infinies, et avec ce premier principe infiniment bon et infiniment puissant, l'existence du bien et du mal physique et moral. Il y a plus, ils ont habilement profité de ces contradictions apparentes que présente l'état actuel de l'univers ; ils s'en sont emparés comme d'un auxiliaire précieux pour affermir leur dogme fondamental des peines et des récompenses à venir. Toutes les difficultés disparoissent aux yeux de ces

philosophes religieux; car les maux que les hommes vertueux éprouvent dans ce monde, ils les présentent comme de véritables biens pour eux, puisqu'ils leur préparent, après quelques peines courtes, un bonheur inaltérable, et que ces maux qui paroissent si durs aux méchans, sont pour les gens de bien, des moyens efficaces et justes de parvenir au suprême bonheur : aussi les chrétiens appellent-ils la faute du premier homme *felix culpa*. Ces premiers législateurs n'avoient donc pas besoin, pour justifier le mal physique, d'avoir recours au sophisme des deux principes. C'est pourquoi dans aucune religion, et même dans celles de l'orient auxquelles le système de la dualité paroît plus particulièrement appartenir, jamais on n'a reconnu un bon et un mauvais principe égaux en force et en puissance, jamais les religions n'en ont fait deux êtres du premier ordre, jamais elles ne les ont placés sur la même ligne. Les Egyptiens ne désignoient sous le nom de Typhon, que la stérilité, l'ennemie de la fécondité, la corruption : ils avoient ainsi personnifié, suivant le génie des orientaux, le vice radical inhérent à la matière, l'imperfection nécessairement attachée aux êtres produits. Loin de l'adorer comme l'égal du premier Être, après quelques sacrifices faits pour l'apaiser, ils lui faisoient mille insultes, s'il ne se rendoit pas favorable, c'est-à-dire, si les maux qu'ils éprouvoient ne cessoient pas. Dans la théologie indienne, Routren qu'on a représenté à tort comme le principe destructeur et

malfaisant, comme le génie du mal, n'est pas même le Typhon des Egyptiens, c'est-à-dire, un personnage imaginé pour représenter l'imperfection attachée aux êtres produits. Routren étoit le troisième membre de la triade indienne qui avoit reçu la naissance du premier Être, savoir : Brama qui reçut la faculté de produire, Vichnou celle de conserver, et Routren qui fut l'instrument propre à exécuter la justice divine, que le premier Être fit le dispensateur des peines et des châtimens, et auquel, sous ce rapport, il donna le pouvoir sur toutes les choses qui peuvent causer la destruction des créatures vivantes [1] : aussi le premier Être voulant anéantir les hommes du premier âge [2] dont la vie méchante et désordonnée avoit nécessité la condamnation, charge-t-il Routren de leur envoyer les maladies et la mort, pour rétablir ensuite le monde

[1] Henrylord, *Religion des Banians*, cap. 7, p. 55.

[2] Cette doctrine, suivant laquelle l'univers sensible étant composé de matière, et étant par sa nature sujet à des révolutions et à des altérations continuelles, les divers mondes se sont succédés les uns aux autres, et ont été successivement détruits et reproduits par diverses révolutions, a été commune à presque tous les peuples de l'antiquité et surtout aux Orientaux. Dans tous ces systèmes, ces révolutions n'arrivoient que comme punition de la méchanceté des hommes : la terre avoit perdu sa fertilité primordiale, elle ne produisoit plus que par le moyen du travail et à force de peines, les fruits que dans l'ancien monde elle donnoit d'elle-même et sans culture, elle étoit livrée à tous les maux qui l'affligent et qui étoient inconnus dans l'âge primordial.

et les hommes qui devoient l'habiter dans le second âge. (1)

Les Persans eux-mêmes, qui ont médité pendant de si longues années sur la difficulté d'allier deux choses si contraires, un dieu bon et puissant, et l'existence du mal, n'ont jamais renoncé à l'unité du premier principe; les mages ne reconnoissoient qu'un seul être supérieur qu'ils concevoient comme bienfaisant, comme la cause de toutes les productions, comme celle de l'ordre et de l'arrangement de l'univers, comme le lien qui unissoit toutes les parties et qui empêchoit leur dissolution. C'étoit leur feu principe, dont le soleil étoit la vivante image: ils admettoient deux sortes d'intelligences inférieures, l'une bienfaisante qu'ils appeloient Oromaze, l'autre cruelle et malfaisante qu'ils appeloient Ahriman; Oromaze principe du bien et Ahriman principe du mal étoient deux êtres créés et dépendans, dont le dieu suprême se servoit ainsi que de deux instrumens pour maintenir l'ordre et l'harmonie de l'univers (2), mais ils regardoient

(1) Henrylord, *Ibid.* cap. 7. p. 55.

(2) Hyde, *Relig. Pers.*, p. 164, 275.—Il faut voir sur ce sujet le Mémoire de M. Anquetil-Duperron (*Acad. des Inscript.*, T. XXXVII, p. 571.), où il détermine la nature du premier principe chez les Perses, et il prouve son unité d'après les livres Zends et d'après des monumens qui remontent successivement jusqu'au temps de Zoroastre. Il établit que l'unité des premiers principes est le dogme fondamental des trois sectes de mages, qu'on appelle anciennes et originales, pour les distinguer du corps des mages modernes.

comme une erreur l'opinion de ces Persans qui faisoient d'Oromaze et d'Ahriman deux dieux supérieurs, égaux en puissance, sans cesse opposés l'un à l'autre, dont les combats mutuels formoient tous les êtres particuliers, lesquels sont un mélange de la substance de ces deux premiers principes, et qui, par cette raison, sont composés de lumières et de ténèbres, de matière et d'esprit, de vertus et de vices, de plaisir et de douleur (*e*). Ils ajoutoient qu'on ne pourroit pas leur attribuer le dogme des deux principes également puissans, avec plus de fondement qu'on n'auroit attribué à tous les Grecs en général l'opinion de quelques-unes de leurs sectes de philosophes. Aussi les disciples de Zoroastre n'ont jamais adoré le mauvais principe: ils prononçoient au contraire des malédictions contre lui, c'étoit une œuvre méritoire que de détruire toutes les productions d'Ahriman; c'est pourquoi, dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils égorgeoient un loup ou quelqu'autre animal semblable qu'ils regardoient comme le symbole des productions d'Ahriman ou des choses nuisibles. C'est assurément dans la religion persane que les idées sur l'origine du bien et du mal ont pénétré le plus avant, mais enfin elles n'ont pas nui au dogme de l'unité: Ahriman n'étoit qu'un être du deuxième ordre; quelques écrivains, Brucker par exemple, ont même pensé [1] que dans le système des Perses, Ahriman

[1] Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, T. I, p. 175, 177, 179.

ne devoit pas toujours subsister comme principe du mal. Le même écrivain tente d'expliquer, comment le mal dans le système de Zoroastre, peut n'être pas attribué à l'Être suprême, quoiqu'il ait produit Ahriman; mais ces explications sont étrangères au système de Zoroastre, et elles ne peuvent laver les mages du reproche d'avoir adopté comme dogme qu'Ahriman étoit né du premier Être, et d'avoir laissé ainsi introduire, dans leur religion, toutes les controverses sur le bien et le mal physique qui doivent nécessairement naître de ce dogme. Ce reproche ne peut certainement pas être adressé aux théologiens de la Grèce, jamais on ne s'est occupé de la doctrine des deux principes dans les mystères d'Eleusis; si, comme nous venons de le prouver, elle n'a pas pu y être admise aux différentes époques qui ont précédé l'établissement de la philosophie éclectique, elle y a encore moins pénétré lorsque quelques-uns des principes de ces philosophes furent adoptés par les Mystagogues, puisqu'ils n'avoient pour but que de prolonger l'existence de la religion païenne en se rapprochant des principes de la religion chrétienne et surtout de celui de l'unité. M. de Sainte-Croix et quelques autres écrivains ont pensé néanmoins que la rivalité des deux principes étoit expliquée dans les mystères, et y servoit aux représentations allégoriques: ces auteurs assimilent Pluton à Typhon; ils ont fait de Pluton le génie du mal, tandis que Pluton étoit l'Osiris, le Bacchus des mystères, le Jupiter, le Sérapis des Egyptiens qui n'avoit rien

de commun avec Typhon ; c'étoit le premier Être avec les attributs qui appartiennent au Dieu suprême souverain des enfers, comme il l'est de toutes les parties de l'univers ; ils veulent que Proserpine soit le bon principe, qu'elle soit l'Osiris des Egyptiens : mais Proserpine est tout à fait étrangère à la doctrine du bon et du mauvais principe ; elle appartenoit exclusivement à la théorie religieuse du principe actif et du principe passif de la nature. Elle n'étoit pas l'Osiris des Egyptiens ; c'étoit une divinité nouvelle chez les Grecs qui l'avoient créée du démembrement de quelques attributs de Cérès ; c'étoit Cérès ou Isis, c'est-à-dire, le principe passif considéré sous certains rapports et particulièrement sous celui de divinité infernale [1]. Ces écrivains n'ont pu citer aucun fait, aucune autorité pour justifier leur opinion ; elle n'auroit d'autre appui que l'autorité de Plutarque, qui dit positivement [2] que l'opinion des deux principes *est établie*

[1] Quelle singulière incohérence d'idées ! ces écrivains font de Pluton le génie du mal, et de Proserpine, son épouse, le génie du bien ; ainsi la déesse de la production, de la fertilité et de la bienfaisance, eût été unie au dieu de la stérilité et de tous les maux. Les Egyptiens étoient plus conséquens que ces auteurs ; ils donnoient à Typhon pour femme Nephtys, déesse de la stérilité. Ces écrivains sont cependant des savans recommandables : tant il est vrai que les savans qui ont le plus étudié les opinions des Anciens, ne doivent être crus que lorsqu'ils présentent des autorités, des faits ou des monumens.

[2] Plut., *de Isid. et Osir.*, trad., T. XVI, p. 111.

non-seulement dans les traditions humaines, mais dans les mystères et les sacrifices, chez les barbares, comme chez les Grecs; si l'erreur de Plutarque n'étoit depuis long-temps démontrée [1], l'histoire des Titans, et celle des géans qui firent la guerre aux dieux sont les seules qui, chez les Grecs, paroissent avoir quelque rapport au dogme des deux principes. Mais il faut observer d'abord que ces fables sont entièrement étrangères aux mystères d'Eleusis; elles appartiennent à la mythologie poétique : Homère est regardé comme le premier qui ait parlé des Titans dont il fait des dieux souterrains [2]. Cette fable des Titans est évidemment relative à l'établissement des dieux étrangers dans la Grèce, et aux obstacles qu'avoient éprouvés les ministres de ces dieux. On découvre dans la théogonie d'Hésiode la suite des révolutions qu'essuya cette religion et l'ordre dans lequel se sont introduits les cultes dont elle forme l'assemblage; on remarque trois règnes de dieux très distincts : ce sont toujours les Titans qui combattent pour les dieux régnans, et toujours ils sont vaincus. Le mot Titans signifie proprement enfans de la terre, c'est-à-dire, les naturels du pays, ou les partisans du premier culte de la terre et du ciel. Ils n'abandonnèrent point ce culte pour celui de Cronos ou de Saturne; lorsque ce dernier eut détrôné Cœlus, et lorsque dans la suite les partisans de Jupiter atta-

(1) Bayle, *Dict. hist.*, p. 1898. = (2) Pausan., *Arcad.*, p. 76.

quèrent le culte de Saturne, les Titans le défendirent; ce sont ces sanglans combats qui ont tant de célébrité dans la mythologie grecque. Saturne fut détrôné et relégué avec eux dans le tartare par Jupiter. A Gnosse, les Titans, fils du ciel et de la terre, combattirent les Curètes qui vouloient introduire le culte de Jupiter; les Titans se livrèrent à toutes les fureurs du fanatisme. Jupiter remporta la victoire sur eux, c'est-à-dire, que le culte de cette nouvelle divinité fut adopté malgré les efforts des partisans du culte primitif. A Rhodes, ce sont les Titans, ou les anciens habitans du pays, qui s'opposèrent aux invocations religieuses apportées par les Telchines, et qui prirent les armes contre eux [1]. On retrouve ici le même système que nous avons développé à l'article des Cabires; les Titans étoient non-seulement les ministres ou les partisans des dieux des âges précédens, mais ils étoient aussi les anciens dieux eux-mêmes: *sous le règne des Titans ou des anciens dieux*, dit Hésiode [2] qui met au rang des Titans, le ciel, la terre, Saturne, Rhéa, le soleil et tous les dieux supérieurs dont le culte a précédé celui de Jupiter dans la Grèce [3]. La fable des Géans qui est beaucoup

[1] Diod. Sic., lib. V. § 55. = [2] Hésiod., *Theogon.*, v. 424. = [3] Les Titans, dans Apollodore, sont l'Océan, Cæus, Hypérion, père du soleil, Japet et Saturne, le soleil et la lune, les vents, les astres (Apollod., lib. I, cap. 2, § 1, 2.). Orphée a fait un hymne aux Titans, qui confirme l'autorité de la Théogonie: « Titans, illustres fils du ciel et de la terre, redoutables

plus récente, a été calquée sur celle des Titans; ils étoient comme eux les enfans de la terre qui, irritée du malheur des Titans, eut d'Uranus les Géans. Comme eux ils combattirent Jupiter et entassèrent l'Olympe et l'Ossa sur le Pélion pour atteindre le ciel; pour les combattre Jupiter fut obligé d'appeler le secours de Bacchus et d'Hercule : tous les dieux de la cour de Jupiter prirent part au combat. Les deux fables sont liées l'une à l'autre, elles ont la même source et présentent la même allégorie; souvent les Mythologues eux-mêmes confondent les Titans et les Géans. Ce sont les philosophes Eclectiques et Proclus particulièrement [1], qui ont voulu faire regarder la guerre de Jupiter et des Titans ou des Géans comme une fiction mythologique, laquelle exprimoit le choc du bon principe contre le mauvais, et la résistance de la matière ténébreuse et du chaos à la force active et bienfaisante qui l'organise; mais ces idées appartenoient à leur philosophie, et nullement à la religion des mystères. Il n'y auroit sur ce point qu'une seule opinion, si on n'eût pas commis une erreur grave; on a confondu le bon et le mauvais principe, ou si l'on veut le bon et le mauvais génie avec

» aux yeux de nos ancêtres, vous qui habitez d'horribles de-
» meures voisines du Tartare, c'est de vous que sont nés tous
» les êtres qui peuplent l'univers. Je vous en conjure, si quel-
» que habitant du sombre empire menace notre demeure,
» chassez loin de nous sa colère. » (Orph., *Hymn.*, 36.)

[1] Proclus, *in Tim.*, p. 119.

les génies ministres de l'Être suprême, qui jouoient un grand rôle dans les mystères. Sans vouloir entrer dans le développement des idées mystiques des anciens sur les génies, nous devons faire remarquer que cette théorie de la providence universelle, administrant l'univers par le moyen de puissances intermédiaires qui versoient les biens et les maux dans le monde, étoit une suite nécessaire de la croyance à la surveillance des dieux, et une conséquence du dogme des peines et des récompenses à venir [1] : on enseignoit que ces génies étoient de deux sortes, les uns chargés de distribuer les peines et d'exercer la vengeance des dieux contre l'injustice et l'orgueil des mortels ; les autres, d'une nature plus pure, étoient les dispensateurs des dons de la divinité, et exerçoient sa bienfaisance. Tous les anciens et particulièrement Platon, ont admis ces génies ou puissances intermédiaires qui lient les hommes aux dieux et qui entretiennent entr'eux ce commerce réciproque de prières et de bienfaits qui se fait entre le ciel et la terre. C'est sur eux que repose, dit Platon [2], toute la science sacerdotale, l'art des sacrifices et des initiations, la science des enchantemens, des prestiges et des divinations. [3]

[1] *Ap.* Origen., lib. VIII, cap. 48. = [2] Plat., *de Rep.*, lib. X.—*Phœdr.*

[3] Socrate reconnoissoit une infinité de ces dieux subalternes, qu'il regardoit et expliquoit comme une chaîne continue qui descend depuis le trône de Dieu jusqu'à la terre, et qui sont comme le lien du commerce que Dieu veut avoir avec les

§ X. *La fausseté du polythéisme et le dogme de l'unité de Dieu n'étoient pas enseignés dans les mystères.*

Un grand écrivain, Warburton, a soutenu une opinion qui n'est pas plus fondée que celle que nous venons de combattre : il a prétendu que le troisième objet des mystères étoit de révéler la vanité du polythéisme et le dogme de l'unité de Dieu. M. de Sainte-Croix me semble avoir très bien refuté ce système [1], et en effet une telle doctrine, comme le dit M. de Sainte-Croix, quoique renfermée dans le sanctuaire, eut bientôt ruiné de fond en comble le polythéisme qui cependant n'a pas cessé d'exister jusqu'à son renversement par la religion chrétienne : la chute eût été d'autant plus certaine que les mystères étoient très multipliés dans la Grèce, que dans les premiers temps, il suffisoit d'être Athénien pour être admis à ceux d'Eleusis [2], et que dans la suite cette admission fut accordée avec la plus grande facilité non-seulement aux Grecs, mais aux étrangers. Les législateurs, les fondateurs de la civilisation auroient donc renversé de leurs propres mains, la religion publique qu'ils

hommes; cette idée est la même que la chaîne mystérieuse d'Homère et l'échelle de Jacob, dont le haut touchoit au ciel et le pied étoit appuyé sur la terre, et que les anges montoient et descendoient.

(1) Sainte-Croix, *Mystères du paganisme*, T. II, p. 437.

(2) Le premier étranger qui ait été admis aux mystères d'Eleusis est Hippocrate.

vouloient établir et qu'ils regardoient comme le lien le plus fort de la société; une semblable contradiction n'auroit pu exister long-temps sans en détruire les fondemens: créer d'une main et anéantir de l'autre, ajoute M. de Sainte-Croix, tromper publiquement les hommes et les éclairer en secret, punir avec éclat les sacrilèges et les justifier au sein même de ce que la religion sembloit avoir de plus respectable, quel étrange système de législation! Instruits par les ministres de la religion à mépriser le culte public; avertis que tout ce qu'on leur avoit enseigné avant la dernière initiation, n'étoit qu'une doctrine hypocrite; réduits à une doctrine spéculative sans culte et sans pratiques sensibles; obligés, le reste de leur vie, à feindre encore un respect religieux pour des divinités, des fêtes, des sacrifices, des pompes dont on leur avoit révélé le néant et le mensonge; l'effet d'une semblable contradiction, loin de substituer dans l'esprit des initiés, une doctrine plus pure à celle du polythéisme, les auroit entraînés infailliblement dans l'athéisme (1): à ces preuves de raisonnement déve-

(1) Warburton développe lui-même ce principe (*Dissert.* XIV.). « Une religion purement mentale, dit-il, pourroit convenir à » des esprits purs et immatériels; mais l'homme étant com- » posé de deux natures réunies, quoique contraires, c'est-à-dire, » de corps et d'ame, sa religion ici-bas doit naturellement » être relative et proportionnée à son état et à son caractère, » et par conséquent consister également en méditations inté- » rieures et en actes de pratique extérieure. Ce qui n'est » d'abord qu'une présomption, devient une preuve lorsqu'on

loppées par M. de Sainte-Croix, ajoutons les preuves de fait qui sont fournies par les témoignages de l'antiquité sur les dieux qui étoient adorées à Eleusis, sur le culte qu'on leur rendoit, sur les cérémonies qu'on y pratiquoit, sur les fables qu'on y admettoit, et nous verrons que tout s'y rapporte aux dieux du polythéisme. En suivant l'ordre donné par Meursius, on voit que le lendemain du premier jour qui étoit consacré au rassemblement des initiés ou de ceux qui vouloient l'être, ainsi qu'aux préparatifs de la fête, les mystes se purifioient dans les rhètes de Cérès et de Proserpine. Le troisième jour étoit consacré à la procession du calathus emblême de la production, et au jeûne qu'on rom-

» examine plus particulièrement la nature de l'homme, et celle » des circonstances où il est placé. L'expérience confirme » combien des êtres, dans lesquels le tempérament du corps » influe autant sur les passions de l'esprit, sont peu propres à » une religion purement mentale. Car toutes les fois que par le » faux désir d'une perfection impossible, des hommes ont » tâché dans leurs exercices de religion de se dépouiller de la » grossièreté des sens, et de s'élever dans la région des idées » imaginaires, le caractère de leur tempérament a toujours » décidé de l'issue de leur entreprise. La religion des caractères » froids et phlegmatiques a dégénéré dans l'indifférence et le » dégoût, et celle des hommes bilieux et sanguins a dégénéré » dans le fanatisme et l'enthousiasme. »

Nous nous contenterons de remarquer ici que le polythéisme faisoit une partie tellement essentielle du dogme égyptien et du dogme pythagoricien, conséquemment de la doctrine des mystères, que les orphiques employèrent tout leur esprit et toute leur science pour le concilier avec la philosophie.

poit en buvant le cycéon, boisson qui fut offerte à Cérès par Métanire, et en mangeant de plusieurs choses contenues dans la ciste mystique; nous avons déjà fait l'énumération de ce que contenoient ces cistes, dans lesquelles on remarque la figure du serpent consacré à Bacchus. C'est à ce troisième jour que se rapportent les cérémonies tristes et lugubres des mystères, ainsi que les lamentations sacrées qui représentoient les gémissemens de Cérès et de Proserpine : les lits mystiques entourés de bandelettes de pourpre [1], désignoient l'état de virginité de Proserpine quand elle arriva aux enfers. Pour représenter l'union de Pluton et de cette déesse on dressoit le lit nuptial [2], et dans ces cérémonies qui étoient consacrées à Proserpine, l'initié disoit: Je me suis glissé dans le lit nuptial : paroles relatives à Pluton. Les danses qui occupoient une partie du quatrième jour des Eleusiniennes, représentoient l'enlèvement de Proserpine, les courses de Cérès, et l'histoire de Triptolème. Le cinquième étoit le jour de la cérémonie des flambeaux, à laquelle on donnoit pour origine les courses et les aventures de Cérès et de Proserpine. Le sixième

[1] La couleur pourpre avoit aussi rapport à la mort (Artémid., *Oneirocrit.*, lib., I, cap. 79.). Homère donne à la mort le titre de *Purpurine* (*Iliad.*, V, v. 83, — lib. XVI, v. 334, — lib. XX, v. 477.). Ceux qui avoient vécu pieusement, devoient habiter aux enfers dans des prés émaillés de roses pourprées (Plut.). Les Anciens répandoient sur les tombeaux diverses fleurs de couleur pourpre. (Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 884.)

[2] Euseb., *Hist. Eccles.*, lib. IV, cap. 11.

jour étoit entièrement consacré à Bacchus Iacchus, c'étoit le jour de la procession solennelle dont nous avons donné la description. Le septième jour, se faisoit le retour des initiés, la pause au figuier sacré où l'on chantoit des hymnes en l'honneur de Cérès. Le huitième jour, celui de l'Epidaurie, avoit été établi en l'honneur d'Esculape. Le neuvième jour étoit consacré, suivant les uns, à des cérémonies funèbres et à des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux; suivant les autres à des libations à Cérès et à Proserpine, ce qui est la même chose pour l'objet que nous nous proposons de prouver. L'Eleusinium d'Athènes, comme l'Anactorum d'Eleusis, étoit consacré à Cérès et à Proserpine. Tous les monumens relatifs à l'histoire et au culte de Cérès se trouvoient à Eleusis et dans son territoire: dans l'enceinte du temple étoit le tombeau d'Immaradus, d'Eumolpe et de Daïra; hors de l'édifice sacré et dans la ville, on voyoit celui des filles de Célée [1]. Là on montroit le figuier sauvage près duquel Pluton avoit ravi Proserpine et étoit descendu aux enfers [2]; ici on faisoit voir l'Agelaste, ou la pierre triste sur laquelle Cérès s'assit [3]; ailleurs l'aire consacrée à Triptolème où le premier bled fut foulé, sans parler du grand nombre de monumens qui étoient sur la voie sacrée et que nous avons décrits. Les objets mystérieux consacrés dans les mystères, tels

[1] S. Clém. Alex., *Protrept.*, p. 39. = [2] Pausan., *Attic.*, cap. 38. = [3] Pausan., *ibid.*

que le calathus, le van mystique, étoient des emblêmes du culte de Cérès: on y représentoit Cérès allaitant le jeune Iacchus et le tenant sur son sein [1]. Le myrte, que tous ceux qui participoient aux mystères, se faisoient un devoir de porter, appartenoit au culte de Cérès, surtout considérée comme déesse infernale; il étoit en rapport avec la doctrine enseignée à Eleusis sur l'état des ames après cette vie. On croyoit que celles des initiés demeuroient dans des bois de myrte; il étoit le symbole de la mort [2], il étoit consacré spécialement aux dieux infernaux (*f*) [3]. Une foule d'autres pratiques allégoriques se rapportoient à la vie future: le dogme, la représentation commémorative des aventures des dieux, leur explication allégorique par les phénomènes de la nature, le spectacle de la vie sauvage présenté aux initiés, voilà ce que nous indiquent les faits qui nous sont restés sur les rites, les cérémonies, et les divinités d'Eleusis; les nombreux systèmes qu'on a imaginés sur les mystères, n'ont aucune base réelle, ils sont uniquement dûs à l'imagination de leurs auteurs qui, séduits par l'éclat de ces systèmes, ont écarté les faits, ont oublié l'esprit des siècles dont ils parloient et leurs croyances religieuses, pour leur en substituer de plus pures

(1) Soph. *ant.*, v. 1232, 1233. = (2) Aristoph., *Ran.*, v. 333, 156. — Euripid., *Electr.*, v. 324. — *Schol.* Pindar., *Isthm.*, *od.* XI.—Pollux, *Onom.*, lib. VIII, cap. 9, § 86, = (3) *Schol.*, Arist., *Ran.*, v. 333. — Euripid., *Alcest.*, v. 171. — Plin., lib. XXXV, cap. 12.

sans doute, mais que ces peuples ne pouvoient connoître. Les portes du sanctuaire, dit M. de Sainte-Croix, étoient fermées à la doctrine de l'unité de Dieu par des barrières insurmontables, le gouvernement, la superstition, des coutumes invétérées, et auxquelles se lioient tous les actes de la vie civile, enfin l'intérêt des ministres du culte. Les petits mystères eux-mêmes, qui n'étoient que des cérémonies préparatoires, appartenoient plus particulièrement au culte de Proserpine, considérée sous les attributs d'Hécate. C'est à elle et à Cérès sa mère, que le beau temple en marbre blanc si célèbre par son élégante simplicité [1], avoit été élevé sur les bords de l'Illyssus; pour les cérémonies préparatoires, telles que les ablutions, les lustrations, le dadouque faisoit placer les pieds des récipiendaires sur des peaux de victimes immolées à Jupiter Mélichius et Ctésius [2]. Le scholiaste d'Aristophane dit textuellement que les grands mystères étoient consacrés à Cérès [3]. Un grand nombre de rites usités dans les mystères, étoient commémoratifs des aventures des dieux: nous nous contenterons de renvoyer à ceux que nous avons décrits sur la naissance de Bacchus fils de Proserpine. L'hyérocéryx ouvroit la grande initiation par les proclamations dont la formule excluoit les profanes [4]; on leur faisoit ensuite des questions relatives à l'histoire de Cérès, ils faisoient

[1] Stuart, *Antiq. d'Athènes*, lib. I, cap. 2. = [2] Suidas, V. Διὸς χώδιον. = [3] *Schol.* Aristoph., *Plut.*, v. 840. = [4] Cels., *ap. Origen.*, lib. III, p. 147.

des réponses dictées d'avance qui faisoient discerner l'initié du profane; on faisoit la dernière initiation ou l'époptée à l'issue de la procession d'Iacchus. Dans l'Autopsie ou l'Epoptée, les ministres d'Eleusis découvroient la statue de Cérès [1], et l'exposoient aux yeux des initiés, en écartant les draperies qui la voiloient. La statue frottée avec soin étoit couverte d'or et d'argent, elle étoit revêtue de ses plus beaux ornemens; elle resplendissoit d'une clarté divine, au moyen de reflets de lumière qu'on avoit artistement ménagés: les principaux ministres l'entouroient, tout étoit découvert dans le sanctuaire que la divinité remplissoit de son éclat. Cette cérémonie, appelée Photagogie, annonçoit la présence subite ou l'Epiphanie des dieux [2], les dieux apparoissoient tout à coup et sous différentes figures [3]; la photagogie étoit l'illumination ou l'apparition subite des lumières, qui précédoit l'Autopsie et en étoit le prélude ou l'annonce. La cérémonie principale s'appeloit Autopsie, parce qu'on voyoit soi-même les dieux, et *Epoptée ou contemplation*. Un passage du Phèdre de Platon exprime

[1] On remarquoit dans les ruines d'Eleusis une statue de Cérès qui, depuis le dessous des mamelles jusqu'au sommet de la tête, avoit trois pieds et trois pouces; la corbeille ou le calathus qu'elle porte sur sa tête est haute d'un pied neuf pouces six lignes. Cette statue a été enlevée et transportée en Angleterre.

[2] Jamblic., *de Myst. ægypt.*, § 3, cap. 14. — S. Maxim., *Schol. in Dyonis.* = [3] Proclus, *in Plat.*, *Rep. Com.*, p. 380.

de la même manière le spectacle de l'Epoptée : « Nous voyions cette beauté dans toute sa splendeur, alors que réunis avec ce chœur fortuné et suivant avidement cette vision et cette intuition bienheureuse, nous étions témoins, nous avec Jupiter, les autres avec quelques-uns d'entre les dieux, et nous entrions en participation de ces mystères que l'on peut avec justice nommer la plus fortunée de toutes les initiations. Nous les célébrions, étant établis dans un état de perfection auquel il ne manquoit rien, et exempts de maux qui nous attendoient dans un temps postérieur. Nous jouissions de la vue et de la contemplation des pectacles parfaits, simples, tranquilles et fortunés au milieu d'une lumière pure. » L'Epoptée où paroissoient tous les dieux étoient le dernier terme de l'initiation. Dans la pompe sacrée décrite au douzième livre des métamorphoses d'Apulée, on tiroit les dieux du sanctuaire, et la pompe étant rentrée, les statues des dieux y étoient réintégrées. Comment peut-on dès lors avoir l'idée que l'anéantissement du polythéisme ait été l'objet des mystères? Comment concevroit-on qu'à l'instant même où les initiés venoient d'être instruits de la doctrine de l'unité de Dieu, et de la fausseté du polythéisme, on leur eut présenté avec tant d'appareil le spectacle non-seulement de Cérès, mais de tous les dieux du paganisme qu'ils auroient appris à mépriser, spectacle qui paroît au contraire avoir été le terme et la récompense de tous leurs travaux?

Toutes les cérémonies, tous les monumens, tous les faits déposent contre ce système.

Des faits aussi précis, des raisonnemens aussi puissans ne pouvoient avoir échappé à la science et à la sagacité de Warburton; aussi paroît-il avoir été pressé par eux d'abandonner son système, lorsqu'il dit : « Au reste on ne doit pas croire que la » doctrine enseignée dans les mystères, d'une cause » suprême auteur de toutes choses, détruisît les » divinités tutélaires, ou pour mieux dire les patrons » locaux »; et lorsqu'il ajoute : « ce que la doctrine » secrète des mystères détruisoit, c'étoit le poly- » théisme vulgaire, ou l'adoration des hommes déi- » fiés après leur mort [1]. » De tous les systèmes exclusifs auxquels l'ancienne mythologie a donné naissance, celui de l'apothéose ou des hommes déifiés après leur mort, est le plus faux ; nous aurons occasion de démontrer que, si l'apothéose a été adoptée par les Grecs, elle n'a jamais fait que des demi-dieux, et que lors même qu'on appliqua à des héros Grecs, la mythologie des dieux supérieurs, il y eut deux cultes pour le même personnage : c'est ce qu'on a vu d'Hercule qui étoit adoré à Athènes comme demi-dieu et comme divinité supérieure. Jupiter, Cérès, Proserpine, Bacchus Iacchus, Esculape, Mercure, ni les autres dieux d'Eleusis n'étoient pas des hommes déifiés: ce système qui étoit entièrement étranger à l'esprit et à la doctrine

[1] Warburton, *Dissert.* V, p. 191.

des mystères, n'avoit été inventé par Evhemère dans le siècle qui suivit la mort d'Alexandre, que pour renverser la religion payenne [1], ~~et il~~ n'a été soutenu avec tant de chaleur par les écrivains ecclésiastiques que parce qu'ils tendoient au même but qu'Evhemère. Quant aux divinités tutélaires dont parle Warburton, on n'auroit su ce qu'il entendoit par là, s'il n'en eût sur le champ donné l'explication : c'étoit, dit-il, les patrons locaux : mais qu'est-ce que les patrons locaux, surtout en faisant l'application aux mystères d'Eleusis ? Les patrons locaux appartenoient aux religions primitives, c'étoit le fétichisme ; et il n'étoit pas plus question de ces patrons locaux dans les mystères, fondés par les Egyptiens qui y avoient apporté leur doctrine et généralisé les idées des Grecs, qu'il n'y étoit question de l'apothéose. Warburton lui-même avoue [2] qu'on chantoit un hymne en l'honneur de chacun des dieux célestes et infernaux, ce que Saint Clément d'Alexandrie appelle la théologie des idoles.

[1] Dans un endroit de son ouvrage (*Dissert.* XIII.), Warburton combat lui-même sa propre assertion en ces termes : « Les athées prétendent que la première origine de l'idolâtrie a » été le culte religieux rendu à des hommes déifiés après leur » mort. C'est ainsi que parmi les Anciens, Evhemère, sur» nommé l'Athée, composa un Traité pour prouver que les » premiers dieux des Grecs étoient des hommes. Cicéron, qui » pénétra son dessein, observe fort judicieusement que ce sen» timent tend à renverser toute religion. »

[2] Warburton, *Dissert.* V, p. 200.

Il reconnoît qu'on attiroit autant de personnes qu'il étoit possible à la participation générale des mystères, en répandant les dogmes de la providence et d'un état futur, et que les témoignages de l'antiquité sont clairs et abondans sur cette partie des mystères. Il avoue qu'il n'en est pas de même à l'égard de ce qui succédoit à ces premières instructions, c'est-à-dire de découvrir la fausseté du polythéisme.

Ce n'est pas que le polythéisme tel qu'on le concevroit d'après les poètes et les mythologues, ait pu être admis dans les mystères; les extravagances et le chaos monstrueux que présente la mythologie vulgaire et poétique, n'ont jamais pu faire partie de la religion nationale chez les Grecs. Ce seroit un ouvrage très utile et très intéressant que celui où l'on distingueroit d'après les monumens et les autorités les plus authentiques, ce qui faisoit l'objet du culte des anciens, de toutes les fables, de toutes les aventures qu'y ont ajoutées les poètes et les mythologues; toutes ces choses de natures si diverses nous sont présentées comme appartenant également à la religion des anciens, et cette confusion de choses si monstrueuses, si disparates, étonne notre raison, excite notre mépris. Il est vraisemblable que si la mythologie étoit réduite à ce qui appartient réellement à la religion païenne, chaque fait recevroit une explication naturelle et correspondante dans chaque phénomène de la nature. C'est ainsi que le polythéisme des mystères n'étoit

pas celui de la mythologie vulgaire, mais celui que présentent les grandes divisions de la nature, le principe actif, le principe passif, leur produit, et de plus leurs attributs, c'est-à-dire, les qualités inhérentes à chacun de ces trois principes qu'on avoit divinisés : cette doctrine apportée par les Egyptiens dans la Grèce, n'étoit ni le polythéisme des religions primitives, ni celui que présente la mythologie vulgaire; mais il ne faisoit pas moins réellement partie des mystères, ce n'étoit pas moins les dieux mâles qu'on adoroit comme symboles du principe producteur, les déesses femelles comme symboles du principe passif. Les mystagogues n'ont pu enseigner une doctrine qui n'étoit pas connue des anciens, celle de l'unité de Dieu telle que nous la concevons; c'est en vain qu'on opposeroit que l'établissement des mystères eût été inutile, si on n'y eût enseigné que le dogme des peines et des récompenses à venir, puisque ce dogme étoit généralement connu et admis. Warburton va lui-même répondre à cette objection : « Le but des mystères, » dit-il, étoit partout le même : ils étoient tous » destinés à enseigner une providence et le dogme » d'une autre vie. Par cette voie particulière et po- » pulaire qui étoit, en même temps, la partie la » plus sacrée de la religion païenne, et la plus » propre, par son appareil, à frapper l'esprit et » l'imagination, le législateur confirmoit les senti- » mens généraux de vertu qu'il avoit tâché d'in- » spirer aux peuples dans ses lois. »

D'ailleurs, ne sait-on pas qu'une longue série d'instructions successives présente toujours une plus grande utilité et de meilleurs résultats, et qu'une échelle sagement graduée fixe davantage dans l'esprit les préceptes de la morale. Eh! quelles impressions ne devoient pas faire, surtout sur des hommes d'un esprit peu cultivé, les réunions secrètes et nocturnes d'Eleusis, quand l'initié se trouvoit environné de prestiges physiques qui étoient au-dessus de ses lumières, et quand toute sa force d'ame étoit aux prises avec les terreurs que lui donnoit son ignorance! combien alors ses sensations étoient plus fortes et ses sermens plus sacrés! combien les leçons qu'il avoit reçues, se liant aux scènes dont il avoit été le témoin, laissoient dans son esprit des impressions plus profondes!

§ XI. *De la double doctrine, publique et secrète, trait distinctif de l'antiquité.*

La double doctrine, la doctrine publique et la doctrine secrète, est un trait distinctif de l'antiquité; il est inhérent à toutes les institutions et à tous les systêmes. Les philosophes eux-mêmes avoient pour leurs écoles une double doctrine, l'une externe, publique ou exotérique; l'autre interne, secrète ou esotérique. La première s'enseignoit ouvertement à tout le monde, la seconde étoit réservée pour un petit nombre de disciples choisis. Les Grecs appeloient du même nom ἀπόῤῥητα les secrets des écoles

et ceux des mystères, et les philosophes n'étoient guères moins circonspects à révéler les premiers que les mystagogues l'étoient à communiquer les seconds. Il ne faut pas croire néanmoins que ce fussent différens points de doctrine que l'on enseignât en public ou en particulier; c'étoit les mêmes sujets [1], mais traités différemment, selon que l'on parloit devant la multitude ou devant des disciples choisis. On conçoit facilement que cette méthode (*g*) dût être en grand honneur chez les Egyptiens qui ne devoient leur civilisation qu'à leurs initiations, et auxquels les prêtres qui par là même assuroient leur puissance, ne vouloient accorder que la somme de lumières qu'ils jugeoient convenable au bonheur de ce peuple: les mages de la Perse, les brachmanes des Indes, les druides des Gaulois, tous les prêtres enfin qui, comme les prêtres Egyptiens, participoient à l'administration publique, avoient de la même manière et dans la même vue leur doctrine publique et leur doctrine secrète [2]. Il faut avouer que lorsque les chefs des colonies égyptiennes apportèrent cette méthode aux Grecs, ils ne cédèrent pas seulement à l'empire de l'habitude, et à la conviction de l'excellence d'un système qu'ils avoient toujours admiré ou dont ils avoient

(1) *Duplex erat doctrinæ genus apud antiquas gentes, doctrina vulgaris et doctrina arcana...... Eamdem materiam duplici modo tractabant populari at philosophico.* (*Archæol. phil.*, lib. I, cap. 8.)

(2) Origen., *contrà Cels.*, lib. I.

vu dans leur propre patrie d'heureux résultats ; mais ils trouvèrent nécessairement chez les peuples barbares qu'ils vouloient civiliser, des erreurs qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de combattre et de détruire sans compromettre le succès de leur entreprise. Ils durent donc s'attacher moins à rectifier leurs idées, ou à combattre leurs erreurs qu'à en tirer avantage, quelles qu'elles fussent, pour poser d'une manière sûre les fondemens de l'édifice social. C'est ce qui a fait dire à Varron [1] qu'il y avoit beaucoup de choses en religion, sur lesquelles, quoiqu'elles fussent fausses, il étoit dangereux de porter la lumière, et que de là sont venus le secret et le mystère qu'on a mis dans les anciennes initiations ; c'est encore ce qui a fait dire à Saint-Augustin qui étoit si versé dans la connoissance de l'antiquité : « Que sous le voile sacré de la religion, le » législateur admettoit des choses qu'il ne croyoit » pas, afin d'attacher les peuples d'une manière » plus étroite à la société et de se les mieux assu- » jétir. »

Le but du culte intérieur et mystique, a donc été, tout en ménageant la superstition des peuples, de présenter des idées plus saines et plus justes, et conséquemment de miner peu à peu l'échafaudage des superstitions qui affligent les peuples dans leur enfance. Les mystères avoient surtout dans ces commencemens un grand avantage, ils rendoient les

(1) Varro, *apud S. August.*, lib., IV, cap. 31.

choses sacrées infiniment imposantes : le secret des mystères, dit Strabon, donne une idée majestueuse de la divinité, et nous rappelle à sa nature qui se dérobe à nos sens. [1]

Mais si les premiers législateurs cédant à de puissans motifs, à l'empire de l'habitude et à la force de leur conviction sur l'excellence de ce système, ont dû établir une doctrine publique et une doctrine secrète, quelle n'a pas été la faute des philosophes d'avoir perpétué à l'époque où la civilisation et la raison avoient fait de grands progrès, un système aussi funeste à la religion elle-même qu'à la science et à la philosophie dont il arrêtoit les progrès, ne fut-ce qu'en créant un esprit de secte inséparable de l'initiation et de la dépendance où le disciple étoit placé à l'égard du maître, et en la privant de ce concours général d'efforts et d'émulation qui est nécessaire pour former *un bon corps d'expériences* [2] ? La religion du peuple étoit toute tournée sur les dieux du polythéisme, et il regardoit comme athées ceux qui n'adoroient que les premiers principes. Si on eût rendu public ce qui étoit enseigné dans les mystères, que ces dieux n'étoient que les symboles des premiers principes, n'eût-on pas affoibli la superstition, et quels crimes cette publicité n'eût-elle pas épargnés aux Grecs? Le plus sage d'entre les philo-

[1] Strab., lib. X, p. 467. = [2] Degerando, *Hist. comp. des Systèmes de philosophie*, T. III, p. 221.

sophes, Socrate ne voulut jamais se faire initier; ce n'est pas qu'il ne pensât très avantageusement de la doctrine des mystères, mais il blâmoit le secret de cette doctrine. Le culte populaire continua à être plein de superstitions et d'extravagances, et Socrate lui-même au zèle et à la sincérité duquel il échappoit tant d'invectives contre ce désordre, en fut la victime. Il fut facile à ses ennemis de le faire passer pour un homme qui ne croyoit pas les dieux *que croyoit la ville* (1). Héraclite fut également accusé d'athéisme ; Eschyle, sur un simple soupçon du peuple, faillit être mis en pièces sur le théâtre même où l'on jouoit la pièce qui avoit excité le fanatisme populaire, et il ne se déroba à ce danger qu'en se réfugiant vers l'autel de Bacchus : Aristote prit la fuite pour épargner, disoit-il, un nouveau crime aux superstitieux Athéniens ; enfin la proscription d'Alcibiade entraîna la ruine d'Athènes. Si ce secret avoit eu quelque utilité dans l'origine, n'étoit-il pas devenu nuisible à l'époque où les Grecs avoient acquis le plus haut degré de civilisation ? c'est alors que le génie et la philosophie devoient se réunir pour anéantir des superstitions honteuses qui ne devoient appartenir qu'à des siècles barbares, pour mettre à la portée de tous les hommes les vrais principes de la religion, et établir une étroite alliance entr'elle et la philosophie : cet heureux résultat ne pouvoit être obtenu que par la

(1) Plut., *Apol. Socr.*

publicité de la doctrine des mystères. Le moment de construire étoit passé, on devoit abattre le hideux échafaudage qui avoit servi à cette construction : les hommes sages étoient suffisamment instruits des vrais principes, c'étoit surtout le peuple que leur autorité devoit détromper pour son bonheur; loin de là, les philosophes ont prolongé son aveuglement, ils ont prolongé cette superstition qui le rendoit cruel en l'avilissant. D'ailleurs n'y avoit-il pas encore de grandes questions à éclaircir, de grandes vérités à découvrir, surtout celle d'un dieu unique et créateur? Et comment pouvoit-on parvenir à ce but avec un pareil système? Ne faut-il pas pour atteindre à des idées aussi sublimes, le concours de tous les esprits et de toutes les volontés? Ne faut-il pas dégager les esprits des entraves que leur impose la superstition, leur rendre tout leur essor, en favoriser le mouvement progressif? La philosophie devoit terminer la lutte qui s'étoit engagée entre la religion et la superstition, et elle l'a perpétuée; les philosophes devoient profiter des progrès des lumières, non-seulement pour combattre la superstition populaire, mais encore pour rectifier la doctrine des Egyptiens elle-même. L'idée d'un Être à la fois effet et cause, agent et patient, et rassemblant en une même nature des natures contraires (*h*), est une idée répugnante : plusieurs philosophes ont distingué le principe moteur de la chose mue, le principe producteur de la chose produite, l'ame, l'intelligence, l'esprit de la matière.

Cette doctrine qui devoit en amener une plus pure encore, pourquoi ne lui ont-ils donné aucune publicité? Un aussi grand bienfait eût pu être rendu à l'humanité par les prêtres et les philosophes, si leur réunion eût été constante et sincère, et s'ils eussent toujours été animés du désir du bien; mais dans cette occasion, comme dans tant d'autres, l'intérêt personnel l'a emporté sur le bien général. Le secret des mystères en donnoit la plus haute idée au peuple, et inspiroit la plus grande vénération pour ses ministres: il falloit donc conserver le secret. Le peuple qui n'avoit que des idées confuses de la divinité suprême, trembloit sous une multitude de dieux subalternes, la politique perpétua cette superstition pour mieux assurer l'obéissance des peuples; il fallut donc conserver le polythéisme, non-seulement celui des mystères qui étoit plus raisonnable, mais le polythéisme grossier et extravagant du peuple.

CHAPITRE II.

Culte des divinités d'Eleusis dans les différentes parties de la Grèce.

§ 1. Dans l'Attique. — § 2. Dans le Péloponnèse. — § 3. Dans les autres parties du continent de la Grèce. — § 4. Dans les îles.

§ I. *Dans l'Attique.*

Athènes étoit le centre de la religion et en quelque sorte le temple de la Grèce [1], jamais peuple ne fut plus occupé du culte des dieux, l'encens fumoit sans cesse sur ses autels; le culte des principales divinités d'Athènes s'étoit répandu dans toutes les parties de la Grèce et souvent même au-delà de ses limites. Le temple d'Eleusis surtout étoit, pour ainsi dire, le sanctuaire du paganisme.

D'habiles écrivains nous ont donné de savantes descriptions du territoire d'Eleusis, de la ville et de son temple; ils ont rapporté les traditions sur son origine, et sur l'époque de sa fondation, traditions qui sont toujours restées incertaines : nous nous abstiendrons de mettre de nouveau ces dissertations

[1] Sophocle, faisant allusion à la fondation d'Athènes, l'appelle *l'édifice sacré des dieux* (*Electr.*, act. II.). S. Paul leur dit : « O vous! Athéniens, qui en toutes choses êtes religieux » au suprême degré. » (*Act. Apost.*, cap. 14, v. 22.)

sous les yeux du lecteur. Nous remarquerons seulement avec Vitruve et M. de Sainte-Croix [1] que le temple d'Eleusis étoit regardé comme un des quatre plus beaux temples de la Grèce, soit Européenne, soit Asiatique. Il étoit placé dans la situation la plus avantageuse; sur les bords de la mer s'élevoit une colline, à l'extrémité de laquelle on voyoit la ville d'Eleusis, située à environ quatre lieues d'Athènes, et à mille pieds du golfe qui portoit son nom et la séparoit de l'île de Salamine. Dans la première enceinte du temple étoit un fort qui le dominoit [2]; cependant ce temple fut dévasté par Cléomène roi de Sparte, la première année de la soixante-huitième olympiade, et après la bataille de Platée les Perses le brûlèrent entièrement. A peine les Perses eurent-ils été chassés de la Grèce que les Athéniens s'empressèrent de le rebâtir : l'architecte Ictinus en traça le plan et en fit jeter les vastes fondemens; mais ce ne fut que sous l'administration de Périclès et d'après les conseils de Phidias qu'on acheva entièrement cet édifice. On n'y fit aucun changement important jusqu'au temps de Démétrius de Phalère : alors on plaça des colonnes sur le devant, et le vestibule ainsi augmenté devint commode pour les initiations, et se présenta d'une manière plus majestueuse. Ce temple fameux fut détruit en 396 par Alaric qui en fit un monceau de ruines et le

(1) Vitr., *Proœm.*, lib. VII, § 16. — Sainte-Croix, *Myst. du pagan.*, T. II, p. 126. = (2) Scylax, *Peripl. in Geog. Min.*, T. I, p. 10.

réduisit dans le triste état où il est encore maintetenant. Tous les écrivains de l'antiquité ont parlé de la grandeur immense du temple d'Eleusis : suivant Strabon, la celle mystique ou seque, c'est-à-dire, l'intérieur du temple pouvoit contenir autant de monde qu'un théâtre ancien (1). Aristide remarque que de toutes les assemblées de la Grèce, celle des initiés à Eleusis étoit la seule où tous les assistans fussent renfermés dans un même édifice (2) : enfin Senèque dit que la foule des mânes se précipitant aux enfers est aussi nombreuse que celle des peuples de l'Attique désertant leurs maisons pendant la nuit, pour assister à la célébration des mystères de Cérès (3). Cette affluence me paroît présenter un grand argument contre les écrivains chrétiens qui ont imputé à ces mystères des pratiques horribles, et en ont fait un lieu et une école de débauche : une seule fenêtre éclairoit le temple d'Eleusis, la lumière est ménagée dans tous les temples ; un certain degré d'obscurité est toujours plus imposant, elle l'étoit surtout dans les temples des anciens, à cause des cérémonies mystérieuses. Spon, Wheler, Pococke, n'ont vu que des décombres à Eleusis : Wood y a découvert la grande enceinte et ne l'a point confondue avec celle du temple. Chandler en a donné une connoissance moins vague et plus étendue (4) ; enfin le plan en a été levé sur les lieux avec beau-

(1) Strab., *Georg.*, lib. IX, p. 95. = (2) Arist., *Eleus.*, T. I, *Oper.*, p. 259. = (3) Senec., *Herc. Fur*, v. 845. = (4) Chandler, *Trav. in Græc.*, cap. 42, p. 189.

coup de soin par M. Foucherot ingénieur français, on peut en voir les détails dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix [1]. Les anciens distinguoient dans le temple d'Eleusis le mégarum de l'anactorum : le mot mégarum, signifie ordinairement le sanctuaire des temples ; à Eleusis il s'appliquoit au temple en son entier, ce qui, dit M. de Sainte-Croix, montre assez la prééminence de cet édifice et le respect qu'il inspiroit aux Grecs.

Mais le culte des divinités éleusiniennes ne se borna pas à Eleusis, il se communiqua bientôt au reste de l'Attique.

Outre la solennité des fêtes éleusiniennes et celle des thesmophories, les habitans de l'Attique célébroient un grand nombre de fêtes en l'honneur de Cérès, telles que les haloennes, les démétriades, les proérosies, qui avoient lieu avant d'ensemencer les terres, les chloennes [2], et d'autres dont nous aurons l'occasion de parler. Hésychius nomme trois fêtes de Cérès, auxquelles il donne les noms d'Epiclidia, Hercenia, et Eurythionium. On ne trouve aucune trace de ces trois fêtes, dans les écrivains de l'antiquité ; il paroît néanmoins qu'elles étoient célébrées particulièrement à Athènes. [3]

[1] Sainte-Croix, *Mystères du pagan.*, T. I, p. 138.

[2] Pausanias dit que le nom de Chloé a quelque chose de mystérieux. Potter croit qu'il vient de l'herbe des champs appelée *chloé*, et ce nom convient bien à la déesse des moissons.

[3] L'expression d'Hésychius, *festum Cereris Athenis*, ne paroît laisser aucun doute à cet égard. Meursius, Jonstonus, et

Les divinités d'Eleusis avoient plusieurs temples dans la ville même d'Athènes, près la porte Céramique, dans le portique qui étoit derrière le Céramique, à l'entrée de la ville du côté du Pirée : c'est

tous les écrivains modernes les ont considérées comme des fêtes particulières. Cependant Dacier, dans ses notes sur Horace (*Od.* II, lib. III, v. 26.), croit que les Epicleidies n'étoient pas différentes des Eleusiniennes. Il se fonde sur ce que le mot *epicleidia* ne signifie que *abscondita*, *secrètes*, *cachées*, *qu'il n'étoit pas permis de divulguer*, et il cite à l'appui de son opinion ce passage de Sophocle, dans son Œdipe à Colonne :

Οὗ πότνιαι σεμναὶ τιθηνοῦνται τέλη
Θνατοῖσιν, ὧν καὶ χρυσέα
Κλῂς ἐπὶ γλώσσα βέβακεν
Προσπόλων Εὐμολπιδᾶν.

Où les vénérables prêtresses de Cérès ont soin des sacrés mystères, sur lesquels la langue des prêtres eumolpides est fermée avec une clef d'or.

Sophocle ne parle pas de la fête *Epicleidia*, il dit seulement que les prêtres eumolpides ont la bouche fermée sur les mystères avec une clef d'or, χρύσεα κλῂς; d'où Dacier tire l'étymologie du mot épicleidia. Cette étymologie ne me paroît pas admissible, rien ne la justifie dans la langue et les racines grecques; mais en supposant qu'elle le soit, la conséquence que Dacier tire de ce passage, que les Eleusiniennes et les Epicleidies étoient les mêmes fêtes, est d'autant plus forcée et d'autant moins juste, que ce secret pouvoit et devoit être exigé dans les Epicleidies comme dans les Eleusiniennes. Il y a d'autant moins de motifs de rejeter ce témoignage d'Hésychius pour les Epicleidies, qu'elles sont dans la classe des deux autres fêtes qu'il cite, les Hercenies et les Eurythyonies, auxquelles on ne peut pas appliquer le raisonnement de Dacier ni le passage de Sophocle.

dans ce dernier que l'on voyoit la statue de Cérès, celle de sa fille, et Iacchus tenant une torche à la main; ces statues étoient de Praxitèles [1]. Le fameux temple appelé *Eleusinium* et un autre temple dédié aux mêmes divinités étoient à peu de distance de l'odéum, au-dessus [2] de la fontaine d'Ennéacrunos (à neuf tuyaux).

Le bourg de Phlies honoroit les divinités d'Eleusis; on voyoit dans leurs temples des autels élevés à Bacchus Anthius et à Cérès Anésidore. [3]

L'Orgas canton de l'Attique consacré aux divinités d'Eleusis, étoit limitrophe du fameux champ Rharion.

Sur la voie sacrée on voyoit un temple des divinités éleusiniennes proche du figuier sacré. [4]

Les Athéniens portèrent le culte d'Eleusis dans l'Asie mineure : sur le territoire de Mycale, à l'embouchure du Gœson et du Scolopeion, il y avoit un temple de Cérès éleusinienne, bâti par Philistus, fils de Pasiclès qui avoit accompagné Nélée, fils de Codrus, quand celui-ci vint fonder Milet [5]. C'est près ce temple que les Grecs remportèrent la victoire de Mycale sur les Perses, le même jour que fut donnée la bataille de Platée. [6]

Androclus fils de Codrus, fondateur d'Ephèse, établit dans cette capitale de l'Ionie, les mystères

(1) Pausanias, lib. I, cap. 2. = (2) Andocid., *de Mysteriis*, p 15, 16.—Polluc., *Onomastic*, lib. VIII, cap. 12, § 141. = (3) Pausanias, lib. I, cap. 37. = (4) Pausan., lib. I, cap. 37. = (5) Herod., lib. IX, § 96. = (6) *Ibid.*, § 99.

d'Eleusis. Les descendans d'Androclus eurent le titre de rois, et le ministère des divinités d'Eleusis fut mis au rang de leurs privilèges. [1]

La ville d'Olbia ou de Borysthènes étoit une colonie de Milet : on y avoit porté le culte des divinités éleusiniennes, elles avoient un temple sur le Promontoire d'Hippolaiis situé entre le Borysthénes et l'Hypanis. [2]

Les *Mégariens* adoroient les divinités d'Eleusis ; ils avoient un temple de Bacchus Nyctelius [3], et un autre de Cérès Malophore, qui fut ainsi nommée par ceux qui élevèrent les premiers troupeaux dans le pays. [4]

§ II. *Culte des divinités d'Eleusis dans le Péloponnèse.*

Les mystères d'Eleusis, particuliers d'abord aux habitans de l'Attique, devinrent dans la suite communs à tous les Grecs, et furent enfin regardés comme la plus grande et la plus auguste des solennités du paganisme. On ne connoît pas bien de quelle manière les mystères d'Eleusis ont pénétré dans les villes de la Grèce, il est probable que c'est par l'exemple et l'imitation ; à la vérité les anciens Egyptiens, les Thraces, les Phrygiens et les Phéniciens faisoient de fréquentes émigrations dans la Grèce : les Grecs eux-mêmes voyageoient beaucoup hors de leur pays, les mêmes divinités ont donc pu

(1) Strab., lib. XIV. = (2) Herod., lib. IV, § 53. = (3) Pausan., cap. 39 = (4) *Ibid.*, cap. 44.

être apportées aux diverses contrées de la Grèce par des personnes différentes et dans des temps différens; cependant la plupart des Grecs paroissent avoir reçu immédiatement de l'Attique le culte d'Eleusis qui a été général parmi eux. Son temple étoit un des plus riches et des plus célèbres de la Grèce, on accouroit de toutes parts s'y faire initier comme dans le sanctuaire de la religion; dans les guerres les plus sanglantes on respecta toujours le territoire d'Eleusis: la célébration des mystères ne fut interrompue qu'une seule fois à l'occasion de la ruine de Thèbes; tous les ennemis d'Athènes, à l'exception de Philippe père de Persée, eurent la même vénération pour Eleusis. Les Grecs étoient persuadés que les divinités avoient combattu pour eux à Salamine; ils attribuoient à leurs deux temples les victoires de Mycale et de Platée, enfin tout semble annoncer que cette fête est née dans l'Attique: c'est au Péloponnèse, dit le Dadouque Callias envoyé comme ambassadeur à Lacédémone, que Triptolème a offert les premiers dons de Cérès, et vous viendriez ravager les moissons du peuple à qui vous devez vos premières semences [1]. Les Grecs offroient tous les ans les prémices de leurs fruits à Athènes, comme à leur métropole.

Cependant, les villes grecques mirent pendant plusieurs siècles, une sorte d'honneur à faire croire qu'elles ne tenoient leurs divinités d'aucun autre

[1] Xénoph., *Hist. Græc.*, lib. VI, cap. 3.

peuple de la Grèce. Chacune en particulier prétendoit que, la première, elle avoit établi le culte des divinités d'Eleusis, que c'étoit chez elle qu'il étoit le plus ancien, et que de là il s'étoit propagé dans les autres pays.

Les *Argiens* étoient les mieux fondés à disputer aux Athéniens l'honneur de cette ancienneté, et la gloire des faveurs divines, dit Pausanias; il en est de même, ajoute-t-il, des Phrygiens à l'égard des Egyptiens. Pausanias rapporte une tradition des Argiens d'après laquelle Cérès, lorsqu'elle vint à Argos, fut reçue chez Pélasgus (1), et y apprit de Chrysanthis ce que celle-ci savoit de l'enlèvement de Proserpine; dans la suite des temps, Trochilus Hiérophante, ayant encouru la haine d'Agénor, s'enfuit d'Argos et alla dans l'Attique où il épousa une femme d'Eleusis, dont il eut Eubuleus et Triptolème qui furent les fondateurs du culte de Cérès. (2)

(1) Plusieurs auteurs de l'antiquité disent que les Danaïdes étoient venues dans le Péloponnèse sous le règne de Pélasgus (Æschyl. *Supl.*), et qu'elles y avoient établi les Thesmophories. Après que le Péloponnèse eût été subjugué par les Doriens et ses premiers habitans chassés, les rites de ces fêtes ne se conservèrent que chez les Arcadiens qui seuls étoient restés dans leur patrie; mais elles furent dans la suite célébrées dans toutes les villes du Péloponnèse, ainsi que dans toutes les autres parties de la Grèce, dans les îles et dans la Grèce asiatique.

(2) Un passage de Festus semble indiquer que l'agriculture a été apportée de la Libye dans l'Argolide. Cet auteur appelle Cérès *Libyssa*, puis il ajoute : *Libycus campus in agro Argæo*

Nonnus nous a conservé la tradition que les mystères avoient d'abord été établis à Argos. [1]

Quoiqu'il en soit de ces fables et de ces prétentions, il est certain que les divinités d'Eleusis étoient très honorées dans l'Argolide ; leur culte y a été extrêmement répandu. Les mystères de Lerne étoient célébrés en leur honneur comme le prouve cette ancienne inscription :

Sacratæ apud Laernam deo Libero, et Cereri et Coræ.

On les célébroit sur les bords de la mer dans le bois de platanes, qui commençoit au mont Pontinus, et qui s'étendoit presque sans interruption jusqu'à la mer.

Argos n'étoit pas éloignée de plus de 40 stades de la mer voisine de Lerne ; en descendant à Lerne, et après avoir traversé l'Erasinus, on trouvoit près du fleuve Chimarrhus une enceinte entourée de pierres : c'est par là, disoient les Argiens, que Pluton, après avoir enlevé Proserpine, reprit le chemin des enfers.

Non loin de Lerne étoit le lac Alcyonée, par où Bacchus descendit aux enfers pour en ramener Sémélé sa mère, route qui lui avoit été indiquée par Polymnus ou Prosymnus [2]. Sur les bords du lac Alcyonée, on célébroit tous les ans en l'honneur

appellatus, quod in eo primum fruges Libyâ allatæ sunt, quam ob causam etiam Ceres ab argeis Libyssa vocata est. (Festus.)

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. III, p. 101. = [2] Pausan., *Corinth.*, cap. 35, 37.

de Bacchus des mystères nocturnes, que Pausanias dit ne lui être pas permis de dévoiler.

Ces mystères et ceux de Lerne étant les mêmes que ceux d'Osiris et ceux d'Eleusis, le secret étoit aussi religieusement observé à Lerne qu'à Eleusis et en Egypte; dans l'Argolide on conserva même avec plus de soin qu'à Athènes, les traditions et les rites de l'Egypte [1]. Les cérémonies instituées près du lac Alcyonée, celles qui étoient célébrées à Saïs dans le lac orbiculaire près duquel étoit le tombeau d'Osiris, étoient entièrement identiques [2]. On croyoit que ces mystères, ainsi que les thesmophories, avoient été apportés dans l'Argolide par les filles de Danaüs: la découverte faite par Arriphon de l'inscription contenant les cérémonies mystérieuses de Lerne, et écrite en dialecte dorien, semble prouver que leur fondation étoit beaucoup plus récente; mais cette ancienne tradition n'est pas moins une preuve de l'opinion où étoient les Grecs que ces mystères avoient une origine égyptienne. Pausanias [3] a encore vu sur le sommet du mont Pontinus un temple de la Minerve de Saïs, dont les Argiens attribuoient la fondation à Danaüs lui-même. Le savant Zoëga applique aux mystères de Lerne l'ancienne tradition des Argiens sur la mort de Bacchus tué par Persée, tradition qui nous a été transmise par le poète Dinarque, et qui a été recueillie par Eusèbe, Saint-

[1] Sainte-Croix, *Myst. du pagan.* = [2] Hérod., lib. II, cap. 170. = [3] Pausanias, lib. II, cap. 36, 37.

Athanase, Saint-Cyrille et par Syncelle [1] : cette mort étoit représentée dans les mystères de Lerne, comme la mort d'Osiris dans les mystères égyptiens, et la mort de Bacchus dans ceux d'Eleusis. La mort de Dionysius tué par Persée auprès de Lerne, qui, comme nous le verrons dans la suite, appartenoit à l'histoire de l'établissement du culte de Bacchus dans l'Argolide, ayant été appliquée aux idées mystiques par les fondateurs des mystères de Lerne, devint une imitation de la mort allégorique d'Osiris; et là, comme en Egypte et à Eleusis, elle ne fut plus que le symbole de la végétation qui s'éteint et renaît par la vicissitude des saisons et des autres phénomènes de la nature, l'emblème des germes des diverses productions confiées à la terre ou cachées dans son sein, qui semblent frappées de mort, jusqu'à ce qu'elles se développent et qu'elles se montrent à la surface de la terre, le symbole de la mort chez les hommes et de la nouvelle vie qui la suit. Suivant Zoëga, les initiés ne pouvant pas divulguer la mort du dieu, et n'osant pas l'avouer en public, l'expliquoient en disant que Bacchus étoit descendu aux enfers, pour chercher sa mère, route qui lui fut indiquée par Polymnus ou Prosymnus le génie de la mort : les Grecs, comme il leur arrivoit fréquemment, firent de ce génie, un héros qui périt dans le lac de Lerne; et, comme l'usage étoit de

[1] Euseb., *in Chron. ad an.*, 713. — S. Athan., *Orat. contrà Gentes*, nº 12 — S. Cyril., *advers. Jul.*, lib. I.

placer des phalles dans les tombeaux, usage qui appartenoit à la croyance des anciens, que la fécondité éteinte ou arrêtée un instant par la mort, reprenoit une nouvelle vie, ce qui, dans les mystères, se rapportoit au dogme de l'immortalité, ils disent que Bacchus, à son retour, trouva Prosymnus mort et le Phallus dans les environs de Lerne [1]. Quoi-

[1] Pour admettre la conjecture de Zoëga dans son entier, il faut tenir pour certain le fait mythologique que Bacchus, à son retour des enfers, trouva Prosymnus mort et le Phallus dans les environs de Lerne, mais aucun auteur de l'antiquité ne parle de ce fait; Pausanias dit seulement que Bacchus descendit aux enfers pour en retirer Sémélé, et que ce chemin lui fut, dit-on, enseigné par Polymnus, mais il borne là son récit. On trouve à la vérité ce fait dans l'épouvantable histoire de Bacchus et de Prosymnus; mais l'auteur dont l'imagination déréglée et dégoûtante a enfanté cette monstruosité, n'appartient pas à l'antiquité. Le premier écrivain dans lequel se trouve cette obscénité est S. Clément d'Alexandrie (*Cohortatio ad gentes*, p. 29.). Elle a été répétée par Arnobe (Arnob., *advers. gentes.*, lib. V, p. 77.), par Théodoret (Théodoret, *incur. græc. affect.*), par Hygin qui y a ajouté des traits plus révoltans encore (Hygin, *Poect. astron. corona* V, p. 432.), et elle a été rappelée par le scholiaste de Lycophron (Tzetzès, *ad Lycophr. Cassand.*, v. 212.), par S. Grégoire de Nazianze (Grégor. Naz., *Carm.* 61, v. 276.), et par Phavorinus (Phavorinus, v. Ἐνόρχης.). Ce grand nombre d'auteurs recommandables qui se copient, a fait adopter cette fable sans examen, et l'a fait passer dans la plupart de nos livres modernes, sans remonter à la source. On ne la trouve certainement pas dans aucun auteur ancien: S. Clément d'Alexandrie, et Arnobe qui réunit en un seul point avec les mêmes paroles ce qui se trouve dans S. Clément d'Alexandrie en trois parties séparées, disent que cette

qu'il en soit de cette opinion de Zoëga, il n'est pas moins vrai que Bacchus Ithyphalle étoit le même que Bacchus Chthonien, et que dans les mystères de Lerne, comme dans ceux d'Osiris et d'Eleusis, la pompe des phalles se rapportoit à la

histoire faisoit partie des mystères d'Alimonte, bourg de l'Attique. Or, qu'est-ce que ces mystères d'Alimonte, bourg de la tribu Léontide? ce sont les petits mystères d'Agra, dans lesquels on ne trouve ni on ne peut trouver aucune trace de cette horrible histoire, qui choque également l'esprit et les principes de cette institution religieuse. Cela est d'ailleurs en contradiction avec les autres narrateurs, qui placent en Argolide Prosymnus et la descente de Bacchus aux enfers. S. Clément d'Alexandrie et Arnobe citent aussi Héraclite, mais voici le passage d'Héraclite : *Nam nisi Baccho pompam ducerent, et carmina canerent in laudem pudendorum, plane actum erat* (Heinsius.). Héraclite a été aussi cité par Plutarque, dans son Traité d'Isis et d'Osiris, voici les expressions de Plutarque : *Ceux qui veulent que Pluton et Osiris ne soient qu'une même divinité, ramènent à leur sentiment ce que dit Héraclite le Physicien : Que Adès et Bacchus sont un même dieu.* Aucun de ces deux passages ne donne la moindre idée de l'histoire de Prosymnus; ils montrent seulement qu'Héraclite, comme tous les Anciens, connoissoit l'identité d'Osiris et de Bacchus, et savoit que les fêtes de ces deux divinités, même comme dieux des enfers, étoient phalliques; c'est à ce point simple, qui se reproduit dans toute l'antiquité, qu'il faut se borner.

Il y a une grande diversité sur le nom du héros de cette fable, les uns l'appellent Polynus ou Polymnus, les autres Polysymnus, quelques-uns Polyhypnus, ou Hypolipnus; Zoëga tire l'étymologie du mot Polymnus de εὕδω, mot grec qui signifie *dormir*; c'étoit le génie de la mort, c'est lui qui indiqua la route des enfers à Bacchus. La plupart des auteurs l'ont appelé Prosymnus.

descente du dieu aux enfers, et de son retour sur la terre, ou plutôt à sa mort et à sa renaissance.

Il y avoit à Argos le temple de Cérès surnommée Pélasgide, parce que suivant la tradition des Argiens, il avoit été bâti par Pélasgus qui avoit reçu Cérès dans l'Argolide, et dont on montroit le tombeau à peu de distance de ce temple. Les cérémonies qu'on y faisoit dans la fosse voisine, avoient été instituées, dit-on, par Nicostrate d'Argos : on y jetoit encore du temps de Pausanias des flambeaux allumés en l'honneur de Proserpine [1], rite d'origine égyptienne qui étoit observé dans les mystères de Saïs.

Les divinités d'Eleusis avoient un temple sur le mont Buporthmus; elles en avoient trois à Hermione, le troisième avoit été élevé à Bacchus Melanégide. Les Hermionéens célébroient tous les ans en l'honneur de ces divinités des jeux où l'on distribuoit des prix de musique, de natation et de nautomachie.

Le bourg d'Ilées étoit remarquable pour ses temples des divinités d'Eleusis.

A soixante stades de Pellène, l'on trouvoit le Mysée, temple de Cérès Mysienne, que l'on disoit avoir été bâti par Mysius d'Argos, et qui avoit pris de lui son nom. Ce Mysius, suivant les Argiens, avoit donné l'hospitalité à Cérès, et avoit été le fondateur de son culte dans l'Achaïe : près de ce temple il y avoit un bois sacré emplanté d'un grand

[1] Pausanias, lib. II, cap. 22.

nombre d'arbres, et arrosé de plusieurs ruisseaux. Les mystères y duroient sept jours; au troisième jour tous les hommes sortoient du temple, les femmes restées seules dans l'intérieur faisoient les cérémonies nocturnes suivant les rites anciens. On excluoit aussi du temple les chiens mâles; le lendemain les hommes venoient retrouver les femmes dans le temple, et de part et d'autre on ne s'épargnoit pas les sarcasmes, les plaisanteries, les injures: on se livroit à la joie et aux ris immodérés, comme on le faisoit sur le pont du Céphise, lors de la procession d'Iacchus. [1]

Cérès Mysia ou Eleusinienne avoit encore un temple dans un lieu de l'Argolide qui portoit le même nom, et qui étoit dans le voisinage du monument de Thyeste, appelé *les beliers*: ce canton et ce temple avoient aussi pris leur nom du même Mysius. On y voyoit les statues en bois de Cérès, de Proserpine et de Chthonien [2]: nous avons déjà traité fort au long, du culte des divinités chthoniennes et du Bacchus infernal dans l'Argolide.

Dans le bois sacré qui entouroit le temple de Cérès Prostasia et des divinités éleusiniennes, sur la route de Sicyone à Phliunte, les hommes célébroient entr'eux les mystères, et laissoient les femmes les célébrer de leur côté dans l'édifice surnommé le Nymphon, où étoient les statues de Bacchus, de

[1] Pausanias, lib. VII, cap. 27. = [2] Pausan., lib. II, cap. 18.

Cérès et de Proserpine dont on ne voyoit que les visages.[1]

Il y avoit dans la citadelle de Phliunte, une enceinte consacrée à Cérès, et dans cette enceinte un temple avec les statues des divinités éleusiniennes. En descendant de la citadelle, on trouvoit à droite le temple d'Esculape, au-dessous duquel étoit le théâtre; à peu de distance du théâtre, on voyoit un autre temple de Cérès, avec des statues assises, toutes très anciennes[2]. Près de la place publique de Phliunte à l'endroit nommé Omphalos que les Phliasiens disoient être le milieu du Péloponnèse, on trouvoit un ancien temple de Bacchus, d'Apollon et d'Isis; la statue de Bacchus étoit exposée à la vue de tout le monde, ainsi que celle d'Apollon, mais il n'étoit permis qu'aux prêtres de voir celle d'Isis. Isis avoit encore un temple, dans la petite ville de Methana, située entre Epidaure et Trézène; on y voyoit la statue de Mercure, fidèle compagnon des divinités éleusiniennes. Les divinités d'Eleusis étoient adorées à Epidaure et à Egine sous les dénominations de Damia et d'Auxesia comme le prouvent les récits d'Hérodote, de Pausanias, de Douris de Samos et du scholiaste d'Aristide[3]. A Cyzique, Proserpine avoit le nom de *Domna*[4]; M. de Sainte-Croix observe à cette occasion que cette

(1) Pausanias, lib. II, cap. 11. = (2) *Ibid.*, cap. 13. = (3) Herod., lib. V, § 82 et suiv. — Pausanias, lib. II, cap. 30, 32. — Scholiast. Euripid., *ad Hecub.*, v. 954. = (4) Pellerin, *Rec. de Méd.*, T. III, p. 132.

ville étoit peu éloignée du mont Ida, séjour des Dactyles, où ils honoroient la terre sous le nom de *Damna*.

Les Trézéniens adoroient aussi *Damia* et *Auxesia*, mais avec une légende et des rites différens. On célébroit en leur honneur une fête appelée Lithobolie (lapidation), parce que ces deux divinités étant arrivées, disoit-on, au moment où les Trézéniens étoient divisés en plusieurs factions, elles furent lapidées. (1)

Damia qui étoit, comme Cérès, la même divinité que la bonne déesse des Romains, avoit à Rome ses mystères secrets.

» *Damium sacrificium*, *quod fiebat inoperto in* » *honorem bonæ deæ, dea quoque ipsa Damia*, *et* » *sacerdos ejus Damias* (*Damiatrix*) *appellabatur* (2). »

On faisoit le même sacrifice en l'honneur de Maïa qui étoit aussi la bonne déesse; il se faisoit ordinairement par les matrones dans le palais du souverain pontife.

A Célées, ville de la Corinthie, on célébroit tous les quatre ans les mystères de Cérès; l'hiérophante n'étoit pas à vie, on en choisissoit un chaque fois qu'on célébroit ces mystères, et il pouvoit se marier: voilà en quoi les mystères de Célées différoient de ceux d'Éleusis, du reste les céré-

(1) Pausanias, lib. II, cap. 32. = (2) Festus, *de Verborum significatione* (lib. IV, *voc. Damium*)., Suivant Stuckius (*Sacr. Descr.*, p. 16.) ces sacrifices s'appeloient *damia*, parce qu'ils étoient secrets en opposition *de demosium*, id est, *publicum*.

monies en étoient entièrement imitées. Suivant la tradition des Phliasiens, ils leur avoient été apportés par Dysaulès qu'ils prétendoient être le frère de Céléus chef du peuple d'Eleusis, l'un de ceux à qui Cérès, suivant l'hymne attribué à Homère, avoit enseigné les rites et expliqué les mystères [1]; d'après cette tradition des Phliasiens, c'est ce même Dysaulès qui a nommé ce canton Célées, du nom de son frère Céléus, et ils montroient son tombeau.

En montant à la citadelle de Corinthe, on trouvoit deux enceintes consacrées, l'une à Isis Pélasgia et l'autre à Isis Egyptienne, et deux autres enceintes consacrées à Sérapis, qui étoit honoré dans l'une, sous le nom de Sérapis de Canobe. Venoient ensuite des autels dédiés au soleil; dans celui de la mère des dieux qui étoit au-dessus, on remarquoit un cippe et un trône, l'un et l'autre en marbre. Les statues qui étoient dans ce temple n'étoient pas exposées à la vue [2]; les divinités d'Eleusis avoient aussi un temple à Corinthe sous leur nom véritable.

O bienheureuse Thèbes, dit Pindare [3], quel est parmi tant de sujets de gloire, celui qui te flatte le plus? est-ce d'avoir donné naissance à Bacchus à la longue chevelure, assesseur de Cérès aux bruyantes cymbales, et vainqueur dans l'Isthme de Corinthe?

Il y avoit en Arcadie, dit Cicéron, deux Jupiter qui y ont pris naissance: le premier fils de l'Ether

[1] Pausan., lib. II, cap. 4.—Strab., lib. XIV. = [2] Pausan., lib. II, cap. 4. = [3] Pindar., *Od.* VII, v. 5.

et père de Proserpine et de Bacchus...... Cicéron, suivant M. de Sainte-Croix, fait ici allusion à l'établissement du culte des divinités éleusiniennes dans cette partie du Péloponnèse.

Les Phénéates, peuple de l'Arcadie, soutenoient aussi que les mystères avoient été institués chez eux, bien avant ceux qui avoient été établis dans l'Attique; ils prétendoient à la gloire d'avoir donné les premiers l'hospitalité à Cérès [1] : ils disoient que Cérès, cherchant sa fille, étoit d'abord venue à Phénée, que Trisaulès et Damithalès eurent l'honneur de la recevoir, qu'ils lui bâtirent un temple au bas du mont Cyllène où ils établirent son culte; ce temple étoit à quinze stades de Phénée. Les Phénéates avoient montré à Cérès le lieu où Pluton étoit descendu aux enfers avec Proserpine: c'étoit une ouverture du mont Cyllène [2], pour récompenser les Phénéates du bon accueil qu'ils lui avoient fait, la déesse les combla de biens; elle leur donna toutes sortes de graines, hormis des fêves. Pourquoi ce légume en fut-il excepté, dit Pausanias, et pourquoi les Phénéates le tiennent-ils pour impur ? c'est un mystère qui ne se révèle pas. On peut voir ce que nous en avons dit, en parlant du Cyamite.

(1) Conon, *apud Photium*, p. 15. = (2) Conon, *apud Phot.*, *Bibl.*, p. 431. La Sicile, l'île de Crète, l'Attique, l'Argolide, l'Arcadie, Nysa dans la Carie et un grand nombre d'autres contrées se sont disputé l'honneur de posséder l'ouverture par laquelle Pluton étoit descendu aux enfers avec Proserpine.

Une autre tradition des mêmes Phénéates donne la preuve de l'opinion qu'ils avoient eux-mêmes, que ce culte leur étoit venu de l'Attique; suivant cette tradition, Naüs pour obéir à l'oracle de Delphes, vint dans leur pays, et institua les mystères: Naüs étoit arrière-petit-fils d'Eumolpe. (1)

Quoiqu'il en soit de la vérité de ces traditions, les Phénéates célébroient dans le temple de Cérès au pied du mont Cyllène, les mystères des divinités éleusiniennes, comme on les célébroit à Eleusis. Près de ce temple, l'on voyoit deux pierres très bien jointes, et placées l'une sur l'autre: elles renfermoient un écrit contenant les rites et les cérémonies qui devoient s'observer dans les mystères de Cérès; le jour de ces solennités, on séparoit ces deux pierres, on en tiroit cet écrit, on le lisoit aux ministres des divinités éleusiniennes, et la nuit même on les resserroit au même lieu. Ces deux pierres étoient en si grande vénération que, dans les affaires importantes, on juroit en plaçant la main dessus; elles étoient sous un petit dôme où l'on conservoit une espèce de masque de Cérès surnommée *Cidaria*. Le jour des grands mystères, le prêtre se mettoit ce masque sur le visage; prenant ensuite de petites baguettes, il en donnoit quelques coups aux naturels du pays (2), rite qui rappelle celui qu'on observoit à Busiris pendant la fête d'Isis, où l'on voyoit

(1) Pausanias, lib. VIII, cap. 14, 15. — (2) Pausan., lib. VIII, cap. 15.

une multitude prodigieuse de personnes de l'un et l'autre sexe, se frapper toutes après le sacrifice. [1]

Les divinités d'Eleusis avoient encore un temple en Arcadie sur les bords du fleuve Ladon, et sur les confins du pays des Thelphusiens. Dans ce temple on voyoit des statues de Cérès, de Proserpine et de Bacchus, qui toutes étoient de marbre ayant chacune sept pieds de haut.

De Telphuse, le Ladon venoit baigner les murs du temple de Cérès à Oncée; ce temple étoit nommé par les Telphusiens le temple de Cérès Erinnys, dénomination qui est confirmée par Antimaque, dans ses vers sur l'expédition des Argiens contre Thèbes : *C'est là qu'est situé le temple de Cérès Erinnys*. Cérès cherchoit alors Proserpine, elle étoit furieuse surtout contre Jupiter de ce qu'il avoit permis l'enlèvement de sa fille; cette fureur lui fit donner le surnom d'Erynnis, par les Arcadiens chez lesquels le mot *erinnyein* signifie se mettre en colère [2]. La déesse étant allée de sa propre

(1) Herod., lib. II, cap. 21.

(2) Cette origine du mot *erinnys*, donné à Cérès, qui est tiré de l'histoire connue de cette divinité est toute simple; cependant on a bâti une horrible histoire sur l'origine de ce surnom. Neptune épris de la beauté de Cérès, voulut avoir ses faveurs; la déesse, pour éviter la poursuite du dieu, se métamorphosa en jument, se mêla avec celles qui paissoient à Oncée. Neptune prit la forme d'un cheval et parvint à satisfaire sa passion; la déesse en fut très irritée, et sa fureur lui fit donner le surnom d'*Erinnys*. Les conteurs ajoutent que Cérès eut de Neptune une fille dont le nom étoit un secret pour ceux qui

volonté se laver dans le Ladon, se calma un peu, et le plaisir qu'elle prit à se baigner dans le fleuve lui fit donner le surnom de *lusia*, de λούω, je me baigne. Cérès Erinnys tenoit un flambeau de la main droite, et une corbeille de la main gauche; c'étoit

n'étoient pas initiés aux mystères de Cérès, et le cheval Arion, cette fille n'étoit autre que Proserpine. Quelle singulière confusion de traditions diverses, rassemblées sans choix ni critique pour former cette étrange histoire! Le mot *erinnys* signifie proprement *furie*, tous les poètes de l'antiquité ont appelé Erinnyes les trois Furies des enfers; quelquefois même les écrivains de l'antiquité donnent à l'une de ces Furies le nom particulier d'Erinnys : c'est ainsi que dans le Traité des Délais de la justice divine par Plutarque, Adrastée, fille de Jupiter et de la Nécessité, est préposée à la punition de tous les crimes. Elle a sous ses ordres trois Furies, dont chacune est chargée d'un ministère particulier; la troisième de ces ministres et la plus cruelle s'appelle *Erinnys*, elle s'attache à la poursuite de ceux dont la méchanceté est sans remède, et qui ont été repoussés par Dicé, deuxième ministre d'Adrastée; quoiqu'ils fassent, elle les atteint, les tourmente d'une manière déplorable, et les précipite dans un abyme de ténèbres dont l'horreur est inexprimable. L'Arcadie et surtout le territoire de Telphuse ont été le théâtre de cette mythologie des furies; c'est en Arcadie que les Furies apparurent à Oreste pour la première fois, ce qui le fit tomber dans une si grande fureur qu'il se mangea le doigt. S'étant retiré près du champ Acé, les mêmes déesses se firent voir avec des habits blancs et un visage plus doux, ce qui rétablit le calme dans son ame : il leur fit, dit-on, élever deux temples dans les deux endroits où il avoit vu les déesses; il offrit aux Furies Blanches un sacrifice d'action de grâces. On lit dans Lycophron (*Cassand.*, v. 1041 : Δίκης τάῤῥοθος τελφοῦσια.). — Meursius observe sur ces vers, que l'Erinnys de Telphuse étoit

la ciste des mystères d'Eleusis, comme le remarque le commentateur de Suidas. [1]

Les Phigaliens nommoient Δέσποινα, *maîtresse*, *souveraine*, la fille de Cérès dont le nom étoit un secret pour les Thelphusiens; cette déesse si chère aux Arcadiens, suivant l'expression de Pausanias, avoit un temple à Hermée, lieu mitoyen entre les Mégalopolitains et les Messéniens, où on voyoit aussi des statues de Cérès [2] avec celles de Mercure et d'Hercule.

Sur le mont Elaïus qui n'étoit situé qu'à trente stades de la ville de Phigalie, il y avoit une grotte de Cérès surnommée la Noire, la même que Cérès Erinnys. Sa statue de bois représentoit une figure de femme couchée sur une roche, le corps étoit couvert d'une tunique qui descendoit jusqu'aux pieds; mais sur ce corps il y avoit une tête de

Tysiphone : *Telphusia Erinnys Tisiphonem intellige, quæ cædes vindicare putabatur.* Cette Erinnys de Telphuse, dit Eschyle, dans les Cœphores, à qui rien n'échappe, vient demander compte du sang versé depuis long-temps. Hésychius dit textuellement qu'Arion étoit né de Neptune et d'une Furie, *Erinnyos*. On reconnoît la source du conte débité sur Neptune, sur Cérès et sur Arion, né de Neptune et de Cérès Erinnys. C'est aussi d'une Furie, c'est du sang de la fameuse Méduse, amante de Neptune qu'est né le cheval Pégase. Lutatius a dit : *Neptunus pater quorumdam equorum Pegasi..... Arionis.* Mais ce savant commentateur n'a pas dit qu'Arion, sur la naissance duquel il y a, du reste, une foule de traditions, fût né de Cérès, et ne parle nullement de la monstrueuse histoire de Neptune.

(1) Suidas, v. *Cistifera.* = (2) Pausanias, lib. VIII, cap. 35.

cheval avec des crins, des serpens et des bêtes féroces qui sembloient s'attrouper à l'entour. La déesse tenoit d'une main un dauphin symbole de la mer, et de l'autre une colombe symbole de l'amour : elle étoit appelée la Noire de la couleur de son vêtement; rien ne décèle mieux l'origine égyptienne du culte de Cérès Erinnys, que cette statue de la déesse chez les Phigaliens. Elle est absolument dans le style égyptien, et elle a tous les caractères d'une figure hiéroglyphique ; ce n'est guères qu'en Egypte que l'on trouve ces statues composées de figures monstrueuses et bizarres sous l'emblême desquelles les Egyptiens révéroient la divinité (1). Cette statue ayant été brûlée sous le règne de Simus roi d'Arcadie, Onatas fils de Micon de l'île d'Egine, fit une nouvelle statue de Cérès en bronze, les uns disent d'après un ancien tableau de la déesse, les autres disent d'après une statue de bois faite à l'imitation de l'ancienne.

Les Phigaliens n'immoloient aucune victime à Cérès, ils lui présentoient seulement quelques fruits et surtout du raisin avec des rayons de miel et des laines qui n'étoient pas apprêtées; ils mettoient ces offrandes sur un autel qui étoit placé devant la grotte, et ils versoient l'huile dessus. Voilà ce qui s'observoit non-seulement pour les sacrifices des particuliers, mais encore pour ceux qu'on offroit tous les ans au nom du public. La prêtresse

(1) Tacit., *Hist.*, lib. V.

qui y présidoit étoit accompagnée du ministre le plus jeune, ils étoient au nombre de trois: la grotte étoit environnée d'un bois sacré. [1]

Lors de la fondation de Mégalopolis, toutes les villes de l'Arcadie, soit par zèle pour le nouvel établissement, soit par haine des Lacédémoniens, envoyèrent la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis; les Trapézuntiens et les Lycosuriens furent les seuls qu'on ne vint pas à bout de persuader. Ils aimèrent mieux quitter le Péloponnèse: ceux d'entr'eux qui purent échapper à la fureur des Arcadiens, s'embarquèrent et allèrent trouver leurs compatriotes qui avoient bâti une autre Trapézunte sur les bords du pont Euxin, et qui les reçurent comme leurs frères; ceux de Lycosura, qui d'abord avoient refusé d'obéir, furent épargnés par respect pour le temple d'Eleusis où ils s'étoient réfugiés, et qui étoit en très grande vénération [2]. Les habitans de l'ancienne ville de Trapézunte en Arcadie célébroient tous les trois ans les mystères Eleusiniens dans un vallon profond. Environ dix stades au-delà, dans la petite ville de Basiles, on voyoit du temps de Pausanias les restes d'un temple de Cérès éleusinienne.

Le portique d'Aristandre étoit un des plus beaux monumens de Mégalopolis; cet édifice étoit ainsi appelé du Mégalopolitain qui l'avoit fait bâtir. Il renfermoit du côté du soleil couchant un espace con-

[1] Pausanias, lib. VIII, cap. 42. = [2] Pausan., *ibid.*

sacré aux divinités éleusiniennes; devant ce saint lieu, il y avoit des statues de Diane, d'Hygeïa, d'Esculape et des grandes déesses. Sur le devant des piédestaux des statues de Cérès et de Proserpine à laquelle on donnoit le nom de conservatrice, on voyoit deux autres statues beaucoup plus petites; c'étoit de jeunes filles vêtues de longues tuniques, qui portoient sur leur tête des cistes remplies de fleurs. Aux pieds de Cérès il y avoit un petit Hercule de la hauteur d'une coudée, cet Hercule étoit un des Dactyles du mont Ida. Dans cette grande enceinte consacrée aux divinités éleusiniennes étoit un temple de Jupiter Philius; derrière le temple étoit un bois sacré de médiocre étendue, fermé par un petit mur: les hommes ne pouvoient y entrer. A l'entrée du bois l'on voyoit les statues de Cérès et de Proserpine; dans le bois même, un temple étoit dédié aux divinités éleusiniennes et à Vénus. Le vestibule étoit orné de quelques statues de bois d'un goût fort antique qui, disoit-on, avoient été apportées de Trapézunte. On voyoit aussi dans une chapelle, les statues de Callignote, Mentas, Sosigène et Polus qui avoient apporté les mystères aux Mégalopolitains, et leur avoient appris à les célébrer comme on les célèbre à Eleusis. Le temple étoit fort grand, c'est là qu'on célébroit les mystères éleusiniens; à la droite du temple, Proserpine avoit sa chapelle particulière avec une statue de marbre, haute de huit pieds, dont le piédestal étoit tout couvert de rubans: les femmes avoient la liberté

d'entrer dans cette chapelle en tout temps, mais les hommes n'y étoient admis qu'une fois dans l'année. Le lieu d'exercice étoit au couchant et tenoit à la place publique ; de l'autre côté de l'Hélisson qui partageoit la ville de Mégalopolis, il y avoit un stade qui d'un côté aboutissoit à une fontaine consacrée à Bacchus ; à l'autre extrémité du stade étoit le temple de Bacchus qui fut brûlé par le feu du ciel [1]. Les divinités d'Eleusis avoient aussi un temple à Zéthéum près de Paronée, au nord de Mégalopolis. Sur la cime du mont Thaumasius qui domine le fleuve Malétas et sur lequel étoit bâtie la ville de Methydrium, il y avoit une grotte appelée la grotte de Rhéa, la même divinité que Cérès, dont on ne permettoit l'entrée qu'aux femmes destinées à y célébrer les mystères de la déesse. Sur la route de Mégalopolis à Ménale, près du tombeau d'Oïclès, on trouvoit un temple de Cérès, surnommée d'Hélos, probablement à cause des portes d'Hélos, défilé situé sur la même route au-delà de l'Hélisson, et de la ville d'Hélos même dont il n'étoit éloigné que de cinq stades; il n'étoit également permis qu'aux femmes d'y entrer [2]. Au pied du mont Ménale, étoit située la ville de Lycoé qui avoit un temple de Diane Lycoatis; il subsistoit encore lorsque la ville fut détruite. Cette Diane étoit la fille de Cérès et non de Latone, d'après une tradition égyptienne

[1] Pausanias, lib. VIII, § 30, 31, 32. = [2] Pausan., lib. I, cap. 36.

que le poëte Eschyle avoit le premier répandue parmi les Grecs, c'est-à-dire, que cette Diane n'étoit autre que Proserpine avec une légende différente; cette divinité que les Arcadiens appeloient Δεσποινα ou la maîtresse, étoit la même que celle des Thelphusiens et des Phigaliens dont nous avons parlé : son temple étoit à quarante stades de Mégalopolis, et à quatre stades d'Acacésium. Les Arcadiens apportoient au temple des fruits de toute espèce, à l'exception des grenades; il avoit été réglé par les destins que Proserpine ne devoit être rendue à sa mère qu'autant qu'aucune nourriture n'auroit approché de ses lèvres depuis son entrée dans les enfers, mais la jeune déesse n'avoit pas gardé une abstinence aussi rigoureuse : errant un jour dans les jardins du palais de Pluton, elle avoit cueilli une grenade dont elle avoit mangé sept grains; Ascalaphe fils d'Orphné la plus célèbre des nymphes de l'Averne, l'avoit vue : il s'étoit empressé d'en faire la confidence à Pluton et de rendre impossible la sortie de Proserpine des enfers [1]. Un peu audessus du temple de la déesse Δεσποινα, on voyoit le *Megaron* où se célébroient les mystères et où l'on faisoit des sacrifices pour lesquels rien n'étoit épargné. On ne coupoit pas le gosier aux victimes, comme dans les autres sacrifices, mais le sacrificateur coupoit le premier membre que le hasard lui présentoit.

[1] Ovid., *Metam.*, lib. V, f. 8.

Le culte des divinités d'Eleusis étoit en honneur à Mantinée où l'on conservoit du feu toujours allumé, à Nestane, sur le sommet du mont Alesium, dans la ville de Clitore, à Pallantium où les divinités étoient appelées Pures, à Tégée où elles étoient appelées Carpophores, c'est-à-dire, *donneuses de fruits*, sur le mont Parthenium.

Les habitans de Patres prétendoient que Bacchus avoit été élevé dans la ville de Messatis, et que par les embûches des dieux Pans il avoit couru de grands dangers (1) ; on reconnoît dans cette histoire, celle de Bacchus et des Titans. Les divinités d'Eleusis avoient à Patres un temple devant lequel étoit une fontaine qui rendoit des oracles : jamais elle n'étoit consultée que sur l'état des malades. On attachoit un miroir au bout d'une ficelle, on le tenoit suspendu au-dessus de la fontaine, en sorte qu'il n'y avoit que l'extrémité qui touchât à l'eau, ensuite on faisoit des prières à Cérès, on brûloit des parfums en son honneur, et, en regardant aussitôt dans le miroir, on voyoit si le malade reviendroit en santé ou s'il mouroit (2). Sérapis avoit deux temples près de ce lieu.

Tritia avoit un temple que les habitans nommoient le temple des plus grands dieux, on célébroit leur fête tous les ans avec les cérémonies que les Grecs avoient coutume de pratiquer à la fête de Bacchus.

(1) Pausan., lib. VII, cap. 18. — (2) *Ibid.*, cap 21.

A Egium, à Bura, les divinités d'Eleusis avoient des temples et un culte ; le temple de la terre près du fleuve Crathis à trente stades de la ville d'Eges, étoit célèbre. Les Achéens appeloient la déesse Εὐρύστερνον, déesse au large sein.

C'étoit dans cette même Achaïe, près de Pellenée, que se célébroient les mystères de Cérès Mysienne dont nous avons parlé.

A Egire on voyoit des statues d'Isis et de Sérapis.

Le culte des divinités d'Eleusis avoit pénétré de l'Attique dans la Messénie : une tradition des Messéniens en faisoit remonter l'institution bien avant le siècle d'Erechthée, époque que l'on donne le plus généralement à l'établissement des mystères de Cérès dans l'Attique. Ils racontoient que Caucon fils de Cœlenus, venant d'Eleusis, apporta les mystères des grandes déesses à Messène épouse de Polycaon, premier roi de la Messénie, et fils de Lelex; mais les Messéniens avoient une autre tradition beaucoup plus vraisemblable, suivant laquelle les mystères avoient été apportés dans la Messénie par Lycus fils de Pandion, et l'on appeloit le bois de Lycus, celui où il purifioit les initiés.

Méthapus Athénien de naissance, qui étoit versé dans la connoissance des mystères et des cérémonies secrètes, fit dans la suite quelques changemens au cérémonial des mystères d'Eleusis dans la Messénie. Une inscription placée au bas de sa statue prouve que les mystères d'Eleusis se célébroient jadis à Andanie, ce qui est confirmé par une tradition des

Messéniens : suivant cette tradition Lycus fils de Pandion, ayant été chassé d'Athènes par Egée son frère, vint à Aréné, ville que venoit de fonder Aphareus roi de la Messénie, et à laquelle il avoit donné le nom d'Aréné son épouse. Lycus initia aux mystères d'Eleusis Aphareus, Aréné et leurs enfans, et il les conduisit pour cette initiation à Andanie. [1]

Les Messéniens célébroient encore les mystères des divinités d'Eleusis dans le bois de Carnasius ; cette solennité tenoit le premier rang parmi les Grecs après celle d'Eleusis. Le bois de Carnasius étoit un bois de cyprès fort épais, situé sur les bords du fleuve Charadrus dans le lieu même où étoit autrefois Œchalie, vis-à-vis la plaine de Stenyclere ; à huit stades de ce bois on trouvoit les ruines de l'ancienne Andanie. [2]

Les Messéniens se révoltèrent contre les Lacédémoniens la trente-neuvième année après la prise d'Ithome, qui étoit la quatrième année de la vingt-troisième olympiade. Dès la première année de leur révolte, ils livrèrent bataille aux Lacédémoniens dans un lieu de la Messénie appelé Deræ ; la victoire resta indécise. Un an après cette bataille, les deux peuples ayant reçu des secours de leurs alliés, se disposèrent à livrer un combat vers le lieu nommé le monument du sanglier. Les Messéniens, outre leurs auxiliaires, avoient vu rentrer dans leurs rangs ceux de leurs compatriotes qui jadis étoient

[1] Pausanias, lib. IV, cap. 2, 3. = [2] Pausan., lib. IV, cap. 1.

sortis volontairement de la Messénie, ainsi que les familles en possession du sacerdoce d'Eleusis, qui avoient quitté Eleusis pour se rendre auprès d'eux. Aristomène remporta une victoire éclatante; pendant la bataille les Hiérophantes des grandes déesses animoient les combattans. Après la ruine des Messéniens, les prêtres et les mystagogues des divinités éleusiniennes se retirèrent à Eleusis, et les Lacédémoniens firent transporter chez eux les statues de ces divinités.

Les Thébains, après la victoire de Leuctres, envoyèrent en Italie, en Sicile, chez les Evaspérites et dans les autres lieux qui pouvoient servir d'asile à des Messéniens, les inviter à revenir dans le Péloponnèse. L'amour de la patrie et leur haine pour les Lacédémoniens, les rassemblèrent promptement; Epitélès fils d'Eschine, général des Argiens, fut chargé de présider au rétablissement de Messène. Les fouilles qu'il commanda lui firent découvrir une urne d'airain; par son ordre, on la porta sur le champ à Epaminondas qui, après avoir offert un sacrifice, ouvrit l'urne où il trouva des feuilles d'étain très minces, roulées comme les livres des anciens, et sur lesquelles étoient écrits les mystères des divinités éleusiniennes [1]. Une ancienne tradition avoit fait croire aux Messéniens que l'anéantissement de ces feuilles devoit entraîner la destruction totale et éternelle de Messène, mais que

[1] Pausanias, lib. IV, cap. 26.

leur conservation devoit, au contraire, selon la prédiction de Lycus, ramener un jour les Messéniens dans leur pays. Aristomène, voyant qu'il n'y avoit plus d'espérances de salut pour sa patrie, étoit allé enterrer ces feuilles sur le mont Ithome dans l'endroit le plus désert de la ville de ce nom, et ce fut là qu'elles furent retrouvées par Epitélès. (1)

Après cette découverte, on donna l'ordre à ceux qui étoient de race sacerdotale de les écrire tout au long dans leurs rituels ; ensuite Epaminondas traça l'enceinte de la ville de Messène qu'il vouloit bâtir. Les Arcadiens présentèrent les victimes : Epaminondas et les Thébains sacrifièrent à Bacchus et à Apollon Isménien suivant la coutume de leur pays, les Argiens à Junon Argienne et à Jupiter Néméen, les Messéniens à Jupiter Ithomate et aux Dioscures, et les prêtres de la nation aux divinités éleusiniennes. (2)

Le culte de Cérès fut toujours en grande vénération parmi les Messéniens ; on voyoit dans son temple à Messène les Dioscures enlevant les filles de Leucippe (3). Dans toute cette contrée les divinités d'Eleusis portoient le nom de divinités Cabiriques, et ce nom leur étoit commun avec les Dioscures ; on trouvoit aussi au même lieu, le temple des Curètes où l'on immoloit toutes sortes d'animaux que l'on jetoit dans le feu, comme on le faisoit à

(1) Pausanias, lib. IV, cap. 20. = (2) Pausan., lib. IV, cap. 7. = (3) *Ibid.*, cap. 31.

Tithorée en Phocide en l'honneur d'Isis. Isis et Sérapis avoient leur temple à Messène près du théâtre.

A peu de distance du mont Taygète dans la Laconie s'élevoit un temple de Cérès éleusinienne; les Lacédémoniens disent qu'Esculape y tint Hercule caché, tandis qu'il pansoit sa blessure. Hercule avoit reçu cette blessure dans le premier combat qu'il livra à Hippocoon et à ses fils, où il fut obligé de battre en retraite avec son armée, après avoir perdu beaucoup de braves qui l'avoient suivi dans cette expédition, et particulièrement Œnoüs fils de Licymnius et les fils de Céphée roi d'Arcadie; c'est dans ce temple que l'on voit une statue en bois d'Orphée, qui, dit-on, étoit l'ouvrage des Pélasges. Ce temple s'appeloit l'Eleusinium; des jeux publics y avoient été établis en l'honneur des divinités éleusiniennes, et le poète musicien Timothée s'étant permis à cette occasion, quelqu'altération à leur histoire, ne put se soustraire à la sévérité des lois [1]. On conservoit à Hélos les statues en bois de Cérès et de Proserpine, qu'en certains jours on transportoit dans l'Eleusinium de la Laconie. [2]

Les divinités d'Eleusis avoient des temples et des statues à Sparte; elles en avoient un au Cap Ténare. En continuant la côte Occidentale vers le nord, on voyoit le temple de Sérapis à Œtule;

[1] *Decret. Laced. adv. Timoth.*, *in* lib. I. *Boethii de Musicâ*, p. 1372. = [2] Pausan., lib. III, cap. 20.

dans le golfe Bœatique, près la ville de Bœa, on trouvoit un temple d'Isis et de Sérapis et une statue de Mercure.

Le temple des divinités d'Eleusis à Egila étoit en grande vénération, et attiroit dans ce lieu une affluence considérable: les femmes des lieux circonvoisins y étant rassemblées en grand nombre à l'occasion de la fête de Cérès, Aristomène alors en guerre avec les Lacédémoniens, et sa troupe composée de quatre-vingts jeunes gens d'élite résolurent de les enlever; mais ces femmes inspirées par la déesse, dit Pausanias, se défendirent avec courage: elles se servirent pour leur défense des instrumens qu'elles trouvèrent dans l'appareil même du sacrifice. Plusieurs Messéniens et Aristomène lui-même furent blessés, et faits prisonniers; cependant la nuit suivante, Aristomène s'évada et gagna la Messénie: on crut que la prêtresse de Cérès, Archidamée qui avoit pris du goût pour lui, avoit favorisé son évasion. (1)

Les Lacédémoniens célébroient en l'honneur de Cérès une fête appelée Epicrenia.

Les peuples de l'Elide étoient très religieux et très civilisés; ils donnoient la plus grande pompe à leur culte, à leurs fêtes, à leurs assemblées sacrées, à leurs monumens. Les divinités éleusiniennes y étoient honorées, et leur culte y avoit reçu des modifications qui tenoient au caractère de ce peuple.

(1) Pausanias., lib. IV, cap. 17.

Quelques Parrhasiens étant venus se fixer dans la ville bâtie par Cypsélus, au milieu de la plaine bordée par l'Alphée, y consacrèrent un temple et un autel aux divinités d'Eleusis, le jour de cette fête les femmes venoient y disputer le prix de la beauté. Cette même lutte subsista long-temps, on appeloit Chrysophores, celles qui remportoient le prix [1]; il y avoit une fête semblable à Lesbos; les femmes y disputoient le prix de la beauté, dans le temple de Junon : cette fête s'appeloit *Callisteïa.* [2]

Les divinités d'Eleusis étoient adorées à Elis et à Lepreum, elles avoient des statues et des autels à Olympie; une de ces statues en marbre d'un goût plus moderne, représentoit Mercure portant Iacchus entre ses bras. Vis-à-vis les siéges pour les juges des jeux olympiques, on voyoit un autel de marbre blanc, où la prêtresse de Cérès Chamyne avoit coutume de se placer pour voir les jeux. Cette prêtresse avoit plusieurs prérogatives chez les Eléens; la lice à Olympie étoit composée de deux côtés dont l'un plus long étoit en terrasse, l'autre côté étoit une colline qui n'étoit pas fort élevée, au bout de laquelle on avoit bâti un temple à Cérès surnommée Chamyne, parce que ce fut là, dit-on, que la terre s'ouvrit pour recevoir le char de Pluton, et qu'elle se referma ensuite. Ce nom étoit un des plus anciens de la déesse.

(1) Athen., lib. XIII, cap. 9. = (2) *Anthol. græc.*, lib. VI, cap. 8.

L'Achéron qui se décharge dans l'Alphée, avoit été ainsi nommé, dit Strabon, parce qu'il offre quelques rapports avec Adès : car on a dans ces lieux, une vénération singulière pour les temples de Cérès, de Proserpine et d'Adès. (1)

§ III. ***Culte des divinités d'Eleusis dans les autres parties du continent de la Grèce.***

Le culte de Cérès Cabiria et des divinités éleusiniennes avoit été apporté dans la Béotie par Méthapus (2), célèbre mystagogue dont nous avons parlé à l'article Messénie. C'est le même Méthapus qui répandit chez les Grecs le culte de Proserpine, si l'on s'en rapporte à l'inscription qui se lisoit au bas de sa statue.

En sortant de Thèbes par la porte Néitide, on trouvoit le bois sacré de Cérès Cabiria ; nul ne pouvoit y pénétrer, s'il n'étoit initié aux mystères éleusiniens. Le temple des Cabires n'en étoit qu'à sept stades : Pausanias s'excuse de ce qu'il ne lui est pas permis de satisfaire la curiosité du lecteur sur les Cabires, ni sur les cérémonies de leur culte. Suivant la tradition des Thébains il y avoit eu autrefois une ville en ce lieu, et des hommes appelés Cabires : Prométhée l'un d'eux et son fils Ethneus ayant eu l'honneur de recevoir Cérès, la déesse leur confia un dépôt ; ce que c'est que ce dépôt et l'usage qu'on en fait, voilà ce que je ne puis divulguer,

(1) Strab., lib. VIII, p. 344. = (2) Pausanias, lib. IV, cap. 1.

dit Pausanias, mais du moins peut-on tenir pour certain, que les mystères des Cabires sont fondés sur un présent que Cérès leur fit. [1]

Lorsque les Epigones eurent pris Thèbes, le culte de Cérès Cabiria et des divinités éleusiniennes fut interrompu. Dans la suite Pelargé fille de Potneus, et Isthmias son mari, rétablirent le culte de Cérès Cabiria; mais ils le transférèrent dans un lieu nommé Alexiarès, hors des anciennes limites où il avoit été institué: on décerna les honneurs divins à Pelargé par ordre de l'oracle de Dodone. Le mois durant lequel on célébroit ces mystères, étoit appelé Démetrien; il concouroit avec le temps des semences. Les cérémonies qu'on célébroit en l'honneur de Cérès Cabiria étoient tristes; on y ébranloit le sanctuaire de son temple, pour y causer une espèce de frémissement aux initiés. On y portoit des figures de cet édifice à l'imitation de ce qui se pratiquoit en Egypte où, dans les fêtes d'Isis et d'Osiris, on portoit un petit temple qui renfermoit les symboles sacrés du culte de ces divinités. [2]

Les Thébains étoient aussi sévères sur cette religion que les habitans de l'Attique eux-mêmes; jamais la sainteté de ces mystères et de ce lieu vénérable n'avoit été violée impunément. Les dieux eux-mêmes se chargeoient à Thèbes, comme à Athènes, de la punition des coupables: les Thébains racontoient que quelques particuliers de Naupacte

[1] Pausanias, lib. IX, cap. 25. = [2] Plut., *de Isid. et Osir.*, § 69. — Sainte-Croix, *Mystères du paganisme*, T. II, p. 20.

sans mission, ayant voulu pratiquer dans leur ville les mêmes cérémonies qui se pratiquoient à Thèbes, furent à l'instant même punis de leur témérité. Lorsque Mardonius commandoit l'armée de Xerxès, ses soldats qui avoient leurs quartiers en Béotie, entrèrent dans le temple, croyant y trouver de grandes richesses et peut-être aussi par mépris pour ce saint lieu; aussitôt frappés de frénésie, les uns se jetèrent dans la mer, les autres se précipitèrent du haut des rochers. Alexandre après la prise de Thèbes, mit tout à feu et à sang; les Macédoniens qui brulèrent le temple des Cabires périrent tous par le feu du ciel [1] : ces superstitieuses traditions prouvent la vénération que les Thébains avoient pour ce lieu dont la sainteté a toujours été environnée chez eux du plus grand respect.

Les divinités d'Eleusis étoient adorées dans divers autres lieux de la Béotie, dans la ville de Scolum, sur les bords de l'Asope [2], à Mycalèse [3], à Copes, à Thespies [4], à Potnies où Bacchus Ægobolus avoit aussi son temple. A Thèbes, Bacchus avoit un temple où il étoit représenté avec des cornes de taureau; Bacchus ayant des cornes de taureau, avoit aussi son temple à Tanagre. Mercure compagnon des divinités éleusiniennes, y étoit représenté portant un belier sur ses épaules, comme il étoit représenté à Ithome en Messénie.

[1] Pausanias, lib. IX, cap. 25. = [2] Pausan., lib. IX, cap. 5. = [3] *Ibid.*, cap. 19, 27. = [4] *Ibid.*, cap. 24.

Dans le bois sacré de Trophonius qui étoit fort peu éloigné de la ville de Lebadée, on voyoit une statue de Cérès surnommée Europe, et une statue de Jupiter pluvieux qui étoit exposée aux injures du temps. Sur le chemin qui conduisoit à l'oracle on trouvoit deux temples, l'un de Proserpine conservatrice, l'autre de Jupiter roi [1]; celui qui vouloit descendre dans l'antre de Trophonius étoit obligé de sacrifier à plusieurs divinités, et entr'autres à Cérès surnommée Europe, que l'on disoit avoir été la nourrice de Trophonius. Il y avoit plusieurs autres rapports entre le mythe de Cérès et celui de Trophonius, mais ils n'appartiennent pas à notre sujet.

Anthedon avoit un temple des Cabires, un bois sacré de Cérès, un temple de Proserpine et un temple de Bacchus.

La fameuse victoire de Platée fut remportée près du temple des divinités d'Eleusis; le combat se donna vers le bocage consacré à Cérès. [2]

Nous avons déjà dit que Bacchus et Apollon étoient la même divinité considérée sous des rapports différens; aux preuves que nous en avons données à l'article Zagrée, nous devons ajouter des preuves nouvelles, puisque nous sommes parvenus au moment où nous avons à parler du culte du Bacchus des mystères dans la Phocide.

Sur le fronton du temple de Delphes on voyoit Latone, Diane, Apollon, les muses, le soleil

[1] Pausan., cap. 39. = [2] Plut., *Vit. Aristid.*

couchant, Bacchus et les Thyades [1]; un théâtre magnifique étoit contigu à l'enceinte du temple de Delphes. En descendant du sacré parvis, l'on trouvoit une statue de Bacchus qui étoit un présent des Cnidiens. [2]

Bacchus, dit Plutarque [3] n'a pas moins de droit qu'Apollon sur l'oracle de Delphes; il fut pendant quelque temps commun à ces deux divinités, mais enfin il resta en propriété à Apollon.

Nous avons déjà fait remarquer le mélange du culte de Bacchus dieu du vin avec Bacchus des mystères; c'est ainsi que sur le sommet du Parnasse consacré au Bacchus des mystères il y avoit un cep merveilleux, qui produisoit chaque jour une grappe de raisin dont on se servoit pour faire des libations à ce dieu. On lit dans les Phéniciennes d'Euripide [4] : « Oh! rocher brillant du Permesse! » oh! feux sacrés de Bacchus, resplendissans sur le » côteau! oh! vous, vigne merveilleuse, d'où l'on » voit couler chaque jour la grappe fleurie! »

Xuthus, dans la tragédie d'Ion [5], dit qu'il est venu autrefois à Delphes célébrer les fêtes de Bacchus qu'il appelle le culte des jeunes Delphiennes, les mystères sacrés, les fêtes des saintes Ménades. Parmi les différens tableaux qu'offroit le temple de Delphes, on remarquoit celui de Cléoboia, jeune

(1) Pausanias, lib. X, cap. 19. = (2) Pausan., lib. X, cap. 32. = (3) Plut., *Traité de la signification du mot ει*. = (4) Euripid., *Phen.*, v. 235. = (5) Euripid., *Ion*, v. 540.

fille tenant la ciste consacrée aux mystères : cette Cléoboia étoit, disoit-on, la première qui eût fait passer de Paros dans l'île de Thase la connoissance des mystères. Parmi les tableaux de Polygnote qui étoient dans le Lesché, édifice construit au-dessus de la fontaine de Cassotis près du temple de Delphes, on remarquoit plusieurs tableaux représentant le supplice de ceux qui avoient méprisé les mystères d'Eleusis. De tous les mystères, dit à cette occasion Pausanias, c'étoient ceux d'Eleusis que les anciens Grecs respectoient davantage. (1)

Panopée étoit une ville de la Phocide qu'Homère dit avoir été célèbre par ses danses. Les thyades femmes de l'Attique, qui alloient tous les ans au mont Parnasse célébrer les orgies et les mystères secrets en l'honneur de Bacchus, se réunissoient aux thyades de Delphes et formoient des danses dans divers lieux, et surtout à Panopée. (2)

Les villes d'Amphiée, de Bules, et surtout les habitans de Stiris qui se disoient Athéniens d'origine, rendoient à Cérès les plus grands honneurs.

Un passage d'Helladius prouve que les Thessaliens connurent les mystères d'Eleusis : cet auteur rapporte dans sa chrestomathie l'époque de l'établissement de différentes fêtes dans la Thessalie. Les Panathénées y furent d'abord célébrées, ensuite les Thessaliens instituèrent des combats éleusiniens à la mort de Pélias, puis les combats isthmiques

(1) Pausanias, lib. X, cap. 31. — (2) Pausanias, lib. X cap. 4.

en l'honneur de Mélicerte, les combats olympiques, les combats néméens en l'honneur d'Archemorus, et enfin après la catastrophe de Cirrha on établit les combats pythiques. Nous devons d'abord faire remarquer que ces différens jeux gymnastiques, devenus si célèbres, n'existoient pas dans les temps héroïques, tels qu'ils ont été connus dans la suite; ils n'existoient pas même du temps d'Homère, car ce poète ne parle que de jeux funèbres, les seuls qui fussent célébrés par les Grecs à cette époque. Ce sont des jeux funèbres qui furent donnés à Olympie par Amythaon, Pélias et Nélée; à Buprase par les enfans d'Amaryncée: ils étoient semblables à ceux célébrés aux funérailles de Patrocle, dont Homère nous a laissé la description au vingt-troisième livre de l'Iliade. Quelques-uns de ces jeux gymniques ont pu avoir pour objet les hommages rendus à la divinité, et il paroît que ceux donnés par Pélops à Olympie [1], l'ont été en l'honneur de Jupiter; d'autres faisoient partie des cérémonies religieuses, comme ceux des fêtes Panathénées, des Eleusiniennes; mais ils étoient fort étrangers à cette vicieuse gymnastique qui n'eut pour cause que le besoin des spectacles, besoin si impérieux chez les peuples civilisés : aussi l'établissement de cette gymnastique doit-il être fixé à des temps bien postérieurs au siège de Troie. Si donc les Thessaliens donnèrent à l'époque de la mort de Pélias, les

[1] Pausanias, lib. V, cap. 8.

fêtes éleusiniennes, ce ne peut être que le genre de cérémonies alors connues à Eleusis; d'ailleurs à quelle espèce de combats peut être appliquée la dénomination d'*Eleusiniana*, si ce n'est aux exercices usités dans les cérémonies d'Eleusis? or, l'on voit dans les marbres d'Arundel [1], qu'un combat gymnique faisoit partie des fêtes d'Eleusis. Il se donnoit le septième jour [2] : Euripide fut, dit-on, vainqueur dans l'un de ces combats; suivant Aristide [3], ce combat avoit pour objet de prouver combien la nourriture saine et abondante, produit de l'agriculture, donnoit de force aux hommes et les mettoit à même de braver les périls de la guerre et d'en supporter les fatigues. Celui qui remportoit la victoire recevoit de l'orge pour prix, c'est le grain qui a été le plus anciennement cultivé dans l'Attique. Il est difficile de penser que les Thessaliens aient célébré, sur le tombeau de Pélias, les jeux gymniques qui faisoient partie des fêtes d'Eleusis, sans avoir connu et adopté ces mêmes fêtes; on peut en dire autant des Lacédémoniens. Hésychius nous a transmis la tradition d'un combat qui étoit en usage dans la Laconie, et auquel il donne le titre d'*Eleusiniana certamen thymelicum*; si ce combat est avec raison qualifié d'*Eleusiniana*, il ne peut rappeler autre chose que les exercices de ce genre qui étoient usités dans les cérémonies d'Eleusis.

(1) *Ep.* 17. = (2) Aulu-Gel., lib. IV, cap. 20. = (3) Aristid., *l.* I, p. 27..

Anthela, bourg de la Trachinie, avoit un temple de Cérès Amphictyonide [1], dans lequel les assemblées des Amphictyons se tenoient tous les ans [2]. A l'ouverture de cette assemblée religieuse, les Pylagores offroient des sacrifices à Cérès.

Le lieu appelé *Demetrium* étoit consacré à Cérès, il faisoit partie des possessions de Protésilas : Homère le désigne par ces mots *partage de Cérès*, et il ne le distingue point de l'ancienne ville de *Pyrasos*, à deux stades de laquelle se voyoient un bocage et un temple consacrés à Cérès. [3]

§ IV. *Culte des divinités d'Eleusis dans les îles de la Grèce.*

Les Crétois, plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, prétendoient que tous les cultes religieux avoient passé de la Crète dans le continent de la Grèce. Les prétentions de ces insulaires ont du moins quelque vraisemblance : si elles ne sont pas vraies pour tous les cultes, elles doivent l'être pour la plupart ; car l'île de Crète se trouve sur le chemin de l'Egypte à la Grèce, et soit que le voyage des colonies égyptiennes qui ont apporté aux Grecs le plus grand nombre de leurs divinités, ait eu lieu directement d'Egypte par mer, soit que, comme

(1) Herod., lib. I, VII, § 200.

(2) Les assemblées des Amphictyons se tenoient deux fois par an, l'autre assemblée se tenoit dans le temple de Delphes. (Demosth., *pro Coron.*, p. 165. — Strab., lib. IX, p. 643.)

(3) Strab., lib. IX, cap. 6, § 5.

cela paroît vraisemblable, elles aient suivi les côtes d'Afrique, pénétré jusqu'à la petite Syrte et au lac Triton, et que de là elles aient passé dans l'île de Crète, dont les hautes montagnes se découvrent du cap le plus avancé dans la Libye Cyrénaïque, ces colonies ont dû s'arrêter dans cette île, avec d'autant plus de raison que depuis l'extrémité occidentale de la Crète, on voit les hautes montagnes du Péloponnèse qui n'en sont qu'à vingt lieues ordinaires, et que la traversée qui est interrompue par plusieurs petites îles, marque la route qui est très facile. Ces colonies ont dû laisser d'abord dans l'île de Crète, quelques-unes des croyances religieuses qu'elles apportoient dans la Grèce; mais les prétentions des Crétois ne se bornoient pas là, ils soutenoient qu'ils étoient les premiers auteurs de leurs cultes, de leurs sacrifices et de leurs mystères. Diodore de Sicile dit, que pour les mystères, ils en donnoient cette preuve, que l'initiation aux mystères d'Eleusis la plus célèbre de toutes, aussi bien que celle de la Samothrace et celle des Ciconiens en Thrace, étoit accompagnée d'un grand secret, tandis que chez les Gnossiens de Crète, l'on ne cachoit rien à ceux qui vouloient connoître les mystères qui se célébroient à la vue de tout le monde; l'initiation se faisoit publiquement [1]. Diodore de Sicile est le seul écrivain qui ait parlé de la publicité des mystères de Gnosse : Strabon qui a disserté

[1] Diod. Sic., lib. IV, § 77.

fort au long sur la religion des Crétois, sur leurs mystères, sur les Corybantes, les Dactyles, les Metroa, et les fêtes de Rhéa, ne parle pas de cette publicité; cependant il écrivoit sous les empereurs, il étoit de la Cappadoce, et il n'avoit aucun ménagement à garder avec les prêtres Grecs: il s'exprime d'ailleurs sur la religion avec une liberté plus que philosophique. Si la doctrine secrète des mystères d'Eleusis et de Samothrace eût été enseignée publiquement à Gnosse, Strabon n'auroit pu l'ignorer, et rien n'auroit pu l'empêcher d'en parler dans un endroit de son ouvrage où il s'engage dans une très longue discussion sur cette matière. Il faut observer d'ailleurs que l'endroit où Diodore parle de cette publicité des mystères de Gnosse, est celui-là même où il donne un abrégé des ouvrages d'Evhemère, et que c'est cet écrivain qui parle de cette publicité. Or, l'histoire des dieux publiée par Evhemère, n'avoit été faite que pour détruire le fondement de tout culte et de toute doctrine religieuse, et ce que Diodore rapporte des mystères de Gnosse est absolument contraire à la croyance commune de toute la Grèce [1]. M. de Sainte-Croix qui observe très judicieusement qu'avec cette publicité, il n'y auroit pas eu de mystères, veut qu'elle ne s'entende que de la partie rituelle; cette réflexion eût dû, ce me semble, lui faire reconnoître la justesse de l'opinion de Fréret, que nous venons de rapporter, et lui faire rejeter entièrement ce passage de Diodore.

[1] *Academ. des Inscript.*, T. XLVII, p. 46.

Le Bacchus des Crétois étoit fils de Jupiter et de Proserpine, il étoit conséquemment le même que le Bacchus d'Eleusis. Les mystères d'Orphée, dit Diodore de Sicile, indiquent qu'il a été déchiré par les Titans [1]; les Crétois donnoient pour preuve de la naissance de Bacchus dans la Crète, les deux îles qu'il avoit formées dans le voisinage au lieu qu'on appeloit les deux Sinus : le dieu, disoient les Crétois, les a même nommées Dionysiades, ce qu'il n'a fait pour aucun autre lieu de la terre.

Reinesius [2] et Chishull [3] rapportent l'ancienne inscription d'un marbre envoyé de la Crète à Venise par François Moline, gouverneur de cette île pour les Vénitiens, contenant un traité de paix entre les Latiens et les Olontiens anciens peuples de Crète. Dans la nomenclature des divinités garantes du serment qu'ils prêtent pour l'exécution de ce traité, l'on voit les divinités éleusiniennes. Les Latiens et les Olontiens stipulent encore dans ce traité, que les choses divines qui sont particulières à l'une de ces deux villes, seront communes entr'elles, et qu'en conséquence les Latiens participeront aux théodésies (les Dionysiaques de Bacchus,) et aux mystères de Cérès chez les Olontiens. [4]

Gruter, Montfaucon et Chishull ont fait connoître un autre marbre de l'île de Crète, où étoit inscrit un décret des habitans de Paros rendu en

[1] Diod. Sic., lib. V, § 75. = [2] Reinesius, *Class.* VII, nº 26, p. 501. = [3] *Ant. asiat.*, p. 36. = [4] Chishull, *Antiq. asiat.*, p. 134, 315.

faveur des Allariotes, peuple de la Crète, et la réponse des Allariotes aux Pariens. Dans cette espèce de traité d'alliance et d'amitié, l'un des principaux avantages accordés aux Pariens est le droit d'asile dans le temple de Cérès. (1)

Les Crétois donnoient aussi le nom d'Eleusinium à un de leurs mois. (2)

Nous avons donné le détail du culte des divinités éleusiniennes sous le nom de dieux Cabires, dans l'île de Samothrace : nous ajouterons seulement ici que les colonies de Samos et de la Thrace qui passèrent dans l'île de Samothrace et qui en expulsèrent les Pélasges, conservèrent les anciens mystères qui y étoient établis ; mais ils y firent des changemens comme le prouve la tradition rapportée par Diodore de Sicile, suivant laquelle Jupiter ayant eu commerce avec Electre fille d'Atlas, dont il eut Dardanus, Jasion et Harmonie, enseigna au second de ses fils, les mystères sacrés. Suivant cette même tradition, ces mystères étoient déjà établis dans l'île, mais Jasion y fit des additions qui ne furent connues que des initiés, et il y fut foudroyé pour avoir, dit-on, offensé Cérès. Dardanus qui étoit également versé dans la connoissance des mystères, quitta la Samothrace et alla fonder au pied du mont Ida une ville qu'il nomma de son nom

(1) Gruter. — Montfaucon, *in Diaro Italico*. — Chishull, *Ant. Asiat.*, p. 138. = (2) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. 216.

Dardane ; ce fut lui qui enseigna aux Troyens les mystères de Samothrace. [1]

Une autre tradition, également rapportée par Diodore de Sicile fait allusion à l'introduction du culte des Phéniciens et des Egyptiens dans l'île de Samothrace ; suivant cette tradition, Cadmus passa jusque dans la Samothrace où, s'étant fait initier, il épousa Harmonie sœur de Jasion [2]. Ce furent les premières noces au festin desquelles les dieux voulurent bien assister. Cérès qui chérissoit tendrement Jasion, donna du bled pour présent aux mariés, Mercure leur apporta la lyre, Electre y célébra les mystères de la mère des dieux, et y fit danser les orgies au bruit des tambours et des cymbales ; Apollon joua ensuite de la lyre, les muses l'accompagnèrent avec leurs flûtes. Jasion épousa Cybèle et en eut Corybas ; Jasion ayant été mis au rang des dieux, Dardanus, Cybèle et Corybas portèrent en Asie, et particulièrement en Phrygie, les mystères de la mère des dieux. Cybèle épousa ensuite le premier Olympus : Corybas donna le nom

(1) Strab., lib. VII, p. 331.

(2) Cette tradition se retrouve au troisième livre des Dionysiaques de Nonnus : « Cadmus, dit le poète, franchissant l'Hellespont, dirigeoit sa marche vers Samos, voisine de Sithonie, » où vivoit la jeune Harmonie qui lui étoit destinée. Les vents » lui étoient propices, comme s'ils eussent deviné et voulu » favoriser son bonheur ; ils le conduisirent dans la Thrace. » Vénus avoit ordre de Jupiter d'unir Cadmus à Harmonie, elle » vint exprès de Chypre faire cette union. »

de Corybantes à ceux qui entroient dans une espèce de fureur en célébrant les mystères de la déesse ; c'est avec ces mystères que l'usage des flûtes passa en Phrygie. On reconnoît dans ce chaos de fables les rapports qui existoient entre les rites des Phrygiens, ceux de Bacchus et ceux de Samothrace : le poëme de Nonnus met ces rapports dans le plus grand jour. On retrouve les usages de Phrygie et les coutumes du culte de Bacchus, dans le repas donné par Electre mère d'Harmonie à Cadmus et décrit par Nonnus.

Enfin l'introduction du culte des Egyptiens dans l'île de Samothrace, est encore indiquée par une autre tradition qui est aussi rapportée par Diodore de Sicile [1]. Myrrhine reine des Amazones d'Afrique, ayant ravagé une grande partie de cette contrée, entra dans l'Egypte où elle lia amitié avec Horus fils d'Isis ; après avoir dompté les Arabes, les Syriens, les Ciliciens, et tous les peuples voisins du mont Taurus, elle entra dans la grande Phrygie et termina son expédition au bord du fleuve Caïque ; elle soumit aussi quelques îles et surtout Lesbos ; En la quittant son vaisseau fut assailli par une violente tempête, au milieu de laquelle elle fit un vœu à la mère des dieux ; elle fut jetée dans une île déserte qu'elle consacra à la déesse : suivant l'avertissement qu'elle en avoit eu en songe, elle lui dressa des autels et lui institua des sacrifices. Elle

(1) Diod. Sic., lib. III, p. 55.

donna ensuite à cette île le nom de Samothrace. Lorsque les Amazones furent sorties de cette île, la mère des dieux y transporta, pour la peupler, un grand nombre d'habitans, particulièrement ses enfans appelés les Corybantes, dont le père n'est connu que de ceux qui sont initiés aux mystères qu'on y célèbre encore aujourd'hui, mystères que cette déesse enseigna dès lors aux hommes dans un temple dont elle fit un asile.

L'île de Paros qui fut d'abord habitée par des Crétois et quelques Arcadiens, reçut de bonne heure les mystères d'Eleusis; Nicanor, cité par Etienne de Byzance, assure qu'elle fut nommée autrefois Cabarnis d'un certain Cabarnus qui, d'après la tradition du pays, avoit appris à Cérès l'enlèvement de sa fille [1]. Les cabarnes ou catarnes, suivant Hésychius, étoient les prêtres de Cérès à Paros; Suidas [2] cite un fragment d'Antimaque, dans la généalogie de Léda, dans lequel il appela les Cabarnes Orgeones ou prêtres, ἀϐακλέας. On ignoroit la signification de ce terme; Vandale prétend que ce terme vient du mot Grec ἀϐακίζω ou ἀϐακέω, *ignoro*, *taceo*, et ἀϐακὴς, *taciturnus*, qu'ainsi on les appeloit prêtres Taciturnes ou Hiérophantes [3]. Bochart prétend que Cabarni vient du mot Phénicien *Careb*, offrir, et *Corban*, offrande [4]; M. de

[1] Steph. Byz., v. *Paros*. = [2] Suidas, v. Ὀργέωνες. = [3] Vandale, *Diss.* IX, *Antiq. et marm.*, p. 736. = [4] Bochart, *Geog. sacr.*, lib. I, cap. 14, T. III, p. 413.

Sainte-Croix, sans adopter cette étymologie, avoue que le nom de Cabarnes avoit une origine orientale, la même que celle du nom des Cabires, dont il étoit une altération manifeste : il observe que les mystères de Samothrace ont pu passer fort anciennement dans l'île de Paros, et que peut-être la fameuse grotte qu'on y admire étoit l'endroit où on les célébroit. [1]

Un passage d'Hérodote confirme l'opinion que présentent naturellement les autorités que nous venons de citer sur l'identité des mystères d'Eleusis et de ceux pratiqués à Paros; ce passage présente même les divinités éleusiniennes comme les divinités infernales, ce qui étoit un de leurs principaux caractères, comme nous l'avons prouvé. Hérodote raconte [2] que la défaite des Perses à Marathon ayant augmenté la considération qu'on avoit à Athènes pour Miltiade, celui-ci demanda 70 vaisseaux, des troupes et de l'argent avec lesquels il alla mettre le siège devant Paros : il colora son expédition du prétexte de punir les Pariens, parce qu'ils avoient accompagné les Perses à Marathon, et qu'ils avoient fait les premiers la guerre aux Grecs; mais les Pariens pourvurent promptement à la sûreté de leur ville. Les Pariens racontent que Miltiade étant embarrassé sur les suites de ce siège, Timo prêtresse des dieux infernaux, vint le trouver et lui in-

(1) *Mystères du paganisme*, T. II, p. 33. = (2) Herod., lib. VI, § 132, 133, 134.

diqua les moyens de s'emparer de la ville. D'après ses conseils, Miltiade se rendit à la colline qui est devant Paros, et comme il ne pouvoit pas ouvrir les portes du lieu consacré *à Cérès*, il franchit le mur de l'enceinte sacrée, et marcha droit au temple: l'on ignore quelles étoient ses intentions; mais lorsqu'il fut arrivé à la porte du temple, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il retourna sur ses pas. En franchissant de nouveau le mur, il se démit la cuisse; cet accident le força à remettre à la voile: il avoit tenu Paros assiégée pendant vingt-six jours, et avoit ravagé pendant tout ce temps l'île entière. Les Pariens instruits que Timo, prêtresse des dieux infernaux, avoit servi de guide à Miltiade, voulurent la punir de cette trahison. Ils envoyèrent des députés à Delphes, afin de demander aux dieux s'ils feroient mourir la prêtresse des dieux infernaux, pour avoir enseigné aux ennemis les moyens de s'emparer de sa patrie, et pour avoir révélé à Miltiade des mystères secrets; la Pythie leur défendit de faire mourir Timo. Le récit que Cornélius Nepos donne de ce fait est bien plus vraisemblable, mais il ne s'agit pas ici de décider entre ces deux historiens; nous avons voulu seulement prouver qu'à Paros, les divinités d'Eleusis étoient adorées sous l'attribut des puissances infernales, et le récit d'Hérodote ne laisse aucun doute à cet égard, puisque la prêtresse des dieux infernaux, voulant introduire Miltiade dans le temple de ces divinités, le conduit au lieu consacré à Cérès.

Les Grecs avoient formé un grand nombre d'établissemens en Sicile; mais les Siciliens prétendoient, qu'ils étoient les premiers mortels chez lesquels Cérès et Proserpine s'étoient fait voir, et où elles avoient fait leur séjour : leur île leur étoit consacrée, Jupiter la donna à Proserpine pour présent de noces. C'est là qu'elle fut enlevée par Pluton; la fontaine Cyané près Syracuse lui fut consacrée, parce que c'est là que Pluton, ayant entr'ouvert la terre, prit avec elle le chemin des enfers. Tous les ans les Syracusains y faisoient des sacrifices, chacun en particulier; après quoi ils immoloient tous ensemble des taureaux qu'ils égorgeoient sur la fontaine même. A Enna dont les fertiles prairies appartenoient à Proserpine, il y avoit un temple de Cérès qui étoit tellement célèbre que les Romains dans une occasion où ils se croyoient menacés de la colère céleste, y envoyèrent, d'après l'ordre consigné dans les livres Sybillins, une députation de dix prêtres, pour apaiser par des sacrifices *la très ancienne Cérès*[1]. Verrès avoit enlevé à Catane une antique statue de Cérès, objet d'un culte mystérieux et que l'on disoit être tombée du ciel; l'entrée du sanctuaire de cette statue étoit interdite aux hommes, et son culte étoit confié exclusivement à des femmes et à de jeunes vierges[2] : Cérès étoit honorée à Syracuse sous les noms de Sito et Simalis[3], sa fête principale y étoit célébrée avec une grande solennité.

[1] Cicer., *in Verr.*, act. II, lib. V, § 49. = [2] Cicer., *in Verr.*, §. 45. 72. [3] = Athen., lib. III.

C'étoit, suivant les Siciliens, aux flammes du mont Etna que Cérès, après l'enlèvement de Proserpine, avoit allumé ses flambeaux, pour aller à sa recherche dans toute la terre; elle répandit ses bienfaits sur tous les hommes, mais principalement sur ceux qui lui accordèrent l'hospitalité, et elle leur fit part de l'invention du bled. Les Athéniens l'ayant reçue avec beaucoup plus d'affection que les autres peuples, elle leur découvrit ce secret; mais seulement après qu'elle l'eût découvert aux Siciliens : aussi avoient-ils institué en l'honneur des divinités éleusiniennes des fêtes dignes d'un peuple auquel elles avoient donné tant de marques de préférence. Les Siciliens avoient placé ces fêtes dans les différens temps de l'année où l'on s'occupoit du bled et de sa culture : par exemple on célébroit l'enlèvement de Proserpine vers le temps de la récolte, et la recherche de Cérès dans le temps de la semaille; celle-ci duroit dix jours entiers, mais du reste le peuple assemblé se conformoit à la simplicité du premier âge. C'est ainsi que tant que duroit cette fête, on se livroit à des plaisanteries et on n'épargnoit ni les sarcasmes, ni les paroles libres et indécentes, comme aux fêtes d'Iacchus et de Dionysius à Athènes; Cérès donna aussi des lois à la Sicile et y fut adorée sous le nom de Thesmophore. (1)

Il étoit naturel que les divinités auxquelles on

(1) Diod. Sic., lib. IV, cap. 4.

attribuoit l'invention du bled, fussent honorées d'un culte particulier dans un pays aussi fertile; on peut dire cependant que lorsque le culte de Cérès fut introduit dans la Grèce, les habitans de la Sicile étoient encore plongés dans la barbarie, dont ils ne furent retirés que par l'arrivée des colonies étrangères, un siècle ou deux avant Cyrus (*j*): et il est très vraisemblable que les Grecs ont porté ce culte en Sicile, comme ils l'ont porté en Italie et dans d'autres parties du monde. La Sicile n'étant composée en grande partie que de colonies grecques, a dû conserver le culte et les traditions mythologiques des Grecs; le nom de Sito donné à Cérès, est celui que la cosmogonie phénicienne de Sanchoniation donne à Dagon, premier inventeur du bled dans cette cosmogonie. [1]

[1] Euseb., *Præp. Evang.*, lib. I, cap. 10.

NOTES.

TROISIÈME SECTION.

(a) Page 13.

Le nom d'Agrostis, donné par Diodore de Sicile à la plante dont les premiers Egyptiens vécurent, est un nom grec, qui ne peut présenter qu'une idée générale, et qui ne peut recevoir une application particulière à telle plante. Le mot *agros*, *agrostis*, signifie en général, un homme de la campagne, une chose de la campagne : on voit dans la Huitième Génération de Sanchoniaton un homme nommé *Agros*. Cette plante, dont la racine devoit avoir de la consistance, puisqu'elle servoit à la nourriture des premiers hommes, étoit probablement le lotos, avec lequel Isis inventa la manière de faire du pain.

(b) Pag. 17.

L'ancienne religion des Hébreux et la religion chrétienne sont les seules qui aient admis l'idée complète d'un dieu unique.

« En élevant les yeux au ciel, et y voyant le soleil, la » lune et tous les astres, ne tombez pas dans l'illusion et dans » l'erreur, et ne rendez pas un culte d'adoration à des créa- » tures que le seigneur votre Dieu a faites pour le service de » toutes les nations qui sont sous le ciel. [1] »

L'auteur du livre de la Sagesse s'exprime ainsi [2] : « Tous » les hommes qui n'ont point la connoissance de Dieu, n'ont » pu comprendre par la vue des choses qu'ils admirent, » celui qui est, ni reconnu le créateur dans ses ouvrages; » mais ils se sont imaginés que le feu, le vent, l'air, les » étoiles, les eaux, le soleil, la lune, étoient les dieux qui » gouvernoient tout le monde. »

(1) *Deuteron.*, cap. 4. v. 15. 19. — (2) *Lib. Sap.*, cap. 13. v. 21.

« On n'avoit pas porté, dit Eusèbe [1], son esprit au-delà » des causes visibles de la nature, excepté un petit nombre » d'hommes chez les Hébreux qui, s'élevant au-dessus du » monde visible, ont reconnu le fabricateur et l'architecte » souverain du monde. Frappés de la puissance qu'ils crurent » apercevoir dans son ouvrage, persuadés qu'il est le seul » dieu, ils firent du dogme de l'unité de Dieu la base de la » théologie, qu'ils transmirent à leurs enfans qui la conser- » vèrent comme la véritable, la première et l'unique doc- » trine, la seule que l'on dût avoir sur la divinité. »

Les Hébreux avoient donc leur doctrine à part : ils n'admettoient qu'un dieu, qu'un pur esprit, qu'un être simple, qu'un être souverainement parfait. « Il ordonne, dit Fréret, » et aussitôt des esprits dégagés de toute matière, des hommes » composés d'un corps et d'une ame, vivent, pensent, agis- » sent. La terre, cette masse énorme, suspendue dans la » vaste étendue des airs, les cieux, les astres qui l'éclairent, » les mers qui l'environnent, les fleuves qui l'arrosent, les » animaux, les plantes, tout sort du chaos; tout suit, par un » pouvoir irrésistible, ce premier mouvement que la main du » tout-puissant lui a imprimé; tout concourt à former un être » parfait; tout annonce un ouvrier intelligent, un créateur » tout-puissant. Que de grandeur ! que de puissance ! que de » merveilles ! »

Les philosophes païens, qui n'ont pas cru à l'éternité du monde, ont tous admis la préexistence de la matière avant l'arrangement que Dieu lui donna. Il paroît que les anciens Juifs n'ont pas eu des idées bien fixes sur ce point; ce qu'il y a de certain, c'est que Philon parle comme s'il eût cru que la matière existât avant la création du monde [2]. Les pères de l'Eglise et plusieurs rabins ont expliqué le mot hébreu *bara*, par le terme *creare*, *créer*, *faire quelque chose de*

(1) Euseb., *Dem. Ev.* lib. I. cap. 6, 9. = (2) Phil., *Liber de Mundi opificio*, p. 4.

rien. La Vulgate rend le mot *bara* par *creavit.* Suivant l'abbé Batteux [1], dans les langues orientales il signifie *pondre ;* ce mot répond à celui de *meraephet*, qui est rendu dans la même Vulgate par *ferebatur*, et qui dans l'hébreu signifie *couver.* L'œuf a été dans toutes les cosmogonies l'emblême du monde naissant; Pline a dit : *Si omnes mundos natura una incubaret.* [2]

Le P. Mariana a remarqué au commencement de la Genèse, que le verbe hébreu *bara*, qu'on traduit ordinairement par *créer*, ne signifie pas, selon son sens propre, *faire de rien*, comme on le croit ordinairement, et que même les auteurs grecs et latins qui ont inventé le mot *créer* en leurs langues, n'ont pu y attacher ce sens, d'autant que ce qu'on appelle maintenant création ou *production de rien*, leur a été tout-à-fait inconnu. L'opinion de Mariana a été adoptée par Richard Simon [3]; et, en effet, on ne trouve l'idée d'une pareille création que dans les rabins qui ont vécu après la destruction de Jérusalem.

Creavit Deus, *Dieu créa.* « Ce terme signifie deux choses » dans l'Ecriture, dit don Calmet [4]. 1° tirer du néant; » 2° donner la forme à quelque chose. Quelques critiques » (Vatable, Grotius, et plusieurs rabins) voudroient que » l'on traduisît : *Avant que Dieu formât le ciel et la terre,* » *la terre étoit informe ;* ou bien : *Au commencement, lors-* » *que Dieu créa le ciel et la terre, la terre étoit informe.* » Mais ces traductions sont contraires à la foi, en favorisant » l'opinion qui soutient l'éternité de la matière. » Et, en effet, les nombreuses difficultés et la multitude des variantes qui se trouvent dans ce verset, et dans presque tous ceux de la Genèse, ont fait sentir la nécessité de recourir à l'autorité des conciles généraux, pour l'explication des Ecritures, et ils ont

(1) *Histoire des Causes premières*, T. I, p. 8. — (2) Pline, *Hist. Nat.* II. 1. — (3) *Histoire critique du Vieux Testament*, lib. III, cap. 10. p. 426. — (4) D. Calmet, *Commentaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, Tom. I, p. 2.

décidé que la préexistence de la matière à la création du monde étoit une erreur.

Si le dogme de la création, chez les anciens Hébreux, n'est pas clairement établi, il ne sauroit du moins y avoir aucun doute sur celui de l'existence d'un dieu unique. Cette croyance paroît avoir appartenu dans les temps les plus reculés à quelques peuples de la haute Asie, comme le prouve le chapitre XIV de la Genèse, où il est dit que le roi de Salem étoit le prêtre du dieu Très-Haut, *erat enim sacerdos dii altissimi.* Il bénit Abraham et lui dit : *Béni soit Abraham de la part du Dieu Très-Haut, créateur du ciel et de la terre : et béni soit le Très-Haut qui vous a protégé et vous a livré vos ennemis entre les mains.* Abraham adopta cette nouvelle religion; ce fut un des motifs de sa séparation avec ses deux autres frères, qu'il laissa en Mésopotamie [1]; ce fut lui qui proclama avec le plus de zèle chez les Arabes et les Syriens l'existence d'un dieu unique.

Le nom d'Abraham attire à la Mecque, depuis les temps les plus reculés, les peuples de l'Arabie. Le temple de Mahomet à Médine n'est pour les Mahométans eux-mêmes qu'un objet secondaire en comparaison de la Caaba : ce temple selon les Arabes, fut le premier que les hommes élevèrent au vrai dieu, et ils en attribuent la fondation à Abraham et à Ismaël; le Coran fit pour tout Musulman un devoir religieux de l'antique pélerinage de la Mecque. L'histoire d'Abraham, telle qu'on la lit dans les livres des Hébreux, s'accorde dans les points les plus essentiels avec les écrits des auteurs Arabes et Persans; mais tandis que la Genèse présente le tableau naïf et fidèle de sa vie, les Arabes et les Persans y ont mêlé les fables les plus absurdes. Cependant, au milieu de tous les contes puérils, enfantés par l'imagination déréglée des Orientaux, il y a un morceau remarquable par sa simplicité et par le dogme qu'il consacre.

(1) *Genèse*, cap. 12.

« Abraham marchant pendant la nuit avec son père, vit au ciel des étoiles, et entr'autres celle de Vénus que plusieurs adoroient, et il pensa que ce pouvoit être le Dieu et le Seigneur du monde; mais après quelque temps et quelques réflexions, il dit en lui-même : Je vois que cette étoile se couche et disparoît, ce n'est donc pas ici le maître de l'univers. Il considéra aussi la lune dans son plein, et dit : Voici peut-être le créateur de toutes choses, et par conséquent mon seigneur; mais l'ayant vu passer sous l'horizon comme les autres astres, il en porta le même jugement. S'étant occupé ainsi à observer et à réfléchir tout le reste de la nuit, il se trouva près de Babylone au lever du soleil, et il vit une infinité de gens qui se prosternoient et adoroient cet astre, ce qui lui fit dire : Voilà certainement un être merveilleux, et je le prendrois pour le maître de la nature; mais je m'aperçois qu'il décline et prend la route du couchant aussi bien que les autres : il n'est donc ni mon créateur, ni mon seigneur, ni mon dieu. Abraham vit aussi Nemrod assis sur un trône fort élevé, autour duquel étoient rangés, suivant leur dignité, une troupe de beaux esclaves de l'un et l'autre sexe. Abraham demanda aussitôt quel étoit ce personnage aussi élevé au-dessus des autres, et son père lui répondit que c'étoit le seigneur de tous ceux qui étoient autour de lui, et que tous ces gens-là le reconnoissoient pour leur dieu. Abraham considérant alors Nemrod, qui étoit fort laid, leur dit : Comment se peut-il faire que celui que vous appelez votre dieu, ait fait des créatures plus belles que lui? Ce fut la première occasion qu'Abraham prit de désabuser son père de l'idolâtrie, et de lui prêcher l'unité de Dieu, créateur de toutes choses. (1) »

Ce dogme n'a pas cessé d'exister chez les descendans d'Abraham; au milieu de toutes les vicissitudes qu'ils ont éprouvées, ils ont conservé leur croyance pendant leur séjour en Egypte, et au milieu de leur captivité à Babylone, comme les Hébreux

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

modernes conservent leur ancienne religion au milieu de tous les peuples du monde, parmi lesquels ils vivent dispersés.

(*c*) Pag. 19.

On retrouve les mêmes idées chez les Indiens. Ils ont une prière mystérieuse qui marque l'union sexuelle entre *Om*, l'Être, et *Am*, la puissance nutritive, de laquelle union sont sorties toutes choses; l'Être s'est manifesté, dit-on, sous l'emblême d'un personnage nommé *Chiwen*; on loue Chiven comme le seigneur suprême en qui tout existe. Le mot *aum*, que l'on prononce *om*, est un emblême sacré de la divinité dans la religion indienne : il ne doit être prononcé qu'en secret. Il est formé de trois lettres, qui désignent la triade divine.

(*d*) Pag. 20.

Les Indiens ont un livre intitulé *Tivaroum*, qui n'est qu'une liste des noms différens du souverain Être. Les Brames comprennent dans ce nombre ceux de toutes les sortes de puissance, de toutes les propriétés et de tous les attributs qu'ils regardent comme inhérens à la nature divine, aussi bien que les symboles de toutes les essences matérielles sous lesquelles Dieu est adoré.

(*e*) Pag. 21.

Porphyre[1], et Horus Apollo[2], rapportent une tradition sacerdotale, suivant laquelle le scarabée, lorsqu'il veut se reproduire, fait avec de la fiente de bœuf une boule qui a la figure du monde, ensuite avec ses pieds il la roule d'orient en occident, tandis que lui-même il marche d'occident en orient pour marquer le mouvement de l'univers. Il enfouit cette boule dans la terre et l'y laisse vingt-huit jours, espace dans lequel la lune parcourt les douze signes du zodiaque; c'est aussi dans cet intervalle que la semence du scarabée re-

(1) Porphyr., *de Abstinentiâ*, lib. IV. cap. 9. — (2) Horus Apollo, *Hieroglyph.* lib. I. cap. 10.

çoit l'influence de cette planète, l'ame et la vie. Le vingt-neuvième jour il ouvre la boule et la jette dans l'eau; la boule achève de s'y ouvrir, et il en sort des scarabées tout formés. Suivant la doctrine des Egyptiens, c'est le vingt-neuvième jour que se fait la conjonction du soleil et de la lune, et que le monde a été formé. Plutarque ne rapporte pas cette tradition, mais il dit que dans cette espèce d'insecte il n'y a point de femelle, ils sont tous mâles, et ils se reproduisent en déposant leur semence dans du fumier qu'ils roulent en forme de boule, et qui sert également au fœtus, de matrice et de nourriture. Mais ce que disent Plutarque, Elien [1], et Horus Apollo des scarabées, qu'il n'y a pas de femelles parmi eux, et que les mâles se reproduisent, est absolument faux: ces animaux s'accouplent comme tous les autres. Pline le naturaliste [2], prétend que cette fable avoit été imaginée par le grammairien Appion, natif d'Oasis en Egypte, pour excuser la superstition de son pays; mais il paroît que cette tradition étoit beaucoup plus ancienne qu'Appion.

Le scarabée occupe un des premiers rangs parmi les symboles de l'Egypte, on le trouve sur presque tous les monumens; on l'a représenté très en petit et très en grand, tantôt sans ailes, tantôt les ailes déployées, quelquefois avec les ailes de l'épervier au lieu des siennes. Il a donné le nom et la forme à une multitude d'amulettes de toutes les matières; il étoit l'emblême de la divinité génératrice. Horus Apollo explique au long cet hiéroglyphe, et lui donne plusieurs sens qui ont entr'eux de l'analogie, la naissance, le père, le monde [3]. Dans les hymnes chrétiennes, le Christ est invoqué sous le titre de scarabée, et dans saint Augustin il est comparé à cet animal symbolique. La nature animée ne périssant point par la dissolution des parties qui ne sont que revêtues d'autres formes, le scarabée peignoit cette faculté génératrice toujours

(1) Ælian., *de Natur. animal.* lib. X. cap. 15. = (2) Plin., *Hist. Nat.* lib. XXX. cap. 11. = (3) Horus Apollo X, *Hieroglyph.* lib. I.

agissante; aussi le scarabée et sa boule président-ils à toutes les cérémonies funéraires des Hypogées. [1].

(*f*) Pag. 22.

Toute image, toute statue, tout symbole, est la représentation d'un objet existant, ou qu'on suppose exister, et qui précède nécessairement, soit dans la réalité, soit dans l'imagination, la chose destinée à le représenter. Ce n'est donc point le culte des animaux vivans ou sculptés, ni celui des statues symboliques qui constitue l'essence des anciennes religions; ce sont les idées religieuses des Anciens, et les objets réels de leur culte, qui constituent l'essence de leur idolâtrie, et qui déterminent la nature des formes des images, et celles des animaux qu'ils ont consacrés. Les images n'occupent que le second rang dans l'ordre des objets du culte, et l'esprit doit toujours s'élever au-dessus d'elles, pour chercher le type original, qu'elles retracent sur la terre, et ne voir dans le symbole matériel, que l'expression d'une idée intellectuelle, que l'on a voulu rendre sensible. Il est vrai que le vulgaire borne souvent son culte à l'image proposée à son adoration, et que pour lui une chose consacrée devient aisément une portion de la divinité; mais cela est commun à toutes les religions qui ont admis des images et des emblêmes sacrés, pour rapprocher du peuple les objets de son culte. Quelle que soit à cet égard l'erreur du vulgaire, nous devons voir dans les objets matériels proposés à la vénération du peuple, non des dieux, mais des images représentant les objets premiers et réels de leur culte. Ainsi ce n'est pas le boeuf, le chien, etc., l'oignon et le lotos que les Egyptiens adorèrent; mais ils choisirent dans le règne végétal et animal les plantes et les animaux qu'ils crurent les plus propres à représenter le caractère et les opérations de leurs dieux, c'est-à-dire qu'ils voulurent rendre sous des formes sensibles, l'action de la force féconde et invi-

(1) *Descript. d'Egypt., Mém. sur Thèbes*, p. 377.

sible qui anime et meut l'univers. Les figures hiéroglyphiques des Egyptiens, même les plus monstrueuses, étoient des expressions d'opinions sages, et les animaux révérés chez eux étoient les caractères de leur écriture sacrée. Ainsi prendre les animaux égyptiens simplement pour des animaux, et non pour des signes emblématiques, ce seroit ne voir que du ridicule et de la folie dans la philosophie ancienne, qui s'est plue à prendre la forme énigmatique pour donner les leçons de la morale la plus sage, comme pour peindre les secrets de la nature; c'est là le génie qui a présidé, non-seulement à la composition de leurs fables sacrées, mais à celle des images et des statues de leurs dieux. Souvent les idées intellectuelles les plus abstraites ont été exprimées sous des emblêmes empruntés des formes et des qualités de la matière. Porphyre prouve par des exemples, la théorie des rapports allégoriques qu'avoient les images des dieux avec les opinions des théologiens sur la nature des différentes divinités. [1]

Plutarque donne deux causes au culte des animaux chez les Egyptiens : 1° la reconnoissance de l'homme pour les services qu'il en tiroit : Cicéron [2] a la même opinion; 2° ils étoient les emblêmes des dieux, dont ils retraçoient l'image par quelques-unes de leurs propriétés [3]. « Si les philosophes les plus in-
» struits, tels que Pythagore, dit Plutarque, crurent pouvoir
» chercher dans la théorie la plus abstraite des nombres,
» diverses images des propriétés divines, à plus forte raison
» crurent-ils pouvoir recueillir celles qui leur étoient offertes
» dans les corps sensibles et animés, qui avoient des passions,
» des habitudes, et, en quelque sorte, un caractère et des mœurs.
» Au reste, nous devons approuver non ceux qui adorent ces
» objets en eux-mêmes, mais ceux qui, par leur moyen,
» honorent la divinité dont ils semblent présenter une image,

(1) Porphyr., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 7 — Dupuis, *Origine des cultes.* = (2) Cicer., *de Nat. Deor.*, lib. I, cap. 36. = (3) Plut, *de Isid. et Osirid.*, p. 380.

» puisqu'elle-même les a placés en quelque sorte sous les yeux
» de l'homme comme un miroir, où viennent se peindre les
» différens traits du dieu puissant qui embellit le monde. Une
» chose inanimée, quelque riche qu'elle soit, fût-elle toute de
» pierreries, ne vaut pas celle qui est douée de sentiment. La
» nature divine est au moins aussi bien représentée par cette
» portion de la nature qui vit, qui voit, qui a en soi un prin-
» cipe de mouvement et de connoissance, que par des statues
» de bronze ou de marbre, aussi périssables et de plus insen-
» sibles. Voilà l'opinion que je trouve la plus recevable de
» toutes celles que l'on a données de l'adoration des animaux. »

La dépendance où nous sommes des sens, dit le P. Lafitau [1], ne nous permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme parle S. Paul, a causé une espèce de nécessité de nous le montrer sous des images sensibles, lesquelles fussent autant de symboles qui nous représentent la divinité, comme le portrait nous remet dans l'idée celui dont il est la peinture. Ces symboles ont été multipliés selon les diverses idées des peuples qui les ont conçus; mais pour rendre la religion plus respectable, en l'enveloppant d'un plus grand nombre d'idées mystérieuses, on la rendit obscure. L'ignorance étoit l'apanage du commun des hommes; ces idées mystérieuses ne furent bien entendues que de ceux qui étoient préposés au culte, et entre les mains de qui la religion étoit comme en dépôt. L'adoration se communiqua aux types, et la figure devint une réalité dans l'esprit des hommes superstitieux.. On en vint même jusqu'à se persuader que les divinités quittoient la demeure céleste pour habiter dans ces types vivans, et l'on ne craignit pas de dire que les animaux sacrés étoient identifiés avec les divinités dont ils étoient les symboles. L'histoire d'Egypte marquoit l'époque de cette consécration des types animés, sous un roi de This, qui commença de régner deux cent quatre-vingt-dix ans après Menès, selon Manéthon. Manéthon lui-même

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, T. I, p. 121.

marque le culte des animaux sacrés comme un événement du règne de Néachos, dixième roi depuis Menès.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas une seule religion ancienne qui ne soit hiéroglyphique, et dont la théologie ne soit pleine de symboles; c'est ce qui fait dire à Plutarque [1] : « Lors donc » que vous entendrez toutes les fables que les Egyptiens ra- » content des dieux; qu'on vous dira qu'ils ont erré sur la » terre, qu'ils ont été coupés par morceaux, et qu'ils ont » éprouvé beaucoup d'autres accidens semblables, ne pensez » pas que tout cela soit arrivé. Vous devez entendre le » récit que font de ces dieux ceux qui en donnent une » interprétation religieuse et philosophique. Alors vous ob- » serverez fidèlement tout ce qui est prescrit par ces céré- » monies sacrées, et persuadé que le sacrifice le plus agréable » que vous puissiez offrir aux dieux, c'est d'avoir d'eux des » idées justes et vraies, vous éviterez la superstition qui » n'est pas un moindre mal que l'athéisme. »

Néanmoins plusieurs philosophes anciens, et particulièrement Varron, attribuent à cette invention de symboles et de simulacres des dieux, la dégradation de la religion qui étoit plus respectable et plus majestueuse aux yeux des peuples dans son ancienne simplicité. Il cite l'exemple des Juifs qui ont conservé leur religion dans sa pureté primitive, en proscrivant absolument le culte des statues et des images de la divinité [2]. C'est une justice que leur rend aussi Tacite, qui oppose le culte simple des Juifs au culte des Egyptiens, plus composé et revêtu de formes symboliques [3]. En effet, le législateur des Juifs proscrit avec soin toute espèce d'image de la divinité, et il a fait par raison de convenance avec la grandeur de Dieu, ce que les premiers hommes ont fait par défaut de civilisation et par la suite de leur genre de vie; mais le culte des images est si fort dans le goût du peuple, qui s'accommode mal d'une religion fondée sur des

(1) Plut., *Traité d'Isis et d'Osiris.* = (2) S. August., lib. IV, *de Civ. Dei*, cap. 31. = (3) Tacit., lib. V. cap. 5.

abstractions, que les Juifs revinrent souvent aux images que les cultes égyptien et phénicien avoit consacrées.

Nous terminerons cette note par faire remarquer que saint Augustin [1] regarde l'ancien Hermès Trismégiste comme l'auteur de cette opinion, suivant laquelle la divinité invisible ne désemparoit pas de son symbole, qui en étoit animé ou quelque chose d'approchant, opinion qui s'est si rapidement et si généralement répandue. Suivant la doctrine d'Hermès, il y a un art pour unir si bien les esprits invisibles aux matières visibles, que les simulacres dédiés à ces esprits sont comme des corps animés, *ut sint quasi animata corpora*. La production de ces espèces d'êtres animés n'est pas naturelle, elle est mécanique; Hermès appelle cela faire des dieux: *hoc esse dicit deos facere*. Ce sont là des dieux artificiels, *dii arte facti;* les hommes ont reçu ce grand talent, cet admirable pouvoir de faire des dieux: *eamque magnam et mirabilem deos faciendi accepisse homines potestatem* [2]. Mais le secret de cette théopée s'étant perdue, on lui substitua la théurgie qui avoit sur elle deux grands avantages pour les prêtres. La théopée de Trismégiste lioit la divinité à son idole, et faisoit un dieu indépendant du prêtre qui le servoit. La théurgie au contraire mettoit le dieu à la disposition du prêtre qui l'attiroit dans l'idole ou l'en retiroit à son choix; en second lieu la théurgie n'assurant que la simple assistance ou présence du dieu invisible dans le simulacre vivant sans parler d'animation, le prêtre en étoit beaucoup moins exposé à être convaincu d'imposture, que s'il eût assuré que le simulacre étoit animé; mais la théurgie ne se borna pas là, elle devint le secret de disposer les ames à la visite des esprits et des anges et à la vision des dieux, par certaines consécrations nommées télétès, c'est-à-dire, par certaines cérémonies pratiquées selon les règles les plus parfaites de l'art. Ces télétès avoient la vertu

(1) S. Augustin., *de Civ. Dei*, lib. VII. cap. 23. — (2) *Ibid.*, lib. XXVIII. cap. 24.

de purifier l'ame, non pas assez pour voir Dieu, mais pour voir des figures d'anges et de dieux admirablement belles. Jamblique de Chalcis, qu'il ne faut pas confondre avec Jamblique, disciple de Porphyre, et un autre Jamblique qui vivoit sous Trajan, Jamblique de Chalcis, auteur du livre des Mystères, et favori de Julien, initia cet empereur aux mystères de la théurgie.

Jamblique peut être nommé le premier défenseur de la théurgie; il semble avoir entrepris de la mettre à portée de tous, en lui ôtant un air de mystère. Si on lui passe quelques suppositions, il fait voir ensuite qu'il n'y a pas plûs de merveille à avoir la visite d'un génie du premier ordre, qu'à avoir l'audience d'un grand, quand tout ce qui est autour de lui s'empresse à la faire accorder; car la théurgie, suivant Jamblique, est l'art qui apprend à lier commerce avec les génies supérieurs, naturellement et nécessairement bienfaisans, en se conciliant les génies inférieurs qui sont capables ou d'empêcher ou de faciliter ce commerce. Il a ses principes ou ses hypothèses qu'il ne se met pas en peine d'établir, mais d'où il déduit tout ce qui concerne la vénération due aux idoles, aux temples, aux lieux sacrés, aux prêtres ou prêtresses qui les desservent.

Il faut lire sur les Hypothèses de Jamblique le P. Mourgues. (1)

Maxime de Tyr, Plotin, Porphyre, Salluste, et les autres platoniciens, ne sont ni uniformes ni précis sur cette matière; mais le docte et laborieux Marsile Ficin a donné dans son Commentaire sur le cinquième chapitre du cinquième livre de la troisième Ennéade de Plotin, tout ce qu'il avoit recueilli de ses lectures sur ce sujet, et il a fait connoître les idées dont les platoniciens avoient imbu le peuple sur la magie. (2)

(1) *Plan théologique du Pythagorisme,* Tom. I. p. 320. — (2) *Ibid.*, Tom. I. p. 355.

(*g*) Pag. 22.

Platon fait voir, dans le Cratyle, que le nom des dieux du vulgaire des poètes, sont les noms mêmes, quoique un peu déguisés, que l'on donne et que l'on pourroit donner aux différentes parties qui composent ce monde sensible. La sanglante critique qu'il fait des fictions d'Homère et d'Hésiode, dans les livres deuxième et troisième de la République, appuie cette conjecture en rendant palpable le ridicule de la mythologie, si l'on supposoit qu'elle fût une vraie généalogie et une histoire sacrée, pour faire connoître et honorer les dieux réels.

Chrysippe, le stoïcien, avoit composé deux livres de la Nature des dieux, l'un pour établir que chaque dieu de la Fable représente quelque principe ou quelque corps naturel, l'autre pour mettre en harmonie ce système avec la théologie d'Orphée, de Musée, d'Hésiode et d'Homère.

Avant Chrysippe, Zénon s'étoit imposé la tâche d'expliquer moralement et physiquement la théogonie d'Hésiode; Cléanthe fit la recherche de toutes les étymologies des noms divins de la Fable, et ils présentèrent comme résultat de leurs recherches et de leur travail cette proposition universelle, que Dieu seul étant la cause de tous nos biens, que sa bonté pour tous les hommes se faisant reconnoître dans toutes les choses qui nous sont utiles, on avoit donné par cette raison le nom de Dieu même à chacune de ces choses, sans prétendre en aucune manière qu'elles fussent des divinités particulières, et qu'on n'avoit fait des dieux de toutes choses que pour exprimer qu'elles nous sont utiles, et pour nous faire souvenir que nous en étions redevables à Dieu. C'est-là le sujet principal du deuxième livre de la Nature des dieux de Cicéron, et Cicéron donne dans sa langue, des étymologies, comme Zénon et Cléanthe en avoient donné dans la leur, pour prouver que les noms latins des dieux n'expriment que ce que Dieu est, et ce qu'il fait à notre égard. Cicéron fait observer que tous ces noms ne

marquent aucun caractère de divinité dans les choses inanimées auxquelles on les a imposés, mais seulement dans l'auteur unique de toutes ces choses, et il déploie tout son zèle contre la superstition populaire qui s'en est fait des fantômes de divinités et une religion toute composée de contes et de fables [1] : *Videtis ne igitur, ut à physicis rebus bene atque utiliter institutis tracta ratio sit ad commentitios et fictos deos. Quæ res genuit falsas opiniones erroresque turbulentos, et superstitiones pene aniles.*

(*h*) Pag. 24.

Synesius évêque de Cyrène, qui avoit été initié aux mystères des Egyptiens et des Grecs, a établi dans son livre de la providence, la distinction de la cause active et de la cause passive de la nature comme un dogme dont la connoissance étoit nécessaire à l'intelligence des anciennes traditions grecques et égyptiennes. « L'univers, dit-il, est un tout résultant de » l'assemblage de plusieurs parties, qui se soutiennent par » leur accord et leur harmonie, dont les uns font la fonction » des causes actives, et les autres des causes passives. [2] »

« On divisa la nature, dit Cicéron [3], en deux parties, » l'une active et l'autre se prêtant à cette action qu'elle » reçoit et qui la modifie. La première, comme partie » efficiente, est douée de la force, et l'autre est comme une » matière sur laquelle cette force s'exerce. Cependant ces » deux choses se trouvent dans les deux parties; car la matière » ne seroit pas cohérente si elle n'étoit pas retenue par quelque force, et l'activité ne peut pas exister sans quelque » matière. »

« On divisa le monde en deux parties, dit Macrobe [4], dont » l'une agit ou fait, et l'autre éprouve son action. »

(1) Cicer., *de Nat. deor.*, lib. II, cap. 46. = (2) Synesius, *de Providentia*, lib. II. = (3) Cicer., *Quæst. academ.*, lib. I, cap. 6. = (4) Macrob., *Som. Scip.*, lib. I, cap. 11.

Proclus [1] suit l'action du principe mâle et du principe féminin dans toutes les parties et dans toutes les divisions de la nature ; il l'étend aux dieux.

Philon dit que Moïse connoissoit ce dogme de la distinction des deux causes.

At Moses tum philosophiæ fastigium assecutus, tum oraculo de præcipuis naturæ arcanis edoctus, animadvertit duo esse in rebus necessaria ; alterum causam agentem, alterum quod ab agente afficitur. [2]

(*j*) Pag. 26.

Cette doctrine est d'une haute antiquité. Maimonide [3] la fait remonter aux anciens Sabéens, dont elle étoit un des principaux dogmes : c'est là cette ancienne théologie que Pythagore et Platon avoient puisée en Egypte, et que la plupart des philosophes anciens ont constamment enseignée. Ils ont attribué à cette raison universelle, ame et intelligence de toutes choses, la fonction d'organiser et de former les corps ; ainsi les hommes qui ont regardé ce grand tout comme un dieu, de même que ceux qui l'ont regardé comme un grand effet, ont admis la cause unique d'un ouvrage dont toutes les parties tendoient à l'unité ; et l'unité de l'effet leur donna naturellement aux uns et aux autres l'idée de l'unité de dessein et de l'unité de cause. L'hiérophante qui, dans les mystères, représentoit lui-même le Démiourgos, ouvroit la scène par un discours plein d'enthousiasme dont Eusèbe et Saint-Clément d'Alexandrie nous ont conservé un fragment. « Que les préjugés vains et les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse ! fixe tes regards sur ces vérités sacrées ! ouvre ton ame à l'intelligence, et, marchant dans la voie sans détour, contemple le roi du monde. Il est un, il est de lui-même, de lui seul tous les êtres sont nés, il est

(1) Proclus, *Com. in Tim.*, p. 35. — (2) Philon, *de Opif. mundi.*, p. 2. — (3) Maim., *Mor, nevoch.*, part. I.

» en eux et au-dessus d'eux, il a les yeux sur tous les mor-
» tels, et aucun mortel ne le voit. »

Quelque soit l'auteur de cet hymne, on ne peut nier qu'il soit de la plus haute antiquité.

Non-seulement les théologiens et les philosophes, mais les poètes eux-mêmes ont eu cette doctrine. Sophocle a osé dire devant le peuple assemblé, adorateur du polythéisme : « Il n'y
» a qu'un seul dieu; mais le genre humain se croit religieux
» lorsqu'il offre des victimes et qu'il consacre des fêtes à des
» simulacres de bois, de pierre, de bronze, d'ivoire faits de
» sa main. »

Hésiode chante le chaos et la naissance du monde : dès que le monde est formé, Jupiter prend l'empire, toutes les puissances sont à ses ordres; c'est lui qui voit, qui entend, qui élève, qui abaisse, qui distribue. Il est vrai que le poète est souvent peu d'accord avec lui-même : il mêle les traditions populaires avec les fictions, les idées de la théologie avec les faits de l'histoire, les généalogies des dieux avec celles des héros et des rois, celles des dieux visibles avec celles des dieux auteurs et principes; il confond les temps, les lieux, le moral et le physique. Cependant lorsqu'il a établi Jupiter dans l'Olympe, on voit prédominer cette idée juste de l'univers gouverné par un seul maître, qui fait régner l'ordre, et conduit tout au plus grand bien. Selon Homère, c'est la volonté suprême de Jupiter qui est la dernière raison des choses; c'est de lui qu'émanent les lois sages; c'est lui qui donne aux rois la puissance et le sceptre, qui brise la tête des villes; c'est le Dieu très grand et très glorieux qui lance seul la foudre, qui est le père des dieux et des hommes, c'est lui qui tient le premier anneau de cette chaîne sacrée, à laquelle tout l'univers est suspendu. *Un pouvoir sans bornes l'élève au-dessus des dieux et des hommes, il est le dieu très haut, impénétrable dans ses pensées* (1). Enfin il n'y a point d'objet

(1) Homer., *Iliad.*, lib. XX.

que ce poète ait présenté plus souvent, et plus fortement que celui de l'action des dieux sur la nature, et de celle de Jupiter sur tous les autres dieux dont il est le maître partout, dans les cieux comme sur la terre. L'unité d'un dieu est une de ces vérités essentielles au bonheur de l'homme; si ces idées eussent été inconnues aux peuples pour qui ils écrivoient, ces deux poètes n'auroient pas obtenu leurs applaudissements. On en peut dire autant de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, de Ménandre et de tous les autres poètes qui n'ont pu être dans leurs écrits que les échos du public de leurs temps : *Ex noto fictum.*

On trouve dans Virgile [1] cette théorie sur l'ame et sur l'intelligence universelle, principe de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières, qui lui sont inférieures et subordonnées, comme toute émanation l'est à la source dont elle découle. Servius commentateur de Virgile observe sur ces vers [2], que le grand tout est composé de cinq choses, Dieu, c'est-à-dire, la cause active et les quatre élémens, c'est-à-dire, la cause passive, que les élémens ou la matière organisée n'étant pas tout, Dieu est cet esprit vivifiant qui, répandu dans la matière ou les élémens, produit et engendre tout, que les élémens composent la substance de nos corps, et que Dieu forme l'ame qui vivifie ce corps, c'est-à-dire, que les animaux empruntent leur vie et leur intelligence de cette ame universelle et divine.

Ovide a développé cette même doctrine dans ses métamorphoses. [3]

Enfin nous en avons le précis dans Saint-Justin qui, dit-il, rapporte les propres paroles de Pythagore : *Audite hæc illius verba.* « Dieu est un ; il n'est pas, comme quelques-uns le » croient, hors du monde, mais dans le monde même, et » tout entier dans le globe entier, inspectant toutes les géné-

(1) Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 724.= (2) Servius, *in Æneid.*, lib. VI, v. 724.—*Georg.*, lib. IV, v. 220 = (3) Ovid., *Metam.*, lib. XV.

» rations (*inspiciens omnes generationes*). Il est le régula-
» teur des siècles (*temporatio est omnium seculorum*) ;
» c'est lui qui forme tous les êtres immortels, qui est l'auteur
» de leur puissance et de leurs œuvres ; il est l'origine de
» toutes choses, le flambeau du ciel, le père, l'esprit, l'ame
» de tous les êtres ; le moteur de toutes les sphères. » *Ita igitur Pythagoras*, ainsi parle Pythagore [1]. La philosophie de Pythagore avoit pour objet de dégager l'ame des sens, et ses idées approchoient beaucoup de l'immatérialité. On peut remarquer les efforts qu'il a faits pour s'abstenir des termes empruntés des choses corporelles, il a dit de Dieu qu'il étoit un nombre, *la monade première*, c'est-à-dire, une unité toute intellectuelle, sans parties ; parce qu'elle est une unité, et par conséquent sans étendue. C'étoit le dieu *un* de Platon ; dans la philosophie de Pythagore, la multiplicité est toujours subordonnée à l'unité qui est placée constamment audessus de l'échelle graduée de tous les êtres. Saint-Augustin convient que ce furent les dogmes de Platon qui lui firent admettre ceux des chrétiens, et il nous a tracé lui-même la marche de l'esprit humain dans ce passage de l'adoration de la nature à celle du monde intellectuel [2]. L'on a dit que tous les pères de l'église avoient été Pythagoriciens, il est vrai que ces grands hommes n'ont pas rejeté les dogmes de l'ancienne philosophie, parce qu'ils appartenoient à des philosophes ; ils ont au contraire adopté tous ceux de Pythagore, si on excepte l'éternité et la nécessité de la matière, l'animation de toute la nature corporelle, l'existence des ames avant l'animation et la métempsycose. [3]

Cette doctrine de la raison universelle, de l'ame du monde, a passé dans les religions de l'Inde, du moins depuis l'expédition d'Alexandre ; car nous n'avons aucune espèce de monu-

[1] S. Justin., *Cohor. ad Gentes*, p. 20. — [2] S. August., *Confes.* lib. VII, cap. 10, 19. — [3] Le P. Mourgues, *Lettre apologétique des oracles*, T. I, *du Plan théologique du pythagorisme*, p. 132.

mens antérieurs qui puissent nous faire juger des anciennes opinions des Indiens. L'auteur du Shaster *Néardisen* assure que l'ame ou principe de la vie pénètre toutes choses : l'intelligence, dit-il, qui ne peut résulter de l'organisation ni du mouvement vital tout seul, doit être nécessairement un principe différent de l'un et de l'autre. Dans le *Bhaguat geeta*, qui fait partie du *Mahabharat*, ancien poëme sacré indou, Kréeshna, une des incarnations de la divinité, dit à Arjoon son disciple chéri : « Celui qui est doué de la dévotion, qui voit » les choses du même œil, voit l'ame universelle dans toutes » les choses, et toutes les choses dans l'ame universelle ; » celui qui me voit dans tout, et voit tout en moi, je ne l'a- » bandonne pas et il ne m'abandonne pas. [1] »

(*k*) Pag. 27.

Platon avoit adopté les principes de Pythagore et de Timée sur les deux premières causes, la force active et la force passive ; mais Platon a mêlé à cette théorie des idées tellement abstraites, il se livre si souvent aux écarts de son imagination, il a si fréquemment changé de langage, et tant multiplié les divisions, que ses lecteurs s'embrouillent dans ses variations et ses divisions, et qu'il est impossible de sortir de ce labyrinthe, lorsqu'on s'y est un peu avancé. Platon n'avoit aucun système fixe, aucune opinion à laquelle il fût constamment attaché ; on trouve souvent dans un ouvrage le contraire de ce qu'il a écrit dans un autre : *Qui pourroit*, dit Cicéron [2], *exposer toutes les variations de Platon ? Il faudroit pour cela un fort long discours ;* JAM DE PLATONIS INCONSTANTIA LONGUM DICERE. Platon avoit appris, dans l'école de Socrate, cette philosophie vacillante qui trouve toutes les opinions probables et douteuses ; car si l'on excepte

(1) *Bhaguat Geeta*, p. 74. — (2) Cicer., *de Nat. Deor.*, lib. I, cap. 12.

les régles de morale, Socrate regarda toutes les autres choses comme très incertaines. « Platon, dit Huet, dressé par » Socrate dans l'art de douter, prit sa manière de traiter les » matières, et lors même qu'il paroît le plus affirmatif, il » n'avance rien comme véritable, mais seulement comme » vraisemblable. »

Plutarque a fait un choix dans les principes de Platon, et en a formé un corps de doctrine bien coordonné, c'est la même que celle de Timée et de l'école de Pythagore; il a donné un exposé très clair des principes fondamentaux de cette doctrine dans son traité d'Isis et d'Osiris.

» Disons avec Platon, dit Plutarque, que le monde est » né de Dieu; car le monde est le plus parfait de tous les » ouvrages, et Dieu le plus excellent des ouvriers. L'essence » ou la matière dont le monde a été engendré, n'a pas été » engendrée elle-même; mais elle a été soumise à l'artiste pour » être disposée et ordonnée par lui et prendre sa ressem- » blance autant qu'il seroit possible. Avant la naissance du » monde c'étoit le chaos: ce chaos n'étoit pas sans quel- » qu'espèce de corps, ni sans mouvement, ni sans ame; mais » ce corps étoit sans forme et sans consistance, ce mouvement » étoit sans règle et sans raison, c'étoit le désordre d'une ame » emportée par une force aveugle. Dieu n'a pas fait corps ce » qui n'étoit pas corporel, ni ame ce qui n'étoit pas animé, » comme le musicien qui compose les mesures et le chant, ne » ne fait ni les sons ni les mouvemens, il se contente de » mettre de l'harmonie dans les sons, et les intervalles symé- » triques dans le mouvement: de même Dieu n'a pas donné » au corps la tangibilité et l'impénétrabilité, ni à l'ame l'ima- » gination et l'activité; mais ayant pris ces deux principes, » l'un opaque et non figuré, l'autre aveugle et emporté, tous » deux imparfaits et interminés, il es a soumis à l'ordre » et à l'harmonie, il les a rendus beaux, réguliers, uniformes » comme ses idées et il en a formé un animal parfait qui est » le monde. »

Diogène Laerce donne le même exposé de la doctrine de Platon.

Le dialogue de Platon intitulé Timée, qui nous occupe, est la suite des dix livres de la république, et il a pour objet principal d'appuyer les principes de la morale par la connoissance de la nature, comme le Critias qui est encore une suite du même traité, sert à fortifier ces mêmes principes par la connoissance de l'histoire ancienne. Aussi, quoique, dans le Timée, Platon explique les principes de la nature, il s'arrête principalement à ce qui regarde l'homme, aux sensations et à la structure du corps humain; de toute la philosophie de Platon la partie la moins soutenable est sa physique. Socrate l'avoit négligée comme inutile, et Platon qui vouloit embrasser toutes les sciences, pensa qu'il remédieroit à ce défaut, par la philosophie de Pythagore qu'il joignit à celle de Socrate. Platon voulut expliquer toute la nature par les convenances: il disoit (Phédon) qu'il ne se contentoit pas de la physique ordinaire qui s'arrêtoit aux effets, il vouloit connoître la première cause qui gouverne la nature et savoir ses desseins. Ainsi il méprisoit tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, pour chercher ce à quoi il ne peut atteindre. Aristote a suivi la même route; il a même donné plus que Platon dans les raisonnemens de morale et de métaphysique, mais il erre moins dans les faits. (Fréret)

(l) Pag. 33.

Tibulle ne fait qu'un seul personnage de Bacchus et d'Osiris dans ces vers. (1)

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum,
Primus inexpertæ commisit semina terræ,
Pomaque non notis legit ab arboribus.

. . . .
. . . .

(1) Tibull., lib. I, *Eleg.* VII, v. 29. 40.

Bacchus et afflictis requiem mortalibus affert,
Crura licet dura compede pulsa sonent,
Non tibi sunt tristes curæ, nec luctus, Osiri,
Sed chorus et cantus, et levis aptus amor.

Nonnus a dit: [1]

Et ægyptii Dionysii
Bacchica vagatoris Osiridis orgia monstrans
Mysticæ nocturnas initiationes docebat artis. (*Agenor.*)

Un ancien auteur français, Tristan dont l'ouvrage (les Commentaires historiques) se fait remarquer par une connoissance profonde de l'antiquité et des médailles, a donné à l'occasion du vase d'agathe du trésor de l'Abbaye Saint-Denys en France qu'il explique, des notions très justes sur la divinité d'Osiris et sur son identité avec Bacchus. « Quant à » cette statue, dit-il [2], qui représente un vieillard ayant » de grands cheveux et une grande et espaisse barbe, que j'ai » déjà déclaré représenter le suprême génie de l'Egypte, » il me faut prouver que ce soit non-seulement Bacchus, mais » aussi Jupiter, Bacchus et Mercure confus en un; car c'est » ce que j'ai appris par l'exacte méditation que j'ai faite sur » ce simulacre le plus énigmatique du monde, après l'avoir » curieusement considéré, tout le contenu en ce vase ba- » chique m'ayant inspiré cette connoissance. Il faut donc » savoir que selon Hérodote [3] et Tertullien en son livre » *de Coronâ militis*, Bacchus et Osiris n'étoient qu'une » même déité, selon la théologie égyptienne. Or, comme nous » apprenons de Plutarque en son traité *d'Isis* et *d'Osiris*, » d'Héliodore en son neuviesme livre, et particulièrement » aussi d'Eusèbe en son troisiesme livre de la Préparation Evan- » gélique, chapitre onziesme sur la fin, que les Egyptiens » assuroient que le Nil et Osiris étoient une même chose,

(1) Nonnus, *Dionys.* lib. IV. p. 829. = (2) Tristan, *Comment. Hist.* Tom. I. p. 631. = (3) Hérod., lib. II.

» qualifiant le Nil, soleil auteur de la fertilité, conservateur » de la haute Egypte, formateur et comme créateur de la » basse par son nouveau limon. dans les hymnes qu'ils chan- » toient en son honneur en leurs festes appelées *Niloa*. Ce » qu'estant, il faut conclure que Bacchus et le Nil étoient un » même dieu à leur mode : ce qui est confirmé en effet par » plusieurs auteurs. Plutarque même dit qu'Isis avoit été la » véritable épouse de Bacchus; ..... Orphée même qualifioit » Osiris fils et frère de Bacchus : Eusèbe pareillement livre » premier de sa Préparation Evangélique, chapitre neuviesme, » dit que Bacchus et Osiris étoient tellement reconnus en » Egypte pour n'être qu'un, que pour faire rencontre de cela » par une dénomination qui y rapportât, ils l'appeloient » Σίριον, *Sirium*... » Tristan après plusieurs autres citations, ajoute : « Or, suivant ce que dessus, Origène d'autre part » en son cinquiesme livre contre Celse, fait voir que le même » Osiris et le Nil n'étoient qu'un; et partant Bacchus et le » Nil n'étoient aussi qu'un, puisqu'Osiris et Bacchus n'étoient » qu'une même déité. de plus comme le Nil et Bacchus étoient » Jupiter même, selon la théologie des Egyptiens...... il ne » faut pas s'étonner de voir le Nil et Bacchus en un, ainsi » représenté barbu et en âge si vénérable. Tristan donne » ensuite la médaille de Tite où le Nil est représenté radieux » comme n'étant qu'un avec le soleil, et avec Jupiter et » Osiris, c'est-à-dire, avec Bacchus qui étoit tout cela....... » Joint que comme Bacchus a dû paroître en l'autre partie de » ce vase, sous la représentation en laquelle il étoit raison- » nable de le faire voir, qu'ils l'estimoient avoir esté en sa » jeunesse, c'est-à-dire le prenant pour le soleil levant, avec » les attributs de ses lumières solaires désignées par ces petites » cornes naissantes. Aussi en cette autre partie, ils l'ont » voulu faire voire en l'âge le plus vénérable, auquel les » dieux souverains de l'empire céleste, terrestre et infernal, » se voyent l'avoir esté, comme Jupiter, Neptune, Pluton : » désignans par cette vieillesse le couchant de ce prince des

» astres........ Cette représentation aagée se rapportant très » bien au titre de *Pater* qui lui est donnée communément, » ainsi que celle de *procerum cœlestium omnium rex et im-* » *perator.* »

Ce ne sont pas seulement les Egyptiens qui regardoient le Nil comme une émanation ou un écoulement d'Osiris, mais les philosophes grecs postérieurs l'ont regardé comme une émanation de Jupiter; c'est pourquoi les uns l'ont appelé un don de Jupiter, les autres une larme des dieux, la semence des dieux, le mari d'Isis, et lui ont donné d'autres épithètes de ce genre.

(*m*) Pag. 37.

Le Phallus considéré comme une amulette, recevoit le nom de *Fascinum*, et il étoit d'un usage très fréquent chez les Romains. Ils ne connoissoient point de préservatif plus puissant contre les charmes, les malheurs et les regards funestes de l'envie; c'étoit ordinairement une petite figure de Phallus en ronde bosse de différente matière, quelquefois c'étoit une médaille qui portoit l'image du Phallus. On les pendoit au cou des enfans pour leur prospérité future. (1)

Quin jamdudum gestit mœcho hoc abdomen adimere;
Ut faciam quasi puero in collo pendeant crepundia. (2)

On les plaçoit sur la porte des maisons et des édifices publics. Les empereurs, suivant Pline (3), en mettoient au-devant de leur char de triomphe; les vestales, lorsqu'on célébroit des sacrifices à Rome, lui rendoient un culte. Le quatre-vingt-quatrième tableau des antiquités d'Herculanum présente deux phalles, l'un avec le bras droit, et l'autre avec le bras gauche et une main. Ces bras et ces mains phal-

(1) Varr., *de Ling. latin.*, lib. VI. = (2) Plaut., *Mil. glorios. act.* V. vers. 5. = (3) Dulaure, *des Divinités génératrices*, p. 143. Montfaucon (*Antiq. exp.*, *Supplem.*, T. IV, 154.), dit que l'idole du phallus étoit suspendue sous le char du triomphateur.—Je n'ai pas pu vérifier le passage de Pline qui n'a pas été exactement cité par M. Dulaure.

liques étoient employés comme amulettes et se portoient au col, à l'exemple des initiés aux mystères de Vénus de Chypre; ces phalles étoient portés comme emblêmes de la fécondité et dans l'espérance de l'obtenir. Les hommes pour détourner l'impuissance causée par les maléfices, et les femmes, pour détourner la stérilité, portoient, chez les anciens, des phallus au col, aux mains, à leur ceinture, aux oreilles et par la même raison, ils les plaçoient sur les animaux, sur lesquels on trouve fréquemment ce signe dans les monumens anciens. [1]

L'abbé de Saint-Non [2], dit que dans la rue principale de Pompéi et à peu de distance de la porte principale de la ville, on voit encore une enseigne qui existe dans son entier; c'est un phallus sculpté dans la brique d'un pilier qui faisoit partie d'une maison donnant sur la rue et à la hauteur de huit ou neuf pieds. L'abbé de Saint-Non pense que c'étoit l'indication d'un lieu consacré à Vénus, d'un vénérium, et Hamilton dit que c'étoit l'opinion commune à Naples; mais, ajoute-t-il, il paroît plus vraisemblable que cette singulière enseigne a été placée en l'honneur de Priape. Il est évident, d'après le lieu même où elle est, à l'entrée d'une ville, dans un endroit aussi public, qu'une pareille représentation ne peut jamais avoir porté avec elle aucune idée d'indécence, le plus grand nombre des savans a partagé cette opinion d'Hamilton.

(*n*) Page 33.

M. L. de Grandpré, dans son Voyage dans l'Afrique occidentale [3], fut témoin, en 1787, d'une fête célébrée dans les états de Congo : des hommes masqués exécutant une pantomime, portoient processionellement, un phallus énorme qu'ils agitoient avec un ressort.

(1) Kircker, *OEdip. OEgypt.* Tom. I. p. 268. = (2) Saint-Non, *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Tom. II. p. 113. 114.
(3) Grandpré, *Voyage dans l'Afrique occidentale*, Tom. I. p. 118.

(*o*) Pag. 40.

Sur la table isiaque, Osiris est représenté avec le corps et la tête d'homme, un habit à l'égyptienne, tenant de la main droite le phallus, de l'autre main un long bâton surmonté de la tête d'un oiseau. Il a des cornes de bœuf sur la tête, et au-dessus des cornes un grand panache fait de feuilles de palmier; il tient le fouet et le bâton augural, il a souvent sur la tête un grand globe soutenu d'un croissant.

(*p*) Pag. 41.

Le quatre-vingt-quatorzième tableau des antiquités d'Herculanum présente un phalle ailé avec la moitié du corps postérieur d'un cheval. Quatre clochettes sont appendues à ce phalle; la partie postérieure du cheval exprime l'érection, comme on peut le voir dans Pétrone (cap. 131.) et dans l'Arioste (cant. X.). Le quatre-vingt-dix-septième tableau présente deux phalles ailés avec la partie postérieure d'un lion, auxquelles sont attachés quatre clochettes.

(*q*) Pag. 43.

Dans les peintures des tombeaux des rois d'Egypte, le tableau gravé dans la planche quatre-vingt-quatre, montre un homme dont la taille est colossale : il est représenté avec le membre viril en érection, lançant un jet de liqueur séminale; un embryon tombe avec une portion de la liqueur et paroît lui devoir sa naissance. Un autre individu, placé au-dessous d'une rangée de six petites momies, paroît recevoir la vie d'un jet de liqueur séminale, lancé plus loin que le premier. Les auteurs de la description de Thèbes ont conjecturé que ces peintures étoient le tableau généalogique de la dynastie qui avoit sa sépulture dans la Catacombe. La figure principale qui lance la liqueur séminale seroit le fondateur de la dynastie. [1]

(1) *Description d'Egypte, antiquités, Mém. sur Thèbes.* p. 412.

(*r*) Pag. 44.

Je crois que l'élévation du Phallus étoit une des cérémonies des mystères d'Eleusis, quoique quelques savans en aient douté. M. Sylvestre de Sacy fonde ce doute sur ce qu'une divinité femelle, Proserpine, y avoit pris la place d'Osiris, mais c'est une grande erreur. Nous avons prouvé que, dans les mystères d'Eleusis, Proserpine étoit la même divinité que Cérès, et qu'elle étoit une création nouvelle des Grecs depuis l'établissement des mystères; Proserpine n'eut d'ailleurs jamais pu remplacer dans les mystères Osiris qui étoit le dieu générateur, c'est Bacchus qui y jouoit, sous les noms de Zagrée, Sabazius, etc., le même rôle qu'Osiris, et sous le nom d'Iacchus le même rôle qu'Osiris sous celui d'Horus. On peut d'autant moins douter que le Phallus fût une des cérémonies des mystères d'Eleusis, que ces mystères n'étoient que la copie des mystères d'Osiris et d'Isis, et qu'ils avoient le même caractère, celui de célébrer et de diviniser la reproduction. Hérodote dit que cet usage d'origine égyptienne avoit été introduit dans la Grèce par Mélampus, et il ajoute: C'est lui qui en a réglé les cérémonies, semblables en beaucoup de points à celles des fêtes d'Osiris; c'est lui qui a substitué le Phallus qu'on porte dans les processions de Bacchus à la statue Ithyphallique des Egyptiens. [1] Diodore de Sicile répète en plusieurs endroits de son ouvrage que les Grecs à l'imitation des Egyptiens, honoroient le Phallus dans les mystères, et il n'en excepte pas les mystères d'Eleusis; il dit au contraire, que c'est en mémoire de ce que Typhon jeta dans le Nil les parties viriles d'Osiris, et qu'Isis voulut qu'on leur décernât les honneurs divins: voilà, ajoutet-il, pourquoi les Grecs qui ont pris de l'Egypte leurs fêtes de Bacchus révèrent le Phallus dans les mystères, les initiations

[1] Herodot. lib. II. § 49.

et les sacrifices [1], non-seulement Diodore de Sicile parle des mystères en général, mais il paroît avoir eu plus particulièrement en vue les mystères d'Eleusis, d'après l'origine qu'il donne au culte du Phallus. On a objecté que les textes cités d'Hérodote et de Diodore de Sicile ont une application certaine et directe aux mystères de Bacchus : d'abord, ces deux écrivains traitent des mystères de la Grèce en général; en deuxième lieu, Bacchus étoit la divinité des mystères d'Eleusis; si on veut parler des Dionysiaques qui étoient différentes des Eleusiniennes, il est prouvé que les mystères appelés les Dionysiaques n'étoient qu'un mélange du culte de Bacchus Eleusinien ou des mystères d'Eleusis, avec le culte de Bacchus Thébain qui fut apporté à Athènes par Pégase d'Eleuthères. Plutarque et les écrivains ecclésiastiques tels que Tertullien, Saint-Clément d'Alexandrie, Arnobe, tous les philosophes éclectiques et particulièrement Jamblique et Platon confirment ce fait. Théodoret [2] dit positivement qu'on exposoit les ctéis à Eleusis. Quelle est, dit Tertullien, la divinité qu'on va adorer dans ce sanctuaire? La figure d'un membre viril que l'on découvre aux yeux de l'initié. Tertullien accuse les Valentiniens d'avoir adopté cet usage de la consécration des parties de la génération dans les mystères d'Eleusis. Outre les autorités des anciens écrivains qui confirment ce fait, il est peut-être encore mieux établi par le but et la doctrine des mystères d'Eleusis qui leur étoient communs avec les autres mystères de la Grèce, celui de la reproduction universelle.

(*s*) Pag. 50.

Qui sacerdotia gerunt moribus Ægyptiorum, ostendunt omnes res e liquoris potestate consistere. Itaque, cum hydriam tegunt, quæ ad templum ædemque casta religione refertur, tunc in terrâ procumbentes, manibus ad cælum sublatis, inventionibus gratias agunt divinæ benignitatis. [3]

[1] Diod. Sic., lib. I. §. 22. 88. — [2] Théodoret, *Thérapeut.* lib. VII. *Sermon.* 12. 7. 4. — [3] Vitruv., *Præf. ad* lib. VIII.

On trouvoit un rite semblable dans les mystères d'Eleusis. *Quando quidem ea peragentes sacerdotes duas hydrias effundebant, alteram orientem versus, alteram versus occasum, quod dum faciebant, nunc ad cœlum erigebant oculos, quoniam utrinque rerum omnium origines ducerentur.* (1)

(*t*) Pag. 51.

Nous avons déjà parlé du culte du Nil, de la ville de Nilopolis, nom que cette ville d'Egypte avoit pris de ce fleuve, du temple qu'on lui avoit élevé à Nilopolis, et des prêtres qui le desservoient (Voir l'article Bacchus Yès.). On peut croire, d'après ce que dit Hérodote (2) que dans toutes les villes situées sur le Nil, il y avoit des prêtres de ce fleuve, qui, entr'autres fonctions, avoient celles de rendre à ceux qui avoient été tués par des crocodiles, ou qui avoient été noyés dans le fleuve, des honneurs funèbres dans la ville même où leurs cadavres avoient été jetés, parce que les Egyptiens croyoient qu'il y avoit quelque chose de divin attaché à ces cadavres. On adoroit le Nil en Ethiopie, et ce fleuve a encore ses prêtres occupés à lui rendre un culte perpétuel à sa source; on supposoit qu'un génie bienfaisant présidoit à cette source et dirigeoit le cours de ses eaux (3). Les anciens voiloient la tête du dieu du Nil pour signifier que les sources de ce fleuve leur étoient inconnues. Pausanias dit qu'on consacroit aux autres fleuves des statues de marbre blanc, et au Nil seul des statues de marbre noir.

Les Egyptiens prétendoient que jusqu'aux hommes, tout étoit sorti du limon du Nil échauffé par le soleil (4), Ovide a décrit ce phénomène dans le premier livre de ses métamorphoses (5); Diodore de Sicile atteste la fécondité du Nil

(1) Proclus, *in Plat. Tim.* p. 293. — (2) Hérod., lib. II. cap. 90. — (3) Philostr., *Vit. Apoll.* lib. VI. cap. 21. — (4) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III. cap. 9. — Pomponius Mela, lib. I. cap. 9. — (5) Ovid., *Métam.* lib. I. v. 420.

qui influe sur les hommes et sur les animaux : *Nilus ceteris amnibus fecundior est, et producit ingentia animalia, tum etiam amphibia, Ægyptiæ quoque mulieres interdum uno partu quatuor partus enituntur* (1). Athanase le Sinaite l'appelle *Genitalem aquam* (2), *Genitalis aqua ægyptia multos generans* (3); Senèque ajoute à cette fécondité la salubrité et une douceur peu commune (4), ce qui est encore confirmé par d'autres écrivains. On peut voir Rhodigin (5), et les autorités qu'il cite sur le Nil.

Les Egyptiens abreuvoient le bœuf Apis de l'eau d'un puits particulier, ils lui interdisoient absolument celle du Nil, parce qu'elle passe pour donner de l'embonpoint. Ils ne vouloient pas qu'Apis fût gras, comme ils évitoient eux-mêmes de l'être, afin que la portion de divinité qui habitoit en eux ne fût pas appesantie par la substance matérielle (6); Élien rapporte le même fait et il en donne la même raison. (7)

Quin corpus onustum
Hesternis vitiis animum quoque prægravat una,
Atque affigit humi divinæ particulam auræ. (8)

Les Egyptiens donnoient au Nil, l'épithète de *Soter*, *sauveur*. (9)

Sur ces vers de Virgile : (10)

Jamque domum mirans genetricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantis,
Ibat :

Servius fait cette observation :

Hæc autem non sunt per poeticam licentiam dicta, sed ex ægyptiis tracta sunt sacris : nam certis diebus, in sacris Nili,

(1) Diod. Sic., lib. I. cap. 3. — (2) Tristan, *com. histor.* p. 308. = (3) Athan., *sin. comtempl. Anagog.* lib. II. *in fine.* = (4) Senec., *quæst. natur.* lib. IV. cap. 2. = (5) Rhodigin, *lect. antiq.* lib. XIX. (6) Plutarc., *de Is. et Osir.* = (7) Ælian., *Hist. anim.* lib. XI. cap. 10. (8) Horat., *Satyr.* II. lib. II. v. 77. = (9) Héliod., *Æth.* IX. = (10) Virgil., *Georg.* lib. IV. v. 364.

pueri, de sacris parentibus nati, a sacerdotibus nymphis dabantur : qui cum adolevissent, redditi narrabant lucos esse sub terris, et immensam aquam omnia continentem, ex qua cuncta procreantur.

Euripide qui avoit été disciple d'Anaxagore et que les Athéniens appeloient le philosophe du théâtre, croyoit que l'air et la terre rendus féconds par les pluies qui tombent du ciel, les hommes, les animaux, et tout ce qui a été procréé, retournent et se changent en ces mêmes principes, lorsque le temps vient à les dissoudre.

(*u*) Pag. 53.

Il faut remarquer que les opinions religieuses des Egyptiens sur la mer, ne les faisoient pas plus renoncer à la navigation maritime, que leur respect pour les animaux sacrés, tels que le bœuf, la brebis, etc. ne les empêchoit de se nourrir de la chair de ces animaux, ou que leur haine pour les Arabes pasteurs ne les éloignoit de l'éducation et de la garde des troupeaux. Suivant Hérodote, les marins étoient en assez grand nombre pour former une des sept classes de la nation, et les Egyptiens avoient des connoissances très étendues en géographie.

(*v*) Pag. 54.

Dans les sculptures du grand temple de Philé, Osiris couché sur un crocodile qui représente Typhon, est emporté par lui dans des marais figurés par des joncs. Plusieurs attributs accompagnent cette scène, et entr'autres un personnage portant sur son dos un sarcophage destiné à renfermer le corps d'Osiris. Le tombeau d'Osiris à Philé étoit environné de 360 urnes; les prêtres remplissoient chaque jour ces urnes de lait. [1]

Le crocodile étoit généralement le symbole de Typhon; cependant à Ombos, il appartenoit à Osiris sous le rapport de l'inondation du Nil. Dans le temple de cette ville, Osiris étoit

(1) *Description d'Egypte, antiq.* p. 44.

représenté avec une tête de crocodile; les eaux du Nil n'arrivoient autrefois à Ombos que par un canal [1]. Le fleuve couloit alors beaucoup plus à l'Ouest; dès qu'il franchissoit ses bords pour pénétrer dans les canaux intérieurs, alors les crocodiles jusques là bornés aux rives du fleuve, suivoient les eaux dans leur marche et arrivoient à Ombos. C'est pourquoi le peuple de cette ville regardant le crocodile comme le signe du débordement avoit donné une tête de crocodile à Osiris, et en avoit fait le symbole du dieu bienfaisant. [2]

Les Français ont remarqué dans tous les bas-reliefs qui décorent le temple de Denderah, une liaison qui, si cette suite de sculptures et d'hiéroglyphes étoit recueillie et expliquée, présenteroit dans des emblêmes ingénieux une histoire continue des divers phénomènes de la nature qui intéressoient tant les Egyptiens dont l'existenee dépendoit de la présence du Nil: aussi ces bas-reliefs ont-ils trait à la vie et à la mort d'Osiris, et font-ils allusion aux différens phénomènes que l'on observe avant et durant l'inondation du Nil. [3]

Les auteurs de la description de Thèbes ont donné un tableau représentant une scène religieuse, qu'ils ont trouvé dans la catacombe qu'ils appellent *catacombe des harpes*. En étudiant cette scène générale on reconnoît qu'elle représente un sacrifice; celui des deux harpistes vêtus de noir, paroît demander aux dieux une bonne crue du Nil et une moisson abondante. En effet, le trait ondulé qui désigne l'eau, se trouve trois fois placé dans sa prière: on y voit la faucille qui est le symbole de la moisson, et une main droite avec les doigts étendus, qui est le symbole de l'abondance. La petite divinité assise en face du harpiste, paroît lui transmettre une réponse favorable; au bas de la colonne, on voit deux

(1) Strab., *Geogr.*, lib. XVII.—Ælian., *de Natur. animal.*, lib. X. = (2) *Descript. d'Egypt.*, *Ombos*, p. 8. = (3) *Descript. d'Egypt.*, *antiq. de Denderah*, p. 44.

disques qui paroissent représenter des œufs, emblême si multiplié de la fécondité; la grande divinité qui fait face a les attributs ordinaires d'Horus. [1]

(x) Pag. 54.

Sérapis est le dieu égyptien dont les écrivains grecs et romains ont le plus parlé, et sur lequel nous trouvons le plus grand nombre de traditions, mais ces traditions n'ont pas de rapport avec aucune des anciennes divinités d'Egypte. Elles regardent seulement la nouvelle divinité grecque Sérapis dont les Ptolemées établirent à Alexandrie le culte, qui se propagea ensuite dans toute l'Egypte à un tel point que, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, on comptoit en Egypte quarante-deux temples de Sérapis. Ce culte passa de l'Egypte chez tous les Grecs de l'Europe et de l'Asie, et de là chez les Romains. Cette divinité étrangère à l'Egypte y fut apportée de Sinope par Ptolémée Soter, ou suivant d'autres Philadelphe, d'autres disent Évergète. Plusieurs prétendent que, avant cette translation, le nom de Sérapis étoit entièrement inconnu en Egypte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun auteur antérieur à Alexandre n'en a fait mention.

(y) Pag. 54.

Les objets religieux qu'on voit représentés dans la table isiaque et dans son pourtour, sont intimément liés à la métaphysique religieuse des Egyptiens. La plupart de ces groupes paroissent aussi avoir pour objet le culte inspiré par la reconnoissance des Egyptiens pour les eaux du Nil; la situation de l'Egypte environnée de déserts, de sables et de montagnes arides, augmentoit encore la vénération pour un fleuve qui procuroit la fertilité : toutes les figures du pourtour sont

(1) *Descript. d'Egypt. antiq.*, p. 503.

placées au milieu de plantes aquatiques, et l'explication de la plupart des allégories et des animaux fantastiques que présente cette frise, doit être puisée dans ses rapports avec le Nil, et les productions qu'il donne, et dans les idées que les Egyptiens avoient d'Osiris comme principe de la fécondité. Ces allégories et ces animaux ne sortent pas du cercle des attributs des divinités égyptiennes.

(*aa*) Pag. 55.

Dans le grand temple du Sud à Thèbes, les Français ont remarqué divers tableaux représentant la proue d'une barque votive; sur un quadruple autel est élevé le disque de la lune dans son croissant; cet astre est précédé d'un Ibis symbole de l'inondation, il est porté sur une espèce d'enseigne; des vivres placés sur des tables sont offerts à Osiris à tête d'épervier. On y voit des figures d'Isis. (1)

(*bb*) Pag. 58.

On lit dans l'Ezourvedam (2) que les habitans de l'île de Kroben ne reconnoissoient d'autre divinité que l'eau, à laquelle seule ils offroient leurs hommages.

Vichnou présidoit à l'élément de l'eau; c'est de ce dieu que Strabon a voulu parler sous le nom de *Jupiter Ombrios* qui étoit adoré par les Indiens (3). Les Indiens avoient en outre une divinité subalterne qui, sous les ordres de Vichnou, étoit le dieu de l'eau.

Le Gange est la grande divinité des Indiens. On jette les cadavres dans ce fleuve, parce qu'il purifie les hommes de leurs péchés; les malades se font porter sur ses bords: ceux qui en sont éloignés renferment avec soin dans des urnes les cendres des corps qu'ils ont brûlés, et les envoient jeter dans ce fleuve,

(1) *Description* de Thèbes. cap. IX. sect. VIII. *antiq*. p. 261. — (2) Ezourvedam, Tom. I. p. 261 — (3) Strab., lib. XV. p. 94.

dont les eaux sont vendues chèrement dans toute l'Inde par les pénitens indiens. [1]

Les Chinois, de même que les autres nations orientales, croient que l'eau est le premier principe des êtres, et que ces êtres n'ont été formés que par la séparation et la réunion des diverses portions de matière qui nageoient confusément dans le fluide immense du chaos. C'est par-là que l'ouvrage intitulé le *Siao-Ulh-Lune*, publié en chinois et traduit en latin par Mentzelius, commence l'histoire de la Chine. On lit sur les fragmens qui nous restent du *Chou-King* de Fo [2], un discours de l'empereur Yao, où ce prince dit que les eaux qui se sont élevées autrefois jusqu'au ciel, baignent encore le pied des plus hautes montagnes, couvrent les collines moins élevées, et rendent impraticables les plaines qu'elles inondent. Sur quoi un célèbre interprète des Kings, observe qu'il ne s'agit pas là des suites d'une inondation nouvelle et passagère, mais des vestiges de l'état primordial de notre terre, ou de celui dans lequel elle s'étoit trouvée au temps de sa première formation. [3]

Suivant M. de Guignes [4], le système qu'on attribuoit à Vouvang, qui monta sur le trône l'an 1122 avant J.-C., se rapportoit à celui de Thalès ou des Egyptiens qui croient, dit Plutarque, que le premier Etre employa pour la génération de toutes choses l'eau ou l'humidité comme première vertu productive.

(*cc*) Pag. 61.

Les Chaldéens étoient des familles sacerdotales qui furent établies par les rois de Babylone dans une contrée voisine de cette ville, sur la droite du fleuve, vers la mer Persique et l'Arabie déserte : *Separatim attributa est in Babyloniâ, habitatio philosophis indigenis qui Chaldæi vocantur* [5]. Il ne

(1) Ezourvedam, Tom. II. 222. = (2) Chou-King, lib. I. cap. 1. = (3) Fréret, Tom. XIII. p. 447. = (4) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Tom. XI. p. 167. = (5) Strab., lib. XV.

faut pas confondre ce pays avec une autre Chaldée au nord de Babylone, dans laquelle étoit Ur, patrie d'Abraham. [1]

(*dd*) Pag. 64.

Les poètes appellent souvent le soleil Hypérion ou Hypérionide. Les Anciens disoient qu'Hypérion étoit fils du ciel et de la terre, et qu'il avoit donné naissance au soleil et à la lune, d'où ces deux astres avoient été appelés Hypérionides. [2]

Hésiode, racontant la généalogie du soleil, dit Julien [3], lui donne pour père Hypérion, et pour mère Theya : c'est assez nous faire entendre qu'il le regardoit comme enfant de celui qui est supérieur à tous les êtres; car ce nom d'Hypérion n'exprime que cette supériorité, et celui de Theya n'a d'autre signification que celle de la divinité suprême : le soleil est né de Theya, parce que tous les biens procèdent de la nature divine. Hésiode la fait aussi mère de la lune et de l'aurore. [4]

(*ee*) Pag. 64.

Les Grecs avoient avili la divinité de Vulcain, comme ils l'avoient fait de la plupart des dieux d'Egypte; en faisant de Phta leur Vulcain, ils avoient substitué le feu artificiel, le feu domestique, au feu répandu dans la nature, que les Egyptiens adoroient dans Phta. Le mot *Phta*, dans la langue copte, signifie, suivant Jablonski et Lacroze, *ordinator, constitutor rerum.* Quoique le dieu Phta fût le dieu suprême, son culte ne fut pas général en Egypte, parce que son symbole principal étoit le feu, tandis que celui d'Osiris y fut universel. Le culte de Phta fut restreint à la seule ville de Memphis, où il avoit un temple magnifique, dont Hérodote et Diodore

(1) Bochart, *Geographia sacra*, lib. II, cap. 6. = (2) Ennius, *Com.* p. 119. = (3) Julian., *Orat.* IV. *in Sole.* = (4) Natal. Com., lib. V. cap. 17. p. 542.

de Sicile ont donné la description; c'est pourquoi on l'a appelé seulement le dieu de Memphis. Dans toutes les autres villes, on célébroit un grand nombre de solennités religieuses en l'honneur des autres dieux : on ne trouve dans l'antiquité la mention d'aucune fête établie en l'honneur de Phta ou Vulcain; il en est de même de Neith ou Minerve, qui étoit adorée à Saïs.

(*ff*) Pag. 64.

Le soleil et les astres furent nommés avec raison *theoi*, parce que ce mot signifie dans son sens propre et primitif, *un être lumineux et parfait.* Ce nom et ces attributs leur étant communs avec la divinité ou l'ame de l'univers, on les confondit avec elle, parce qu'on les crut animés par elles. Les Grecs abandonnèrent le sens propre du mot *theein* pour conserver le sens figuré; parce que ces astres couroient, ils donnèrent au mot θεεῖν la fausse étymologie *courir*, et le sens primitif du mot *dieu* prit la place d'un sens subordonné.

(*gg*) Pag. 70.

Il existe encore dans le voisinage de l'Arabie et de la Perse une secte de païens qu'on appelle Sabéens, qui regardent le soleil et les corps célestes comme des intelligences pures, revêtues de corps lumineux et immortels; mais ils n'honorent ces intelligences célestes que comme des dieux dépendans et subalternes, comme des médiateurs sans lesquels on ne peut avoir d'accès vers l'Être-Suprême : ils sont les ministres par lesquels Dieu distribue ses bienfaits aux hommes, et leur manifeste ses volontés. Leur principe est qu'il y a une si grande distance entre le Dieu suprême et les hommes mortels, qu'ils ne peuvent en approcher que par la médiation des substances spirituelles et invisibles, persuadés que l'homme corporel ne peut s'élever aux substances spirituelles que par le se-

cours de quelqu'objet visible; les uns leur consacrent de petites chapelles qu'ils construisent à l'imitation des corps célestes, qui sont les temples où elles résident, d'autres leur dédient des simulacres. Ces simulacres et ces chapelles servent à fixer la présence des intelligences auxquelles elles sont consacrées; leur vertu y descend attirée par les prières et les cérémonies de la consécration. Ainsi ces dieux n'étoient que des génies; ils n'étoient pas souverains, ni consubstantiels à l'Être-Suprême. (1)

Ces principes étoient ceux des anciens Chaldéens, ils avoient même pénétré dans la Grèce. Les Chaldéens croyoient que le Dieu suprême habite une lumière pure et inaccessible à des êtres aussi grossiers et aussi imparfaits que nous sommes; il ne nous gouverne pas immédiatement, mais par l'entremise des intelligences et des génies. Les plus puissans de ces génies habitent le soleil, la lune et les astres; tandis que les génies subalternes sont attachés aux autres êtres de la nature, comme pierres, métaux, plantes, etc. Les génies supérieurs agissent sur nous et sur toute la nature, par le moyen de la lumière et des influences des astres; et avec le concours des génies inférieurs attachés aux êtres particuliers. C'est sur cette opinion qu'est fondée l'astrologie des Chaldéens, dans laquelle on faisoit entrer toutes les extravagances et toutes les absurdités imaginables.

On ne peut nier l'utilité des observations astronomiques pour l'agriculture et la navigation, et les sages de l'antiquité qui ont toujours traité l'astrologie judiciaire avec le mépris qu'elle mérite, ont admis les pronostics de l'astrologie naturelle, qui a pour objet de prédire les sécheresses, les grandes pluies, les maladies épidémiques, les tremblemens de terre et toutes les variations de l'atmosphère; mais les hommes restent rarement dans de justes bornes. Ayant observé quelque rapport entre certains effets produits sur la terre et la marche des

(1) Pococke. — Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, Tom. II. p. 605.

corps célestes, ils partirent de là pour étendre ce principe à tout ce qui arrive parmi nous, et finirent par vouloir persuader que toutes les choses humaines, petites ou grandes, sont subordonnées aux mouvemens des astres et réglées par eux [1]. Ainsi l'astrologie judiciaire n'est qu'une extension de l'astrologie naturelle, qui lui donna naissance et s'appuya sur les mêmes bases. Le système de la fatalité étoit lié à la science de l'astrologie judiciaire : cette doctrine supposant que le cours et le mouvement des astres n'est pas arbitraire, puisque le calcul nous met en état de prédire aisément leur rencontre, les événemens futurs étoient donc nécessaires, et la volonté des intelligences attachée aux astres ne pouvoit les changer; mais les hommes veulent obtenir les biens et éviter les maux, ce qui ne se pouvoit dans la supposition de la nécessité des événemens. Il fallut donc étendre cette doctrine, et on se persuada que les dieux étant maîtres des événemens, ils pouvoient changer les règles qu'ils s'étoient imposées, qu'il ne s'agissoit que de se les rendre favorables, et de forcer les génies ennemis à se rendre par l'intercession des génies supérieurs. On tâcha aussi de s'attacher la faveur des génies inférieurs, et on forma avec eux des ligues et des traités.

(*hh*) Pag. 71.

Les Chaldéens conçurent dans leur cosmogonie une masse informe, autour et au-dessus de cette masse une substance lumineuse qui s'étendoit à des distances infinies. Il étoit dès-lors naturel que les Chaldéens se peignissent la divinité comme régnant au milieu de l'espace lumineux ; ils allèrent plus loin, ils donnèrent à l'Être-Suprême le nom de cette lumière ; ils l'appelèrent feu-principe, feu intelligent, splendeur éternelle. Les Chaldéens donnèrent à cet Être-Lumière tous les attributs de puissance et de bonté qui appartiennent à la divinité. Comme ils avoient attaché à l'Être-Lumière toutes les notions du bien, ils attachèrent à l'Être-Ténèbres toutes les notions du mal.

(1) Aulu-Gel., lib. IV.

Dans la doctrine théologique des anciens Perses, deux dieux étoient nés du feu-principe ou du Dieu-Suprême, l'un bon, l'autre mauvais, soumis tous deux à la médiation du Grand-Être, lequel avoit par conséquent le droit et le pouvoir de les contraindre et de les réunir malgré leur inimitié. Ces dieux étoient nés tous deux par la même génération, l'un comme lumière, l'autre comme ténèbres, l'un comme émanation substantielle du premier principe, l'autre par une conséquence nécessaire, à peu près comme l'ombre qui suit le corps [1]. Ainsi chez les Perses les deux principes n'étoient que secondaires, ou plutôt l'un des deux n'étoit que la substance prolongée du premier principe, l'écoulement de sa bonté, et l'autre avoit en soi autant de négatif que de positif [2]. On a fait honneur de ce dogme aux Chaldéens, dont la grande réputation de sagesse remonte aux temps les plus reculés; et les savans conviennent assez unanimement qu'ils admettoient au-dessus de cette lumière opposée aux ténèbres, une autre lumière, principe unique, seul dieu suprême, qu'ils appeloient lumière increéée, lumière par excellence.

(*jj*.) Pag. 78.

L'accipiter ou l'épervier étoit un des symboles d'Osiris; Plutarque nous donne les raisons d'analogie entre la nature de cet oiseau et celle d'Osiris : la vue perçante de l'épervier, la rapidité de son vol, il regarde le soleil d'un œil fixe, et dirige son vol hardi vers cet astre, sans être blessé de sa lumière, en planant sur le dos il regarde le ciel avec intrépidité. On a cru apercevoir en lui une haine décidée contre les animaux malfaisans; enfin, sa majesté, sa force, peignent assez bien la majesté du maître de l'univers. Ceux de Tentyra l'honoroient d'un culte particulier, tandis que ceux de Coptos le détes-

(1) Sharistani, *apud Hyd.* — Brucker, T. I, p. 178. = (2) Batteux, *Hist. des Causes premières.*

toient comme l'ennemi du crocodile qu'ils honoroient [1]; Zoroastre enseignoit que la divinité avoit une tête d'accipiter, et cette divinité étoit l'Être-Suprême, source de tous les biens [2]. Les Phéniciens donnoient au bon principe la tête de l'accipiter [3]: Elien entre dans les plus grands détails sur le soin tout particulier que les prêtres égyptiens prenoient de la nourriture de l'accipiter; une ville lui étoit consacrée, on y faisoit la guerre au crocodile. « Les Egyptiens, dit Horus » Apollo [4], lorsqu'ils veulent donner le symbole de la divi- » nité, peignent l'accipiter; il est l'emblême de la sublimité, » de l'humilité, de l'excellence, de la victoire. Il représente » la divinité, parce qu'il est fécond comme elle, sa longue vie » représente son éternité. » On débitoit sur cet oiseau sacré une fable assez semblable à celle qu'on avoit imaginée sur le serpent et sur le phénix.

Il y avoit dans l'île de Philé un temple où Osiris étoit particulièrement adoré sous la forme d'un épervier. Les Français ont encore vu au fond du sanctuaire de ce temple un bloc de granit tout couvert de sculptures, dans lequel est taillée une niche carrée propre à former une sorte de cage; c'étoit celle de l'épervier sacré. [5]

Osiris étoit souvent représenté avec la tête d'épervier. [6]

Moïse représente l'esprit de Dieu reposant au commencement du monde sur les eaux, *spiritus Dei incubebat*: ce dernier mot désigne la manière dont les oiseaux sont accroupis sur leurs œufs lorsqu'ils les couvent. Cette métaphore est prise de ce que les Egyptiens représentoient la divinité par un oiseau, par l'épervier. Les langues orientales sont pleines de ces idées égyptiennes.

(1) Ælian., *de Anim.*, lib. VIII, cap. 14.—Plut., *de Isid. et Osirid.* = (2) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12. = (3) Euseb., *Ibid.*, cap. 10. = (4) Horus Apollo, *Hieroglyph.*, lib. I, cap. 6. = (5) *Descript. d'Egypt. antiq.*, T. I, p. 11. = (6) Beger., *Thes. Brand.*, p. 306, 307.

(*kk*) Pag. 100.

Les auteurs qui ont prétendu qu'Osiris étoit l'inventeur de la vigne, dit Jablonski, ont montré une grande ignorance des mœurs et de la religion des Egyptiens. Cette religion enseignoit en effet qu'il y avoit dans le vin quelque chose de pestiféré, et que l'invention en étoit moins due à Dieu qu'au génie du mal, l'ennemi des hommes et des dieux. A Héliopolis, dit Plutarque, les prêtres du soleil, durant tout le temps de leur ministère, ne portent pas même de vin dans le temple, parce qu'ils ne croient pas convenable de boire pendant le jour, tant qu'ils sont sous les yeux de leur seigneur et de leur roi. Les autres prêtres en usent, mais en très petite quantité; dans plusieurs de leurs solennités ils s'en privent totalement, et passent le temps que durent leurs fonctions à apprendre, à méditer ou à enseigner les vérités divines. Les rois eux-mêmes, au rapport d'Hécatée, n'avoient qu'une portion de vin réglée par les livres sacrés, parce qu'ils étoient associés au sacerdoce. Ce ne fut que sous le règne de Psamméticus qu'ils commencèrent d'en boire; auparavant il leur étoit interdit et ils ne l'employoient pas même dans les libations, persuadés qu'il n'est pas agréable à la divinité, et que le sang des Titans qui combattirent autrefois contre les dieux, en se mêlant avec les sucs de la terre, avoit produit les vignes [1]. En cela la théologie des Egyptiens différoit entièrement de celle des Grecs; ces préceptes n'étoient pas particuliers aux Egyptiens, ils leur étoient communs avec tous les prêtres et tous les philosophes de l'Orient. Ils détestoient le vin comme une production mauvaise de sa nature, qui n'avoit pu être donnée aux hommes que pour leur perte et que par un ennemi de leur bonheur. C'étoit la doctrine des mages dans la Perse : *Quod ipsis curæ fuerit a vino abstinere* [2]. Les Manichéens et les Gnostiques qui ont voulu faire un amalgame de la philosophie des mages avec la

(1) Porphyr. — Plut., *Traité d'Isis et Osiris*. — (2) Clem. Alex., *Strom.*, lib. III, p. 446.

doctrine chrétienne, avoient les mêmes principes [1]. Les anciens Arabes, dont on retrouve plusieurs traditions dans les préceptes des Gnostiques, n'étoient pas étrangers à cette doctrine; et Mahomet, qui en a fait un précepte de son Alcoran, le tenoit probablement de ses ancêtres. Les Brachmanes de l'Inde ont toujours eu et ont encore à présent la même doctrine, suivant nos voyageurs modernes. [2]

Porphyre [3] fait la même distinction que Plutarque au sujet du vin: parmi les prêtres, dit-il, les uns n'en boivent pas du tout, les autres n'en font qu'un usage très modéré. Pythagore adopta sans restrictions le précepte du régime égyptien touchant la défense du vin. Les prêtres égyptiens s'opposèrent toujours à la culture de la vigne, parce qu'ils connoissoient le danger du vin dans un climat aussi chaud que le leur. Néanmoins, il y avoit en Egypte un canton, appelé le Maréote, célèbre par ses vins, et Hérodote parle des fêtes égyptiennes dans lesquelles on faisoit une grande consommation de vin. Il faut en conclure que la défense d'en boire ne regardoit que les prêtres, dont il ne faut pas confondre le régime avec celui du peuple.

Le vin de palmier dont, suivant Hérodote [4], les Egyptiens se servoient pour les embaumemens, étoit et est encore la boisson ordinaire des Orientaux; Dioscorides enseigne la manière de le faire [5]. Celui qu'on tiroit des dattes appelées caryotes étoit excellent : *Caryotæ maxime et celebrantur, et cibo quidem, sed et succo uberrimæ. Ex quibus præcipua vina orienti iniqua capiti* [6]. C'est probablement à la boisson de ce vin de palmier que les Perses étoient si adonnés, et c'est aussi de cette espèce de boisson qu'il faut entendre tout ce

(1) S. August., *de Morib. Manich.*, lib. II, § 44.—Epiph., *Hæres.*, XLV, § 1.=(2) Ovingt, T. I, p. 308.—Jablonski, lib. II, cap. 1, § 6. = (3) Porphyr., *de Abstin.*, lib. IV, cap. 6. = (4) Hérod. lib. II. § 86. = (5) Dioscorides. *Mater. Medic.*, lib. V, cap. XL, p. 339. = (6) Plin., *Hist. Nat.*, lib. XIII, cap. 14.

qu'on a dit des Egyptiens sur le vin; c'est elle qui a fait révoquer en doute ce qu'a avancé Hérodote, que la vigne n'étoit pas cultivée en Egypte, et qu'on distribuoit du vin en abondance aux prêtres avec leurs alimens.

(*ll*) Pag. 116.

Le personnage qu'Ovide et Hygin nomment Triptolème, est nommé Démophon dans l'hymne à Cérès [1]. Il n'est pas question dans cet hymne des voyages de Triptolème pour répandre la culture du bled; la tradition en étoit cependant restée chez quelques peuples de la Grèce. Les habitans de l'Achaïe disoient qu'ils avoient appris à Eumélus, leur fondateur, à bâtir des villes et à cultiver la terre; c'étoit aussi lui qui avoit enseigné à Arcas l'art de faire croître le bled. Du reste, il y a une foule de traditions sur Triptolème, sa naissance et ses parens. Il avoit une chapelle héroïque à Eleusis, en qualité d'inventeur de l'agriculture. [2]

(*mm*) Pag. 116.

L'histoire du genre humain ne présente pas d'événement plus important pour la multiplication de l'espèce humaine et sa civilisation, que l'invention de la charrue. On ne connoît pas le peuple à qui les hommes doivent ce bienfait : les bas-reliefs d'Eléthya établissent en faveur des Egyptiens une présomption bien forte : on y voit l'origine de la charrue et ses perfectionnemens, et les instrumens aratoires y sont en parfaite harmonie avec le sol de l'Egypte. La figure de la houe, surtout se reproduit souvent dans les antiquités égyptiennes; elle a été gravée sur une foule de monumens, sur les obélisques et sur les plus grands édifices : plusieurs divinités la portent comme un de leurs attributs. On en trouve souvent

(1) *Hymn. ad Cer.*, v. 234. — (2) Pausanias, lib. II, cap. 14.

de petits modèles en bois, déposés dans les tombeaux à côté des momies; enfin cette image est fréquemment employée dans la langue hiéroglyphique comme symbole du labourage; la houe a été le germe de la charrue.

(*nn*) Pag. 122.

On a donné diverses étymologies au mot Cérès. Fulgence prétend qu'en grec le mot *Cérès* sigifie *joie*; c'est pourquoi on a donné ce nom à la déesse qui produit le bled, parce qu'elle apporte la joie aux mortels en leur donnant cette production. Quant au mot *Déméter*, Platon, dans le Cratyle, le fait dériver de deux mots grecs qui signifient *Mater Dans*, parce qu'elle donne les alimens aux mortels. Orphée et d'autres poètes appellent Cérès et Proserpine *Deo*, du verbe δεῖν, id est, *invenire*, parce qu'elle a trouvé nos alimens. Servius donne au mot *Cérès* la même étymologie.

Les poètes latins ont souvent appelé Cérès *Flava*, à cause de la couleur des moissons mûres. Virgile l'appelle *Rubicunda:*

At Rubicunda Ceres medio succiditur æstu.

Les Athéniens l'appeloient *Anesidora Demeter*, c'est-à-dire, *Mater frugifera*. Les poètes latins, et surtout Ovide, ont transporté dans leurs vers ce mot *anesidore*, et donnent ce titre à Cérès.

On lui donnoit aussi les noms de *Zeidoros* et de *Biodoros* (1); ces noms étoient tirés des dons propres à entretenir la vie que l'on tenoit de cette déesse. Le mot *Zeidoros* dérivoit du nom de la meilleure espèce de froment, que l'on appeloit *Zeia* chez les Grecs; c'est pourquoi les auteurs latins ont rendu ce mot par *fecunda*. On appeloit aussi Cérès *Pheresbios, a ferenda vita*: du reste tous ces noms convenoient à la terre, et Homère les lui a donnés.

(1) Artemid., *de Interp. Somn.*, lib. II.

Hésiode, dans sa Théogonie, l'appelle *Polyphorbe Demeter*, et son scholiaste remarque que ce poète l'appelle Polyphorbe, parce qu'elle nourrit tout.

Les Cnidiens appellent Cérès *Cyria*, id est, *vitæ domina.*

A Sparte; Cérès étoit adorée sous le nom d'Epipolla; à Corinthe, sous celui d'Epoisadès, id est, *quæ rem domesticam curet.*

Elle fut nommée *Eualosia*, parce qu'elle remplissoit les granges; *Alois Demeter*, c'est de là que la fête des cultivateurs a été appelée Aloënne. *Aliteria*, parce que dans les temps de famine elle veilloit à ce que les meûniers ne volassent pas la farine.

On l'appeloit Ompnia, nourrice.

En Sicile on l'appela *Sito*, qui signifie nourriture, froment, *quod frumenti et fertilitatis potestatem haberet* (1).

Il y avoit dans la Béotie un bourg situé au pied du mont Cythéron, dans la région Parasopie, où l'on faisoit des pains excellens, à la confection desquels on apportoit beaucoup de soins. On y adoroit Cérès sous le nom de *Megalarte* et de *Megalomaze*, id est, *Magnos Panes*, *Magnas Mazas habentis.* (2)

Cérès, adorée sous le nom de Chloé (Florida), avoit à Athènes un temple appelé Chloeïa, qui étoit situé près la citadelle. Au commencement du printemps, en Sicile, les cultivateurs célébroient des fêtes en l'honneur de Cérès-Chloé, dans le temple Draxon, d'où ils étoient appelés Draxontes. Ces fêtes se célébroient à Athènes le six du mois thargélion, qui correspond à notre mois d'avril : on immoloit un belier (3).

(*oo*) Pag. 123.

Les Grecs n'adoptèrent pas la coutume des Egyptiens, qui ne permettoient à aucune femme de remplir les fonctions du

(1) Ælian., *Var. hist.*, lib. I. — (2) Eustath., *Com. in Iliad.*, lib. II, T. II, p. 531. — (3) Schol. Sophocl., *ad OEdip.*

sacerdoce[1]. Cérès et Proserpine eurent, comme les autres divinités, des prêtresses en Grèce : leurs prêtresses, appelées Mélisses, sont regardées par quelques auteurs comme les compagnes fidèles de Cérès et de sa fille Proserpine qui, selon le scholiaste de Théocrite, étoit surnommée Mélitode par antiphrase, ou bien, ajoute ce scholiaste, parce que ses compagnes et sa mère portent le nom de Mélisses ou Abeilles[2]. Suivant le scholiaste de Pindare (*in Pyth.*), ces prêtresses s'appeloient Mélisses à cause de leur chasteté, ce mot grec signifiant *abeille*, et l'abeille étant parmi les Anciens le symbole de la chasteté :

> *Quod nec concubitu indulgent, nec corpore segnes*
> *In Venerem solvent......* (*Georg.*, lib. IV, v. 198.)

Porphyre prétend que les Mélisses étoient proprement consacrées au culte de Cérès Chthonienne ou infernale; leur nom et l'épithète de Mélitode donnée à Proserpine, seroient, dans l'opinion de cet écrivain, dérivés de *méli*, miel[3]. Le miel étoit le symbole de la mort chez les Anciens, comme le fiel étoit celui de la vie : on offroit du miel aux dieux infernaux[4], et on s'en servoit dans l'évocation des ames des morts[5]. On donna aux prêtresses de Proserpine le nom générique de Thysiades, comme on donnoit celui de Mélisses aux prêtresses de Cérès.[6]

(*pp*) Pag. 124.

« Offre chaque année, dit Virgile[7], un sacrifice à Cérès, sur la verdure nouvelle, lorsque l'hiver est sur son déclin et

(1) Herod., lib. II, cap. 35. — (2) Schol. Théocr., *Idyll.* XV, v. 94. — (3) Porphyr., *de antr. Nympharum*, cap. 18. — (4) Euripid., *Iphigen. in Taurid.*, v. 65. — (5) Niceph. Greg., *ad Synes. de Insomniis*, p. 402. — (6) Schol. Pindar., *Pyth.*, Od. IV, v. 104. — Callim., *Hymn. in Apoll.*, v. 110. — Hesychius, v. Θυιάδες. — (7) Virg., *Georg.*, lib. I, v. 338.

fait place au printemps. Alors, que toute la troupe champêtre se rassemble avec toi pour adorer Cérès; fais-lui toi-même des libations de vin, de miel et de lait. Que trois fois l'heureuse victime se promène autour de la moisson naissante; que tous les compagnons de tes travaux formant un choeur, l'accompagnent en triomphe; qu'ils appellent Cérès par leurs cris, et et qu'aucun moissonneur ne mette la faucille dans tes bleds mûrs, qu'il n'ait sauté sur la pelouse, la couronne de chêne sur la tête, et chanté des airs rustiques en l'honneur de Cérès. »

Il n'étoit donc pas contraire à la religion d'offrir des libations de vin à Cérès, et le passage de l'Aululaire de Plaute ne paroîtra pas contraire à celui de Virgile, si l'on réfléchit que l'un parle d'un simple sacrifice et des fêtes ordinaires de Cérès, tandis que Plaute parle de ses noces, qui n'étoient autre chose que les *inferiæ nuptiæ orci.*

(*qq*) Pag. 137.

Les Egyptiens avoient consacré l'étoile Sirius ou Sothis à Isis ou à la nature féconde. Le débordement du Nil étoit toujours précédé d'un vent étésien qui, soufflant du nord au sud, vers le temps du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, poussoit les nuages vers le midi et les amassoit dans l'Ethiopie, ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, et portoit ensuite l'inondation dans toute l'Égypte. La sortie du fleuve hors de ses limites arrivoit quelques jours plus tôt ou plus tard lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin, les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés et plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons; mais comme elles sont fort petites, on ne les démêle qu'avec peine. Ainsi elles étoient peu propres à servir de règle au peuple. A côté d'elles, quoique assez loin de la bande du zodiaque, vers le sud, et quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur

l'horizon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel; elle paroît un peu de temps avant le lever du soleil qui, depuis un mois ou deux, l'avoit presque rendu invisible. Les Egyptiens choisirent le lever ou la vue de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion, et des commencemens de l'inondation. Comme elle n'étoit en vue que très peu de temps sur l'horizon, vers le lever de l'aurore qui, en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la fait bientôt disparoître; cette étoile ne sembloit se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour les Egyptiens ce que le chien fidèle fait pour chaque famille; c'est pourquoi ils lui donnèrent des noms qui avoient un rapport naturel au bienfait qu'ils en recevoient, Thoth, Anubis, Sirius, Sothis, etc.

« Au-dessous du soleil, dit Pline [1], roule une grande étoile, » dont le cours alternatif a quelque chose de vague, et dont » les surnoms même font connoître qu'elle affecte de supplanter » tantôt le soleil, tantôt la lune. En effet, à l'orient sous le nom » de *Lucifer*, telle qu'un autre soleil, elle préside au matin et » prend les devants du jour; cette même planète, au cou- » chant, prend le nom de *Vesper*, c'est-à-dire, de lumière » tardive, attendu qu'elle prolonge le jour et fait l'office de la » lune. Pythagore de Samos observa le premier cette double » fonction de cet astre: déjà plus grande que toutes les autres » planètes (erreur de Pline, Jupiter est la plus grande des » planètes), elle les surpasse encore par l'éclat de sa lumière; » elle seule, entre toutes les étoiles, rend de l'ombre, c'est à » qui des dieux lui donnera son nom; c'est pourquoi les uns » la nomment Junon, d'autres Vénus, ceux-ci Isis, ceux- » là la mère des dieux. C'est par elle que tout s'engendre sur » la terre; car, à son double lever, soit à la droite, soit à la » gauche de l'horizon, non-seulement elle féconde les produc-

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. II, cap. 8.

» tions de la terre, mais encore elle provoque la génération de » tout ce qui respire. »

Le commentateur de Pline s'exprime ainsi : *Mater deum apud Romanos natura rerum est vel per se, vel per Veneris stellam, cujus mirifica quædam vis est, magnos excelsosque animos existimata gignere, quales sunt principes viri ac feminæ.*

(*rr*) Pag. 144.

On trouve, dit Shaw[1], dans les catacombes de Sacarra, de petites images de terre cuite, semblables pour la forme aux caisses des momies. Ces figures sont rangées autour du piédestal de chaque caisse de momie, comme si c'étoit autant de génies gardiens. Les différens attributs de ces figures pourroient faire croire que c'est l'Isis *Averrunca*, ou l'Isis qui chasse les mauvais génies. Le P. Kircker remarque que l'espèce de triangle que ces figures tiennent ordinairement de la main droite, est un monogramme composé des initiales des deux mots *Agatho-Demon*, Bon Génie[2]. Toutes ces petites figures de terre cuite qui sont répandues en grand nombre dans les différens cabinets d'antiquité, représentent donc Isis, cette divinité puissante qui fouloit aux pieds le Tartare, et qui écartoit les génies malfaisans.

Le P. Montfaucon[3] s'exprime ainsi sur ce sujet : « On » trouve dans les tombeaux des Egyptiens un grand nombre » de statues de dieux avec les attributs de la divinité, et » emmaillotés comme les momies. C'est apparemment comme » dieux mânes que les Egyptiens enterroient leurs dieux avec » leurs morts; on gardoit aussi dans les maisons ces petites » statues comme dieux pénates ou lares. »

(1) *Voyage dans la Barbarie et le Levant*, T. II, p. 159. — (2) *Œdip. Ægypt.*, T. III, p. 490. — (3) Montfaucon, *Ant. expl.*, T. II, p. 280.

(*ss*) Pag. 144.

Les pythagoriciens ont rapporté à leur système sur le nombre lunaire la triple Hécate : *Ternarium numerum perfectum summo deo adsignant, a quo initium et medium et finis est*[1]. C'est pourquoi ils ont invoqué les trois têtes de Diane, les triples carreaux de Jupiter, le trident de Neptune, le chien à trois têtes de Pluton, les trois Parques, les trois Furies, les trois nuits d'Hercule, les trois Grâces, les Muses, qui ne furent d'abord qu'au nombre de trois, et ensuite trois fois trois.

Servius[2] rapporte une autre opinion sur le nom de *Triformis* donné à Hécate : *Nonnulli eamdem Lucinam, Dianam, Hecaten appellant, ideo quia uni deæ tres adsignant potestates, nascendi, valendi, moriendi : et quidem nascendi Lucinam deam esse dicunt, valendi Dianam, moriendi Hecaten ; ob quam triplicem potestatem, triformem eam triplicemque finxerunt ; cujus in triviis templa ideo struxerunt.* Quelques-uns ont vu dans cette idée l'origine des trois Parques, dont l'une préside à la naissance, l'autre à la vie, et la troisième à la mort.

(*tt*) Pag. 146.

On a tiré l'étymologie du nom d'Hécate du mot grec ἕκας, c'est-à-dire, qui répand au loin ses rayons, par allusion au séjour qu'elle habite; ἕκας signifie *loin*. Servius propose différentes étymologies de ce nom : il le dérive du mot ἑκατὸν, *cent*, à cause des pouvoirs multipliés de cette déesse[3]. Selon d'autres mythologues qui admettent cette interprétation de Servius, elle étoit ainsi nommée parce que, comme Proserpine, elle étoit le symbole de la multiplication des grains[4].

(1) Servius, *in Eccl.* VIII. — (2) Servius, *ad Æneid.* — (3) Servius, *in Æneid.*, IV, v. 510, 511. — (4) Fulgent., *Mythol.*, lib. I, cap. 9.

On a encore cherché l'étymologie de ce nom dans la langue hébraïque [1]; M. Silvestre de Sacy pense que le mot ἑκάτη est une altération de ἡ κάτω, *inferna dea.*

(*uu*) Pag. 153.

Le nom d'Empusa est donné en général à un spectre infernal : *Spectrum seu phasma sub specie dæmonis ab Hecate immissum, et, ut nonnulli putant, uno pede utens* [2]. Aristophane présente Empusa sous d'autres formes : il dit qu'il avoit le visage éclatant de lumière, et une cuisse d'airain [3]. On lit dans le Traité *de Saltatt.* par Lucien : *Videbis igitur ipsos, eodem in tempore, subito in aliam transmutari speciem, atque ipsum referre Proteum*, et il cite pour exemple *Empusa.* L'auteur de l'*Etymologicum magnum* semble indiquer que l'Empusa figuroit au nombre des objets effrayans qui étoient exposés aux regards des initiés. Le même écrivain nous apprend que ce spectre étoit encore nommé *Onocole* : ce nom est synonyme de ὀνόσκελος, qui a une cuisse d'âne, dont il avoit aussi le pied. Le plus souvent ce fantôme paroissoit sous la forme d'une femme : Aristophane et Eustathe disent que c'étoit Hécate elle-même.

(*vv*) Pag. 157.

Les antiquités d'Herculanum [4] nous ont donné une superbe statue de la Fortune : elle tient le gouvernail et la corne d'abondance, elle a sur la tête un groupe de symboles qui appartiennent tous à Isis, le lotos, le pennis, le calathus, le modius, le globe; elle a la robe dentelée et les bracelets en forme de serpens.

(1) Clerc, *Theogon. Hesiod.*, *ad vers.* 114. = (2) Hesychius, lib. V. = (3) Aristoph., *Ran.*, v. 296, 297. = (4) Bronz., *Antich. d'Ercol.*, T. II, p. 97.

Bupalus passe pour avoir fait le premier une statue de la Fortune pour les habitans de Smyrne, elle soutenoit le pôle sur sa tête et tenoit une corne d'abondance : Pindare l'appelle Phérépole, qui porte le pôle.

Le vingt-huitième tableau des antiquités d'Herculanum présente cinq Fortunes ; la première porte sur sa tête une tour carrée. Une médaille ancienne présente également la Bonne Fortune, génie de la ville de Nicée, avec une tour carrée, et cette exergue : ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ ΝΙΚΑΙΣΩΝ. Il en est de même d'autres médailles d'Antioche, de Smyrne et de Beryte. Les autres Fortunes du vingt-huitième tableau d'Herculanum se distinguent par la tour, le modius, la corne d'abondance, le gouvernail, la couronne radiale et la patère. Les Grecs appeloient la Fortune Τυχὴ ; cependant Homère ne s'est jamais servi de ce mot, quoiqu'il ait souvent l'occasion de l'employer.[1]

(*xx*) Pag. 159.

Le sistre étoit le symbole du mouvement. Les Egyptiens disoient que les sons de cet instrument éloignoient et mettoient en fuite Typhon, c'est-à-dire, que comme le principe de corruption arrête et enchaîne le cours de la nature, au contraire la cause génératrice, par le moyen du mouvement, lui rend sa liberté et sa première vigueur. La partie supérieure du sistre est d'une forme convexe, et sa circonférence contient quatre lames de métal que l'on frappe. Au sommet de la convexité du sistre est la figure d'un chat à face humaine ; au bas de l'instrument et au-dessous des lames de métal, on voit d'un côté la figure d'Isis et de l'autre celle de Nephtys : ces deux figures sont symboliques et désignent la génération et la corruption. Le chat est l'emblême de la lune[2] : sur la bande de la Table Isiaque, on remarque une chatte, animal consacré à

(1) *Antich. d'Ercol., ibid.*, Tav. XXVIII, p. 107. — (2) Plut., *de Isid. et Osir.*

Isis, avec le sistre et les testicules d'Osiris, qui ne laissent aucun doute sur cet emblême de la fécondité.

Le sistre étoit non-seulement l'emblême du mouvement et de la production des choses, mais encore, suivant Servius, de la crue et de la retraite des eaux du Nil.

Isis est Dæmon Ægypti, qui per sistri motum, quod gerit in dextra, Nili accessus recessusque significat. (1)

(*yy*) Pag. 159.

Le lotos étoit non-seulement le symbole de la divinité chez les Egyptiens, mais il étoit l'ornement des rois, des reines, des héros et des magistrats : il jouoit en Egypte le même rôle que le laurier dans la Grèce et chez les Romains. (2)

(*aaa*) Pag. 159.

Osiris portoit quelquefois sur la tête des feuilles de palmier blanc, auxquelles on avoit donné le nom de rayon. Les initiés d'Isis en portoient à la main, suivant Apulée ; les Egyptiens employoient beaucoup ces feuilles de palmier; ils en faisoient des corbeilles et toutes sortes d'ustensiles. Cet emploi du palmier est dû aux plus anciens prêtres de l'Egypte, qui, comme le rapporte Chérémon, couchoient sur des lits qu'ils se faisoient avec des feuilles de palmier (3). Apulée donne à Isis des sandales faites de feuilles de palmier : aussi le palmier étoit-il un arbre sacré et fameux par ses attributs mystiques; les prêtres Egyptiens l'appeloient *Baïs*, nom qu'Horus Apollo donne à l'ame. Les feuilles composant la couronne d'Isis étoient souvent de feuilles de musa, espèce d'arbre fort commun aux environs de Damiette, que Théophraste a mis dans la classe

(1) Servius, *in Æneid.*, Virg., lib. VII, v. 696. = (2) *Antich. d'Ercol. Pitt.*, T. I, p. 260, n° 18. = (3) Ciaconius, *in Notis apud Porphyr.*, lib. IV, *de Abstinentia*.

des palmiers. Suivant Horus Apollo [1], cet arbre poussoit une branche à chaque lunaison : les Egyptiens l'employoient dans leur écriture hiéroglyphique, et ses feuilles entroient dans la parure d'Isis, la même que la lune.

(*bbb*) Pag. 159.

Les Grecs transportèrent dans le récit des aventures de la mère des dieux l'histoire de la tige d'Erica, qui appartient à l'histoire d'Isis ; c'est par allusion à ce trait mythologique qu'on abattoit tous les ans le pin aux fêtes de cette divinité. Dans les cérémonies mystérieuses de Proserpine, cet arbre devenoit la statue de la déesse ; on la brûloit au bout de quarante jours, qui se passoient dans la plus grande tristesse [2].

(*ccc*) Pag. 159.

L'ibis fut consacré à Isis à cause de son utilité ; il détruit les serpens qui viennent des déserts de l'Arabie inonder l'Egypte : les Egyptiens lui ont aussi trouvé un grand nombre de rapports avec la lune. L'ibis aime tellement l'eau pure, que les prêtres se servoient pour se purifier, sans autre précaution, de l'eau dont avoit bu l'ibis, parce que sa pureté étoit prouvée par ce fait même.

(*ddd*) Pag. 159.

La huppe, que l'on rencontre si souvent dans les monumens religieux des Egyptiens, étoit chez ce peuple le symbole des bienfaits reçus et de la reconnoissance qu'ils doivent inspirer; c'est pourquoi Horus Apollo dit qu'elle étoit l'insigne et l'ornement des sceptres et des dieux : *Unde et divinorum scep-*

(1) Hor. Apoll., *Hieroglyph.*, lib, I, cap. 23. = (2) Tatian., *ad Græcos*, § 16.—Arnob., *advers. Gentes*, lib. V, p. 167.

trorum upupa insigne atque ornamentum apud eos solet[1]. La huppe revenoit tous les ans avec les vents étésiens, manger les vers et les insectes qui endommageoient les moissons d'Egypte.

(*eee*) Pag. 160.

Dans la Table Isiaque et dans un grand nombre de monumens égyptiens, Isis paroît avec un oiseau sur la tête : souvent ses ailes déployées accompagnent la chevelure de la déesse ; au-dessus de l'oiseau l'on voit souvent une couronne de feuilles de musa, espèce de palmier, du milieu de laquelle s'élève deux cornes qui embrassent le disque de la lune. Kircker et Pignorius[2] ont cru que c'étoit la poule de Numidie, dont la dépouille étoit une coiffure particulière aux reines d'Egypte[3], ou la poule pintade qui, par la diversité de ses couleurs, étoit regardée comme le symbole de la variété des productions de la nature.

La fécondité d'Isis, de Vénus, et de toutes les déesses mères, fut exprimée sous la forme d'une poule avec ses petits, ou sous celle d'une colombe ; les poules étoient consacrées à Latone (Ælian.). Les Babyloniens adoroient Vénus sous le simulacre de la Gallina céleste avec ses petits : les médailles des Mamertins et des Selinuntiens présentent d'un côté une poule avec une feuille de pivoine, plante consacrée à Vénus, et de l'autre la corne du taureau.

(*fff*) Pag. 160.

Isis est souvent accompagnée du cynocéphale debout, qui étoit non-seulement le symbole de la puissance divine, mais celui de la lune dont il porte le cercle sur la tête[4] ; suivant

(1) Hor. Apoll., *Hieroglyph.*, lib. I, cap. 55. = (2) Kirck., *Œdip. Ægypt.*, T. I, p. 91.—Pignorius, *de Mens. Isiac.*, p. 43. = (3) Caylus, *Antiq. Ægypt.*, T. I, p. 5. = (4) Prudent, *contrà Symm.*, lib. II, v. 286.

Horus Apollo, il étoit l'emblême de la conjonction du soleil et de la lune[1]; dans la Table Isiaque, on voit Isis avec la tête du cynocéphale : cet animal qu'Aristote, Pline et Solin rangent dans la classe des singes, étoit un des objets du culte des Egyptiens. Il étoit adoré à Hermopolis; Strabon attribue particulièrement cette superstition aux habitans de Memphis. Dans la Table d'Isis il y a deux figures de cynocéphale, une en présence de laquelle Anubis lui-même paroît en posture de suppliant, et une autre où cet animal est représenté debout, avec un globe sur la tête, caractère connu de la puissance et de la divinité; cette superstition subsiste encore dans beaucoup de pays, et surtout dans l'Inde. Les Phéniciens donnoient souvent à leurs dieux Patæques la représentation de ces cynocéphales, et les plaçoient sur la proue de leurs vaisseaux : l'histoire de Vulcain nous apprend qu'il avoit été nourri, élevé, allaité par ces cynocéphales, et qu'il leur devoit toute son éducation. Minutius Félix et Tertullien appellent le cynocéphale, Mercure.

La Table Isiaque présente encore Isis avec la tête du lion: Jablonski prétend que c'est aussi le symbole de la conjonction de la lune avec le soleil, puisque le lion est l'emblême de la force et de la puissance solaire, et qu'Isis est la lune.[2]

(*ggg*) Pag. 166.

Lès Egyptiens prétendoient qu'Erechthée, roi d'Athènes, étoit Egyptien d'origine : ils ajoutoient qu'une grande famine désolant toute la terre, excepté l'Egypte, qui en fut exempte par la bonté de son territoire, Erechthée, qui avoit déjà quelques liaisons avec les Athéniens, leur porta des bleds, et que les Athéniens le firent roi en reconnoissance de ce bienfait. Ayant accepté à ce titre, il leur enseigna les mystères de

(1) Hor. Apoll., *Hieroglyph.*, lib. I, cap. 14. = (2) Jablonski, *Opuscul.*, T. II, p. 241.

Cérès, tels qu'ils se pratiquoient en Egypte; c'est pourquoi on dit que Cérès étoit venue d'elle-même à Athènes, et on a placé à cette époque la découverte des bleds, et le commencement de l'agriculture qui avoit été seulement apportée d'Egypte à Athènes sous le nom de cette déesse [1]. Mais cette tradition est absolument contraire à celle des Athéniens, et surtout à l'histoire d'Eumolpe et à la guerre qu'Erechthée soutint contre lui, tradition donnée par Thucydide comme certaine. Les Athéniens disent avec bien plus de vraisemblance qu'il y eut une famine sous le roi Erechthée, ils ajoutent que Cérès vint dans l'Attique et leur fit donner du froment; ils conviennent que les mystères furent établis à Eleusis à cette époque, et que ces mystères sont absolument semblables à ceux de l'Egypte.

Euripide appelle l'Attique la terre d'Erechthée, parce que ce fut sous son règne que les Athéniens apprirent à semer le bled, et que les fêtes en l'honneur de Cérès furent établis. [2]

(*hhh*) Pag. 168.

Apulée, après l'oracle d'Isis qui lui avoit apparu en songe, ajoute : *Si oraculi venerabilis fine prolato* UNUM INVICTUM IN SE RECESSIT. Le traducteur français n'a pas senti la valeur de cette dernière partie de la phrase d'Apulée, lorsqu'il traduit, la déesse disparut. Il n'a pas rendu l'idée mystique que présente cette phrase; elle lui étoit cependant indiquée par l'ancien commentateur : *Cum enim hæc dea sit rerum natura parens, nusquam poterat recedere nisi in se ipsam.* C'est ainsi qu'Ovide a dit de la terre :

suumque
Retulit os in se. (Ovid., *Met.* II.)

(*jjj*) Pag. 168.

Cet attribut étoit commun à toutes les déesses mères : *Quæ*

[1] Diod. Sic., lib. I. — [2] Euripid., *Hyppol.*, act. IV, scen. 4.

ad vim illis, in omnia sublunaria, terram juxtà ac mare, tributam, referenda veniunt. Vénus présidoit à la mer, comme Isis, Cérès, Diane, Junon, etc. *Imperat hæc undis, nostrisque doloribus una* (*Mus., in Leandro.*); on lui avoit élevé un grand nombre de temples sur le bord de la mer [1]. On lit dans l'Anthologie une épigramme où Æximène dédie à Vénus une belle statue pour qu'elle soit la gardienne de la navigation : « La déesse, dit le poète Posidippe, accordera une » heureuse navigation à ceux qui l'invoqueront, et même au » fort de la tempête, elle adoucira les flots irrités [2] ». Ce fut un capitaine de vaisseau, nommé Callicrate, qui, après être échappé au danger d'une tempête, éleva le temple de Vénus sur le promontoire de Zéphyrium, entre Canope et Alexandrie. L'empire que Vénus avoit sur la mer lui fit donner le nom de *Marina* par Horace [3], et par Nonnus les épithètes de Thalassaïs, Eiualis, Bruxis, qui ont la même signification. Le nom de Salacia étoit commun à Vénus et à Amphitrite, elle portoit aussi le nom de Pélasgique comme Isis [4]. La fameuse Vénus sortant de la mer, si connue dans les arts sous le nom d'Anadyomène, présageoit une heureuse navigation, surtout aux navigateurs qui l'avoient vue en songe. En général Vénus étoit favorable aux marins et aux navigateurs [5]; elle présidoit aux ports, et étoit adorée par cette raison sous le nom de Limnésia [6]. Elle avoit à Hermione un temple sous le nom de *Pontia* et de *Limnésia*, c'est-à-dire, qui préside à la mer et aux ports. C'est pourquoi Philodème a dit dans l'Anthologie [7] :

Venus amans portuum, seu, stationi navium propitia,
Orgiorum amans, serva me Venus
Romanos jam ad portus, o domina.

(1) Pausan., lib. I, cap. 20, 21.—Strab., lib. 17, p. 1052.—(2) *Anthol. græc.*, p. 520. — (3) Horat., *Carmen*, lib. III, Od. VI. — (4) Reinesius, *Inscript.*, XCIII, cl. I, p. 127. — (5) Artem., lib. XI, cap. 35.—(6) Serv., *Æneid.*, lib. I, v. 720.— (7) *Antholog.*, lib. I, cap. 31, *Ep.* V.

Il y avoit sur le bord de la mer, dans le territoire d'Epidaure, une statue de Vénus ayant le visage tourné du côté des ondes. Le poète Anyte l'a célébrée par cette inscription : « Ce » lieu est consacré à Vénus, puisqu'elle se plaît à voir la mer » de dessus le rivage, afin de favoriser la navigation du nau» tonier. La mer, en voyant cette belle statue, craint de » s'irriter. » Vénus étoit appelé *Acræa*, lorsque ses temples étoient bâtis sur des promontoires : Junon étoit aussi connue sous ce nom, et Jupiter sous celui d'Acrios, qui vient du mot *ἄκρις*, *summitas*. A Cnide il y avoit un temple de Vénus *Euplœa*, c'est-à-dire, de l'heureuse navigation [1] ; la statue de la déesse étoit un ouvrage de Praxitèle [2]. A Bolos, habitation de pêcheurs sur le Bosphore de Thrace, elle avoit un temple où elle étoit adorée sous le nom de *Placida* ; ils croyoient qu'elle donnoit des vents favorables, et qu'elle les apaisoit lorsqu'ils étoient en fureur. Conon fit bâtir sur le bord de la mer à Aphrodisium, un des trois ports du Pirée, un temple à Vénus, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur la flotte de Lacédémone, auprès de Cnide, en Carie. [3]

(*kkk*) Pag. 172.

Chez les Germains, Isis étoit représentée sous la figure d'un vaisseau : *Signum ipsum Isidis in modum Liburnæ figuratum, docet advectam religionem* [4]. Les Germains regardoient comme indigne de la majesté des dieux, de leur donner aucune ressemblance humaine. [5]

(*lll*) Pag. 203.

Cicéron [6] distingue cinq Mercures. Voici comment il s'exprime sur le second : *Alter valentis et Phoronidis filius, is*

[1] Pausanias, lib. I, cap. 1. — [2] Clem. Alex., *Protrept.*, T. I, p. 47. — [3] Pausanias, *Attic.*, lib. I, cap., 2. — [4] Tacit., *de Mor. Germ.* — [5] Tacit., *ibid.* — [6] Cicer., *de Nat. Deor.*

qui sub terris habetur, idem Trophonius. On trouve entre Mercure et Trophonius quelques rapports, d'après lesquels Cicéron a pu établir l'identité de ces deux divinités. Trophonius étoit regardé par les Anciens comme une divinité chthonienne : son oracle à Lébadée étoit un des plus respectés de la Grèce. Dans son temple tout inspiroit la crainte, l'antre étoit encore plus affreux; ce qui en augmentoit beaucoup l'horreur, c'est qu'il y avoit peine de mort pour ceux qui osoient interroger ce dieu sans les préparations nécessaires, et les Anciens n'avoient pas d'expression de frayeur plus forte que la comparaison avec les initiés de Trophonius [1]. Mercure avoit un antre comme Trophonius. [2]

(*mmm*) Pag. 204.

Alcée dit que Mercure, dieu de l'adresse et de la vélocité, étoit l'échanson des dieux, et on lit dans Sapho ce passage : *Mixtum jam erat ambrosiæ poculum, Mercurius autem spem conceperat diis se illud ministraturum.* [3]

(*nnn*) Pag. 217.

Il y avoit dans les villes des lieux destinés à la promenade; on les appeloit *Agyiæ*.

Eustathe fait dériver le mot *Agyia* du verbe grec *agein*, *ducere*, conduire.

On appeloit agyiatides ou *famulæ viales*, des domestiques femelles qui se tenoient dans les vestibules des maisons ou sur le seuil de la porte, prêtes à faire les courses qui leur étoient ordonnées. [4]

Etienne de Byzance définit le mot *Agyæia*, *locus ostendens viam, quæ ducit in urbem.*

(1) Aristoph., *in Nubibus.* — (2) Orph., *de Lapillis.* — (3) Athen., lib. X, cap. 7. — (4) Eustath., *Com. Homer. in Iliad.*, T. II, p. 316.

Les chemins qui étoient dans l'enceinte des villes s'appeloient *Agyiæ*. Diane Trivia ou Hécate avoit aussi pouvoir sur les chemins. [1]

(*ooo*) Pag. 220.

Le nom d'Hermopolis a été donné à plusieurs villes d'Égypte ; Hermès ou Thoth, le Mercure égyptien, y étoit adoré en divers lieux pour les bienfaits sans nombre qu'on lui attribuoit : il avoit un temple à *Hermopolis Magna* dans l'Heptanomide *et à Hermopolis Parva* dans la partie occidentale de la basse Egypte. La ville d'Hermonthis au-dessus de Thèbes lui étoit consacrée.

(*ppp*) Pag. 225.

C'est le caractère distinctif le plus remarquable du climat de l'Egypte que la fécondité ou la stérilité des terres y dépende d'un seul phénomène. Partout ailleurs une foule de circonstances influent sur la fertilité et les productions du sol, elle n'est en Egypte que le résultat du débordement du Nil : les mêmes terres y sont fécondes ou stériles, suivant qu'elles ont participé au bienfait de ce débordement, ou qu'elles en ont été privées ; et comme la hauteur à laquelle le fleuve s'élève et par conséquent l'étendue du pays qu'il submerge, varient d'une année à l'autre, on est obligé tous les ans après la retraite des eaux, de mesurer la superficie des terres qui ont été inondées, parce qu'étant les seules susceptibles de culture, elles sont aussi les seules qui doivent acquitter la redevance des propriétaires, et les impôts que le gouvernement perçoit [2]. Ce qu'on pratique aujourd'hui en Egypte est la représentation fidèle de ce qu'on y a pratiqué dès les premiers temps de la civilisation de cette contrée : ses habitans forcés de renouveler périodiquement le mesurage de leurs terres, devinrent habiles

(1) Voir Zoëga, *de Obelisc.*, p. 210. — (2) Hérod., lib. II, cap. 109.

dans cet art, et ce fut chez eux que les autres peuples en puisèrent les premières notions; c'est pourquoi tous les témoignages de l'antiquité se réunissent pour attribuer aux Egyptiens l'invention de la géométrie, science dont le nom seul annonce qu'elle se réduisoit dans son origine aux opérations de l'arpentage. Parmi les livres hermétiques confiés à la garde des prêtres, et dont eux seuls avoient connoissance, il y en avoit deux consacrés à la description détaillée de l'Egypte et du cours du Nil [1] : c'étoit une espèce de cadastre dont ils étoient dépositaires. Les débordemens du Nil pouvoient, chaque année, confondre les propriétés en faisant disparoître une partie de leurs limites; le droit de conserver les registres qui contenoient la description de ces propriétés, étoit un des principaux privilèges de l'ordre sacerdotal. « Les prêtres, dit Diodore de Sicile, » font apprendre à leurs enfans surtout la géométrie et l'arithmétique; car comme le fleuve en se débordant tous les » ans, change souvent la face de la campagne et confond les » limites des héritages, il n'y a que des gens habiles dans l'art » d'arpenter et de mesurer les terres, qui en assignant à chacun ce qui lui appartient, puissent prévenir les procès qui » naîtroient continuellement entre les voisins. Ainsi l'arithmé- » tique leur sert non-seulement pour les spéculations de la » géométrie, mais encore pour les besoins de la société. [2] »

Lorsque l'Egypte eut été conquise, l'ordre sacerdotal perdit l'influence qu'il avoit eue auprès des anciens rois et dans le gouvernement [3]; cependant les conquérans furent intéressés à ménager ceux qui, employés dans les détails de l'administration du pays, en connoissoient toutes les ressources, et pouvoient seuls fournir les moyens d'asseoir et de lever les tributs. Ils durent au besoin qu'on avoit de leurs services de rester possesseurs de la description détaillée de l'Egypte, de

(1) S. Clem. Alex., lib. I, p. 566. = (2) Diod. Sic., lib. I, sect. 2. = (3) Herod., lib. III, cap. 5.—Diod. Sic., lib. I, sect. 11, cap. 35.—Strab., lib. XVII.

demeurer chargés d'observer chaque année les accroissemens du Nil, de mesurer les terres qui avoient été inondées, et de répartir sur ces terres à proportion de leur étendue, la masse des impôts et des relevances. Les fonctions d'arpenteur et et d'écrivains du fisc ayant été conservées dans les familles égyptiennes qui en étoient en possession depuis un temps immémorial, il se composa de ces familles une corporation de financiers qui n'étoit qu'un démembrement de la caste sacerdotale, et qui conserva ses attributions sous les princes étrangers, tandis que les prêtres qui se livroient à l'étude de l'astronomie et des sciences spéculatives, ne pouvant appliquer utilement ces sciences à l'accroissement du revenu du prince, perdoient successivement leurs richesses, leurs privilèges, et enfin l'intelligence de leur écriture sacrée. (1)

Sous les rois grecs, les registres où se trouvoient indiqués le nombre des villages de l'Egypte, l'étendue de leur territoire et la division des propriétés particulières, restèrent entre les mains de ceux des prêtres égyptiens qui faisoient les fonctions d'écrivains et d'arpenteurs, lesquels continuèrent en employant leurs anciens procédés d'asseoir l'impôt et d'en percevoir le produit. Lorsque les lois des empereurs de Constantinople eurent obligé tous les habitans de l'Egypte à embrasser le christianisme, les prêtres égyptiens qui se réduisoient alors à ceux dont les fonctions étoient utiles au gouvernement pour l'assiette et la perception de l'impôt, se conformèrent à ces lois; mais ils maintinrent dans une corporation qu'ils formèrent, leurs anciens procédés de mesurage. Après la conquête de l'Egypte par les Arabes, il ne fut rien changé à cet état de choses; les Arabes, les Mamelouks et les Turcs, trop occupés de guerre, et dédaignant les détails de l'administration intérieure, laissèrent les fonctions d'arpenteurs et d'écrivains entre les mains des Coptes: ceux-ci ont continué de les exercer en suivant les anciennes pratiques qu'ils maintiendront d'autant plus long-

(1) Strab., lib. XVII, p. 806.

temps que leur religion et leurs mœurs les éloignent de tous les usages qu'ils n'ont pas reçus de leurs pères. [1]

(*qqq*) Pag. 225.

La musique étoit au nombre des sciences sacrées, réservée en Egypte aux prêtres exclusivement; la qualité de chantre élevoit celui qui l'avoit acquise aux premières dignités sacerdotales, mais pour obtenir cette distinction il falloit que ce prêtre eût appris et sût par cœur deux des livres sacrés attribués à Mercure: l'un qui contenoit des hymnes en l'honneur des dieux, et l'autre où étoient renfermées des règles de conduite pour les rois. Dans les grandes solennités ce chantre étoit à la tête des dignitaires du collège sacerdotal; il portoit pour marque distinctive de sa dignité un des symboles de la musique.

(*rrr*) Pag. 226.

L'hiérogrammate, dit Saint-Clément d'Alexandrie, est obligé de connoître les hiéroglyphes, la géographie, le mouvement du soleil, de la lune et des cinq planètes, la chorographie de l'Egypte, le cours du Nil, la description des temples et des lieux consacrés, des mesures et de toutes les choses qui servent à l'usage des temples. [2]

(*sss*) Pag. 239.

A Rome il y avoit un Mercure *Malevolus*, parce que deux statues qu'il avoit dans les places des marchands, étoient placées de manière qu'il ne regardoit dans aucune boutique. Cette dénomination est dûe à l'opinion de tous les peuples anciens que les regards des dieux marquoient leur faveur et

(1) *Descript. d'Egypt.*, *Mémoire sur les mesures agraires des anciens Egyptiens*, par M. Girard. — (2) Clem. Alex., *Strom.*, cap. IV.

leur protection ; dans le prophète Jérémie, Dieu dit : *Abscondens faciem meam a civitate hac, propter omnem malitiam eorum.* (1)

(*ttt*) Pag. 241.

Le Clerc dérive Hermès du mot hébreu *Haram*, tromper, être fin et rusé : il signifie aussi amasser, le mot Mercure chez les Latins faisoit principalement allusion au mot *mercis*, *marchandise* ; marc, merc, dans les langues de l'Occident, signifie hauteur, élévation, borne, frontière. Mercure, selon M. de Valois, est l'ancien nom de Montmartre ; Hermas en grec signifie, une pierre, selon Hésychius. Pausanias parle de grandes pierres rassemblées dans un gymnase, et nommées ἕρμαι (2). Il signifioit aussi une borne, selon Hésychius et tout ce qui arrête, comme *horem* en hébreu.

(*uuu*) Pag. 254.

Aristide (3), parlant des Hermathènes, ou de la réunion du culte de Minerve et de Mercure, dit que Minerve présidoit aux combats de la lutte, et qu'elle en conduisoit les Athlètes comme Mercure ; qu'elle présidoit aussi au commerce. Les Hermès qu'Athénée (4) remarque avoir été placés à Athènes, au lieu où se célébroient les Panathénées, étoient indubitablement des Hermathènes : Minerve étoit adorée dans les gymnases, comme la protectrice de ces jeux, et on y plaçoit des Hermathènes.

Cicéron dit que les Hermathènes étoient placés dans les bibliothèques comme ornement.

(1) Jérém., 33, 5. — (2) Pausan., lib. I, cap. 17. — (3) Aristid., *Elog. Athen.*, p. 26. — (4) Athen., *Deipnos*, lib IV.



NOTES.

QUATRIÈME SECTION.

(a) Pag. 275.

Le but de ces pratiques religieuses étoit de conserver à l'ame le libre exercice de son intelligence; tout est lié dans l'homme, si l'ame agit sur le corps, le corps agit aussi puissamment sur l'ame, et il faut convenir que nos passions sont toujours le résultat de notre organisation et de l'état habituel du corps; le genre de vie que l'on mène, influe plus ou moins sur l'habitude de l'ame, et lui donne plus ou moins de facilité, pour pratiquer les vertus, qui en général tiennent beaucoup du tempérament, mais l'abus de ce principe peut jeter dans des excès contraires à ceux que l'ont veut éviter et qui ne sont pas moins funestes qu'eux. Celui qui veut maintenir le calme de sa raison doit préférer un genre de vie sobre, réglé, et n'obéir qu'à ses besoins plutôt qu'aux attraits de la volupté, accorder aux puissances de l'ame plus qu'à celles du corps et éviter tout ce qui peut multiplier ses besoins et irriter ses désirs; voilà ce qu'une sage philosophie nous prescrit et à quoi elle doit se borner. Mais on a cherché une prétendue perfection dans l'excès des abstinences; Pythagore disoit : *Il ne faut nullement négliger la santé du corps. On doit lui donner avec mesure le boire et le manger, et les exercices dont il a besoin : j'appelle mesure, ce qui l'incommodera pas*[1]. Mais l'esprit de mysticité faisoit croire qu'avec ces austérités, on parvenoit à contempler plus aisément le premier dieu, le dieu intellectuel[2] : on croyoit écarter ainsi tous les nuages que la matière peut répandre sur l'ame, la partie

(1) *Vers dorés*, XXXIII, XXXIV, XXXV. = (2) Plut., *de Isid. et Osir.*, p. 391.

divine de l'homme qu'Horace appelle *divinæ particulam auræ*, Virgile, *auræ simplicis ignem*, *l'ochema* ou le véhicule de l'intelligence; théorie mystérieuse sur laquelle on peut consulter Hiéroclès dans son commentaire sur les vers dorés de Pythagore [1], théorie qui étoit fondée sur ce principe, que ce qui est impur ne pouvant se réunir à ce qui est pur, il est nécessaire que l'ame soit dégagée de la matière, pour qu'elle puisse soutenir la communication avec les êtres purs auxquels elle doit se réunir. Car, dit Hiéroclès, la tendance qu'ont les différens êtres à s'unir entr'eux, est toujours fondée sur l'analogie de leur nature; la dissemblance au contraire, sépare ceux qui semblent être plus voisins : c'est de ce principe qui se retrouve chez tous les Platoniciens, que l'on partit pour enseigner aux hommes que le plus sûr moyen de plaire aux dieux et de s'en rapprocher, étoit de mettre entr'eux et soi la plus grande ressemblance possible, et d'imiter leur nature incorporelle.

(*b*) Pag. 277.

Saint-Augustin nous a conservé un passage de Cicéron, dans lequel cet orateur philosophe regarde le péché originel des ames dans le monde supérieur, et leur incarcération ici-bas, comme faisant partie des dogmes enseignés dans les anciens mystères [2]. Le péché dont s'étoient rendues coupables, ces ames dans la vie supérieure, c'est la concupiscence de la matière, c'est le désir de connoître le monde sublunaire, où le bien et le mal se trouvent mélangés, c'est d'avoir voulu y descendre par la génération. Suivant la doctrine platonicienne, lorsque l'ame est entraînée vers le corps, dès le premier instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle com-

(1) Hiéroclès, p. 293, *ad vers.* 67. — *Bibl. des philosoph.*, T. I, p. 68, 124, 130.—T. II, p. 109, 202. — (2) Saint-August., *advers. Pelasg.*, lib. IV.—*Frag. Cicer. opera*, ed. d'Olivet, T. VIII, p. 577.

mence à éprouver le désordre régnant dans la matière qui s'unit à sa substance ; c'est ce que l'on trouve dans le Phédon de Platon, lorsqu'il nous peint l'ame chancelante et prise d'une nouvelle ivresse qui la fait tomber vers le corps. Nous avons, dit Macrobe, un symbole de cette ivresse mystérieuse dans la coupe de Bacchus : c'est là que l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser insensiblement dans les ames [1]. On trouve la même idée philosophique dans Platon, qui fait partir les ames d'un endroit lumineux ; elles s'assemblent dans les champs de l'oubli pour y boire l'eau du fleuve Amélès [2]. Cette fiction n'a pas échappé à Virgile [3] : si les ames, continue Macrobe, portoient jusque dans les corps, la connoissance qu'elles avoient acquise des choses divines, dans leur séjour aux cieux, il n'y auroit jamais entre les hommes de partage d'opinion sur la divinité ; mais les unes oublient plus, les autres moins.

L'opinion que les ames étoient exilées sur la terre, parce qu'elles avoient péché dans le ciel, est fort ancienne et fort commune, dit Beausobre. [4]

Toute cette théologie relative aux ames est très bien développée dans Macrobe et dans l'ouvrage de Porphyre sur l'Antre des nymphes. On y enseigne que la vie est un état malheureux, et que la mort est le terme de nos maux, puisqu'elle nous rend à la félicité primitive, lorsque nous avons vécu conformément aux principes de la justice. [5]

(c) Pag. 278.

Voici comment les philosophes éclectiques et Platon lui-même avoient spiritualisé l'ancienne doctrine sur les puis-

(1) Macrob., cap. 12, p. 49. — (2) Plat., *de leg.*, p. 621. — (3) Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 749. — (4) Beausobre, *Hist. du Manich.*, T. II, p. 7. — (5) Macrob., *Somm. Scip.*, lib. I, cap. 12, 13.—Porphyr., *de Antro nympharum*, p. 19.

sances de la nature, ils disoient que le premier Être est l'être plein et parfait; ce premier être parfait renferme trois choses: 1° Le bien qu'ils nomment Dieu, le père de l'ouvrier du monde, le père du verbe; 2° L'intelligence qu'ils nomment le *verbe*, *logos*, auquel ils attribuoient la production de toutes choses; 3° L'esprit ou la vie.

Le premier Etre n'ayant pu avoir d'autre motif, en produisant le monde que sa pure bonté, nous concevons Dieu sur la pure idée du bien et du bon, avant que de le concevoir comme producteur, ouvrier, verbe, intelligence, termes synonymes dans Platon; c'est pourquoi il appelle le bien, le père du verbe, et par là il justifie la prééminence qu'il accorde au bien sur l'intelligence. Plotin développe ce raisonnement dans ses six Ennéades où il nomme le bien, le père de l'intelligence; Porphyre expliquant dans son quatrième livre de l'histoire de la philosophie, la pensée de Platon: « Platon, dit-il, enseigne » que l'essence de Dieu procède jusqu'à trois hypostases; que » le dieu suprême est celui qu'il nomme le bien, que celui qui » est après lui ou le second est le producteur, et que la troi- » sième hypostase est le monde, son esprit, sa vie, la divinité » procédant jusque là. »

Tous les Platoniciens ont fait honneur de cette trinité à Platon leur maître, tous les SS. Pères la lui ont unanimement attribuée; elle est en effet textuellement exprimée dans ses ouvrages. « Vous avouerez, dit Socrate dans le Philèbe, que » l'ame et l'intelligence, qui sont le troisième et le second » de l'énigme, ont leur origine dans la nature de Jupiter. » Dans le même Philèbe, Platon parle distinctement du bien, de l'intelligence et de l'ame ou la vie; il y met le bien au-dessus de tout, c'est dans la nature du bien que l'intelligence et l'ame ont leur origine. Il dit que l'intelligence est inséparable de l'ame: *C'est cette intelligence ou le verbe très divin*, dit-il, *qui a fait et arrangé le monde*. Il établit la synonymie des termes *verbe et intelligence*. *L'intelligence ou le verbe*,

dit Platon, *est engendré de celui qui est la cause ou le principe de toutes choses.* Dans le sixième livre de la république, Socrate n'ose entreprendre de parler du *bien*, la première hypostase ineffable. « Mais je veux vous parler, dit-il, de » celui qui me paroît engendré du bien, et lui être très sem-» blable; parlez-nous de lui, lui dit-on, car vous nous » apprendrez ainsi ce que c'est que le père. Prenez donc bien » ma pensée, répond Socrate, touchant ce fils engendré du » même. » Platon dit dans l'Epinomis que l'homme heureux (c'est-à-dire, le philosophe et le vrai sage), attache d'abord son admiration sur le verbe très divin, qu'il connoît le père ou seigneur de l'ouvrier du monde : il veut que l'on jure par l'ouvrier du monde et par son père.

Platon a mêlé cette théologie dans tous ses dialogues; il ramène toujours à la contemplation du bien, de l'intelligence et de l'ame ou la vie. Le bien est le *premier, l'un parfaitement un, le même toujours le même, le beau, le parfait, l'utile, la fin de tout ce qui se fait, ce que toute ame poursuit, le roi de tout, le père de l'intelligence et de l'ame, le principe de toutes choses, l'ineffable.* L'intelligence est *dieu, le verbe très divin, le fils, l'idée, la cause, la sagesse, le chef, l'ouvrier de toutes choses, le second, le monde intelligible, l'être, elle a un père ineffable.* L'ame est *dieu, ayant son origine dans le principe de toutes choses, l'ame divine, l'ame du monde, la vertu, la vie, l'esprit, elle est répandue et infusée dans tout ce qui se meut, principe de tout mouvement, et ce que qu'on peut nommer le troisième.*

Le but de Plotin, dans ses six Ennéades, est non-seulement d'établir et d'éclaircir ce dogme de Platon par les seules lumières de la raison, mais aussi de prescrire à l'homme une méthode pour s'élever à la connoissance et à la découverte des trois hypostases en commençant par la troisième. Par la connoissance de l'ame particulière, de l'ame commune, de celle du grand corps qu'elle anime, et qui est tout ce monde sen-

sible, ame que nous voyons et sentons partout, nous parvenons à la connoissance de l'intelligence ou du verbe qui est le principe immédiat de cette ame, et l'exemplaire ou le modèle du monde. Par la connoissance du verbe ou de l'intelligence, nous nous convaincons qu'il ne peut pas être le premier principe, qu'il procède nécessairement de quelque chose, qu'il est engendré, qu'il a un père et que ce père est le bien, le très parfait et l'unité; il n'y a que ces trois principes dans l'ordre intelligible.

Plotin, après avoir déployé sur ces trois principes une métaphysique plus ou moins abstruse, dans les sept premiers chapitres du premier livre de la cinquième ennéade, remarque que cette doctrine est celle de l'antiquité, que c'est le vrai ternaire dont Platon étoit redevable à Parménide, que Pythagore, Anaxagore, Héraclite, Phérécyde et Aristote lui-même étoient dans les mêmes principes. Tous ces philosophes admettoient donc trois principes ou hypostases archiques sous diverses dénominations. C'est notre sainte trinité que Saint-Justin, Saint-Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Saint-Augustin et plusieurs autres pères de l'église ont vue dans les ouvrages de Platon. «On trouve, dit le P. Lafitau [1], » des vestiges des mystères de la Très Sainte Trinité dans » les mystères d'Isis, dans les ouvrages de Platon, dans les » religions des Indes, du Japon et des Mexicains : ceux qui » prétendent avoir une intelligence plus parfaite de la science » hiéroglyphique des Isiaques, croient y voir ce mystère compris sous divers symboles. »

Voici la différence qui existe entre la doctrine des philosophes anciens sur les trois hypostases et la doctrine des chrétiens sur la Trinité. Les anciens admettent une infériorité respective des trois hypostases; ils placent au-dessus de tout la première cause; ils veulent que ce soit quelque chose de fixe, d'immobile, et dans une inaction générale : c'est ce

(1) Lafitau, T. I, p. 9.

qu'ils nomment *le bien*. Ils ajoutent que de lui est faite l'intelligence qui devient parfaite par la contemplation du bien ; ils la nomment encore le second dieu, l'ouvrier du monde et celui qui est le plus proche du bien ; ils l'abaissent d'un degré, et ils lui donnent la seconde place au-dessous du premier. Ils mettent dans le troisième rang l'ame du monde qui n'est pas parfaite de son propre fonds, mais elle se perfectionne et se divinise par ses relations avec l'intelligence qui a une supériorité d'excellence sur elle.

Ainsi les théologiens du paganisme, après avoir établi qu'il n'y a qu'un seul dieu, tombent dans une trinité de dieux inégaux et leurs trois hypostases forment trois natures, c'est-à-dire, trois dieux.

Ce langage n'est pas celui de l'église, les trois hypostases ne sont pas trois natures ; et elle distingue entre la *substance* qui est une, et l'hypostase ou la personne qui est comme un attribut de la substance. Les nourrissons de l'église catholique, dit Saint-Epiphane [1], reconnoissent *que l'hypostase est autre que la nature ;* tandis que, comme le dit Proclus, les Platoniciens qui ont reconnu trois hypostases, ont reconnu trois dieux. [2]

Numenius nomme le premier, le père, dit Proclus : *le second l'ouvrier, le troisième l'ouvrage, car le monde est selon lui le troisième dieu.* Plotin prend formellement les trois hypostases pour trois natures ; car après avoir cité un passage du Parménide de Platon, il ajoute : *Par là on voit que Parménide tombe aussi d'accord des trois natures.* [3]

Voici comment Platon explique son divin ternaire dans le Parménide : *Un sans autre chose, un qui est plusieurs choses, un et plusieurs choses.* On voit qu'il mettoit par tout l'unité.

Tous les philosophes de l'antiquité ont reconnu un seul être qui a toujours été ; il y a eu trois manières générales d'envi-

(1) Epiph. Diacon., VIe act., IIe *Concil. Nic.*, an 787. — (2) Proclus, *in Tim.* — (3) Plotin, *Ennead.* V, lib. I, cap. 8.

ager cette unité de principes. 1° La divinité seule; mais l'idée de la divinité seule, agissant comme cause libre et produisant le monde par sa seule volonté, ne se trouve clairement exprimée que dans les principes du christianisme. 2° La matière seule, c'étoit l'opinion des écoles d'Epicure et de Straton, mais elle se bornoit à ces deux sortes de philosophes, elle a été généralement proscrite par l'antiquité, et on doit la regarder comme une hérésie dans la religion des anciens. 3° La divinité et la matière conçues comme un, dans un seul être, l'une regardée comme cause active et l'autre comme cause passive. Ce dernier système étoit celui des Orientaux, c'étoit aussi celui de presque tous les philosophes de l'antiquité, c'étoit la base de la croyance religieuse; c'est ce que la nature présente aux hommes lorsqu'ils commencent à généraliser leurs idées, et c'est le système qu'avoient adopté les théologiens et les législateurs qui avoient reçu leur croyance religieuse du spectacle que leur offroit la nature.

(*d*) Pag. 298.

Ces principes, qui n'ont été qu'indiqués par Socrate, et qui ont été malheureusement méconnus par la plupart des philosophes anciens et modernes, viennent d'être développés de nos jours dans des ouvrages qui se font remarquer surtout par la justesse des idées et un amour sincère de la vérité.

Il y a des vérités primitives de plusieurs sortes, dit M. Degerando [1] : ces vérités obtiennent un assentiment nécessaire, constant, universel, sans avoir besoin d'aucunes preuves, étant elles-mêmes plus évidentes que toutes les preuves. Les sciences mathématiques sont fondées entièrement sur des propositions métaphysiques de cette espèce : on peut, par exemple, affirmer d'avance que le tout est plus grand que sa

(1) *Hist. comparée des divers systèmes de philosophie.*

partie, avant que d'avoir comparé l'un à l'autre, et vérifié la proposition par le témoignage de nos sens.

Il y a des vérités primitives de fait, c'est l'expression de l'existence. Certains faits extérieurs servant d'objet à notre connoissance, et nous révélant l'existence et les propriétés des êtres qui nous sont étrangers, il s'ensuit que nous avons en nous non-seulement une intelligence qui nous donne ces connoissances extérieures, mais encore des lumières immédiates qui nous instruisent de l'existence même de cette intelligence et de ses propriétés; c'est ce phénomène de la conscience qui a été si complètement analysé par Locke, et trop négligé par ses successeurs.

Il y a aussi des sentimens moraux primitifs, qu'on ne peut ni décomposer ni démontrer.

Ces vérités primitives sont inhérentes à notre être. L'intelligence de l'homme ne peut exister sans connoître, et par conséquent sans la possession de quelques vérités.

Les facultés de l'esprit humain sont l'instrument qu'il applique à l'acquisition des connoissances, les idées sont les matériaux sur lesquels ces facultés s'exercent.

Nos idées sont dues à nos sensations, dont l'Ecole française a perfectionné la théorie. On reconnoît généralement d'après elle cinq ordres de sensations, qui ont leur source dans nos cinq sens, mais il y a certainement en nous un sixième ordre de sensation très distinct des cinq premiers. Ce sixième ordre se compose de sensations toutes intérieures, comme les divers genres de douleurs, de bien-être, soit au physique, soit au moral, elles surpassent les autres dans l'influence qu'elles exercent sur nos facultés morales.

Les opérations de l'intelligence peuvent être un sujet d'observation, aussi bien que les propriétés et les fonctions des corps organisés. L'expérience, la conscience et le sens intime, la connoissance des hommes, peuvent nous guider dans l'étude de ces phénomènes intérieurs, avec autant de sûreté que les

sens externes et les instrumens matériels dans l'étude des phénomènes physiques; si d'ailleurs on observe les mêmes règles, et si on suit les mêmes méthodes.

La philosophie spéculative refuse d'admettre les données de l'expérience, comme des vérités certaines par elles-mêmes, propres à servir de principes et de points de départ; elle donne au raisonnement et aux vérités générales un droit d'initiative, d'antériorité, et une préférence marquée sur les résultats de l'observation et sur les vérités expérimentales.

Mais en refusant d'admettre au rang des principes les lumières de l'expérience, la philosophie spéculative ne peut recevoir comme des données les faits de l'existence, elle se place en avant de l'existence elle-même, c'est-à-dire, dans le vide et le néant.

Il en est de même du dogmatisme, à qui il ne suffit pas de savoir que les choses sont de telle ou telle manière, mais qui veut enseigner comment elles sont ainsi: aussi il forme à son gré le monde et la matière, il ordonne le système des êtres; les premières causes sont le seul objet de ses spéculations et de ses combinaisons. A la vérité le dogmatisme, comme la véritable philosophie, cherche à lier entr'eux les phénomènes de la nature, mais il ne remarque pas que la seule manière pour nous de lier les phénomènes est l'expérience et l'observation; un phénomène ne s'explique pas et ne se lie pas avec des idées, mais avec des faits. Le dogmatisme ne se contente pas d'être le témoin du grand spectacle de l'univers, il s'érige en interprète de la nature: voulant expliquer tout ce qu'il sait, il s'ensuit qu'il doit nier tout ce qu'il ne peut expliquer. C'est donc un effet presque inévitable du dogmatisme de finir par établir des systèmes qui bannissent de la nature l'action d'une intelligence supérieure. Il commence par établir le système de la nécessité, et l'intervention d'une cause intelligente dans un monde matériel étant un mystère impénétrable pour la raison humaine, le dogmatisme qui veut tout expliquer, cherche

dans les qualités et l'essence de la matière, le principe des lois qui régissent ses formes et déterminent ses révolutions.

Il est certain que les vérités primitives sont des vérités réelles, et que si nos connoissances ont quelque réalité, cette réalité doit se trouver à leur source même : les connoissances déduites ne peuvent acquérir une réalité que n'auroient pas leurs principes élémentaires. Ceux qui admettent l'existence réelle des objets, doivent placer cette vérité au rang des connoissances primitives, immédiates, et qui n'ont aucun besoin de démonstration. Ceux qui ne consentent pas à admettre cette connoissance primitive des existences, et qui croient devoir se renfermer dans les seules combinaisons de l'esprit, tombent dans l'idéalisme le plus absolu. Or, toutes les opérations de l'esprit se réduisent à deux choses, *analyser et composer* : en analysant, il ne peut trouver dans un résultat que ce qui appartient à ses élémens; il ne peut, en composant, ajouter un seul élément de sa création, mais seulement assembler et combiner ceux qu'il possède et qui composent sa richesse primitive. Que l'on observe le premier développement de l'intelligence, on remarquera que les enfans commencent par agir dans la supposition de la réalité des objets, que cette supposition précède de long-temps en eux la plus ancienne de toutes. Ce qu'il y a de réel c'est l'existence, au-delà de l'existence il n'y a rien; la connoissance de l'existence est donc une connoissance primitive et immédiate : ainsi la réalité réside à l'origine même de nos connoissances. Lorsque le sentiment de l'existence a cessé, l'esprit en conserve l'idée; l'habitude associe étroitement la sensation intérieure à la présence de l'objet externe, elle étend la notion de la réalité, mais elle ne la crée pas. La raison en déduit les lois générales de la causalité, mais elle n'acquiert point pour cela une connoissance directe de la propriété en vertu de laquelle l'objet produit cet effet, ni du mode de sa production; elle associe seulement à l'idée de l'objet la notion générale de puissance dont l'effet produit

est pour elle un témoignage. Les perceptions intérieures, telles que la faim, et cette variété infinie de manières d'être agréables ou douloureuses, qui ne se lient point à la présence d'objets externes, demeurent entièrement intérieures, et n'ont d'autre réalité que celle du *moi* qu'elles modifient.

Enfin, la réalité de nos connoissances ne se démontre pas, elle se reconnoît; elle se reconnoît par l'effet de cette même conscience qui nous révèle notre connoissance elle-même. Tel est le privilége de l'intelligence humaine : elle aperçoit les objets, elle s'aperçoit elle-même, elle aperçoit qu'elle a apercu.

Si on étoit en droit de mettre en question toute proposition quelle qu'elle fût, on ne pourroit établir aucun résultat, et il n'y auroit pas de vérités s'il n'existoit pas certaines vérités primitives qui n'eussent pas besoin de démonstration.

S'il n'y avoit pas de vérités absolues, il n'y auroit point de probabilités, de vraisemblances, qui n'en sont qu'une dérivation.

Si l'on n'admet des propositions positives comme certaines, on ne peut admettre aucune proposition négative; car on ne peut assurer qu'une chose n'est pas, si ce n'est parce qu'on la trouve contradictoire avec une chose qui existe.

S'il n'existoit pas certaines vérités également reconnues de tous les hommes, sans le secours de la démonstration, il seroit impossible qu'il se fût établi entre les hommes des communications réciproques, qu'on eût même institué un langage; car on ne peut parvenir à s'entendre si on ne convient de quelque chose; il seroit impossible de parler et d'être compris en parlant, si une connoissance semblable ne se retrouvoit dans l'esprit des autres. Si l'esprit est privé de toute connoissance certaine, la volonté doit demeurer éternellement immobile et irrésolue; car il ne peut y avoir de volonté sans dessein, et de dessein sans connoissance. Cette connoissance ou cette faculté de connoître est un fait présent, intime : je connois, je le sens, tout en moi l'atteste. Je connois, et à cet acte tout

commence pour mon esprit; au-delà de cet acte il n'est plus pour moi, ni preuve, ni idée, comme en avant de l'existence il n'y a que le néant. Cette faculté de mon être me donne la connoissance immédiate des vérités primitives que je cherche, cette connoissance n'est pas soumise au doute, elle est simple, elle est perception et jugement, telle est la connoissance de son existence et de ses modifications. « Il subsiste, dit Epictète [1], un ordre de sentimens et d'expressions qui sont communs à tous les individus. Ces notions communes, universelles, sont la base de nos connoissances. »

« La voix de la nature, plus forte que celle de tous les systèmes, dit Cicéron [2], vous crie : Obéis à l'évidence, et vous obéissez nécessairement; car il n'est pas en votre pouvoir de vous refuser aux idées parfaitement claires. »

Ces principes ont été développés avec beaucoup de talent, non-seulement par M. Degerando, mais encore par plusieurs autres écrivains de notre temps, et particulièrement par M. de La Romiguière, dans ses Leçons de philosophie; il a fait surtout une juste application du phénomène de la conscience à l'idée de la divinité : « L'idée de Dieu, dit-il [3], sera à l'épreuve de toutes les attaques, si elle s'appuie sur le sentiment. Or, là est son appui, qui pourroit le nier? qui pourroit en douter? Du sentiment de sa foiblesse et de sa dépendance, l'homme, par un raisonnement naturel, ne s'élèvera-t-il pas à l'idée *de la souveraine indépendance et de la souveraine puissance?* du sentiment que produit en lui la régularité des lois de la nature, à l'idée d'un *Ordonnateur suprême*, du sentiment de ce qu'il fait lui-même, quand il dispose ses actions pour le conduire vers un but, *à l'idée d'une intelligence infinie?* Vous arriverez encore à l'idée de Dieu par le sentiment du juste et de l'injuste, par la conscience du bien et du mal moral, qui nous révèle un juge suprême. Ainsi

(1) Epict., *Dissert.* III, 26. = (2) Cicer., *Acad.* IV, 8, 9. = (3) La Romig., T. II, p. 413.

la sensibilité humaine toute entière tend vers la divinité, et l'idée de Dieu est une vérité primitive qui a sa source dans la *conscience* ou le *sentiment*, comme l'idée des corps a sa source dans le *sentiment* appelé *sensation*, et l'idée de l'ame dans le *sentiment* de l'action de ses facultés; car la connoissance de la spiritualité de l'ame est une suite de celle de son activité et de sa sensibilité.

(*c*) Pag. 303.

Timée de Locres et Platon ont adopté absolument le même système pour la composition du monde, que le premier principe a faite en mêlant une partie de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, dans une portion de l'ame brute du second principe.

« Les effets de ce mélange, dit Plutarque, sont sensibles » dans toute la nature, et surtout dans l'homme. On voit dans » sa partie brute des mouvemens désordonnés, et dans sa » partie raisonnable des mouvemens réguliers, dans sa partie » sensitive la nécessité, dans sa partie intelligente la liberté. » On y voit les combats du vice contre la vertu, du plaisir » contre la douleur, les contrariétés du penchant et de la rai- » son, toutes preuves que notre ame est un mélange d'un » principe divin, supérieur aux passions, et d'un principe » mortel qui en est l'esclave. »

Ainsi, toutes les qualités qui font la beauté de l'univers viennent de la portion divine et substantielle que la divinité a versées dans le monde, et ce fut d'après ce modèle que furent formés tous les individus primitifs qui devoient commencer la série de chacune des espèces mortelles. Voilà à quoi se réduit tout le système de Platon, qui n'est pas sorti, sur ce sujet du cercle de ses prédécesseurs, et qui s'est fixé, comme eux, à deux principes. Le reste n'est qu'un échafaudage inintelligible de son imagination.

(*f*) Pag. 315.

Le myrte d'Eleusis, le lotos d'Egypte, le rameau d'or de Virgile, désignoient l'automne ou la récolte. Quand on le formoit d'un métal précieux, il étoit encore le symbole de la richesse et de l'abondance, d'une saison où l'homme recueille toutes les productions de la terre. Malgré cette richesse, cette saison étant un indice de la mort du dieu producteur, le rameau, son emblême, fut consacré à la tristesse et considéré comme funèbre; chez les Arabes le même mot signifie *myrte* et *sépulcre*. Il étoit l'attribut de Vénus orientale, la même qu'Isis : les poètes grecs le donnèrent à leur Vénus, et leur imagination y attacha des idées riantes qu'il n'avoit pas dans son origine.

(*g*) Pag. 334.

La distinction de la doctrine publique et de la doctrine secrète étoit essentielle au dogmatisme mystique, dont l'idée fondamentale consistoit à placer dans une sphère d'intelligences supérieures et invisibles, soit les causes ordinaires et subordonnées de tous les corps de la nature, soit les ministres de la divinité qui transmettent à l'esprit de l'homme les connoissances de toute espèce, par la voie de l'inspiration. Ce dogme prit naissance en orient, toutes les habitudes de ces peuples étoient favorables aux dispositions contemplatives. La vie silencieuse et solitaire des prêtres, seuls conservateurs des dépôts de la science, la douceur du climat, la division des castes qui fermoit la route à l'ambition, les cérémonies religieuses qui, chez ces peuples, étoient étroitement liées à tous les genres d'instruction, une foule de circonstances éteignoient pour eux les divers genres d'intérêt qui attirent l'homme au-dehors de lui-même. Le merveilleux devint donc pour ces peuples la source principale de la philosophie : les institutions,

les traditions secrètes, les signes mystérieux, la vie monastique, les opérations magiques et astrologiques, donnèrent un nouveau charme à ce genre d'opinions. Elles furent transportées en Grèce par Pythagore, dont l'institut étoit parfaitement combiné pour assurer le succès d'une telle philosophie. Elle exerça une grande influence sur l'esprit de Platon et sur l'enseignement de la première académie. L'école d'Alexandrie rassembla toutes les parties éparses de ces systèmes d'illumination, et leur donna une prodigieuse extension. Il est de l'essence du dogmatisme mystique de former des sectes; rien n'engendre une sympathie plus prompte entre les hommes que l'enthousiasme, ses disciples forment une étroite alliance pour se soutenir et s'exalter réciproquement, ils ont des initiations communes, des pratiques bizarres, propres à entretenir cette exaltation, ils se regardent comme des êtres privilégiés; ils s'isolent du vulgaire par les faveurs dont ils se croient comblés, et par leurs habitudes. Le dogmatisme mystique ne raisonne pas, il contemple, son langage ne présente qu'obscurités. Il a pour les sens et pour les méthodes d'observation un profond dédain, et presque une sorte d'horreur. L'extase et l'inspiration lui suffisent; il s'occupe peu des phénomènes du monde sensible, et de l'enchaînement qui règne entre eux. Il plane dans un vide infini, il se trace des tableaux puisés dans un ordre idéal; il méconnoît l'étendue des forces de la raison humaine, en lui attribuant le privilége de correspondre directement avec les agens surnaturels, et en lui donnant le droit de pénétrer dans le mécanisme intérieur des causes naturelles. (1)

(*h*) Pag. 338.

Les Egyptiens, comme les stoïciens, croyoient que dans le chaos même, la matière ou le principe passif avoit été uni au

(1) Degerando, *Hist. des Systèmes comparés de la philosophie*, T. III.

principe actif ou à l'intelligence, qui sépara d'abord toutes les choses qui y avoient été confondues, qui forma ensuite les corps, qui commande à toute la nature, qui gouverne tout et qui pourvoit à tout. Ils représentoient le chaos comme éternel, immense, dont tout a été fait : *Ex quo omnia facta sunt, omnia simul mista, et semper unum informe.* Ainsi de toute éternité, le principe actif, l'intelligence, *mens*, avoit été réunie à cette masse, qui avoit en elle les germes de tout ce qui existe, qui renfermoit toute la nature, *et quæ agit et quæ patitur.* C'est ainsi que dans la religion persane, Orsmud ne fut d'abord qu'en lui-même, et que par la production du ciel et de la terre, il sortit comme de son être. Après avoir établi son trône dans le gorotman, Orsmud se trouva autant éloigné du soleil placé dans le ciel, que cet astre l'est de la terre. Ce principe intelligent, par lequel tout avoit été arrangé et ordonné, ce principe qui le premier sortit de l'œuf, les Egyptiens l'appelèrent Phta, lorsqu'ils le considérèrent sous le rapport seul de l'art de l'ouvrier universel : *Solam artem mentis opificis in eo considerantes*[1]. Aussi les Anciens l'ont-ils tous appelé le père des dieux et des hommes : *Quem Vulcanus (Phtas) pater deorum prætulit*; c'est l'inscription d'un très ancien obélisque d'Héliopolis, qui fut dans la suite transporté à Rome : elle étoit écrite en caractères hiéroglyphiques, dont Hermapion a donné une interprétation grecque qu'Ammien Marcellin a insérée dans son Histoire[2]. Les prêtres égyptiens, dans leurs Annales sacrées, disoient que Vulcain fut le premier dieu qui régna en Egypte, et ensuite le soleil son fils. Manéthon avoit réduit en dynasties le règne de ces dieux, allégorie qui n'avoit de rapport qu'aux cycles dont les Egyptiens se servoient dans les calculs astronomiques et chronologiques. Il avoit donné à chaque dieu les années de son règne ; mais il est remarquable qu'il avoit passé sous silence la

(1) Jamblic., *de Myst. Ægypt.*, sect. VIII, cap. 8. — (2) Am. Marcellin, *Hist.*, lib. XVIII.

durée du règne de Phta ou Vulcain. Voici la raison qu'il en donne : *Vulcano nullum tempus definitum assignari potest, eo quod ille et noctu et interdiu luceat* [1]. Tous les autres dieux avoient leurs périodes et leurs vicissitudes, tandis que l'empire de Vulcain, dieu suprême, est toujours le même, *immutabile imperium.*

(*j*) Pag. 384.

La plus ancienne colonie grecque qui ait passé en Sicile est celle qui fonda Naxos, l'an 739 avant J.-C. Thucydide [2] nous apprend que les Sicules, qui habitoient cette île d'où ils étoient allés s'établir depuis en Italie, étoient des barbares, et qu'ils étoient regardés comme tels par les colonies grecques. Le témoignage de Thucydide est confirmé par celui de Strabon, qui s'exprime ainsi : « L'Athénien Théoclès, jeté sur les » côtes de la Sicile par les vents, remarqua la foiblesse des » habitans, ainsi que la bonté du pays. A son retour il ne » put persuader à ses compatriotes qu'il seroit facile d'y for- » mer un établissement avantageux : mais ayant rassemblé » un grand nombre de Chalcidiens d'Eubée, avec quelques » Ioniens et aussi quelques Doriens, presque tous de Mégare » en Grèce, il les mena en Sicile, où les Chalcidiens fondèrent » Naxos, tandis que les Doriens fondèrent Mégare, nom- » mée d'abord *Hybla* [3]. Ces Grecs, ajoute Strabon, réus- » sirent à chasser de la côte tous les Barbares, tant ceux qui » étoient fixés de toute ancienneté en Sicile, que ceux qui » étoient venus du continent opposé y faire des invasions ; » mais ils n'avoient pu les expulser entièrement de l'inté- » rieur des terres, une portion de l'île restoit toujours occu- » pée par des Siceli, des Sicani, des Morgètes, et par d'au- » tres encore. »

[1] Manetho, *apud Syncel.*, p. 51. = [2] Thucyd., lib. VI. = [3] Strab., lib. VI, cap. 3.

L'opinion de Thucydide et de Strabon sur la barbarie des habitans de la Sicile est confirmée par ce fait irrécusable que toutes les villes situées sur les côtes de l'île ont eu les Grecs pour fondateurs, et que celles des villes de l'intérieur qui n'ont pas été fondées par les Grecs, paroissent l'avoir été par les anciens habitans de la Sicile, qui furent repoussés dans l'intérieur de l'île par les Grecs, telles furent Morgatium par les Morgètes, Ægeste, Eryx et Entelle par les Elymes. Il n'y avoit donc aucune ville en Sicile avant l'arrivée des Grecs, elles ont toutes été fondées par eux, ou par les anciens habitans après qu'ils se furent retirés dans l'intérieur des terres. Mais, dira-t-on, les Phéniciens qui remplissoient l'ancien monde de leur commerce et de leurs colonies, ont dû former des établissemens en Sicile avant l'arrivée des Grecs, et les Phéniciens n'étoient pas dans un état de barbarie; Thucydide lui-même va prendre le soin de répondre à cette objection: « Des Phéniciens, dit-il, pareillement répandus autour de » toute la Sicile, se sont emparés des promontoires et des » îlots adjacens pour commercer avec les Sicules. Mais quand » ils virent les Grecs aborder en grand nombre, ils se réu- » nirent à Motye, Solois et Panorme, dans le voisinage des » Elymes; ils se confioient en l'alliance de ces derniers, et sur » ce qu'un trajet fort court sépare en cet endroit la Sicile de » Carthage. (1) »

Ainsi les Phéniciens, avant l'arrivée des Grecs, n'avoient fondé aucune ville ni formé aucun établissement en Sicile, ils s'étoient seulement emparés des promontoires et des îlots adjacens, d'où ils commerçoient avec les Sicules, comme nos négocians européens commercent avec les Barbares de l'Amérique. Ce ne fut qu'après l'arrivée des Grecs qu'ils fondèrent Motye, Solois et Panorme; encore, un savant moderne, M. de Saint-Non, observe-t-il avec justesse que le mot *panormos* indiqueroit bien plutôt une origine grecque que toute

(2) Thucyd., lib. VI, cap. 2.

autre, puisque πάν, qui en grec signifie *tout*, et ὅρμος, *statio navium*, semblent faire une allusion toute naturelle à la beauté et à la sûreté de son port, tel qu'il étoit alors. [1]

Les histoires d'Hercule et d'Eryx sont fabuleuses, ainsi que celle de Minos et de Cocale. Les traditions sur l'établissement des Troyens en Sicile sont également incertaines.

Les premiers habitans de la Sicile furent les Cyclopes et les Lestrygons, puis les Sicaniens, qu'Ephore, Philistus, Thucydide et Denys d'Halicarnasse disoient être originaires de l'Espagne, tandis que les Siciliens, dont l'opinion étoit partagée par Timée, Diodore de Sicile, et Démétrius Calatianus, disoient au contraire que les Sicaniens n'étoient que les fils des Lestrygons.

Il y a une grande diversité de récits sur le passage des Sicules d'Italie en Sicile, mais tous ces récits s'accordent en ce point, qu'un peuple entier est passé d'Italie en cette île, et qu'il lui a donné un nouveau nom. Cet événement, selon Thucydide, est antérieur de trois cents ans à la première colonie grecque qui fonda Naxos; il seroit donc de mille cinquante-neuf ans avant J.-C. Ce récit paroît le plus vraisemblable, car cette époque s'accorde avec l'époque des révolutions qui arrivèrent en Italie chez les Ombri, les Etrusques et les Œnotriens.

Quoiqu'il en soit, tous ces peuples de la Sicile étoient plongés dans un état de barbarie d'où ils ne furent tirés que par les Grecs; car le premier établissement des Carthaginois en Sicile ne peut dater que de l'an cinq cent cinquante avant J.-C. J'ai donc eu raison de dire que les habitans de la Sicile ne furent retirés de la barbarie dans laquelle ils étoient plongés qu'un siècle avant Cyrus. Et en effet, tous les anciens historiens et chronologistes placent le commencement du

(2) *Voyage pittoresque dans la Grande Grèce.*

règne de Cyrus sur les Mèdes, à l'an cinq cent soixante avant J.-C., et la fondation de Naxos à l'an sept cent trente-neuf. Un de mes juges a élevé des doutes sur cette assertion, dans une note placée à la marge de mon Mémoire; ces doutes m'ont fait examiner de nouveau l'histoire de Sicile, et tous les documens dont je ne donne ici qu'un léger extrait, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois, que les habitans de la Sicile n'ont dû leur civilisation qu'aux colonies grecques.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



